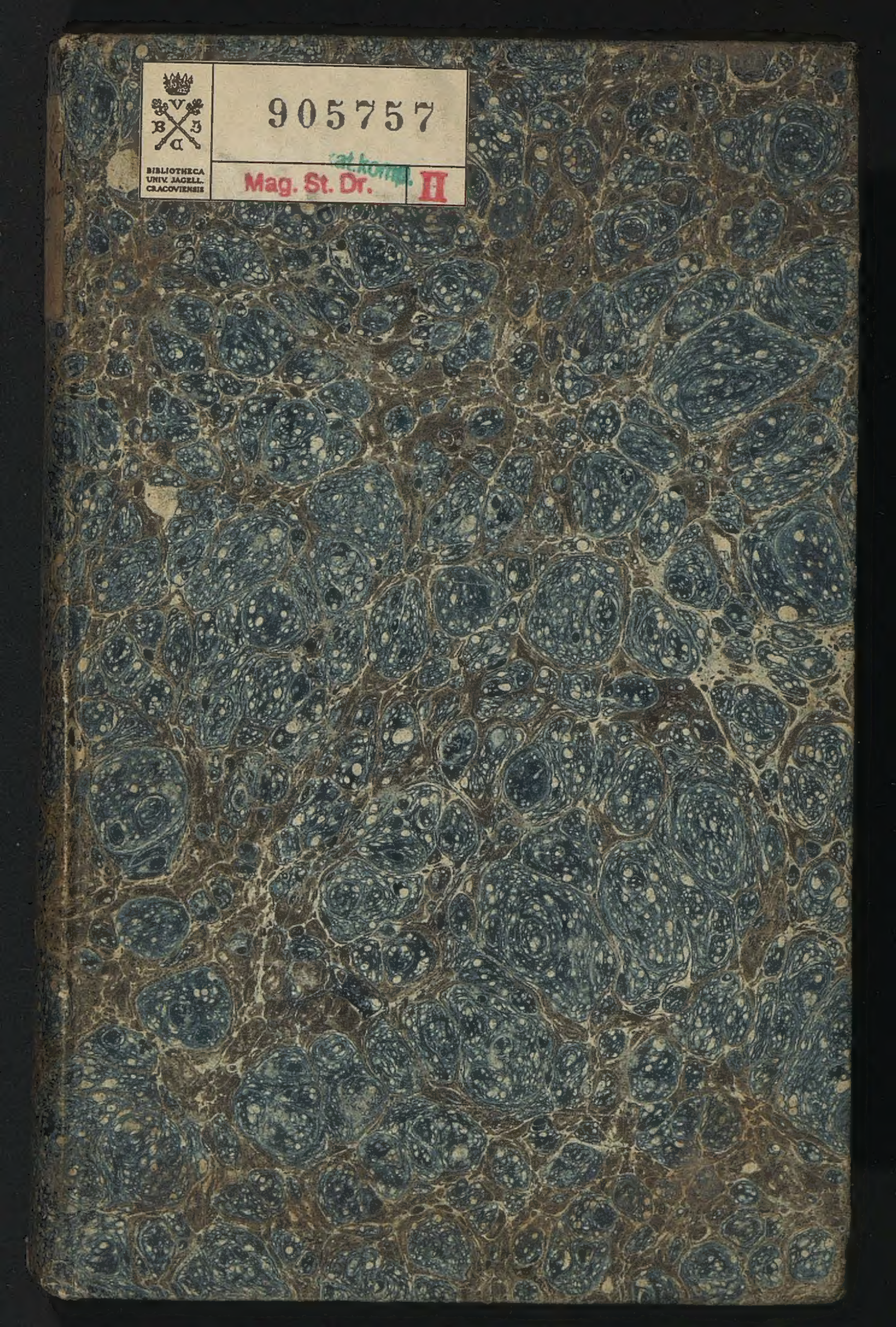
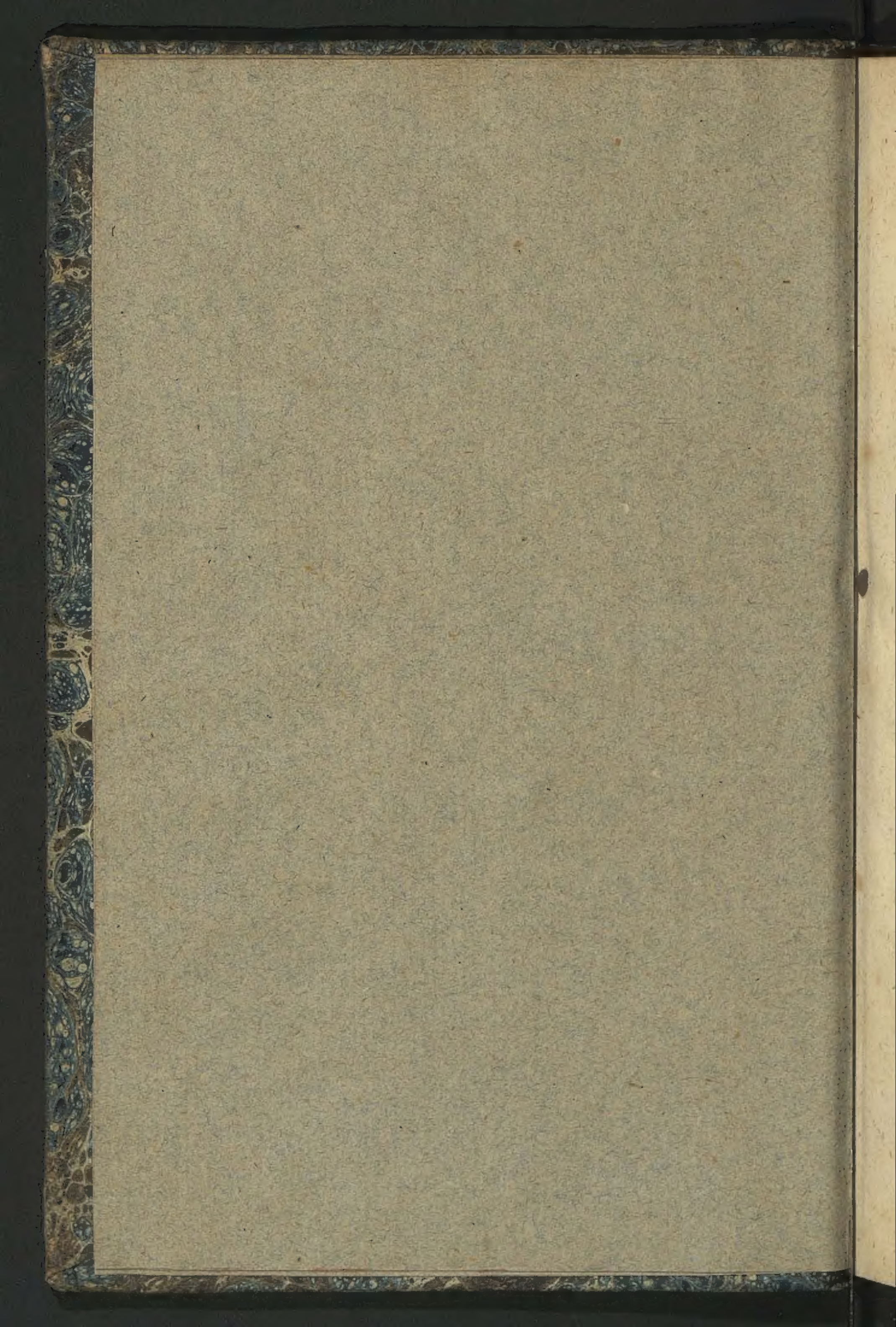


BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
905757
Mag. St. Dr.
II


V
B J
C
905757 II
Mag. St. Dr.

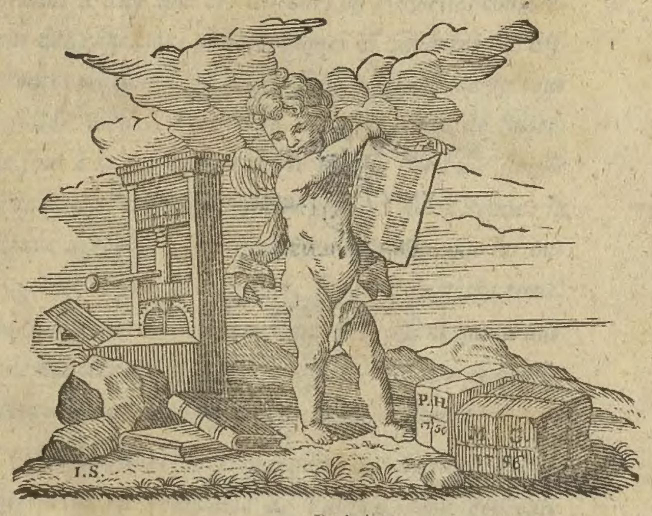


OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome III. Partie II.



avec Privileges.

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.





AVERTISSEMENT.

L'Auteur allégue lui-même dans sa préface les raisons pour lesquelles il donne le titre d'Homélies *aux discours moraux que nous placons au commencement de ce volume. Ainsi nous nous bornons à dire que ces discours ou Homélies contiennent des réflexions philosophiques & savantes sur differentes matiéres qui fournissent toûjours au lecteur le solide mêlé à l'agréable. La diversité de Sujets qui sont à la portée de tout le monde, le tour simple & égaïé de l'expression qui ne peuvent qu'en rendre la lecture agréable, sont peut être la cause, que les ouvrages de ce goût ont trouvé, sur tout de nôtre tems, plus d'aprobateurs que ceux qui ne traitent que d'une seule matiére, & dont on se lasse bientôt, parce que la lecture en doit être suivie d'un bout à l'autre.*

C'est sans doute à cette varieté des discours que le Spectateur est redevable de l'approbation générale qu'il a eu en Angleterre;

Cette méthode a depuis été tellement adoptée, qu'on ne voit presque plus dans les livres de Morale que des

discours detachés. Nôtre auteur a divisé ses discours en 3. Parties qui contiennent ensemble vint-sept discours ; & chacune des trois est précédée d'une préface.

La premiere partie traite 1. des disputes opiniâtres. 2. du mariage. 3. du repos. 4. des jeux. 5. de la diéte. 6. des louanges. 7. des injures. 8. de la paix & de la guerre & finit 9. par des réflexions sceptiques.

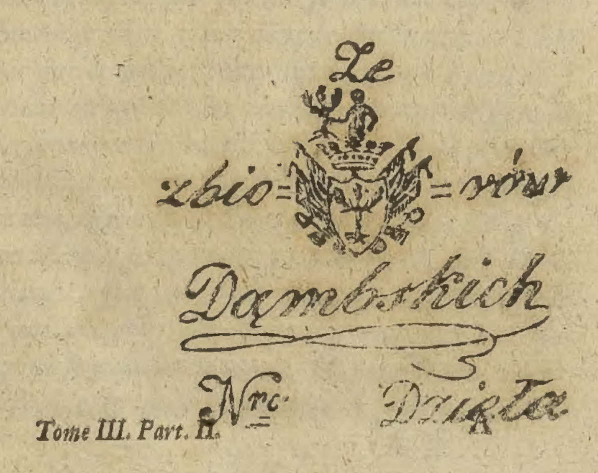
Les discours de la seconde partie roulent 10. sur la philosophie, 11. sur l'ignorance. 12. sur l'ame. 13. sur l'amitié. 14. sur les peres & les enfans. 15. sur le corps humain. 16. sur les livres. 17. sur la justice. & 18. sur les serviteurs.

La troisieme partie offre des réflexions 19. sur la fortune. 20. sur les sciences. 21. sur le deuil. 22. sur les auteurs. 23. contre les plagiaires. 24. sur la diversité. 25. sur la prudence. 26. sur la Réligion & 27. sur la philosophie.

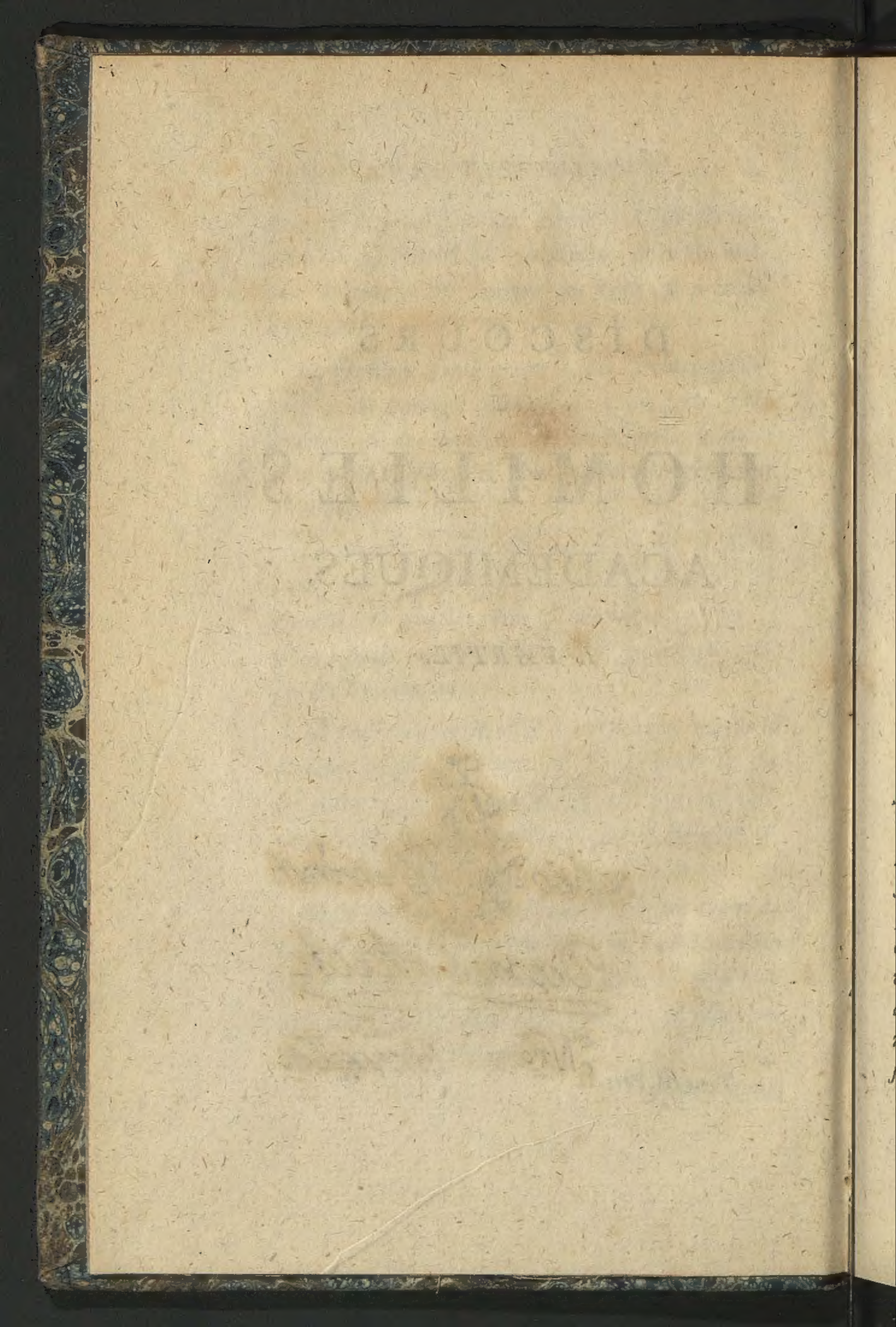
Enfin nous avons ajouté à la fin le petit traité de la connoissance de soi-même, parce qu'il est écrit dans le même goût que les discours précédens & qu'il quadre parfaitement avec cette diversité de réflexions qui regne dans ce Volume.

DISCOURS
OU
HOMILIES
ACADEMIQUES.

I. PARTIE.



Tome III. Part. II.

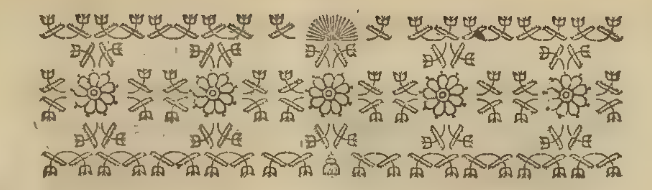


AU LECTEUR.

N*e vous étonnés pas de voir ici le mot* d'Homilie *emploié dans une ſignification, qui n'a nul rapport aux Homilies de S. Chryſoſtome, ni à celles des autres Peres, qui ont ainſi bâtiſé les diſcours remplis de pieté, qu'ils tenoient à des perſonnes que la dévotion aſſembloit pour les écouter. Comme je n'ai ni la langue dorée ni la plume qu'ils poſſedoient, je me trouve encore plus dépourvû du talent qui les a fait tant mériter dans ce genre de compoſition, pour entreprendre de les imiter en quelque façon. Je reſpecte d'ailleurs trop les Autels, pour m'en approcher de ſi près qu'il faudroit faire, en prenant des patrons qui ne ſe peuvent copier ſans s'avancer bien avant dans le ſanctuaire. Tant y a que le nom d'*Homilie *n'engage à rien de ſi relévé qu'ont été les ouvrages de tant de grands perſonnages Grecs & Latins, puisque ſa premiére ſignification ne donne à entendre autre choſe, qu'une aſſemblée de diverſes perſonnes; & ſa ſeconde, que ce qui leur a été annoncé, ſoit de vive voix, ſoit par écrit, ſans aucun attachement à une matiére certaine. La* concion *des Romains ſe prenoit de même, & pour le lieu où elle ſe faiſoit, & pour l'aſſemblée de ceux qui le rem-*

plissoient, & pour le discours qui s'y prononçoit ; selon l'observation d'Aulu-Gelle au septiéme chapitre du dix-huitiéme livre de ses Nuits Attiques. L'Homilie *est si libre dans son application, qu'elle peut traiter de tous sujets ; & en ce qui touche le lieu, & ses Auditeurs, l'Ame en se reflechissant sur elle-même, peut se faire des* Homilies *intérieures ; témoin le mot d'un Ancien Philosophe, je croi que c'étoit Antisthene, fondateur de la famille des Cyniques, qu'il tenoit de la Philosophie cette faculté de pouvoir converser avec soi-même par des* Homilies *sécretes, ἑαυτῷ ὁμιλεῖν δύνασθων. Au surplus l'Epithete* d'Academiques *que j'ai joint à celles-ci, sert d'une distinction formelle, puisqu'il témoigne que presque tout y est problematique ; au lieu que les* Homilies *des Peres sont comme des Oracles du Ciel, rendus la plus grande partie sur des matiéres où il n'est pas permis de vaciller, ni d'avoir la moindre irrésolution. Ne recevés donc ceci que comme un divertissement d'étude, dont je me souviens qu'un Autheur du dernier Siécle a parlé tout autrement que je ne voudrois faire, quand il s'est vanté insolemment qu'à faute de meilleure occupation, il écriroit quand il voudroit des* Homilies *qui vaudroient bien celles que l'Eglise Grecque a tant estimées. Je m'empêcherai bien d'avoir de semblables emportemens.*

Erasm.



PREMIERE
HOMILIE
ACADEMIQUE.
Sur les Disputes opiniâtres.

JE n'ai pas le dessein de vous entretenir, pendant le peu de tems que je le dois faire, de choses fort importantes, ni qui demandent une extraordinaire attention. Je veux seulement vous exhorter à fuir toutes ces disputes pleines d'animosité, où presque tout le monde se laisse insensiblement emporter, le plus souvent sans savoir pourquoi, & quasi toûjours n'étant pas suffisamment informé de ce qu'il entreprend de soûtenir. Combien voions-nous de personnes d'un fort médiocre talent, qui se mêlent de décider des questions qui ont partagé les plus grands Philosophes de tous les Siécles, sans s'être jamais pû accorder ? Et la meilleure partie de ce qui fait aujourd'hui tant de bruit dans nos Ecoles, n'a-t-il pas été inutilement agité dans celle

des Grecs & des Romains, où jamais la Prédestination ni la Fatalité n'ont sçû s'ajuster avec nôtre Franc Arbitre, sans préjudicier ou à la Science Divine, ou à la liberté de nos volontés, d'où dépendent tous les Vices aussi bien que toutes les Vertus de nôtre Morale. Certes nous trouverions beaucoup mieux nôtre compte dans une respectueuse soûmission d'esprit, aux choses dont Dieu n'a pas voulu que nous eussions une exacte connoissance, se contentant de nous les faire admirer; que de nous alambiquer la cervelle avec une présomption qui ne peut lui être agréable, puisque, comme S. Augustin le soûtient fort bien, la gloire d'une Ame Chrétienne dépend d'être fidelle, non pas de raisonner; & puisque nôtre Réligion est plus fondée sur l'humilité, que sur des pointes d'esprit, ni des forces de discours. O que le mépris de disputer, & la rétenuë, même en ce qui ne concerne point le salut, est souvent davantage à estimer, que les plus fortes & les plus subtiles contestations! Et que les doutes de Socrate, qui, sans rien affirmer, se contentoit de reduire par ses interrogations les plus Dogmatiques de son Siécle à reconnoitre l'absurdité de leurs opinions, que ses doutes, dis-je, ont bien meilleure grace dans Platon, & sont bien plus pro-

pres à inſtruire, que toutes les opiniâtretés des Savans qu'il prend plaiſir à confondre! En effet il s'eſt de tout tems trouvé des gens tels qu'on en voit aujourd'hui, qu'on dépouïlleroit plus aiſément de leur peau, que de leurs préventions d'eſprit; ſans parler de ceux à qui le ſens commun eſt un ſens qu'on pourroit mieux nommer un ſens rare, & presque inconnu, tant ils en poſſedent peu. Cependant quoi qu'ils aient une fois entrepris de ſoûtenir, ils ne s'en dédiſent jamais, & comme ceux qui ſe noient, embraſſent tout ce qu'ils peuvent rencontrer, il n'y a point de ſi mauvaiſes raiſons qu'ils ne débitent ridiculement, quand ils ſe ſentent preſſés, mettant leur gloire à faire paroitre une force d'eſprit, qui eſt ſouvent celle d'un furieux. *Præclarè cecidit profectò quod non trucidare non decreveris*, dit-on autrefois à un de ces inébranlables. Auſſi ne remportent-ils guéres d'autre avantage que celui d'une exaltation de voix, qui marque, à le bien prendre, la foibleſſe de leur raiſonnement, parce qu'on ne s'éléve guéres en paroles, que quand on manque de bonnes raiſons ou de preuves ſuffiſantes. Une autre de leurs ruſes eſt de feindre, qu'ils n'entendent pas bien ce qu'on leur dit; artifice que les Grecs ont appellé ἐθελοκωφεῖν, & qui nous

Arr. Epict. c. 15.

a ſait dire proverbialement, qu'il n'y a point de pire ſourd que celui qui le fait. Enfin quelque but que vous puiſſiés vous propoſer en diſputant contre eux, vous devés tenir pour certain qu'ils ne demeureront jamais d'accord de l'avantage que vous y aurés eu, le mettant toûjours impudemment de leur côté, & chantant le *ἐπινίκιον* de leur Victoire ſur le champ même de leur défaite. C'eſt ainſi qu'Archidamus ſe plaignoit de Pericles, qu'après l'avoir porté par terre à la lutte, il nioit ſa chute, & s'attribuoit l'avantage par des diſcours de mauvaiſe foi où il excelloit. Ecrions-nous ici après l'Orateur Romain, *ô admirabilem licentiam, & miſerabilem inſcitiam differendi!* & condamnons comme très pernicieuſe la mauvaiſe éducation qui ſe prend dans la plûpart des Colleges, où la jeuneſſe eſt portée à parler toûjours, en quelque defaut de raiſons qu'elle ſe puiſſe trouver.

Eunap. in Magno.

L. de Fato.

Ce n'eſt pas que je prétende condamner toute ſorte de diſputes. Il y en a de trop néceſſaires, ne fût-ce que pour animer une agréable converſation, qui devient trop languiſſante ſi l'on adhére à tout ce qui s'y propoſe. L'uniſſon dans la Muſique ne fait point d'harmonie. *Dic aliquid contrà, ut duo ſimus*, s'écria plaiſamment un homme qui s'ennuioit

qu'un autre applaudit avec trop de complaiſance à tous ſes ſentimens. Il faut conſidérer d'ailleurs que les conteſtations des Savans ſont ordinairement comme des nuës, qui ne ſe choquent guéres qu'il n'en ſorte du feu & de la lumiere, ce qui montre qu'elles ne ſont pas inutiles. Je ne condamne donc que l'excés & l'opiniâtreté, qui nous éloignent le plus ſouvent du but où nous devons viſer dans toutes nos Conférences, de découvrir la vérité des choſes. Nous nous y portons avec tant d'animoſité, & avec de ſi violentes contradictions, que cette vérité ſe pert dans nos discours, comme la fille qui perit entre les mains de ceux qui combattoient à qui l'auroit. *Nimium altercando veritas amittitur.* Je vis il n'y a pas long tems agiter une queſtion avec tant de chaleur & ſi peu de méthode, qu'après une heure de tems, & bien des termes injurieux, les principaux tenans avoient entiérement oublié le premier ſujet de leur diſpute. Souvenés-vous ſur tout qu'il y a des matiéres, telles que ſont toutes celles qui regardent la conſcience & les bonnes mœurs, où il ne faut jamais ſe ſervir de la force du raiſonnement pour ſoûtenir ce qui les choque, parce qu'alors *quaſi peccatum ariolandi eſt, repugnare; & ſicut genus idololatriæ, nolle acquieſcere.* Ci-

1. Reg. 15.

ceron tout Payen qu'il étoit, refute les diſcours de telle nature en ces termes, *Quæ jam oratio non à Philoſopho aliquo, ſed à Cenſore opprimenda eſt: Non eſt enim vitium ſolùm in oratione, ſed etiam in moribus.* Hors de là je n'improuve pas qu'on prenne quelquefois le parti d'un paradoxe, pourvû qu'il ne ſoit point paralogue; ni qu'on s'attache à une opinion ſinguliere, lors qu'elle n'eſt pas inſoûtenable. Outre que les opinions les plus communes ne ſont pas ſouvent les meilleures, il n'y a guéres de gloire à les maintenir. Les grands chemins ne produiſent rien que des boues ou de la pouſſiere, n'en déplaiſe à ces Sentences que les Grecs y écrivoient, nommées pour cela *parœmies.* Et ſi le célébre Juriſconſulte *Martinus contra communem,* n'eût été presque en toutes rencontres d'un avis contraire à celui des autres Docteurs, il n'eût pas gagné le cheval de l'Empereur Frederic, ni la reputation qui lui demeura, nonobſtant le mot de Bulgarus un de ſes antagoniſtes, *amiſi equum, quia dixi æquum.* Tenons pour conſtant néanmoins qu'auſſi-tôt que nous avancerons quelque propoſition un peu extraordinaire, pour défenſable qu'elle ſoit, elle aura auſſi-tôt mille contradicteurs. Outre ceux qui ſe fonderont en raiſon, & qui ne compoſent que le

2. de Fin.

plus petit nombre ; mille autres impertinens ne manquéront jamais de s'irriter contre ce qui leur paroitra nouveau, encore qu'ils ne puiſſent dire pourquoi. En effet c'eſt le propre des lourdaus & des ignorans, de crier & de s'ameutir après ceux, qui ſont paroitre dans leurs ſentimens plus d'eſprit, qu'ils n'en ont, comme les mâtins de boucherie ou de cuiſine aboïent après les chiens de chaſſe qui les mépriſent. Des inclinations contraires & des habitudes oppoſées ſont par tout inappointables. Mais Dieu ſoit loüé que de ſemblables grenoüilles n'ont point de dents, & qu'on eſt quitte de leur importunité par un peu d'éloignement. Encore que l'éclatante lumiere du Soleil ne plaiſe pas aux Hibous, & qu'elle offenſe leurs yeux ténébreux, l'agréable ſplendeur de ce bel Aſtre ne laiſſe pas de réjouïr le reſte des Animaux. C'eſt ce qui a ouvert les plaiſantes Campagnes de toutes les trois Academies, où tant d'excellens Philoſophes ont pris une innocente recréation d'eſprit, ſans jamais conteſter avec opiniâtreté, & ſans rien affirmer déterminément que comme vrai-ſemblable; d'où leur venoit la pleine liberté, qu'ils s'attribuoient de changer d'avis, autant de fois qu'il leur en prenoit fantaiſie. Mais certes l'Epoque Ephectique

eſt celle qui les a tous mis hors de page, pour uſer ici des termes dont l'on parle dans la Politique au ſujet de Louïs onziéme, leur donnant une pleine licence de ſe retracter, s'ils le jugeoient à propos. Et la Sceptique Chrétienne toute retenuë qu'elle eſt, ne laiſſe pas de ſoûtenir, que hors les bornes pieuſes qu'elle ſe préſcrit, & que je ne veux point repeter en ce lieu, il eſt ſi peu honteux de changer d'avis & de ſe repentir, que Dieu même n'a pas feint de dire de lui, *pœnitet me feciſſe hominem*, & une autre fois, *pœnitet me quod conſtituerim Saul Regem;* façons de parler néanmoins qui doivent être priſes dans le ſens que l'Egliſe leur donne. Tant y a que cette ſorte de philoſopher, qui eſt venuë de Socrate, fit dire autrefois de lui au Pythagoricien Hierocles, que tous ſes propos étoient en cela ſemblables aux dés, que de quelque côté qu'ils fuſſent pouſſés, & en quelque façon qu'ils tombaſſent, ils ſe trouvoient toújours dans une aſſiette loüable & repoſée jusqu'à ce qu'on les remuât: *Socratis ſermones teſſeris eſſe ſimiles, quod ſtarent ſemper erecti quocunque caderent.* Je n'ignore pas que l'incertitude d'eſprit paſſe ordinairement pour un vice, comme elle l'eſt ſans difficulté lors qu'elle n'a point de bornes, & que le vrai-ſemblable

ne peut l'arrêter. C'eſt pour cela qu'on a donné le nom injurieux de *miſcelliones* à ceux qui ſont une profeſſion indiſcrette de cette incertitude, *miſcelliones appellant qui non certæ ſunt ſententiæ*, dit Feſtus Pompeius. Je ſai bien encore que cette ſoupleſſe accommodante & variante n'eſt pas au goût des Philoſophes Dogmatiques ou déciſifs, tels que ſont ſur tous autres les Péripatéticiens, qui renoncent à toutes les lumieres qui leur peuvent venir d'ailleurs, pour ſuivre aveuglément les ſentimens d'Ariſtote. Et de vérité ſes Aphoriſmes ſont ordinairement très conſidérables dans la plûpart de nos raiſonnemens. Mais comme ce grand perſonnage avoit ſans doute l'Ame d'une très profonde capacité; auſſi ſerons-nous ſouvent contraints d'avouër, que ſon ambition étoit encore plus vaſte & plus étenduë que ſon eſprit; ce qui lui a fait écrire ſi fiérement, que l'homme par ſa partie ſuperieure étoit presque égal à Dieu. Averroes qu'on nomme ſon Commentateur par excellence, pouſſé d'une même vanité, s'eſt ſervi là deſſus de ſes propres termes, *niſi eſſet humanus intellectus, fruſtra eſſent mentes illæ cœleſtes.* Certes quoique Cardan ne fût pas des plus modérés Philoſophes de ſon tems, comme celui qui s'eſt glorifié dans ſes écrits

L. n.

par une impoſture ambitieuſe d'avoir quelque communication avec des Demons ou intelligences; ſi eſt-ce, qu'il n'a pû s'empêcher dans le quatriéme Chapitre de ſon Traité *de arcanis æternitatis*, de s'écrier contre cette fantaiſie ou réverie d'Averroes, *O absurdam & ambitioſiſſimam vocem Philoſopho indignam!* Mais n'approfondiſſons pas davantage un ſujet qui nous porteroit plus loin que nous ne devons, puiſqu'il ne nous reſte d'heure que pour vous prononcer, ſi vous pouvés le ſouffrir, le vers qui finit la derniere des Ecloques de Virgile,

Ite domum ſaturæ, venit Heſperus, ite capellæ.

Ceux qui ne ſont ni camus, ni armés de cornes, ne me doivent pas ſavoir mauvais gré que je finiſſe de la ſorte.

SECONDE
HOMILIE
ACADEMIQUE.

Sur les Mariages.

L'ON compare ordinairement la vie des hommes à une Comedie, & certes les différens perſonnages qu'on y jouë, & la plûpart des choſes qui s'y paſſent, rendent fort juſte cette comparaiſon. Rien néanmoins ne

me la fait tant approuver, que de confidérer comme dans tout le cours de cette vie, auffi bien que dans la fuite d'une piéce de theatre, le plus divertiffant endroit eft fouvent celui des mariages qui s'y contractent, & qui font le point principal où aboutiffent presque toutes les lignes, foit de la vie civile, foit des fujets comiques qui en font l'image. A peine verrés-vous repréfenter une Comedie Italienne, qui ne finiffe par les époufailles du Pantalon Venitien, du Cavalier Lelio, ou du Docteur Bergamasque. Et nos Románs, qui font d'autres repréfentations ingenieufes des actions humaines, fe terminent presque toûjours par un lien conjugal, qui délie de telle forte toutes les parties de l'ouvrage, qu'il fe conclud par lui, comme s'il n'y avoit plus après ce terme d'agréables avantures à raconter, ni de recits plaifans à faire après un fi charmant événement. Faifons donc aujourd'hui nôtre principal entretien du Mariage, & fans rien repéter de ce qui l'a fait autrefois préferer au Celibat, difons-en quelque chofe, que nous n'aions point obfervé ailleurs. Les Rélations du Levant nous font voir les Banians Gentils de ce quartier là, qui eftiment tellement la conjonction matrimoniale, qu'ils fe marient presque tous dès l'âge de fept ans; ajoûtant

Herbere, & autres.

que s'ils meurent, comme il arrive quelquefois, avant que d'être mariés, la coûtume est de louër & stipendier une fille qu'ils font coucher avec le mort, pour lui donner cet avantage d'avoir été marié, avant que son corps soit brûlé selon la Coûtume du Païs. Certes il faut qu'ils fassent, aussi bien que nous, une espece de Sacrement de ce lien conjugal, qui honore leur mémoire en terre, & qui étant même illusoire leur soit avantageux au Ciel par leur Réligion. Ne vous étonnés pas de ces mariages dès l'âge de sept ans. La diverse position des lieux rend nos temperamens si différens en toutes choses, que Solin vous fera considérer des femmes, qui deviennent grosses d'enfant à cinq ans; aussi dit-il qu'elles meurent ordinairement à huit: Beato Odorico le confirme dans son Itineraire: Et l'on a vû depuis peu de tems au Roiaume du Mogol une fille âgée de deux ans seulement, qui avoit le sein gros comme une nourrice, & qui aiant eu ses régles un an après, accoucha à six d'un garçon.

Cap. 52.

Relat. de Olearius.

Mais n'y a t'il pas un grand sujet d'admirer la bizarrerie de l'esprit humain, qui fait qu'au lieu de cette merveilleuse estime du mariage, il s'est trouvé une Secte de personnes qu'on nommoit Marcionistes, & qui sous le pré-

texte

texte que toute génération étoit un mal, ne ſe marioient jamais. Les Eſſeniens, ſi nous en croions Joſephe, en faiſoient autant par cette autre raiſon, qu'à leur avis jamais femme n'avoit inviolablement gardé la foi promiſe à ſon mari. Quelques-uns ont condamné les ſecondes Noces, & l'on voit dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, que Leon Sixiéme, Empereur de Conſtantinople, fût excommunié par ſon Patriarche, pour avoir épouſé une quatriéme femme après la mort de trois précédentes. S. Jerôme approuve ſi peu cette rigueur, qu'au premier livre contre Jovinien il ne blâme ni la trigamie, ni même, dit-il, ſi cela ſe peut prononcer, l'octogamie. Auſſi nous apprent-il ailleurs, qu'il avoit connu une femme qui avoit enſeveli vingt deux de ſes maris; & un homme qui de ſon côté avoit ſurvécu à vingt une femmes qu'il avoit épouſées. Il faut avouër que la continence du Célibat n'eſt guères propre à des perſonnes de cette conſtitution, pour ne rien dire de celle d'Hercule, qui peut paſſer pour fabuleuſe, non plus que des proüeſſes de l'Empereur Proculus, qui ſe vante dans l'Hiſtoire Romaine que de cent filles Polonoiſes, ou de Sarmatie, il en connut dix en une nuit, & dans la quinzaine les rendit toutes femmes. L'on

L. 2. de bello Judaic. c. 7.

Ep. ad Ageruch.

peut joindre à ces actions si peu ordinaires, & peut-être romancières, celle d'un Catalan, qui sur la plainte que fit sa femme à la Reine d'Arragon, avoüa qu'il ne se passoit point de journée qu'il n'obligeât dix fois sa femme à lui complaire : surquoi cette juste & sage Princesse ordonna qu'il se contentât d'exiger ce devoir six fois par jour seulement, à peine de perdre la tête, s'il importunoit davantage son épouse. Véritablement Gaspar à Reies, qui rapporte après beaucoup d'autres cette notable décision, ajoûte qu'on trouva plus étrange la plainte de la femme, que le crime du mari. Si est-ce qu'à moins d'être travaillé du Satyriasme, il n'est pas croiable, que la nature humaine se porte d'elle-même à la continuation de tels excés ; & je pense qu'il faut renvoier de semblables contes, avec ceux dont Mahomet nourrit l'esperance de ses Musulmans, leur promettant dans son Paradis, au rapport de Belon, des copulations de cinquante années. Une chose si ridicule me fait souvenir de la répartie d'un Visir à un de nos Ambassadeurs. Celui-ci se dispensa de dire au premier dans un entretien familier, où ils étoient entrés après avoir traité d'affaires politiques, que rien ne paroissoit plus étrange aux Chrétiens, que ces divertissemens amou-

A. Castro. l. 3. de nat. mul. cap. 4.

In Campo Elys. qu. 44.

L. 3. c. 9.

reux avec des femmes, que l'Alcoran promettoit au Ciel à ceux, qui seront réligieux observateurs de sa Loi. Et moi, lui répliqua le Visir, je ne puis assés m'étonner que vous admettiés sans résistance une femme dans le Paradis Terrestre, que Dieu y créa exprès pour le contentement de l'homme, & que vous vous scandalisiés d'en voir dans le Paradis Céleste, dont Mahomet explique, comme le plus grand des Prophetes, les inconcevables satisfactions. Il falut laisser passer en riant ce raisonnement à la Turque, parce qu'il n'est pas permis d'approfondir des discours qui choquent la Réligion du païs où cela se disoit.

Nous avons souvent observé que beaucoup de Nations n'ont fait nul état des filles, que personne n'avoit encore touchées, s'étant trouvé même des Anatomistes tels que Pineau, qui ont soûtenu que c'étoit une chose purement imaginaire, quoi qu'en veuïllent dire les Sages-femmes. Crates le Thebain devoit être de cette opinion, quand il donnoit librement sa fille pour trente jours. Il y a bien plus, Bergeron assure dans son Traité des Tartares, que les femmes ne sont estimées parmi eux, qu'après qu'elles ont eu des enfans. Et ni les Grecs, ni les Troiens ne

De notis Virgin.

Diog. Laërt.

trouvèrent jamais Helene moins récommandable ni moins aimable après ſes diverſes couches, qu'elle l'étoit auparavant. Cependant la plûpart des hommes ſont prévenus d'un ſentiment contraire, & les femmes mêmes mettent ordinairement leur plus grand prix en ce point d'ètre filles. Pierre Dan témoigne dans ſon Hiſtoire que les nouvelles mariées des Arabes de Barbarie ſe tiennent deux mois chez elles ſans ſortir, en diſant qu'elles portent le deuïl de leur virginité. Et S. Jerôme loüant dans une de ſes Epitres la veuve Bleſilla qui n'avoit été que ſept mois mariée, ne feint point d'écrire qu'elle regretta plus la perte de n'être plus fille, que la mort de ſon mari, *magis ipſam deploraſſe amiſſam virginitatem, quàm mariti obitu doluerit.* Certes il y a bien de la varieté & du caprice dans la fantaiſie des hommes; & ceux qui épouſent des opinions comme irréfragables dans la Morale, ſont bien ſujets à ſe méprendre, puisque celles même qui ont leur fondement ſur la Phyſique, comme ſur une choſe réelle, ſont ſi conteſtées & ſi incertaines. Tant y a que l'inclination de nôtre ſexe pour le féminin eſt ſi puiſſante, qu'il n'y a point de paſſion qui approche de la violence dont on aime quelquefois jusqu'aux

Ep. 25.

défauts & aux imperfections de celles qui nous agréent. Témoin le Consul Mamercus Scaurus & le riche Natalis, dont Seneque parle. Nos Sauvages de Canada ne sont pas si dépravés dans la croiance qu'ils ont, que si une fille qui a ses infirmités les regarde, elle leur cause du mal. Aussi se retirent-elles alors de leurs cabanes & se mettent à l'écart, comme le pratiquoient les Juives dans l'ancienne Loi. Cela me fait souvenir de cet Heraiscus dont parle Suidas en deux lieux differens, qui ne pouvoit ouir parler d'une telle femme, sans le reconnoitre sur l'heure par un mal de tête dont il étoit aussi-tôt surpris. Mais sortons de ce bourbier pour rentrer au chemin que nous avons quitté.

L. 4. de benef. cap. 31.

Relat. des PP. Jes. 16, 6.

in voce ἀφεδρίας, & in voce δαγνώμων.

On ne sauroit nier que l'amour conjugal ne soit très estimable, puisque la meilleure partie des Apôtres étoient mariez, selon l'observation de Clement Alexandrin au troisiéme livre des Tapisseries. Saint Pierre & Saint Philippe avoient des enfans legitimes, & le dernier ne fit pas difficulté de marier ses filles. S. Paul parle de sa femme dans une de ses Epitres. Et il est si vrai que Pierre avoit la sienne, que le même Pere nommé Alexandrin à cause de son Sacerdoce, quoiqu'il fût Athenien, observe que ce Prince des Apôtres

Lib. 3. Stromat.

voiant méner dans Rome ſa femme au Martyre, il lui dit en paſſant, Femme ſouviens toi bien de nôtre Maitre. Or on ne voit point que ce Maitre leur ait jamais commandé de quitter leurs femmes, bien qu'ils ne les traitaſſent plus qu'en ſœurs depuis leur Apoſtolat; comme d'ailleurs on ne remarque point dans l'ancienne Loi, qu'aucun Patriarche ait approché de ſa femme durant ſa groſſeſſe. Et de vérité le mariage n'étant inſtitué principalement que pour la procréation des enfans, ce n'eſt pas merveille qu'ils le reſpectaſſent de la ſorte. La Police même qui donne de grands privilèges aux *Proletaires*, c'eſt à dire à ceux qui ont une grande lignée, enſeigne par tout que le lien conjugal n'a point d'autre but que cette multiplication de l'eſpece. Encore aujourd'hui nous apprenons des Rélations de l'Inde Orientale, qu'il y a des Officiers au Moluques qui vont au point du jour par les ruës réveiller au ſon du Tambour les chefs des familles, en les exhortant à s'acquiter du devoir de mariage par la conſidération du public, à qui il importe que le nombre des Citoiens ſe multiplie. C'eſt ce qui ſemble pouvoir juſtifier la plainte que faiſoit cette Eſpagnole de ſon mari, en feignant de lui donner des loüanges en ces termes, *mi Mari-*

do es gran Musico, *buen escrivano*, *singular contador*, *salvo que no multiplica*, si ce n'est qu'on s'imagine que ce dernier mot couvre une raillerie encore plus fine, & plus maligne.

Avoüons-le franchement, les mariages ont eu besoin d'être sollicités par d'autres considérations que celle du plaisir, qui est fort diminué par mille traverses qui l'accompagnent ou qui le suivent;

Quod juvat exiguum est, plus est quod lædit amantes. *Ovid.*

Je laisse mille incommodités de ménage qui sont inévitables, pour remarquer seulement le dégoût que donne une laide femme, & les traverses que cause une belle, puisque selon la pensée de Laberius,

Magno periculo custoditur quod multis placet.

Cependant ce plaisir si judicieusement défini par Marc Antonin s'achete au prix de mille ennuis, & de la vie même. Pline & Valere Maxime nomment un Cornelius Gallus homme Patricien, & un T. Haterius Romain, qui tous deux perirent par cette furieuse passion, qui fait envier honteusement leur fin à plusieurs aussi bien qu'à ce Poëte lascif,

In Vita. l. 6. §. 13. L. 7. nat. hist. l. 9. cap. 12.

At mihi contingat &c.

Fulgose, Pontanus, & Raphaël de Volterre

nomment une infinité d'autres débauchés qui ſont depuis peris de la ſorte.

Certes la volupté fait bien pis que ne diſoit celui qui ſe plaignoit qu'elle changeoit, auſſi bien que la Fontaine Salmacis, les hommes en femmes. Elle nous rend pires & plus déraiſonnables que tous les animaux du Monde, qui ne commettent jamais de tels excés. Il ne faut point parler après cela de ceux, à qui cette *Venus Verticordia*, comme la nommoient les Romains, trouble l'eſprit de telle ſorte qu'ils abandonnent toutes choſes, renoncent à tous leurs intérêts, & à leur honneur même, pour vaquer à des divertiſſemens de telle nature. Perſonne n'ignore le pouvoir qu'eût une femme ſur Dom Jean d'Autriche, l'empêchant durant trois ou quatre jour de s'embarquer, au préjudice de ſon devoir & du bien de toute la Chrétienté. Et la Fable nous repréſente pour nous inſtruire, le Dieu de la lumiere qui arrête ſon chariot quelque tems, préferant l'entretien de Clymene à une ſi importante conduite.

Or ſi l'impetuoſité & la rage de ceux dont nous venons de parler eſt fort criminelle, il s'en trouve d'autres qui ſont d'ailleurs très ridicules, de ſe jetter inconſidérément dans la

ſocieté des femmes & dans le mariage, presque ſans pouvoir dire pourquoi, du moins ſans que leur naturel les y porte. Tous les jours on démarie des hommes froids & impuiſſans qui ont commis cette faute; & il s'en trouve qui approchent de la ſimplicité de ce Margites, de qui Dion Chryſoſtome s'eſt contenté d'aſſurer qu'il s'étoit marié ſans ſavoir par quelle raiſon; & Suidas, qu'il ne l'oſa toucher après ſes nôces, par la crainte qu'il eût, qu'elle ne le dit à ſa mere. Ceux de nôtre ſexe ne ſont pas excuſables dans de tels procedés, comme le peuvent être d'innocentes filles, qui apprehendent de courir la fortune de ces Palais, qu'on voit ſe ruiner d'eux mêmes faute d'être habités. Ces diverſités d'enviſager les mariages ſont portées à tel point par quelques-uns, qu'ils ſoûtiennent qu'à le bien prendre, haïr & aimer ſont à peu près la même choſe, & qu'un acte d'amour eſt ſubſtanciellement un acte de haine. En effet le bien que nous nous voulons eſt ce qui produit eſſentiellement l'averſion du mal que nous craignons, en ſorte qu'une même action de nôtre Ame fait éclore naturellement l'amour & la haine, d'où il reſulte ce paradoxe, qu'aimer & haïr peuvent paſſer pour une même choſe.

Orat. 67.

in voce Margites & alibi.

Il me prend envie de vous dire avant que de finir, un mot du veuvage, qui véritablement n'eſt pas ſi oppoſé au mariage dont il a pris connoiſſance, que le célibat qui l'ignore abſolument. Si-eſt-ce que le titre *de verborum ſignif.* nous apprend que les Latins ont nommé veuve, une femme qui n'avoit jamais été mariée, *viduam eam quoque mulierem quæ virum non habuiſſet, appellari, ait Labeo, quaſi ſine duitate.* Et Clement Alexandrin que j'ai tantôt cité, oſe dire que *vidua eſt rurſus virgo per temperantiam.* Tant y a que ſon nom Latin vient ſelon Varron de l'ancien terme Hetruſque ou Toſcan *iduare*, qui ſignifioit diviſer, *unde vidua quaſi valde idua, id eſt valde diviſa, aut à viro diviſa*, dit après lui Macrobe au premier livre de ſes Saturnales. Les Ides qui ſeparoient le mois en deux, avoient une même origine. Mais vous aurés de la peine à vous empêcher de rire quand vous lirés le raiſonnement fondé ſur la Réligion de leur tems, que Verrius Flaccus rapportoit, & qui fût repeté par Varron au ſujet des jours de fêtes propices au mariage des veuves, que vous trouverés dans le même Macrobe. Cela vous fera voir, que dans les ouvrages des plus grands Auteurs, tels qu'étoit Varron, nommé

Cap. 15.

ibid.

par tout le plus ſavant des Romains, il ſe trouve quelquefois d'étranges bagatelles.

TROISIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

Du Repos.

PARCE que les Philoſophes ont défini toutes nos actions, des opérations de l'Ame qui ne ſe font point ſans l'intervention du corps, *omnis actio*, dit le Pythagoricien Hierocles, *operatio eſt animæ per corpus;* quelques-uns ſe ſont imaginé qu'où il ne paroiſſoit rien de corporel, il n'y avoit point de véritable action, & que l'Ame demeuroit dans une oiſiveté honteuſe, ſi elle ne produiſoit rien au dehors d'elle, qui marquât le concours des deux parties qui nous compoſent. Cependant la nuë contemplation de la Superieure, conſidérée dans ſon abſtraction & en elle même, doit être reputée la plus importante de nos actions; de telle ſorte qu'un homme d'eſprit n'agit jamais mieux ni plus véritablement, que quand ſeparé de la matiére, autant qu'il lui eſt poſſible, il enviſage les choſes divines & éternelles: *Depono hoc apud te, nunquam plus*

In fragm.

Ep. 68.

agere ſapientem, quàm cum in conſpectum ejus divina atque humana venerunt, ſelon que l'aſſure Seneque à ſon Lucilius. Et ſi ce que Iamblique a écrit de Pythagore, eſt véritable, qu'il demeura deux nuits & trois jours dans une même poſture, ſans boire, ſans manger, & ſans dormir; je tiens pour aſſûré qu'il n'agit jamais plus notablement dans tout le cours de ſa vie, que dans une telle abſtraction d'Ame. L'on a remarqué quelque choſe de ſemblable en Socrate, que l'extaſe rendoit quelquefois immobile, quand il ſe concentroit en lui-même pour mieux méditer, comme s'il fût deſcendu au creux d'un puits très profond, afin de diſcerner exactement le Ciel & ſes Etoiles en plein midi. Mais que peu de gens ſavent, ou veulent prendre le ſoin de deſcendre ainſi, & de rentrer en eux-mêmes!

Cap. 3. de vita Pyth.

Ut nemo in ſeſe tentat deſcendere! nemo:
Sed præcedenti ſpectatur mantica tergo.

Perſ. ſat. 4.

Il eſt vrai que les plus abſtraites contemplations de nôtre Ame, ne ſe paſſant jamais qu'à l'aide des organes corporels, l'on peut dire qu'elles tiennent toûjours quelque choſe de la matiére; ce qui ſuffit pour faire valoir la définition qu'a donnée Hierocles de toutes nos actions. Tant y a, que le plus grand

repos, & celui qui ſemble le plus oppoſé à l'action, n'a rien, à le bien prendre, qui lui ſoit abſolument contraire, puisque les theories & les contemplations des Philoſophes, θεωρίαι καὶ διανοήσεις, qui ne produiſent rien apparemment d'exterieur, ſont les plus parfaites de toutes les actions, par l'aveu même d'Ariſtote, *maximè agunt qui præcipiunt.* Il en eſt, dit-il, comme de ce que nous font voir les Méchaniques, où l'Architecte qui ſemble ne rien faire que prendre du repos, contribuë plus que tous les ouvriers à la conſtruction du bâtiment.

L. 7. polit. c. 3.

N'aions donc point de honte d'aimer un honnête loiſir, & ne craignons pas le reproche qui ne regarde qu'une pure faineantiſe:

Ὡς πολλὰ θνητοῖς ἡ σχολὴ ποιεῖ κακά.
Quam multa mortalibus otium affert mala;

puisque le repos d'un homme d'eſprit eſt la plus belle acquiſition qu'il ſauroit faire, & le plus riche tréſor qu'il puiſſe jamais poſſeder. L'on a dit qu'entre les Grecs les ſeuls Lacedemoniens avoient bien rencontré, quand ils mettoient leur principale félicité à être de repos. Mais Seneque l'a depuis avantageuſement renvié ſur eux, quand il a prononcé, que ce repos étoit le grand ami de la Sageſſe,

& qu'il n'y avoit en effet que les Sages, qui dans leur loiſir ſuſſent ſe prévaloir de la vie: *Soli omnium otioſi ſunt qui ſapientiæ vacant; ſoli vivunt.* S'ils ſe tiennent à l'écart des grands emplois & des premiéres Magiſtratures, ils n'en ſont pas moins honorés par les plus clair-voians, qui les conſidérent dans leur rétraite avec reſpect, & qui jugent de leur abſence comme l'on fit de celle des images de Caſſius & de Brutus aux funerailles de cette illuſtre Junia leur proche parente. Parce que les ſtatuës de ces deux grands hommes n'y furent pas portées, ſelon la coûtume, avec les autres de leur famille, ils en reçûrent plus de gloire; la raiſon d'Etat qui avoit fait ôter leurs buſtes ne pût préjudicier à leur réputation, &, comme en parle Tacite, *eo ipſo præfulgebant quod non viſebantur*, ils reçûrent d'autant plus d'honneur en cette cérémonie, qu'ils n'y étoient pas. De vérité l'on ſe prive, en ſe ſeparant de la preſſe que la plûpart des hommes font aux charges & aux dignités, de beaucoup de biens & d'avantages qui les accompagnent, mais il s'en trouve tant d'autres dans le repos philoſophique, & qui ſont d'un prix tellement ſuperieur, qu'un généreux dédain fait aiſément perdre le goût des premiers, & proférer d'un cœur plein

l. de brevit. vit. c. 3.

de véritable joie & d'une eſſentielle ſatisfaction, *neque mel*, *neque apes*, ſi d'une douceur qui vous expoſe à tant d'inévitables aiguillons. Je reconnois pourtant qu'encore qu'aſſés de perſonnes acquieſcent en apparence à ce ſentiment, il y en a peu qui le ſuivent. Les plus beaux diſeurs reſſemblent ici à l'éguille qui fait bien le trou pour paſſer le fil, mais qui n'y s'arrête jamais. Ils imitent les cloches, qui appellent les autres, bien qu'elles ne bougent du lieu. Et ſemblables au Poûmon, toûjours agité, ils ſe plaignent ſans ceſſe du mal-heur inſéparable de leurs occupations, ſans jamais quitter le lieu de leur palpitation. Ne ſoiés pas de ceux-là, ſi vous m'en croiés: & ne reſſemblés pas auſſi à d'autres, qui s'étant défaits de leurs occupations pour ſe mettre en repos, s'y trouvent ſi peu propres, que ſemblables aux oiſeaux qui ſe battent à la perche, ils ont plus d'inquiétude dans leur loiſir dont ils ne ſavent pas ſe prévaloir, qu'ils n'en avoient dans l'embarras d'affaires où ils vivoient. On peut les comparer à ces Argonautes, qui après s'être défaits d'Hercule, ne ſe pouvant accommoder avec lui, furent contraints bien-tôt après, d'avoir recours à des Sorciéres & à des Medées, pour venir à bout de leurs deſ-

ſeins. Ceux dont nous parlons s'impatientant dans le tracas d'une vie laborieuſe & pleine de tumulte, ſe jettent inconſidérément dans une oiſiveté, où languiſſans de pareſſe, & ne ſe pouvant fournir aucun divertiſſement ſpirituel qui les occupe, parce qu'ils ne poſſédent rien d'acquis, ni de naturel, qui convienne à cela ; ils ſe trouvent reduits à des paſſe-tems ruineux, & ſouvent indignes de gens d'honneur, de ſorte qu'ils ont tout ſujet de régretter le genre de vie qu'ils ont quitté. Il n'en eſt pas ainſi des perſonnes qui ſavent ſe prévaloir & bien uſer du repos philoſophique. Hercule que nous venons de laiſſer, & qui paſſe hors de la Fable ou dans ſa mythologie pour un Philoſophe contemplatif, fut marié au Ciel avec la Déeſſe Hébe qui préſidoit à la jeuneſſe, pour nous ſignifier que les vrais Philoſophes, bien loin de demeurer fainéans & inutiles, font dans leurs retraites des actions ſpirituelles, qui ne vieilliſſent jamais, & qui plus que toutes autres ſont dignes de l'immortalité.

Je ſai bien qu'il y a un repos caſanier & réprochable, où ſe plaiſent ceux qui ne reconnoiſſent point de plus grand contentement, que de languir dans une oiſiveté fainéante.

Eſt genus ignavum quod tecto gaudet & umbra.

Le

Le Poëte qui les dépeint ainsi dans sa septiéme Satyre, leur fait proférer ailleurs cet infame souhait,

Nostra bibat vernum contracta cuticula Solem,
Effugiatque togam.

Juven. Sat. 11.

Et Perse les avoit déjà interrogés, & fait une reponse pour eux de la sorte,

Quæ tibi summa boni est? uncta vixisse patella
Semper, & assiduo curata cuticula Sole.

Sat. 4.

Ce sont des gens qui au lieu de boire & manger pour vivre, ne vivent que pour boire, manger, & dormir, mettant leur souverain bien, si non dans la volupté, pour le moins dans une paresseuse indolence. Si est-ce qu'Aristote tire du seul dormir cette preuve importante, que la félicité & le véritable bon-heur consistent en l'action, puisque personne n'a jamais placé serieusement entre les hommes heureux celui qui dort; *felicitatem esse actionem vel hinc patet, quod neminem dormientem judicamus felicem.* Et c'est une des plus constantes maximes de son Péripatétisme, que rien n'a été créé qu'en vuë de son operation future, *unumquodque est propter suam operationem.*

1. magn. mor. c. 4. & 7. polit. c. 3.

2. de Cælo, c. 3. & l. 1. Eth. c. 7.

Or nonobstant tout ce qui se peut dire en faveur de l'action; l'estime en peut passer jusqu'à un tel excés, que parmi les Chrétiens

mêmes elle devient une fauſſe doctrine, les Gnoſimaques furent declarés hérétiques, pour s'être mocqués de toute la ſcience des Fideles de leur tems, ſur ce fondement que Dieu ne demandant d'eux que de bonnes actions, toutes ces connoiſſances acquiſes avec bien de la peine étoient abſolument inutiles. On peut les oppoſer aux Euchaites & Maſſaliens d'Orient, qui firent écrire à Saint Auguſtin ſon Traité *de Opere Monachorum*. Ils réfuſoient toute ſorte de travail, ſe contentans de pſalmodier, ce qui les a peut-être fait nommer *Pſallianos*, au lieu de *Maſſalianos*, comme le veut Baronius. Tant y a que le repos contemplatif des Philoſophes étant mêlé d'action, & les connoiſſances qu'ils y prennent, & qu'ils communiquent, devant paſſer pour des plus importantes actions de nôtre humanité, je ne ſaurois, ce me ſemble, vous trop exhorter au loiſir actif dont je viens de vous entretenir, pourvû que vôtre tempérament ſouffre l'application qu'il y faut apporter. Sans cette condition, c'eſt en vain, & même à nôtre deſavantage, que nous penſerions nous prévaloir d'une vie rétirée. Le repos auſſi bien que le lit ne ſont propres que pour ceux qui en peuvent tirer du profit & de la conſo-

Damaſc. de hæreſ.

v. c. 57. de hær.

Tom. 5. Annal.

lation. Si l'inquiétude prend étant couché, & qu'on ne faſſe que ſe tourner d'un côté & d'autre, il vaut mieux ſouvent ſe tenir debout & ſe proméner, *non eſt ſani ſæpè thoro circumvolvi.* Dites en de même d'une vie ſans emploi, & qui n'eſt point occupée. Si au lieu de vous ſatisfaire, elle ne vous donne que du chagrin, ceſſés de vous y obſtiner, & de combattre tout enſemble Dieu & vôtre nature, qui ne vous ont pas formé pour cela. Le repos eſt la vraie pierre de touche pour bien juger de la portée & de la valeur de nos Ames. L'éclat des choſes nous abuſe presque toûjours, & le nom ſpécieux que nous donnons aux grandes charges dans la Politique, nous les fait eſtimer beaucoup au délà de leur juſte prix.

Mihi crede falſis magna nominibus placent,
Venenum in auro bibitur, expertus loquor,

dit fort bien ce déplorable Thyeſte dans le Tragique Latin. La fin mal-heureuſe de quelques-uns à qui nous ſavons que l'eſprit eſt tourné, pour s'être vûs hors des premiéres places qu'ils occupoient il n'y a pas longtems dans l'Etat, ſeroit ici de grand exemple, s'ils ſe pouvoient nommer ſans pécher contre la bonne Morale. Il doit ſuffire à chacun de nous, d'en tirer un profit particulier, & de

ſe dire intérieurement le mot de Pline le Jeune, *Otio prodimur*, rien ne nous mettant ſi à nud, & ne faiſant reconnoitre ſi véritablement quels nous ſommes, que la rétraite, & le paſſage d'une vie occupée dans l'embaras du grand Monde, à la ſolitude, & à l'entretien de nous-mêmes. Parmi les diſtractions que cauſent les emplois d'importance, & les grandes affaires, il n'y a perſonne qui ne taille du ſerieux, & dont l'on ne juge fort avantageuſement ſelon le perſonnage qu'on y repréſente; mais quand l'on a mis bas ce beau masque, & qu'on a deschauſſé le cothurne, c'eſt alors qu'on voit perdre contenance à la plûpart de ces renommés Acteurs: & bien-heureux ceux à qui la cervelle demeure en bonne aſſiette, dans l'étonnement où il ſe trouvent d'être abandonnés à eux-mêmes.

Que ſi ces conſidérations différentes miſes à la balance de Critolaus, ne vous ótent pas l'envie de jouïr du doux repos que ſe peut promettre une Ame vraiement philoſophique, je vous conjure de n'uſer point de remiſe pour aller prendre poſſeſſion d'un bien qu'on ne ſauroit trop eſtimer, ni trop long-tems poſſeder. Aux choſes mauvaiſes & vicieuſes, c'eſt être criminel de les avoir ſeulement projetées dans ſon eſprit; mais à l'égard des bonnes &

vertueuſes, bien que le ſeul deſſein de les embraſſer nous rende auſſi aucunement dignes de loüange, l'importance eſt de ne point temporiſer, & de s'éloigner ſi faire ſe peut de cet importun croaſſement du Corbeau, *cras, cras*, étant un notable defaut de remettre au lendemain ce qui dès aujourd'hui eſt capable de nous rendre heureux autant que nous ſommes capables de l'être. J'ai été bien aiſe de vous repréſenter Academiquement ce qu'on peut craindre ou eſperer de l'une & de l'autre vie, civile, & privée, active, & de repos; parce qu'il eſt de la prudence, ce me ſemble, de ne rien entreprendre en choſe de ſi grande importance, dont l'on n'ait prévû la vrai-ſemblable iſſuë; comme l'on ne plante guéres d'arbres, par les regles d'une ſage Agriculture, ſans ſavoir le fruit qu'on s'en peut promettre, & qu'ils ſont capables de produire.

QUATRIE'ME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
Des Jeux.

Je ſerois bien fâché de vous avoir portés à fuïr toute ſorte de jeux. Il y en a d'utiles à l'eſprit; & les plus grands Philoſophes

ont avoué que ſouvent ils ne ſont pas moins néceſſaires à la vie, que le repos, & le ſommeil. En effet il ſe trouveroit peu de perſonnes à qui cette vie ne parut presque inſupportable, ſi ſes disgraces n'étoient aucunement temperées par le divertiſſement que les jeux fourniſſent. C'eſt le fondement d'une penſée de Syneſius, que Dieu a comme attaché nos Ames à leurs corps, par le plaiſir & par la recréation qui leur rendent cette démeure tolerable; *Deus voluptatem animæ, fibulæ inſtar, inſeruit, cujus beneficio diuturnam in corpore manſionem ſuſtineret.* Mais à la vérité quand les Latins ont nommé *ludos à Lydis*, ſur ce que, diſent-ils, les Lydiens furent efféminés par Cyrus, qui leur fit pratiquer une infinité de jeux pour les amolir, nous pouvons dire que cette appellation, ſi ſon étymologie eſt bonne, les a aucunement diffamés. En tout cas nous en ſerons quittes pour mettre quelque diſtinction entre les diverſes ſortes de jeux; dont nous ne nions pas qu'il n'y en ait qui meritent non ſeulement le mépris des gens d'honneur, mais de plus leur condamnation. De cette façon l'on peut ſoûtenir que comme les vents moderés allument agréablement le feu, qu'ils éteignent s'ils ſont trop violens: Les jeux honnêtes

in Dione.

ſont auſſi plaiſans & utiles, qu'ils deviennent òdieux & nuiſibles par l'excès; outre qu'il y en a qui d'eux-mêmes ont merité la cenſure des Loix. La regle eſt qu'on ne doit chercher dans les plus licites qu'une honnête recréation qui charme aucunement nos travaux, & qui nous rende plus propres à les continuer; nous ſouvenant toûjours du mot de Muſònius, qui ne pouvoit ſouffrir que les Romains uſaſſent en bonne part de cette façon de parler *remittere animum*, parce que, dit-il dans Aulu-Gelle, *remittere, eſt quaſi amittere.* L. 18. c. 2.

Je penſe que la différence des perſonnes, & leur diverſe condition, doit encore être ici conſidérée, d'autant qu'on en voit ſe divertir à des jeux ſans ſcandale, qui ſeroit grand ſi d'autres les pratiquoient. Aions égard à ce qu'a pronocé S. Bernard ſur ce ſujet, que d'innocentes railleries deviennent des blaſphemes dans la bouche de ceux qui font profeſſion d'une vertu exemplaire, *jocos in ore ſecularium eſſe jocos, in ore verò ſacerdotum blaſphemias.* C'eſt ce qui porta Pierre Damian a réprendre ſi ſévérement, & à donner une ſi rude pénitence à quelque Evêque de Florence qui s'étoit diverti au jeu des Echecs, à cauſe que ſa qualité rendoit criminel par le texte de S. Paul, ce qui ne l'cût pas été à l'égard d'un

Baron. ad an. 1061. Tom. 11.

Ep 1. ad Corin. c. 10.

homme d'autre profeſſion, & pour qui l'Apôtre n'auroit pas prononcé que tout ce qui n'édifie point n'eſt pas permis. De vérité il y auroit beaucoup de rigueur dans cette Loi, ſi elle étoit générale; & quant à ce qui touche les Echecs, où pour parler avec Lucain,

------ *Vitreo peraguntur milite bella,*

J'aurois bien de la peine à condamner abſolument un jeu tellement ingenieux qu'on n'y trouve presque à reprendre que la trop grande attention d'eſprit qu'il demande. Les Perſes l'ont nommé pour cela *Sedrents*, qui ſignifie *cent ſoucis* en leur langue, ce qui n'empêche pas, qu'ils ne diſputent aux Mores la qualité que ceux-ci s'attribuënt dans l'Hiſtoire des Cherifs de Diego de Torrez, d'être les meilleurs joüeurs d'Echecs qu'il y ait au monde. Or ce n'eſt pas merveille que les Perſes y excellent, puisque leur nom, dérivé apparemment de *Schach* qui ſignifie chés eux *Roi ou Empereur*, montre clairement que nous tenons ce jeu d'eux, ſelon l'obſervation de Teixeira. Et n'en déplaiſe à Leunclavius, qui dans ſes Pandectes ſur l'Hiſtoire des Turcs le tire des Uſcoches, ſon étymologie ne me ſemble pas moins ridicule que celle de l'Epicurien Balbus *Neptunus à nando*; ſur laquelle Cotta le raille ſi plaiſamment dans Ciceron,

Relat. d'Olea. l. 5.

c. 72.

L. 1. c. 35.

L. 3. de

en lui disant qu'il n'y a point de nom qu'on ne puisse faire venir de la façon d'où l'on voudra, & qu'en l'extraction de celui-là *magis sibi natare visus est quàm ipse Neptunus.* Tant y a qu'il faudroit rendre criminel le joli Poëme de l'Evêque Vida intitulé *Scacchia*, s'il étoit defendu de jouër aux Echecs. Celui qui a écrit la Vie du Pere Ignace Fondateur d'une si Sainte Societé, auroit eu tort d'écrire de lui, que joüant aux Echecs *divinitùs factum est, ut victor evaderet.* Et Blefkenius qui répréfente ses Islandois passant leurs longues nuits dans des lits où ils se divertissent à se donner échec & mat, les auroient rendus plus coupables qu'il ne pensoit, si ce jeu étoit vicieux, *cujus inventum*, dit-il, *Xerxi Philosopho debetur.* Pour moi je ne connois point ce Philosophe Xerxes, & je pense qu'il a voulu parler de Cyrus, à cause de ce que nous avons tantôt rapporté de lui à l'égard des Lydiens ; ou qu'il a voulu mettre Palamedes, à qui l'on attribuë l'invention de tous les jeux.

Nat. Deor. cap. 24.

Je croi qu'on peut poser raisonnablement cette maxime générale à leur égard, qu'autant de fois qu'on les pratique avec cet infame dessein de tirer par leur moien l'argent de la bourse de ceux avec qui l'on jouë, dans la sienne, ils deviennent tous condamnables.

C'eſt ſelon cette Morale que les Japonois ſont ſi ſévéres, qu'ils ont rendu capitaux tous les jeux où l'on jouë de l'argent; comme nous le liſons dans la Rélation de Mandeſſo. Le Pere Xavier avoit écrit devant lui, que deux raiſons les détournoient presque tous de jouër pour le profit; l'une, que qui jouë de la sorte déſire le bien d'autrui, & l'autre, que de tels jeux conduiſent aux larcins, qu'ils déteſtent ſur toutes choſes. En effet vous remarquerés toûjours que les jeux d'avarice rendent ceux qui s'y plaiſent, ſi injuſtes, que ſouvent les plus grands amis, & les plus proches parens, trichent & ſe trompent l'un l'autre, quand ils le peuvent faire dans l'ardeur de cet exercice. Auſſi eſt-ce un aphorisme que Cardan établit pour conſtant, que tout joueur eſt méchant, & qu'il ne pert jamais le deſſein de retirer, s'il peut, par de mauvais moiens ce qu'il a perdu par la même voie,

lib. 2.

Ramuſio.

Quasque malè amiſit, nunc malè quærit opes.

Ovid. ep. Saph. Phao.

Combien de maladies cauſent ces ſortes de jeux, empêchant le dormir, & brûlant le ſang, *il perder*, dit l'Italien, *fa cattivo ſangue*) d'où ſuivent le renverſement d'eſprit & la mort même, dont il n'y a que trop d'exemples. Laiſſons à part les querelles qui s'y font & ce qu'elles produiſent journellement d'ex-

trème & de fâcheux. Mais combien de Dames, qui aujourd'hui ne jouënt pas moins gros jeu que les hommes, (je le dis à la honte de nôtre Siécle qui a produit ce desordre) combien, dis-je, y en a-t-il qui ont voulu reparer leurs pertes immenses, par celle de ce qui leur devoit être plus cher que toute autre chose. Il n'y a rien que la fureur de ce misérable mêtier ne fasse faire, témoin ce que Tacite nous apprend des anciens Allemans, qui après avoir dissipé tout leur bien au jeu, se joüoient enfin eux-mêmes & perdoient *novissimo jactu*, comme il parle, leur liberté. Les Rélations des Peres Jesuites nous font voir dans le nouveau Monde un jeune Huron, qui pour avoir perdu au jeu une robbe de Castor, & un colier de quatre cens grains de porcelaine, eût une telle apprehension de ses parens, qu'il se pendit. Sagard nous représente un Canadien qui après avoir de même perdu au jeu jusqu'à sa femme & à ses enfans, en eût bien pû faire autant que le Huron, s'ils ne lui eussent été rendus volontairement & par pitié. Je me doute bien qu'on voudra répondre qu'il n'y a que d'infames brelandiers, & des *philocubes*, comme les nomme Aristenete, qui se laissent transporter à de tels excés. Mais ne nous flattons

De mor. Germ. lib. 24.

De l'an 1636.

Cap. 7.

Ep. 23.

point en palliant nos deſordres, ils nous ont rendus coupables de tout, & le jeu n'a point de réproche, ni de terme ſi infame, que les mœurs de l'un & de l'autre ſexe ne nous faſſent aujourd'hui meriter. Je me ſouviens à ce propos de la raillerie que fait Ammian Marcellin de quelques joueurs de ſon tems, qui vouloient ſe diſtinguer de même par quelque nom moins diffamé que celui qu'on donnoit aux plus débauchés: *Quidam aleatorum vocabulum declinantes, ſe cupiunt appellari teſſerarios, inter quos tantum differt, quantum inter fures & latrones.* Par effet il n'y a point de parole qui puiſſe couvrir l'avidité inſatiable de ceux qui ne viſent qu'à s'approprier par le moien du jeu le bien d'autrui. Et pour moi je ne puis m'empêcher, nonobſtant la guerre auxiliaire où nous ſommes contre les Turcs, de les eſtimer beaucoup de ce, dont les louë le voiage du Jeune Thevenot: qu'encore qu'ils ſe divertiſſent à des divers jeux, c'eſt toûjours pour rien, n'y cherchans que le paſſe-tems, & le plaiſir d'y avoir obtenu la victoire.

Lib. 28.

Or puiſque vôtre attention favorable me le permet, je vous ferai ſouvenir que les Anciens ont eu infinité de jeux, dont la plûpart ne ſont plus en uſage. Ils s'y exerçoient principalement

dans des lieux que les Latins appelloient Colleges, & les Grecs *Gymnasies*, à cause de la nudité où ils y étoient, & sur tous autres les Lacedemoniens; car selon la remarque que fait Denis de Halicarnasse sur la fin de son septiéme livre, les autres Grecs aussi bien que les Romains n'y paroissoient guéres sans caleçons. Tant y a, qu'Anacharsis dit en riant, qu'il avoit vû de certains lieux dans toutes les villes de Grece, désignant ces gymnasies, où les hommes devenoient fous en un instant en se frottant d'une huile ou onguent, qui les faisoit aussi-tôt courir, luitter pour se jetter par terre, & s'entrebatre comme gens qui avoient perdu l'esprit; mais qu'à la vérité un peu aprés s'étant essuiés, ils reprenoient leur bon sens. Tous ces jeux étoient presque compris dans le *Pentathlum*, des Grecs, nommé *Quinquartium* des Latins, qui comprenoit ces cinq exercices, de jetter fort haut & fort loin l'instrument qu'ils appelloient le Disc, d'exceller à la luitte, à la course, à sauter, & à tirer de l'arc. Les Romains avoient leur Quintaine, ainsi nommée *à quinta via ubi se ad palum exercebant Romani milites*. Et Athenée nous représente un jeu célébre sur tout en Thrace, dans lequel on se pendoit avec grand danger de s'étrangler,

Dio. Chrys. orat. 32.

Sextus Pomp. lib. 14.

Pancir. c. 21. nov. repert. Lib. 4.

ſi l'on n'étoit fort habile à couper ſoi-même la corde; ce qu'ils appelloient ἀγχονεῖν παιζεῖν. Quoi qu'il en ſoit, Dion Chryſoſtome nous a donné le nom des plus célébres Victorieux aux jeux des Gentils dans ſa trente-ſeptiéme Oraiſon, où il dit, *vicit Orpheus cithara, cæſtu Pollux, lucta Peleus, diſco Telamon, armata ſaltatione Theſeus, equo deſultorio Phaëthon, quadrigis Neleus, Hercules omni certaminum genere.* Virgile nous a encore repréſenté le jeu naval des Vaiſſeaux, qui ſe diſputoient à qui iroit le plus vite & le plus près autour d'un Rocher. Et Salvian nous apprend le nom des Dieux du Paganiſme qui préſidoient à ces divers paſſe-tems, quand il écrit, *Colitur & honoratur Minerva in gymnaſiis, Venus in theatris, Neptunus in Circis, Mars in arenis, Mercurius in palæſtris.* Il eſt conſtant que les différens Siécles, & les diverſes Nations, ont eu des jeux qui leur ont été propres; & de ce tems même nous avons vû des perſonnes, qui ont crû ſe rendre recommandables par l'invention de certains jeux qui ont porté le nom. Si eſt-ce que cela choque le ſentiment de Platon qui défend au ſeptiéme livre de ſes Loix qu'on apprenne à la jeuneſſe des jeux nouveaux qui ne font que la corrompre davantage. Do,

5. Æn.

Lib. 6. de gubern. Dei.

mitien fit vanité d'avoir trouvé l'infâme *clinopale*, qu'il appelloit *novum exercitationis genus*, comme l'on peut voir dans Suetone. *Art. 22.*

Entre tous les jeux il n'y en a point, dont la prohibition ſoit plus expreſſe par les Loix, que celui des Dés, comme étant ordinairement le plus ruineux, outre que le hazard y dominant plus ſouverainement qu'en aucun autre, l'eſprit n'y prend preſque nulle part, & l'on peut dire, que la ſeule adreſſe qui s'y trouve eſt celle de piper. Ainſi Lucien a fort proprement nommé les Dés, de petits Rochers contre qui pluſieurs perſonnes vont faire naufrage; quoi qu'il avouë que dès le tems de Saturne l'on joüoit aux Dés; mais à la vérité ces naufrages n'y étoient pas ſi perilleux, parce qu'il aſſure qu'on n'y hazardoit que des noix. Un débauché moderne les apploit des patenôtres à faire blaſphemer le nom de Dieu; & certainement il n'y a point de jeu, où il ſe faſſe de plus exécrables ſermens qu'en celui-là. Pour moi je me trouve très heureux de n'être point touché d'inclination pour un tel paſſe-tems, ou, pour mieux m'expliquer, de l'extrème averſion que j'en ai, *capio enim ſummam voluptatem, quod hac voluptate non capiar.* Seneque louë les Spar- *in Saturn.* *Lib. 5. de benef. c. 3.*

tiates d'avoir défendu à leurs Citoiens les jeux où le vaincu étoit contraint de reconnoitre avec soûmission son Superieur, comme y aiant trop de bassesse d'esprit en cette confession; *Lacedæmonii vetant suos Pancratio aut cæstu decernere, ubi inferiorem ostendit victi confessio.* Dans la course, dit-il, on peut soûtenir étant surmonté, qu'on n'a pas manqué de cœur, mais seulement de legéreté, que Diogene prouvoit par celle du Liévre & du Cerf être le propre des timides, contre qui Hercule, comme pesant, portoit un Carquois garni de fléches. Mais quand il faut s'humilier aux pieds d'un vainqueur, les grands courages, tels que les avoient des hommes élevés dans la disciple de Lycurgue, ne s'y peuvent pas resoudre.

Ce que je viens de dire de la legéreté, ne m'empêche pas de reconnoitre d'ailleurs qu'on l'a souvent attribuée à grande gloire. Homere surnomme perpetuellement son Achille, *au-pied-prompt;* quoi qu'en tout un jour il ne pût pas attraper Hector, selon l'observation de Dion Chrysostome. Apollonius Rhodien représente un Eupheme, ou Polypheme, si habile à la course, qu'il alloit sur les eaux sans mouïller ses pieds. C'est peut-être à son imitation, que Virgile

Orat. 9.

Lib. 1. Argon.

Virgile après avoir fait ſon Niſus dans la courſe

. . . Et ventis & fulminis ocyor alis,

a dit de ſon heroïne Camille, 7. *Æn. in fine.*

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas:
Vel mare per medium fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Et Solin parle d'un Ladas qui couroit ſur du *cap. 1.* ſable ſans y laiſſer la marque de ſes pieds; Pauſanias l'aiant auſſi nommé & priſé comme le *Lib. 2.* plus vite de ſon Siécle. Ne peut-on pas ajoûter que la Grece n'a rien eu de plus célébre que ſes coureurs de tout un jour, qu'elle nommoit *Hemerodromes.* Enfin nous ſavons que long-tems depuis la courſe a fait des Rois de Pologne, & qu'en nos jours les Hurons pour y avoir plus de diſpoſition s'inciſent le gras des jambes. Cela n'empêche pas pourtant qu'Ulyſſe, qu'on croit n'avoir pas été des plus vaillans, ne devançât à la courſe tous les rivaux de Penelope; ce qui lui fit dédier divers Temples à la Déeſſe Celeuthée Patrone des bons couriers. Et quand le Roi Danaüs fit de ſes filles un prix aux meilleurs *Pauſan.* coureurs qui fuſſent de ſon tems, l'on a fort *Lib. 3.* judicieuſement remarqué qu'il en uſa de la ſorte, ne trouvant pas d'ailleurs à qui les ma-

rier ſortablement, après qu'elles eurent tué leurs premiers maris.

Presque tous les exercices ont été enrollés au nombre des jeux, témoin le Mail, la Danſe, & aſſés d'autres. Mais j'ai aſſés parlé d'eux en divers endroits, & ſur tout dans l'inſtruction du Roi lors qu'il étoit encore Monſieur le Dauphin. Je vous ajoûterai ſeulement en ce lieu à l'égard de la Danſe, qu'encore que Macrobe prouve par Appius Claudius, & par le College des Saliens, que les Anciens l'eſtimoient beaucoup; ſi eſt-ce que l'Oraiſon de Ciceron pour Murena la diffame étrangement, comme ſi elle ne devoit plaire qu'à ceux qui ſe trouvent dans une alienation d'eſprit. C'eſt ſelon ce ſentiment qu'un Eſpagnol dit dans la *Floreſta*, qu'il ne met de différence entre un fou, & celui qui danſe, ſinon que le premier eſt fou pour toute ſa vie, & l'autre qui danſe ne l'eſt que pour un tems ſeulement. Et néanmoins toute ſa Nation a toûjours fait grand cas de cet exercice, auquel elle a joint gentiment le jeu des Caſtagnetes. Mariana me ſeroit garant de cette eſtime, quand ce qu'on a écrit des filles Gaditanes ne ſuffiroit pas. Il remarque au vingt-troiſiéme livre de ſon Hiſtoire qu'en l'an mille quatre cens ſoixante-trois, un Jean de Rohan Sei-

2. Saturn. cap. 10.

cap. 5.

gneur de Montauban & Admiral de France, aiant mené danser la Reine de Castille, par le commandement du Roi Henri son mari, vers lequel il étoit Ambassadeur, ce Seigneur jura de ne danser jamais avec quelque femme que ce fût, en mémoire de l'honneur qu'il venoit de recevoir. Tant y a qu'il ne faut pas s'arrêter à des goûts particuliers qui varient ici comme en tout autre sujet. Le même Mariana représente un jeu de son païs où l'on fait combattre des Aveugles embâtonnés, *galeis, sudibusque armatos*, contre un Pourceau qu'ils tâchent de tuer, parce qu'il appartient à celui qui le peut faire. Assés de personnes ne trouveroient pas là leur divertissement. Les Espagnols, pour dire encore ce mot d'eux, font grand cas de leur *Ivego de cannas*, un homme de leur païs néanmoins n'a pû s'empêcher de prononcer, que ce jeu avoit du trop ou du trop peu, & qu'il étoit *poco para veras, y mucho para burlas*, à cause qu'on en sort quelquefois estropié de quelque membre. J'ai vû des escrimeurs dans Londres qui avoient beaucoup de l'air des Gladiateurs Romains, & qui donnoient bien du plaisir aux Anglois. Cependant j'avois horreur de l'effusion du sang qui s'y répandoit, j'en disois le mot de l'Espagnol que je

viens de rapporter, & je m'étonnois fort de la ſatisfaction qu'ils y prenoient. Les jeux qui ſont le moins offenſans ſont ſans doute le plus à priſer ; & ceux qui ſont trop exceſſifs ou trop ſedentaires doivent être réjettés. Car ſi le Chancelier Verulamius a bien poſé ſa maxime, qu'il ne faut jamais tenir ſon corps plus d'une demie heure en même poſition ou poſture, ſi ce n'eſt durant le ſommeil ; les Cartes, & les Echecs, & les autres jeux ſemblables, qui attachent à une table comme à la chaine, ne ſauroient être trop condamnés. Prétons néanmoins aux paſſe-tems d'autrui, les mêmes excuſes que nous apportons aux nôtres, *demus alienis oblectationibus veniam, ut noſtris impetremus.*

L. de vita.

Plinius.

Mais que dirons-nous à ce paradoxe appuié de l'autorité d'Ariſtote, que le jeu n'étant inventé que pour ſoulager l'action, & pour nous y rendre plus propres, c'eſt un crime d'y vaquer, quand nous ſommes dans le loiſir, & que nous n'avons pas beſoin de cette récréation. Sans mentir la plûpart du tems nous faiſons en ceci le principal de l'acceſſoire, & je ne ſai que le ſeul jeu literaire où nous puiſſions loüablement vaquer en tout tems, & préférablement presque à toutes les actions qui nous occupent. Ne vous

8. polit. cap. 3.

étonnés pas que je nomme l'étude un jeu literaire. Les Latins l'ont ainſi nommée, *ludum literarium*, & celui qui y préſidoit *ludi magiſtrum*; témoin le diſtique de l'ancienne Epigramme faite contre un qui portoit cette qualité, & chés qui les enfans n'apprenoient rien qu'à jouër;

Projectis pueri tabulis Floralia ludunt,
Iam nomen ludi rite magiſter habes,

Epigr. ver. Pithæi.

Tant y a que nous ne ſaurions donner trop de tems à ce jeu-là, puiſque c'eſt celui qui nous fait acquerir la ſcience. Elle eſt véritablement quelquefois un peu difficile à obtenir, & elle fait de la peine aſſés ſouvent à ceux qui s'en veulent charger; mais en récompenſe elle ſe porte avec plaiſir & avec facilité toute la vie. Surquoi voiés la différence des contraires, & en faites, je vous ſupplie, vôtre profit. L'ignorance qui lui eſt oppoſée ſe prend & s'acquiert facilement, mais outre que ſon poids eſt honteux, il devient de jour en jour plus inſupportable.



CINQUIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

De la Diéte.

HESYCHIUS ſurnommé Illuſtrius excuſe le Philoſophe Menedemus de ce qu'il étoit fort adonné aux feſtins & à la bonne chere, parce que ſa ville d'Eretrie, aſſés célébre dans la Theſſalie, avoit une ſituation fort mal-ſaine, & dans un air qui cauſoit beaucoup de maladies. Il tâchoit de corriger cette intemperie de climat par les bons & frequens repas, que d'autres perſonnes accuſent de la plus grande partie de nos maladies, *multos morbos multa fercula fecerunt.* Il eſt vrai qu'un homme à jeun a plus de diſpoſition à recevoir les mauvaiſes impreſſions de l'air, qu'un autre qui a pris des alimens propres à reſiſter à ce qui lui peut venir du dehors préjudiciable à ſa ſanté, à cauſe qu'aiant fortifié & rempli le dedans, le mal a de la peine à ſe placer chés lui, *intus exiſtens prohibet alienum.* Mais d'un autre côté la diéte & ſes abſtinences ſont de ſi grande efficace pour cette même ſanté, le plus grand de tous les biens du corps, & ſans lequel tous les autres ne ſe goûtent qu'imparfaitement, que Cardan n'a pas feint

de nommer cette abſtinence exacte de vrai or potable, qui nous garentit de toute ſorte d'infirmités, outre que ceux qui la pratiquent lui ſont rédévables de la prolongation de leurs jours. L'Eſpagnol l'a reconnu ainſi, quand il a prononcé que ſur tout à l'égard des perſonnes agées, *no le quiere mal, qui en hurta al viejo lo que ha de cenar.* Généralement parlant, & pour ce qui touche les hommes de toute ſorte de conditions, l'on peut ſoûtenir, que la ſobrieté de bouche, & cette *Diæta ſanorum*, qui fait la plus importante partie de la Médecine, eſt la vraie Panacée qui ſert de reméde à tous maux. C'eſt pourquoi celui-là n'a pas mal rencontré, qui nous a donné par une double alluſion ce précepte Latin, d'être modérés au manger ſi nous voulons être bons Médecins de nous mêmes, *modicus cibi, medicus ſibi.*

c. 43. de prud. civ.

Pour vous ôter la penſée que ſi l'abondance des vivres qui plaiſent, a quelque choſe de préjudiciable au corps, elle donne en recompenſe beaucoup de vigueur à l'eſprit, je ne me contenterai pas de vous faire ſouvenir de ce Philoſophe, qui, pour dignement vaquer à une compoſition, s'impoſa cette Loi de ne ſe nourrir, durant le tems qu'il y travailleroit, que de Lupins, le plus groſſier

legume & le moins profitable de tous les alimens. Les Lentilles ſont d'un ſuc un peu plus agréable, mais peu différent pourtant, que Pline n'a pas laiſſé de récommander comme celles qui adouciſſoient l'eſprit & le rendoient plus traitable, *æquanimitatem fieri veſcentibus lente.* Voici l'opinion que ceux d'Orient ont des perſonnes qui chargent leur eſtomac de quantité de viandes. Les Tunquinois, dit une Rélation moderne de leur païs, tiennent pour aſſuré, que les hommes qui mangent beaucoup ſont très mal propres aux Lettres, & que la faim purifie l'eſprit, d'où vient qu'ils adorent les Ames de ceux qui ſont morts faute de nourriture, & leur offrent du ris aux premiers jours de chaque Lune. En effet, nous voions que les Animaux que nous priſons pour la beauté de leur ramage, le perdent presque par trop de nourriture, & ne chantent jamais mieux, que quand ils ont beſoin de mangeaille. Le Roſſignol ſe tait lors qu'il s'en eſt rempli; le Chardonneret ne ſe fait presque plus entendre, de l'heure qu'il a ſon ſou de chenevis; & Suidas a obſervé ſur l'adage des Grecs, *πονηρὰ κατὰ τρυγόνα ψάλλεις*, *improbè Turturis inſtar cantillas*, que les Tourterelles ne chantent jamais mieux, que quand elles ſont affa-

l. 18. c. 11.

ad vocem πονηρά.

mées, *Turtur enim tunc maximè cantillat, cùm fame laborat.* Je ſai bien qu'il y a eu des Sophiſtes qui ont regné dans la débauche, comme cet Aurelius, qui ne déclamoit jamais mieux qu'entre les pots dans le Cabaret, & cet Herodes dont parle encore Philoſtrate, qui mérita pour cela d'être ſurnommé *Saginatus orator*. Mais de telles gens ne ſont jamais arrivés à la réputation des grands hommes, que la ſobrieté & l'abſtinence ont fait exceller en toutes ſortes d'arts, & de ſciences.

Peut-être dirés-vous que ſi l'auſterité de la diéte eſt ſi puiſſante pour perfectionner le temperament de l'eſprit, les Aſthomes des Anciens qui ne mangent point du tout, puiſqu'ils n'ont point de bouche, ne vivant que des odeurs qu'ils reſpirent, devroient avoir de merveilleux eſprits. On en peut préſuppoſer autant de ces Paroſſites dont parlent Ramuſio & Carpin dans ſon voiage, qui ont bien des bouches, mais ſi petites, & leur eſtomac de même, qu'ils ne ſe ſuſtentent que de la fumée des viandes. Cependant nous n'avons aucun témoignage, que les uns ni les autres aient poſſedé des facultés d'Ame différentes des nôtres. A cela l'on peut répondre deux choſes; l'une, que la véritable exiſtence de ces peuples ſans bouche eſt fort douteu-

ſe; l'autre, que ce n'eſt pas une totale exemtion de vivres, ni une parfaite *inedia* comme l'ont appellée les Latins, qui peut contribuer à la bonté de l'eſprit, auſſi bien qu'à la ſanté du corps, mais que l'uſage modéré des alimens tant en la quantite, qu'en la qualité, eſt celui ſeul de qui l'on doit tirer les grands avantages dont nous avons parlé.

Pour ce qui concerne la quantité, ſi nous avions la commodité des habitans de la Lune que Lucien nous décrit avec des ventres fermans à boutons, les excés de bouche ne nous ſeroient pas ſi funeſtes qu'on les éprouve tous les jours. Les vivres moderés ſont utiles à toute ſorte d'animaux. Les Tigres mêmes du Breſil les plus furieux du monde dans leur faim, deviennent ſi doux quand ils ſont raſſaſiés, que ſelon Maffée le moindre aboi d'un chien les met en fuite. Mais le manger immodéré eſt encore plus à craindre que la faim, du moins tuë-t-il beaucoup plus de gens. Il y a un tempérament du tout oppoſé à celui des Gloutons, & qui eſt pris pour une eſpece de maladie, quand l'on ſe trouve dans une inappetence de vivres telle, qu'on paſſe les jours, les ſemaines, les mois, & quelque fois les années entiéres ſans nourriture. Cela ſoit dit nonobſtant l'opinion des Médecins

L. 1. hiſt.

& de Pline, quand il écrit, *ſeptimo die lethalis inedia; duraſſe & ultra undecimum pleriſque certum eſt.* Je vous renvoie là-deſſus au Champ Elyſien de *Gaspar à Reyes*, perſonne n'aiant plus curieuſement, plus diffuſement, ni plus méthodiquement traité cette matiere que lui, dans ſa queſtion cinquante-huitiéme, où il rapporte toutes les Hiſtoires de ceux qu'on dit avoir été travaillés d'une telle infirmité, jusques-là que quelques-uns ſont demeurés toute leur vie ſans manger; je ferai comme lui en ce qu'il ſe contente de citer ſes Autheurs, ſans garentir ce qu'ils rapportent. Du reſte il y a des inappetences plus douces & plus naturelles, qui remédient aux grandes voracités qu'on ne peut aſſouvir. Les ſoins ont cette proprieté qu'ils ôtent l'appetit, diminuent l'embonpoint, & emmaigriſſent. C'eſt ce qui fit nommer à Plaute un Agneau maigre *curionem agnum*, pour exprimer ſa maigreur, *quaſi cura macruiſſet*, ſi Sextus Pompejus l'a bien entendu. Il ne faut pas pourtant toûjours prendre les perſonnes graſſes pour les plus voraces. L'on en voit de cette conſtitution qui mangent fort peu, & de qui l'embonpoint cauſe le mauvais jugement qu'on en fait, comme des Barbets dont le long poil couvre la maigreur interieure, *per-*

l. 11. c. ult.

L. 3.

ro lanudo, dit l'Eſpagnol, *muerto de hambre, y no creydo de ninguno.* J'ajoûte que les longues années remédient ordinairement à cette grande avidité qui travaille les jeunes gens. Je rends grace à la vieilleſſe, diſoit l'Ancien Caton, de ce qu'au lieu du grand déſir de boire & de manger, elle ſe contente de me donner l'envie de cauſer, *Habeo ſenectuti magnam gratiam, quæ mihi ſermonis aviditatem auxit, potionis, & cibi ſuſtulit.* Laiſſons à part ce que la dévotion fait faire dans toutes les Réligions, puiſque *Pietro della Valle* nous aſſûre qu'il y a des Réligieux Gentils en Perſe, qui paſſent pour ſe mortifier neuf jours entiers ſans manger. C'eſt un abus de croire que leur climat à cauſe de ſa chaleur leur rende cette auſterité plus facile. Les païs chauds ne diminuent pas comme l'on a crû le déſir de manger. Ceux de la côte de Guinée, ſi diffamée pour ſon exceſſive chaleur, ont l'eſtomac encore plus chaud que nous; ſes Negres mangent fort & digérent très bien; outre que les Etrangers même venus de contrées froides, tels que les Flamans, y deviennent plus avides & plus affamés qu'ils n'étoient en leur païs.

Cic. l. de Seneꝍ.

Lettre 17.

Ce que je viens de dire des Réligieux de Perſe, me fera paſſer de la quantité à la qua-

lité, par ce que le même voiageur de la Val nous fait voir de ces Réligieux qui ne mangent rien qui ait eu vie animale, comme l'on en remarque au reste de l'Inde qui se nourrissant de Riz, & seulement de ce que la terre produit, s'abstiennent par scrupule de manger des herbes où ils voient quelque rougeur, à cause de l'analogie & du rapport qu'a cette couleur à celle du sang des animaux. C'est la doctrine de Pythagore qui a donné jusques-là; & l'on sait que les Naires & les Banians de la côte des Malabares, & du reste de l'Inde, vivent tous pour ce régard à la Pythagorique. Or cette Secte de Philosophes qui suivoient les préceptes de Pythagore, avoient bien d'autres superstitions au sujet des vivres, dont véritablement la plûpart contenoient des sens mysterieux. Vous serés bien aises, je m'assure, de voir ramassés en un ce qu'une infinité d'Autheurs en ont écrit. Ils ne vouloient pas qu'on se nourrit *gallo candido, vulva, capite, morticinis, piscibus præcipuè sacris, & triglis,* (ce sont nos barbeaux appellés *mulli* des Latins) *potissimùm autem Erythrino sive Rubellione*, qui est sans doute nôtre Rouget. Ils défendoient encore de se rassasier, *urticis, ovis, oviparis, cibis de mensa lapsis, corde, fabis, & eo genere animalium*

Ad vocem Anaximander. *cui nigra cauda eſt.* Suidas met encore entre les préceptes de Pythagore, la défenſe de manger d'un pain qui n'eût pas encore été entamé, *De integro pane ne comedas.* Je veux vous faire rire de quelques autres coûtumes de table qui ſont encore en uſage. Les Gaures ou Gebres de l'Indoſtan ne mangent point de Liévre, par cette raiſon peu connuë, que la femelle de cet Animal eſt ſemblable à nos femmes: & ils ne mangent point de Meures non plus, parce qu'ils ſoûtiennent que le Meurier a la même qualité. Les Sauvages Caraïbes des Isles Antilles ne voudroient pas avoir goûté du Pourceau, de peur que leurs yeux ne devinſſent petits comme les ſiens, ce qui eſt une grande déformité parmi eux. Ils s'abſtiennent de même des Tortuës, de crainte de devenir lourds & péſans comme elles. Et ils font difficulté de ſe nourrir de Cannes, auſſi bien que de tous les poiſſons qui ne nagent pas vite, ſur l'apprehenſion d'acquerir la péſanteur de ces bêtes-là. Cependant Flacour fort croiable en ce qu'il a écrit de l'Isle de S. Laurent, témoigne que la meilleure viande qu'il y ait eſt celle de Cochon, parce qu'il ne s'y repait que de Tortuës de terre & de leurs œufs, le nombre de ces Tortuës étant infini dans Madagaſcar. Les Médecins du

Bresil ordonnent de même aux malades la viande de Pourceau pour la plus saine, à cause que son ordinaire nourriture est de cannes de sucre.

Mais admirés la bizarrerie de l'esprit humain, les grands Tartares sont de mœurs tellement opposées à celles des Pythagoriciens, qu'ils ne vivent que de chairs, appellant les bleds, l'orge, & les autres grains le manger des bêtes, de sorte qu'ils estiment malheureux ceux qui s'en repaissent. Qui voudroit parmi nous manger, comme font les Tapuyes & quelques autres Nations, des cheveux coupés fort menu, & mêlés avec du miel ; ou saupoudrer sa viande, comme c'en est l'usage ailleurs, avec la cendre des corps brûlés de ses parens ? ce qui approche du ragoût que trouvent quelques Americains à manger leurs fruits mêlés avec de la terre. En beaucoup de lieux l'on boit la graisse d'Ours fonduë après le repas, avec le même plaisir & la même friandise qu'on boit ici de l'hypocras. Les habitans de la Floride croient la plante du pied humain un si delicieux morceau, qu'ils la servent ordinairement à leur Carlin, qui est leur Seigneur. Autrefois les Scythes, Huns & autres, coupoient la mammelle des femmes, & la réservoient de même pour leurs

Bergeron tr. des Tart.

Chefs. L'on ſert à trois pas de nous en Savoie la patte d'un Ours, comme un mets fort exquis. Enfin il n'y a rien de ſi extravagant, ni de ſi dégoûtant ſelon nos mœurs, qui ne ſe pratique, & ne plaiſe quelque part, tant nos Sens ſont différens. Nos Médecins n'approuvent guéres la nourriture qui ſe prend de la plûpart des cervelles d'Animaux, & nous avons vû que les Pythagoriciens défendoient expreſſément d'en manger: Si eſt-ce que les Anciens n'avoient point de terme plus expreſſif, ni plus propre pour recommander un bon morceau, que de le nommer *Jovis vel Regis cerebrum*, choiſiſſant cette partie comme la plus excellente de toutes; ce qui fit écrire au bon-homme Ennius ce vers cité dans la premiere Apologie d'Apulée,

Quid ſacrum præterii cerebrum Jovis pæne ſupremi.

L'épaule ſoit d'un Pourceau, ſoit d'un Mouton, n'eſt pas l'endroit le plus eſtimé parmi nous: en Mingrelie il ſe préſente toûjours à la plus honorable perſonne d'un feſtin. Et Athenée nous apprend, que les Gaulois prenoient la cuiſſe pour la piece deſtinée au plus vaillant, de façon que ſi quelqu'un la diſputoit à un autre, ils combattoient jusqu'à la mort. Nous ne faiſons pas grand cas des Raves: ce fameux goulu Apicius en fit manger

Thevenot.

au

au Roi de Bithynie Nicomede, pour des Anchoies ou Sardines qui ſe nommoient alors *Apues*. C'eſt une dévotion fort recommandable dans la vraie Réligion, de s'abſtenir de viande : Venus ſortie de la mer apprenoit aux Paiens, que le poiſſon mêlé avec la chair faiſoient une bonne nourriture; & au Concile de Brachare tenu ſous Juſtinien en cinq cens ſoixante & trois, on obligeoit les Eccleſiaſtiques, pour éviter le ſoupçon d'être Priſcilianiſtes, de manger au moins des herbes cuites avec de la viande. Cela me fait ſouvenir du moine Pior, qui ne prenoit ſes repas qu'en cheminant, par deux raiſons que rapporte Suidas; la premiére pour ne pas faire un capital de ſa nourriture qu'il negligeoit; & la ſeconde, afin que l'eſprit ne ſe ſentit pas de la volupté du corps.

Baron. ann. tom. 7.

ad vocem πίωρ.

Certainement nous voions aſſés de gens qui font leur Dieu de leur ventre, & qui préférent le contentement de la bouche à toutes choſes. Tel étoit un Philoxene ſi diffamé pour cela, & un Pithyllus, qui mettoit ſa langue dans un étui, & prenoit les viandes au plat les doigts enveloppés, pour le pouvoir faire ſans ſe brûler. Aulu-Gelle nous apprend ſur le texte de Marc Varron quelles étoient les curioſités de table en leur tems, ce que le premier appel-

Athen. l. 1. Deipn. Suidas ad vocem Pithyllus.

L. 7. noct. Attic. c. 16. le *peregrinantis gulæ & in ſuccos inſuetos inquirentis induſtriam, atque undique verſum indagines cupediarum deteſtatione dignas.* En voici la liſte. *Pavus è Samo, Phrigia Attagena, Grues Melicæ, Hædus ex Ambrachia, Pelamis Chalcedonia, Muræna Tarteſia, Aſelli Peſſinuntii, Oſtræa Tarentina, Pectunculus Chius, Helos Rhodius, Scari Cilices, Nuces, Thaſiæ, Palma Ægyptia, Glans Iberica.* Les Italiens d'aujourd'hui ſe contentent de dire en moins de paroles, & par là, ſelon moi, beaucoup plus à priſer, *Ovo d'un' hora, pan' d'un di, carne d'un anno, & peſce di dieci.* Or le vice des Grecs ſur cette matiere paroit manifeſtement en ce que nous avons peu d'Auteurs Latins qui s'y ſoient amuſés, hors Ennius qui fit des vers intitulés *Phagetica*, & Marcus Apicius qui écrivit en Proſe ſur le même ſujet, que Platina long tems depuis a rénouvellé; au lieu que le nombre des Grecs qui ont traité le même théme eſt presque in-

l. de Poët. fini, ſelon l'obſervation de Gregorius Gyraldus. Le Proverbe de ceux-ci Ζεῖ χύτρα ζῇ φιλία, *fervet olla, vivit amicitia*, témoigne qu'ils ne penſoient pas qu'il y eût un lieu plus propre que la table, à faire & à conſerver des amis, d'où vient le mot de *Cene*, que les autres langues ont emprunté d'eux, διὰ τὴν κοι-

νωνίαν, pris de la communauté d'amis qui mangeoient ordinairement enſemble. Cependant ils ſe trompoient peut-être fort lourdement en cela, & comme l'on dit de plus de moitié de juſte prix. Car encore que la *monophagie*, ou façon de manger ſeul, ait quelque choſe de fort odieux; ſi eſt-ce qu'on peut d'ailleurs remarquer tous les jours, qu'il n'y a point d'amis dont l'on doive faire moins d'état que des amis de table, s'il n'y a rien qu'elle, qui nous les uniſſe, & qui nous les acquiere. La France a des voiſins ſi accoûtumés aux compagnies de table, qu'ils ne trouvent pas mauvais qu'on emprunte leurs femmes pour aller au cabaret. Ils me pardonneront ſi je dis qu'ils me font ſouvenir là-deſſus de la raiſon qu'on rend de tant d'animaux différens que produit l'Afrique, à cauſe, dit Ariſtote, que les eaux y étant rares, ils ſe trouvent en même lieu enſemble pour boire, *conveniunt ad aquas & copulantur.*

L. 8. de hiſt. anim. c. 28.

Je finirai ce propos après vous avoir avertis, qu'outre les diverſes eſpeces de Miel dont j'ai parlé dans la Phyſique du Prince, j'ai appris depuis dans la Rélation de Flacour, qu'il s'en trouve encore d'autre ſorte dans l'Isle de S. Laurent, où il a fait un long ſejour. Il en établit de quatre genres, dont il y en a

deux que font des Fourmis dans le creux des arbres, ou dans des mottes de terre. Cela me fait croire que ces pierres dont parle Strabon au 15. livre de sa Géographie, qui se ramassent dans l'Inde de couleur d'encens, & qu'il dit plus douces que la figue, ou le miel, n'étoient autre chose que le travail des Fourmis; & peut-être que l'oiseau Anthredon de Diodore dont j'ai aussi écrit, & qui fait du miel en Hircanie dans des pierres ou sur des arbres, n'est qu'une de ces Fourmis ailées dont Flacour a fait mention. Vous aiant parlé de tant d'alimens, il ne faloit pas omettre celui du miel, l'un des plus considérables, & par la seule odeur duquel Athenée assure que Democrite prolongea sa vie de plusieurs jours. Remarqués au sujet de la douceur des figues que Strabon vient d'égaler à celle du Miel, que le Figuier est le seul de tous les arbres, qui ne fleurit point, encore qu'il porte un si doux fruit; ce qui reçoit de belles moralités, sur tout à l'égard de ceux qui sans rien promettre exercent des liberalités d'autant plus agréables qu'elles sont surprenantes. L'Italien dit de la figue qu'elle doit avoir deux choses pour être bonne, *collo d'impiccato, & camisia di forfante*, ce que vous saurés assés interpreter sans moi. Du surplus je

Lib. 17.

Lib. 2. Deipn.

Macr. 2. Saturn. c. ult.

vous exhorte à fuïr également & l'excés & la trop grande abſtinence de vivres. Leur multitude eſt ſans doute très préjudiciable, & leurs qualités s'y trouvent tellement inappointables, que ſuivant une comparaiſon que je tiens de Plutarque, l'on accorderoit plûtôt les opinions différentes des Philoſophes, que les divers temperamens des viandes dans un eſtomac. La diéte trop exacte a de même ſes inconveniens. L'Italien dit, *ſacco voto non puo, ſtar in piedi*, outre que, *dal ventre pieno, eſce miglior conſilio.* Je ſerois bien fâché que vous vous déclaraſſiés ennemis des bons aſſaiſonnemens. La ſageſſe tirant ſon nom des ſaveurs *(ſapientia à ſapore)* ſemble nous avertir que les bonnes penſées ne ſont pas ennemis du bon Goût; *nec enim ſequitur, ut cui cor ſapiat, ei non ſapiat palatus*, pour uſer des termes de l'Orateur Romain. Mais certes trop de Saupiquets ſont à fuïr, & je ſuis perſuadé que les ſept Planetes, à qui quelques-uns ont ſottement voulu rapporter toutes les ſaveurs, n'ont point leurs influences ſi contraires, & par là ſi pernicieuſes, que le ſont très ſouvent les différentes ſauces & apprets de viandes. Evités de même la trop grande délicateſſe à leur égard. J'ai pitié de ces Rois de Perſe qui ne buvoient que de

L. 4. Sympoſ.

L. 2. de Fin.

Suidas ad vocem. φαιὸν χρῶμα.

l'eau du Fleuve Choaspes, & du vin de Chalibou en Syrie, comme ils ne trouvoient bon que le ſeul pain d'Aſſos en Phrygie, & ne vouloient pas qu'on leur ſervit d'autre ſel que celui qu'ils envoioient querir à Memphis. Comme la bonne vuë diſcerne toute ſorte d'objets; l'oüie tous les ſons ; & les autres ſens de même ce qui tombe ſous leur connoiſſance; nôtre ventre doit être porté par l'accoûtumance, & par la bonne diſcipline, à recevoir utilement tous les alimens que nous lui envoions, pourvû que nous le faſſions ſans excés, & que nous ſuivions en cela un régime raiſonnable.

SIXIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
Des Loüanges.

JE me propoſois hier de vous tenir quelque propos panegyrique, qui pût obtenir de vous une favorable attention. Mon projet ſe fondoit ſur ce qu'il n'y a point de diſcours qui ſoit plus volontiers entendu que celui des loüanges; & cette créance me venoit de ce que Seneque, le plus auſtere des Philoſophes Moraux, a prononcé que ceux mêmes qui

les rejettent en ſont agréablement touchés, & les reçoivent à la fin avec complaiſance, quoi qu'ils les aient d'abord opiniâtrement réfuſées: *Habent hoc in ſe naturale blanditiæ, etiam cùm rejiciuntur placent ; ſæpè excluſæ, noviſſimè recipiuntur.* Après un peu de réflexion néanmoins ſur ce premier deſſein, je l'ai abandonné par des conſidérations qui nous touchent reciproquement & vous & moi. J'ai crû qu'à mon égard ce thême auroit quelque choſe d'indécent & de trop populaire, vû la ſévérité dont vous ſavés que je fais profeſſion, quand il eſt queſtion de diſtribuer des loüanges : & j'ai penſé qu'outre que vous étes peu ſenſibles aux plus touchantes, celles que je vous pourrois donner n'égalant pas vôtre mérite, je ferois mieux de m'en taire, que d'en diminuer le prix par des propos inferieurs à ce qui lui eſt dû. Je n'ignore pas que je pourrois m'excuſer à la fin, d'avoir repréſenté comme aſſés d'autres ont fait, des ſujets très rélévés, avec un ſtile que le zéle ſeul recommandoit. S. Gregoire pour excellent Peintre qu'il fût, aiant ſi bien décrit tous les devoirs d'un bon Evêque, ne laiſſa pas de finir ſon beau travail en ces termes, *pulchrum depinxi hominem pictor fœdus.* Mais diſons ingénument la vérité, qui eſt-ce qui ſe con-

Præf. l. 4. nat. qu.

tente aujourd'hui de loüanges raiſonnables, qui ne le peuvent être, ſi elles ne ſont moderées ? Les veut-on recevoir ſi elles ne donnent bien avant dans la flatterie ? & cette flatterie même ne paſſe-t-elle pas ſouvent pour une injure, ſi elle n'eſt extréme ? *Eò enim jam dementiæ venimus, ut qui parcè adulatur pro maligno ſit.* En effet l'on prend à préſent une loüange modeſte pour quelque choſe de pire qu'une injure, parce que cette derniere ſe reproche d'elle-même, comme partant d'une bouche ennemie, ſelon la penſée du Philoſophe Phavorin dans Aulu-Gelle: Au lieu qu'une loüange médiocre ſemble être d'un ami qui auroit honte d'en diſtribuer quelque autre plus rélévée. C'eſt ainſi que nôtre ambition interpréte en ſa faveur tout ce qu'elle s'imagine qui lui peut-être avantageux.

Sen. ibid.

l. 19 noct. Attic. c. 3.

Si eſt-ce qu'on peut ſoûtenir, ſans avoir récours à des ſens ſi peu raiſonnables, que comme il ſe débite des loüanges qui ſont à condamner dans leur excés, de même qu'il y a de l'encens qui pour être trop fort, entête ; l'on n'eſt pas d'ailleurs repréhenſible, ſi l'on en donne quelquefois à ceux qui les méritent le moins, lors que la coûtume, ou des occaſions fort preſſantes nous y obligent.

Je fournirai pour exemple des premiéres, celles que Pelagius avoit attribuées à une veuve, & dont S. Hierôme s'est moqué avec sa véhémence naturelle en ces termes, *Docere est hoc, an occidere? levare de terra, an præcipitare de cœlo? id mulierculæ tribuere, quod Angeli non audeant usurpare.* Les secondes loüanges, quoi que peu justes, se peuvent pallier ou excuser sur ce que les titres d'honneur ne se réglent pas toûjours par le seul mérite, mais souvent par la coûtume & par l'usage de parler. Ainsi l'Apôtre parlant à deux méchans hommes, leur disoit, *optime Feste*, & *optime Felix*, par des titres qui avoient peu de rapport à leur personne, mais qui étoient appropriés à leur dignité, laquelle les avoit mis au rang de ceux qu'on nommoit *Optimates*. Ainsi les Evêques de l'Eglise naissante ont appellé Saints des Princes Paiens, comme ils ont encore nommé Theodoric, bien qu'il fût Arrien, *sanctum & piissimum.* Denis d'Alexandrie ne fit pas difficulté d'attribuer dans le même sens aux Empereurs Valerien & Gallien le titre de *Imperatores sanctissimi.* Et dans l'Edit de Justinien, où il addresse sa Confession de Foi au Pape Jean, il lui représente, que les Peres les plus estimés n'ont pas crû mal-faire de louër hautement

L. 3. contra Pelag.

Baron. tom. 4. & 6. Annal.

des Hérétiques, bien qu'ils condamnassent leur impiété, *invenimus quòd multi Sanctorum Patrum quosdam hæreticos collaudaverunt, sicut & Sanctus Damasus, & Athanasius, & Basilius Apollinarem, & Sanctus Leo Eutychen.* J'avouë pourtant que les loüanges ne sauroient être trop balancées devant que de les addresser, & que l'honneur qu'elles portent, doit être proportionné le plus qu'il se peut au mérite des personnes, n'y aiant que les mauvais ouvriers qui élévent de petites & chétives statuës sur de riches & de grandes bases. Mais il faut régarder ces dernieres loüanges de plus d'un œil, & les envisager comme l'on fait ces Images plissées, & ces Tableaux de diverse perspective, qui représentent quelque bel objet d'un côté, & de l'autre des Monstres ou des ordures. Il n'y a point d'homme si vicieux, qui ne posse-de quelque bonne qualité dont on le peut louër quand le tems le réquiert, comme il le demandoit aux exemples que nous venons de rapporter. Quelquefois les lieux veulent encore qu'on en use ainsi. Qui peut se dispenser dans une Epitre Dédicatoire, de faire le portrait d'un Souverain si on la lui addresse, tel qu'il doit être plutôt que tel qu'il est en effet, quand la dissemblance seroit notable,

ce qui n'eſt pas toûjours. Car je trouve qu'Ariſtippe s'excuſa valablement envers ſes amis, lors qu'il embraſſa les genoux de Dionyſius pour obtenir une grace, proteſtant qu'il le faiſoit ſans flaterie, & par la conſidération ſeule de ce que Dionyſius & ſes ſemblables avoient les oreilles aux genoux. Ceux qui s'engagent à prononcer ou à écrire des Oraiſons funébres, ne ſe trouvent-ils pas réduits à la même néceſſité? Un Ancien Hiſtorien nous apprend, qu'à la mort des Rois d'Egypte le dernier décedé étoit toûjours déclaré le plus illuſtre auſſi bien que le plus vertueux de tous. Et Suidas interpretant le Proverbe des Grecs, dont je vous citerai ſeulement le Latin, *Non laudaberis ne in cœna quidem funerali*, l'explique par la coûtume qu'ils avoient d'y faire paſſer le défunt pour qui la Fête ſe faiſoit,quelque imparfait qu'il fût, pour le plus accompli de ſon tems. Cet uſage n'eſt pas abſolument changé depuis; & comme nous voions des Oraiſons Funébres auſſi éloquentes que bien ajuſtées à leur ſujet, nous ſommes obligés d'en lire ou entendre quelquefois, qui peinent aſſés l'oreille où la vuë par ce qu'elles contiennent à l'avantage de ceux que nous avons connus auſſi bien que le Panegyriſte. Car nous aurions droit de nous

Suidas ad vocem Ariſtip.

plaindre ſi nous voulions, comme le fait Ciceron dans ſon Brutus, que nôtre Hiſtoire ſe corrompt par de telles compoſitions: *his laudationibus hiſtoria rerum noſtrarum eſt facta mendacior; multa enim ſcripta ſunt in eis, quæ facta non ſunt, falſi triumphi, plures conſulatus, genera etiam falſa.* Je ne veux faire nulle application du texte de Ciceron à ce qui ſe pratique en nos jours. Je me contenterai laiſſant à part ce qui eſt trop odieux, de vous remarquer comme de la propre confeſſion de ce ſavant Grec Denys d'Halicarnaſſe, ceux de ſon païs, non plus qu'aujourd'hui les Eſpagnols, n'ont jamais eu l'uſage des Oraiſons Funebres qui ſont de la pure invention des Romains.

Lib. 5.

Thua. l. 84. hiſt.

Mais je ne puis m'empêcher de déclarer à ce propos mon ſentiment ſur tant de livres qui s'impriment tous les jours, portant pour titre *la Vie* de diverſes perſonnes dont ils ne rapportent pourtant que les belles actions, ſans dire le moindre mot des defauts que ces perſonnes ont eus comme inſéparables de nôtre humanité. Il me ſemble que l'inſcription en ſeroit meilleure de *Paranymphe*, de *Geſtes Heroïques*, ou de *Eloge d'un tel*, que de celle de *Vies*, qui obligent à faire voir le portrait tout entier de celui qu'elles

représentent, lequel par la condition de ſa naiſſance n'a pas été exemt de beaucoup d'infirmités vicieuſes. Suetone, Plutarque, ni les autres grands Auteurs, que ceux de ce tems devroient prendre pour prototypes, n'en ont pas uſé comme l'on fait à préſent. Ils n'ont jamais donné de *Vie* au public, de quelque Heros, Empereur, ou autre Illuſtre Perſonnage que ce fût, dont ils ne faſſent connoitre le bien & le mal, les vertus & les vices qu'ils avoient. J'avouë qu'on peut appuier adroitement un peu plus ſur les premiéres, que ſur les autres, où l'on doit même charitablement aller *ſuſpenſa manu*, en faveur de ceux qui ont été de grands hommes & qui ne ſont plus. Mais à parler ſincerement, il eſt bien difficile de ſouffrir patiemment les excès qui ſe commettent en ce genre d'écrire. Je voudrois, qu'on ſe ſouvint, qu'il n'étoit pas permis anciennement d'ériger à ceux qui avoient été victorieux aux champs Olympiques, des Statuës plus grandes qu'ils n'étoient. Qu'Alexandre n'a rien fait, au ſens des mieux entendus, de plus mémorable, ni de plus héroïque, que de défendre qu'on taillât le Mont Athos à ſa reſſemblance. Et qu'un des plus célébres axiomes d'Epicure eſt celui, par lequel il permet bien à ſon Sage

Lucia. de Imag.

de mettre quelquefois la main à la plume, mais à condition de n'écrire jamais de Panegyriques ; *conſcripturum libros ſapientem , at non panegyricis vacaturum.* L'on rit dans Homere quand on lui voit donner tantôt à Polypheme, tantôt au Bouvier d'Uliſſe le ſurnom de Divin ; mais il n'eſt pas licite à un Orateur d'uſer de telles licences poëtiques , principalement quand il ſe mêle de repréſenter un perſonnage d'éminente vertu ; ce qui ne devroit presque être permis qu'à ſes ſemblables. Je tire cette doctrine de l'Inſcription ou Dedicace d'un Autel, qu'Ariſtote fit élever à la mémoire de Platon, dont voici la traduction ;

Aram Ariſtoteles erexit hanc Platonis,
Viri , quem nec laudare ſceleſtis fas eſt.

Il eſt aiſé de juger par ces vers, que les Sages de ce tems-là ne croioient pas que toute ſorte de perſonnes fuſſent récevables à louër les hommes d'une vertu extraordinaire. Et même la Sirene qui fût miſe ſur le Tombeau d'Iſocrate , & qui avoit la bouche cloſe avec les lévres ſcellées , apprenoit à tous les paſſans qu'il valoit mieux ſe taire , que d'entreprendre les loüanges d'un ſi éloquent Orateur.

Au ſurplus la modération d'Alexandre de Macedoine , le plus grand ami de la gloire

de tous les Monarques, celui dont on ne peut ouïr le nom ſans que l'Ame ſe rempliſſe de l'Image d'une vertu les plus qu'humaine, & celui encore, qui jaloux de ſa réputation ordonna par Edit, *ut effigiem ſuam ſolus Polycletus ære duceret, ſolus Apelles coloribus delinearet, ſolus Pyrgoteles cælamine excuderet :* la modération, dis-je, de cet Alexandre me fait ſouvenir de celle d'Antigonus un de ſes ſucceſſeurs. Quelque Poëte Grec s'étoit aviſé de le nommer fils du Soleil, aiant vrai-ſemblablement appris ce beau ſurnom des peuples d'Orient, qui le donnoient, comme ils font encore aujourd'hui à leurs Souverains. Antigonus au lieu de l'approuver, dit plaiſamment à ce Poëte, Celui qui vuide ma chaiſe percée, & moi auſſi, nous ſommes bien loin d'avoir la même opinion que vous touchant mon origine. Certes ces Empereurs Peſcenninus & Alexandre Severe ſont fort à eſtimer d'avoir déclaré qu'ils ne vouloient point qu'on les loüat de leur vivant, ſelon que Spartian & Lampridius l'aſſurent dans l'Hiſtoire appellée Auguſte. Et l'on peut dire du refus que fit de quelques honneurs exceſſifs le Spartiate Theopompe, que ce refus étoit plus de Philoſophe, que de ſoldat, quand il le fonda ſur

Apul. in Flor. 7.

ce qu'on voioit toûjours les honneurs de cette nature s'évanoüir, au lieu que les médiocres augmentoient avec le tems *mediocres honores tempore augeri, nimios aboleri.* Car après tout c'est une chose si rare qu'on se plaigne d'avoir été trop hautement loüé, qu'il y a long-tems qu'on a soûtenu que s'il y avoit des Juges ordonnés pour connoitre de cet excès, ils démeureroient sans exercice, personne n'intentant action contre la flaterie, qu'on se contente de blâmer en général, au même tems qu'on la reçoit à bras ouverts dans le particulier. Demetrius surnommé *Poliorcetes* ou forceur de villes, ne prit pas en mauvaise part qu'un Cynethus le prisât de tousser de bonne grace, rendant un son fort agréable à l'oreille quand cela lui arrivoit.

Lucia. de Imag.

Mais pourrions-nous bien nous expliquer si amplement sur ce sujet des loüanges, sans dire un mot de celle que Caton soûtenoit n'être pas moins impertinente, que la diffamation de soi-même. C'est de la loüange propre qu'il parloit ainsi, dont les Italiens ont dit que *chi si loda, si lorda;* accusant ceux qui la pratiquent d'avoir de mauvais voisins qui les réduisent à cette néceſſité, *egli ha cattivi vicini.* Ciceron a été diffamé de ce vice, sur tout à l'égard de son Consulat dont il ne se

pouvoit

pouvoit taire; de ſorte que Seneque l'en raille lui réprochant *Conſulatum illum ſuum, non ſine cauſa, ſed ſine fine laudatum.* Et Neron ſe rendit ridicule en ſe proclamant lui-même victorieux aux jeux, où il intervenoit pour acquerir la réputation d'exceller en tout. Il y a pourtant des occaſions où les Philoſophes mêmes permettent de ſe louër ſoi-même. Neſtor le fait dans Homere, quand il voit qu'Agamemnon & Achille ne déferoient pas à ſes bons conſeils, leur déclarant qu'il avoit été crû par d'autres, tels que Theſée, Cenée, & Pirithous, qui les valoient bien. Enée en uſe ſouvent de même, ou pour ſe faire connoitre à des Etrangers, ou pour exciter ſon fils Aſcanius à l'imiter. Et Turnus même eſt excuſé d'avoir dit en plein Conſeil, irrité par Drances,

l. de brevi vit. cap. 5.

Sueton. in Nero.

Ilia. 1.

Dio. Chryſ. orat. 57.

Turnus ego haud ulli veterum virtute ſecundus. *Æn. l. 11.*

Le plus ſûr eſt de laiſſer proférer aux autres ce qu'ils ont pû remarquer de récommandable en nous. Il faut imiter les grands Capitaines qu'on voit presque toûjours parler fort modérément de leurs exploits. L'Empereur Julien ſe croiant obligé d'eſtimer ſa conduite, s'en excuſe philoſophiquement dans une Epitre en ces termes, *ſit quidem Nemeſis, ſeu Adaſtria, noſtris verbis propitia.* Et nos Hiſtoriens

Thuan.

l. 47. ont obſervé, que ce brave Guerrier de la Nouë n'a dit pas un mot dans ſes Mémoires, de cette importante bataille de Sainte Gemme qu'il gagna en l'an mil cinq cens ſoixante-dix. Le plus excellent de tous les exemples eſt ſans doute celui que Cardan propoſe au troiſiéme livre de ſa Sageſſe, de faire en cela comme nôtre Seigneur, qui a laiſſé dire aux autres qu'il étoit Dieu. Mais quand ce Cardan traite mal au même lieu Erasme & Budée, leur imputant de s'être reciproquement loüés avec importunité & de mauvaiſe grace, je ne ſai ſi on le peut légitimement excuſer, d'avoir parlé avec envie & avec quelque malignité de deux hommes, qui dans de différens talens du ſien, n'ont pas été moins à priſer que lui. Car quand il fait mine de les excuſer ſur ce qu'ils n'étoient pas Philoſophes, mais de bons Grammairiens, il montre qu'il n'avoit pas toute l'équité requiſe pour bien juger d'eux, & cette excuſe eſt ſi piquante, qu'elle peut ſervir de réproche contre ſon accuſation. Les Italiens ont preſque toûjours fait paroître beaucoup de jalouſie contre les Etrangers qu'ils ont vû exceller dans la belle literature; témoin ce qu'a oſé écrire Gregorius Gyraldus du même Erasme, qu'il étoit *inter Germanos Latinus, inter Latinos aliquan-*

do Germanus. Raillerie priſe de ce que Saint Jerôme dit à Rufinus, *tantam habet Græci & Latini ſermonis ſcientiam, ut Græci te Latinum, & Latini Græcum putent.* Enfin il ſe diſtribuë des loüanges à deſſein de nuire. Tite-Live louë Thucydide le préferant à Salluſte, non par affection qu'il eût pour ce Grec, mais pour ſe mettre plus facilement au deſſus des deux, *laudat quem non timet, & faciliùs putat poſſe à ſe Salluſtium vinci, ſi antè à Thucydide vincatur*, comme l'a judicieuſement remarqué Seneque. La malice eſt plus grande lors qu'on ne donne l'avantage que ſur des gens de néant, parce que ſelon le Mime de Laberius,

Apol. 3.

in contr.

Non eſt bonitas eſſe meliorem peſſimo.

De quelque façon que ce ſoit, cette ſorte de loüange eſt fort malicieuſe. Qui ne jugera pas que Louïs Cabrera vouloit diffamer le Cardinal Henri dernier Roi de Portugal, quand il le priſe d'avoir eu les vertus d'un bon Prêtre, & les défauts d'un Prince en nombre égal? *tuvo virtudes de Sacerdote, y defetos de Principe y quales en el numero.* En effet il ne le rend bon Eccleſiaſtique, que pour le mieux repréſenter un imparfait Souverain. Mais comme il écrivoit en Caſtille, ce n'eſt pas merveille qu'il ait parlé ainſi. Socrate

L. 12. hiſt. cap. 14.

difoit gentiment qu'il n'étoit pas difficile de loüer les Atheniens dans Athenes, & que l'importance eût été, de le faire dans Sparte. C'eft une chofe affés aifée auffi de méprifer un Portugais dans Madrid, ce qui feroit fort mal reçû dans Lisbonne. Du refte nous finirons par cette regle générale, qu'on ne doit jamais dans une faine intention attribuer des loüanges qui paroiffent des flateries. Comme le fard gâte un beau vifage, n'étant bon que pour en couvrir les difformités; les termes de flaterie ne font avantageux, s'ils le peuvent être, qu'à enluminer de baffes actions, les hautes & éclatantes les doivent rejetter comme préjudiciables à leur véritable grandeur. Les plus nobles vertus ne fe trouvent toûjours où font les plus beaux titres d'honneur. L'Empereur Alexius en inventoit tous les jours, témoin celui de ὑπερπερίλαμπρος *fuperceleberrimus* que fa fille Anne Comnene dit qu'il donna à un Seigneur Turc qui s'étoit converti. Cependant ces hautes qualités fi frequentes fous lui, accompagnoient une décadence manifefte de l'Empire Grec. Pour conclufion trouvés bon, que je vous avertiffe de ne vous fier pas tellement fur la réputation que vous avés acquife, qu'il vous femble impoffible, que jamais d'autres vous puiffent

Arift. 1. Rhet. c.3.

l. 6. Alexia.

préceder. Soranus avoit la qualité du plus Docte des Romains, Varron la lui enleva. Ennius étoit parmi eux le Poëte par excellence, Virgile le dépossеda de ce titre. Et nous avons vû Malherbe dethrôner Ronsard qui regnoit dans le Parnasse François. Tant cette consolation que se donnoit autrefois Laberius étoit bien fondée en ces quatre vers,

Aug. de civ. Dei.

Non possunt primi esse omnes omni tempore;
Summum ad gradum quum claritatis veneris,
Consistes ægrè; & citiùs quàm ascendas, decidas.
Cecidi ego; cadet qui sequitur; laus est publica.

SEPTIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

Des Injures.

Vous m'avés fait entendre qu'après vous avoir entretenus sur le sujet des loüanges, vous verriés volontiers le revers de la medaille, & que vous seriés bien aise d'oüir ce que je pense des injures. C'est comme si après avoir assisté à des Paranymphes, vous vouliés de plus vous trouver aux lieux où l'on vesperise ensuite. En vérité il m'est très difficile de vous contenter en cela; l'aversion que j'ai euë toute ma vie non seule-

ment contre les injures, mais encore contre les plus ſimples médiſances, m'aiant toûjours empêché d'y faire la moindre reflexion, ni de charger ma mémoire d'une ſi mauvaiſe marchandiſe. En effet je dis, il y a peu, à un homme qui commençoit à m'entreprendre avec de mauvaiſes paroles, s'attendant que j'entrerois en lice contre lui, que je le priois de m'excuſer, parce que je ne trouvois pas la partie qu'il me préſentoit bien faire, n'étant pas accoûtumé, comme lui, de dire, ni d'entendre ou de récevoir des injures. Il me ſemble qu'on attribuë à Caton une repartie fort ſemblable; ce qui m'a donné la hardieſſe de vous rapporter la mienne. Ce n'eſt pas que je ne reconnoiſſe d'ailleurs, que comme il eſt bien plus aiſé de reprendre que de mieux faire, de détruire Olynthe que de la rebâtir, ſelon le mot d'un Spartiate, le champ doit être plus grand & plus ouvert à parler des injures, que de ce qui leur eſt oppoſé. Mais l'inclination eſt ſi puiſſante en toutes choſes, qu'il m'eſt pardonnable ſi n'en aiant point pour les diſcours outrageux, je ne puis réüſſir ſur le théme que vous m'avés propoſé. Si faut-il ſavoir de quelle ancre l'on a accoûtumé de noircir les vicieux, parce que les maladies de l'Ame étant plus dangereuſes

que celles du corps, puisqu'on eſt obligé de noter de quelque ſigne ceux qui ont la peſte, afin qu'on l'évite, il eſt raiſonnable de faire remarquer les defauts ſpirituèls, qui peuvent être contagieux, quand on ne les connoit pas. Car toute ſorte d'injures ne ſont pas des calomnies. Il y a des perſonnes de qui l'on ne peut dire les vérités, ſans leur dire des injures, & l'on peut ſoûtenir qu'auſſi bien que les plus éclatantes Vertus perdent beaucoup de leur luſtre, ſi elles ne ſont hautement publiés,

Ταὶ μεγάλαι γὰρ ἀλκαὶ
Σκότον πολὺν ὕμνων ἔχοντι δεόμεναι.

Pind. ode 7. Nemeo.

Magnæ enim ſtrenuitates tenebras multas habent, cùm hymnis carent ; les vices cachés; par la raiſon des contraires, augmentent de beaucoup leur malice, & ſont infiniment plus à rédouter. A le bien prendre néanmoins, il n'y a que les fauſſes diffamations qui ſoient de véritables injures, & qui nous doivent ſcandaliſer,

Mais généralement parlant, il y a des perſonnes, qui reſſentent bien plus vivement les unes, que les autres, toute ſorte d'injures. Tibere, tout ſévére qu'il étoit, ne faiſoit que s'en rire, & ſelon le texte de Suetone, *adverſus convitia, malosque rumores, &*

famosa de se ac suis carmina, firmus ac patiens, subinde jactabat, in civitate libera linguam mentemque liberas esse debere. Et le même Auteur écrit de ce détestable Neron, quelque chose de semblable, *Nihil Nero patientiùs quàm maledicta & convitia tulit, vel contemtu omnis infamiæ, vel ne fatendo dolorem, irritaret ingenia.* Pour ce qui concerne les bons & grands Princes, ils ont toûjours été très indulgens en ceci, & les exemples, qui s'en pourroient rapporter, iroient à l'infini. Je me contenterai de vous en réciter deux, dont je prens le premier de Saint Jean Chrysostome dans son Homilie dixiéme au peuple d'Antioche. L'Empereur Constantin, qu'on excitoit à se venger des Egyptiens, qui non contens de vomir mille outrages contre lui, avoient jetté des pierres contre la tête de ses Statues; répondit en riant, & en passant sa main sur sa tête & sur son visage, si est-ce que je ne trouve ici ni mal ni blessure. Le second exemple m'est fourni par le Code de Theodose, où cet Empereur se réserve la connoissance de ceux qui auront médit de lui, avec une défense expresse de les punir; parce que s'ils en ont usé ainsi par légereté d'esprit, il faut de mon côté user de mépris; si c'est par folie, elle mérite qu'on

In Tib. art. 28.

In Ner. art. 39.

L. 1. si quis maled. Imper.

en ait pitié ou commiseration; & s'ils l'ont fait par un pur dessein de m'injurier, je le leur pardonne. Ses propres termes sont trop notables pour ne les pas rapporter; *si ex levitate processerit, contemnendum est; si ex insania, miseratione dignissimum; si ab injuria, remittendum.*

Je trouve bien étrange, que contre de si belles considérations, un Philosophe, tel que Zenon Eléate, ait fait profession de ne pardonner jamais à ceux qui parloient mal de lui, par cette foible & ridicule raison (tout inventeur de la Dialectique qu'on le fasse) que s'il ne ressentoit pas des injures, il faloit par la regle des contraires qu'il fût insensible aux loüanges, ce qu'il ne trouvoit pas juste; *si maledicta æquo animo admittam, ne laudes quidem sentiam.* Quelques-uns ont aussi voulu poser pour une bonne maxime le mot d'un Spartiate, qu'une injure endurée en attire une autre; ou, aux termes Mimiques de Laberius,

Diog. Laërt.

Veterem ferendo injuriam, invitas novam.

Certes ceux-là me semblent avoir bien mieux raisonné, qui ont mis le point d'honneur au mépris des injures. En effet c'est la marque d'un esprit extraordinairement fort, & confirmé dans la bonne doctrine, de les mépri-

ſer. *Quamlibet acuti gladii mittantur*, dit S. Gregoire, *cùm ſaxum feriunt, fracti reſiliunt*. S. Jerôme les prenoit tellement à ſon avantage, qu'il en rémercioit Dieu, *Gratias ago Deo meo, quòd dignus ſim quem Mundus oderit*. Et j'ai admiré la beauté de ce conſeil que donne un Perſan infidele, Rendés honneur à Dieu ſur la grace qu'il vous fait d'être meilleur qu'on ne vous croit. Un Réligieux, ajoûte-t-il ailleurs, qui ne ſait pas ſouffrir des injures, eſt indigne de ſon habit. Une pierre jettée dans une grande Mer, continuë-t-il, n'excite point de tempête, ni une injure dans une grande Ame. Ce qu'enſeigne ce Mahometan, ne doit-il pas faire grande honte à ceux qui ſe diſent diſciples & ſectateurs d'un Maître, lequel dans S. Mathieu ſouffre ſans repartie tous ſes calomniateurs, *Jeſus autem tacebat*. Ariſtippe quoi que par un mauvais principe enduroit les crachats de Dionyſius, & s'en moquoit, proteſtant que ſi des Pêcheurs, pour profiter de la priſe d'un petit poiſſon, ſouffroient d'être mouïllés à outrance, il s'empécheroit bien pour un peu de ſalive de renoncer à la capture d'une Baleine, nommant ainſi les graces qu'il pourſuivoit & qu'il obtenoit ſouvent de ce ſuperbe Tyran. Aprés tout, c'eſt la plus

Ep. ad Aſellam.

Sadi in Roſar.

cap. 26. art. 63.

courte de toutes les voies, de patienter autant de fois que des insolens vous outragent. Cela les met about, parce qu'on cesse de jetter des pierres contre un Arbre de qui l'on ne peut rien tirer. Dion Alexandrin poursuivi long-tems avec des paroles atroces, par un qui lui en vouloit, comme étant un grand ennemi de son frere, ne lui répondir rien, si non ces deux mots de mépris en entrant chez lui, οὐδὲ γρῦ, *ne gry quidem* ; & Suidas nous assure que cet insolent en fût si confus & si outré, qu'il s'alla pendre de dépit, comme l'avoit déja fait un autre, de honte d'avoir donné un coup de pied à Socrate.

Plutar. de educ. lib.

Or il y en a qui en matiére d'injures conservent bien plus long-tems leur ressentiment les uns que les autres, & qui comme des crapaux couvent leur venin & le répandent beaucoup plus opiniâtrement que la bonne Morale ne le permet. Jusqu'en ceux qu'on croit hors du sens commun, l'on remarque des vengeances tout-à-fait étranges dans leur conduite. Ce fou de Chicot pour avoir été battu par le Duc du Maine, se jetta dans les armées où il croioit pouvoir le rencontre & lui ôter la vie. Aubigné témoigne dans son Histoire, que ce fou eût cinq chevaux tués sous lui dans ce dessein, lors

que le Comte de Chaligni Prince de la Maison de Lorraine le fit son prisonnier tout blessé à mort qu'il étoit. Laissant les fous à part, les Joniens aiant été ravagés par les Perses, excommuniérent à leur mode ceux qui rebâtiroient les Temples que ceux-ci avoient brûlés, ou qui feroient seulement quelque moindre édifice au même lieu, afin que les marques de l'injure Persanne demeurassent toûjours; ce que nous apprénons d'Isocrate dans son Panegyrique. Il est vrai que ces outrages sont bien plus difficiles à oublier que ceux des simples paroles. Mais tant y a, que la vengeance qu'on prend, soit des uns soit des autres, part toûjours d'un même esprit qui veut tôt ou tard se satisfaire. Tibere nonobstant le mépris apparent, que Suetone nous a tantôt fait connoitre de tout ce qui se disoit ou publioit contre lui, ne laissa pas de se souvenir étant parvenu à l'Empire, que le Grammairien Diogene l'avoit autrefois fait attendre sept jours dans Rhodes sans qu'il le pût entretenir; ce qui le lui fit arréter sept ans dans Rome avant que de lui donner audiance & de le renvoier. Il est encore des hommes, qui comme les Mouches à miel ne piquent point, si on ne les offense: d'autres sont d'une si maligne nature, qu'ils ne perdent point

Suet. in Tib. art. 32.

d'occaſion de nuire ſans qu'on leur en aït donné ſujet, & qui auſſi bien que de certains chiens, mordent même avant que d'aboier. Combien en voions nous qui ont la langue plus longue que le bras, & qui ménacent de ce, qu'ils ne peuvent pas exécuter, nonobſtant le peril attaché à une ſi mauvaiſe procédure. Quelques-uns ne diſent des injures fâcheuſes que pour faire paroitre leur éloquence, étant certain que le bien-dire s'emploie fort agréablement par ceux qui ſe plaiſent à médire. Les brutaux ne ſe réconcilient presque jamais après une injure reçuë, ſemblables à cet Ajax, qui dans Lucien par ſa férocité ne ſe peut accommoder là bas aux Enfers avec Ulyſſe. Pluſieurs réprochent indiſcretement pleins d'animoſité des actions comme ſi elles étoient vicieuſes, qui méritent plûtôt des loüanges. Ainſi un Lycus dans Euripide accuſoit Hercule d'être un homme lâche, qui n'oſant joindre de près ſes ennemis, ſe ſervoit de fléches pour les tuer de loin; bien que cet Héros n'emploiât tout ce que portoit ſon carquois que contre les fuiards. Enfin autant que les hommes ont de génies différens, autant voit-on de diverſes inclinations, ſoit à faire des injures, ſoit à ſe venger de celles, qu'ils ont reçûës, ou

à les ſupporter patiemment & avec un généreux mépris. Ce génie paroit être quelque choſe de plus que le temperament, puisque les plus bilieux, comme l'étoit Socrate, ne ſont pas toûjours les plus emportés, ni les plus injuſtes au ſujet dont nous parlons. Le Chameau d'Eſope qui n'a point de fiel, eſt néanmoins de tous les Animaux le plus vindicatif des déplaiſirs qu'il a ſoufferts, ou des injures qu'il peut avoir reçûës.

Nous appellons ordinairement ceux contre qui nous ſommes le plus fortement irrités, des ennemis mortels; & de fait le procédé le plus commun eſt de ſe venger d'eux en les faiſant mourir. D'autres grands hommes en ont uſé par générolité tout autrement, & il me ſouvient que Boccalin a louë nôtre Henri Quatriéme de s'être vengé de ſes ennemis en les laiſſant vivre. Un Empereur dans un mouvement beaucoup moins eſtimable, réfuſa la liberté que lui demandoit un disgracié de ſe faire mourir ſelon l'uſage de ſon Siécle, en diſant qu'ils n'étoient pas encore réconciliés pour mériter cette permiſſion. En vérité la clemence du premier, & celle de la plûpart de nos Rois, a de grands avantages ſur les rigueurs qu'ont exercées tant d'autres Souverains, qui ont voulu aſſouvir chaude-

Centur. 2. rag. 88.

ment leur cruauté ſur ceux qui les avoient irrités. Car l'appetit de ſe venger eſt en cela ſi différent de celui de manger, que ce dernier nous donne la liberté de le ſatisfaire autant de fois qu'il nous ſollicite; au lieu que celui de nous venger, quand même nous ſommes excuſables de le faire, ne doit jamais être ſuivi que ce même appetit ne ſoit amorti, & que nôtre vengeance ne ſoit délivrée de ſes plus grandes ardeurs, afin de nous exemter des cuiſans répentirs qui la ſuivent ordinairement. Auguſte ſe trouva bien du conſeil de ſa femme, qui lui fit pardonner à l'Auteur d'une conſpiration contre ſa perſonne & ſon Etat, par cette ingénieuſe conſidération, que la conſpiration étant découverte, elle ne devoit plus être apprehendée, mais que ſon principal Auteur, comme homme de qualité & de mérite, pouvoit beaucoup ſervir à ſa réputation, s'il uſoit de clemence en ſon endroit.

Et parce que Platon a établi trois genres de Juſtice, envers les Dieux, envers les hommes, & envers les défunts; nous pouvons mettre autant d'injuſtices, qui ſe commettent injurieuſement ou contre le Ciel: ou contre ceux qui nous déplaiſent & que nous craignons qui nous puiſſent nuire, ou contre d'autres qui ont achevé le cours de

cette vie & qui ne ſont plus. Pour le premier chef, y-a-t-il rien de plus ordinaire aujourd'hui que les blaſphémes injurieux contre la Divinité, qui véritablement les ſouffre quelquefois impunément, pour les punir en un autre tems avec plus de rigueur, ou plus exemplairement? Mais n'eſt-ce pas une choſe qui doit faire horreur, qu'on affecte de paroitre impie, afin de paſſer pour eſprit fort, dans la plus grande foibleſſe d'entendement où l'on puiſſe tomber, qui eſt celle qui nait de l'irreligion? En effet il ſe trouve des gens qui n'ont point d'autre motif pour paroitre libertins, pour ſe mocquer de ce qu'il y a de plus Saint au deſſus des nuës, & pour jetter inſolemment des crachats contre le Ciel, qui leur rétombent miſérablement ſur le viſage: que cette folle penſée d'être plus hardis & plus clair-voians que les autres: ce que leur réproche Phedrus même tout Paien qu'il étoit,

Et ut putentur ſapere, cœlum vituperant.

Certainement c'eſt être bien aveugle de ſa vanité, c'eſt affecter une liberté bien esclave de ſa paſſion, & ce n'eſt pas merveille qu'on rogne les ailes à des perſonnes qui ont le bec ſi pointu & ſi offenſant, qu'ils ne font pas difficulté de le porter outrageuſement contre

tre l'Auteur de tout bien, de leur propre Etre, & de toute la Nature.

Quant aux injures que les hommes ſe font très injuſtement les uns aux autres, ils doivent d'autant plus ſoigneuſement éviter d'en faire, que nous avons tous une propenſion naturelle à commettre ce crime, & même à y applaudir. Car outre que, généralement parlant, la langue des hommes ſe plait à la médiſance,

Γλῶσσα γὰρ ανθρώπων φιλοκέρτομος,

Lingua enim hominum amica convitii,

comme l'a réconnu il y a ſi long-tems le Poëte Muſée: leurs oreilles ne ſont pas moins enclines à ouïr les diffamations, ceux qui les doivent prononcer étant crûs presque ſans parler: *ὁ μὲν γὰρ κατήγορος καὶ σιωπῶν ἀξιόπιστος, nam accuſatori, vel tacenti fides habetur*, dit quelque part Lucien. Enfin une médiſance injurieuſe eſt la choſe du monde qui pénétre le plus aiſément & le plus avant: ce qui fit proférer galamment à un Théoridas de Sparte, qu'il venoit de rendre ſon épée plus pointuë qu'une calomnie. Cependant les plaies qui ſe font à l'honneur par cette voie en un moment, ne ſe guériſſent pas auſſi facilement, ni en ſouflant ſimplement deſ-

De merc. cond.

Pluta. in apo.

ſus. La maxime de S. Auguſtin a lieu ici autant qu'en tout autre endroit, *non remittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.* Ce n'eſt pas aſſés d'uſer d'excuſes envers les perſonnes offenſées, il faut rétablir leur réputation ſi elle ſe trouve intereſſée, ce qui n'eſt pas ſouvent facile à exécuter. De là arrivent tant de mal-heurs non ſeulement aux particuliers, mais aux Etats mêmes. Nôtre Hiſtoire nous apprend, que la plûpart des guerres que fit Louïs Onziéme, n'eurent pour fondement véritable que la vengeance de quelques paroles de mépris. Car ſelon la maxime de Thucydide on ſouffre plûtôt une injure faite par force, que par le mépris dont nous parlons. Et je ne doute point que ceux de Nole ne ſçûſſent plus de mauvais gré à Virgile d'avoir raié leur nom de ſon Poëme, quand il y mit *Ora jugo*, au lieu de *Nola jugo*, que s'il leur eût cauſé quelque fâcheuſe disgrace. Tant y a que le plus grand nombre des disputes qui cauſent en nos jours de ſi étranges animoſités entre des perſonnes de conſidération, ſe paſſent en termes injurieux qui s'emploient au lieu de bonnes raiſons,

L. 1.

Haud bonis dictis certantes, ſed maledictis.

Ennius.

Sans mentir l'on voit en cela quelque choſe qui approche de l'artifice dont uſe Jupiter

In Jove Trag.

dans Lucien, lors qu'il excite ſon Timocles qui ſuccomboit en raiſons, à étonner par quantité d'injures le pauvre Damis. Pour ne rien dire de ce que pratiquèrent les Troiens à l'égard d'Ajax, qu'ils ſuffoquèrent par le conſeil d'un Oracle avec des fanges & de la bouë, parce qu'il étoit d'ailleurs invulnerable. Les ordures qui s'écrivent, à la honte de nôtre Siécle, me font ſouvenir de ces contes anciens.

Il reſte à dire quelque choſe de ceux qui ſemblent déterrer les morts, pour les prendre à parti. Vous diriés qu'ils ne ſauroient vivre contens, s'ils n'évoquent les Ames de ceux qui ne ſont plus, pour leur chanter mille injures. C'eſt à leur ſujet que Pline a rapporté le mot de Plancus, *cum mortuis non niſi larvas luctari.* Et perſonne, n'ignore, que par les Loix de Solon il n'étoit pas permis d'uſer de la moindre invective contre les deffunts, quand même, dit Demoſthene, leurs enfans vivans nous y auroient provoqués par de fâcheux termes. Laiſſons-les donc en repos, & en jouïſſons enſuite, après avoir ajoûté ce peu de paroles.

Orat. in Leptin.

Il n'y a point de plus ſûr parti à prendre au ſujet des injures, que de n'en faire à perſon-

ne & d'endurer patiemment, ou même en riant, celles qui nous ſont faites,

Laberius. *Magnanimo injuriæ remedium oblivio eſt.*

C'eſt aſſés nous venger de ceux de qui elles viennent, de les laiſſer dans le répentir de leur crime, & dans la crainte qui le ſuit. *Tantùm metuunt, quantùm nocent. Dat pœnas quisquis expectat: quisquis autem metuit, expectat.* Que ſi nous accompagnons ce procédé d'une gaïe raillerie, nous irons du pair en cela avec les plus célébres de l'Antiquité. La Xantippe de Socrate lui fit cette injure de renverſer le diner, auquel il avoit convié un de ſes amis. Il dit à cet ami qui ſe nommoit Euthydéme pour excuſe, & pour lui ôter l'indignation qu'il en conçût, Souvenés vous qu'une poule en fit derniérement autant chés vous, ſans que je m'en fâchaſſe. Pittaque ne fût pas moins agréable en une pareille rencontre, où ſa femme, qui valoit bien celle de Socrate, jetta par terre la table du feſtin qu'il faiſoit à pluſieurs de ſes amis: Je m'aſſure, leur dit-il là deſſus plaiſamment, qu'il n'y a pas un de vous, qui n'ait quelque choſe à ſouffrir: ne ſuis-je pas bien-heureux, de n'avoir que ceci pour ma part?

Sen. ep. 105.

Je me tairois là deſſus, s'il ne me ſouvenoit encore d'une conſidération où entre cet ex-

cellent Philoſophe Dion Chryſoſtome dans ſa *Orat. 33.* premiére Oraiſon aux habitans de Tarſis, accoûtumés à la flatterie de ceux qui haranguoient devant eux. Il leur repréſente que des deux plus grands Poëtes qu'euſſent les Grecs, Homere & Archiloque, le premier a tout loüé, les hommes, les bêtes, les plantes, l'eau, la terre, les armes, & les chevaux; n'y aiant que le ſeul Therſite qu'il appelle un importun Orateur. Archiloque au contraire blâme tout, & exerce une Satyre perpetuelle contre ſon Siécle qu'il crût en avoir beſoin. Cependant, ajoûte Dion, ce dernier ſemble avoir été plus priſé que l'autre par l'Oracle, qui nomma Archiloque le Miniſtre des Muſes, chaſſant du Temple l'Auteur de ſa mort, & déclarant, qu'elle étoit la ſeule cauſe d'une fâcheuſe guerre qui regnoit alors; outre que le même Oracle fit ſavoir au pere d'Archiloque avant ſa naiſſance, qu'il auroit un fils dont la gloire ſeroit immortelle. Nôtre Philoſophe fait ſortir ſur cela de ſa bouche dorée cette concluſion, qu'il eſt des tems, où la Satyre eſt préferable au Paranymphe, & qu'elle l'eſt toûjours aux loüanges exceſſives, & aux infames flateries qui corrompent les mœurs. J'entre avec lui, & comme je croi avec vous, facilement dans ce ſentiment.

Mais je vous ſupplie auſſi de conſidérer, qu'il ne nous reſte plus rien des ouvrages de ce grand Cenſeur Archiloque, au lieu que ceux d'Homere ſont venus jusqu'à nous avec une récommandation qui apparemment ne doit jamais finir. Et il me ſemble que nous pouvons tirer de là cette leçon, que les bonnes & vraies loüanges qui ſe diſtribuent aux hommes qui les méritent, ſont bien plus propres à perpétuer nôtre nom avec le leur: que toute cette ſorte d'injures que je vous ai expoſées, & dont je penſe, que nous ne pouvons tous avoir trop d'averſion, quoi qu'elles ſoient au gré de tant de gens qui en font leurs délices.

HUITIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.

De la Paix & de la Guerre.

Le commun vœu de tout le genre humain eſt ſans doute de couler ſes jours dans le doux repos de la Paix. Les Romains donnèrent ſur ce pied là le ſurnom de Vacuna à la Victoire, pour dire, que ce qui la rendoit le plus recommandable étoit, de pouvoir joüir du repos par ſon moien, & demeurer dans un

honnête loiſir qu'ils appelloient vacation, *quòd poſt eam vacantibus & otioſis eſſe liceret.* Cependant, comme tout eſt ſujet aux problémes, & qu'il n'y a point de propoſitions ſi oppoſées, que l'eſprit humain ne tienne ſouvent en équilibre, Ariſtote a reconnu au ſeptiéme livre de ſes Politiques, que la Guerre a cela de bon, qu'elle rend les hommes juſtes & temperans, au contraire de la Paix, qui les fait ordinairement inſolens & inſupportables. Il n'eſt pas plus naturel à un long & pénible travail d'engendrer un dormir exceſſif, qu'à une guerre continuée de produire de longues Paix, qui ſont presque toûjours la ruine des Etats. C'eſt ce qui fit écrire ce vers à une Dame Romaine dans ſa Satyre, du tems des perſecutions de l'Empereur Domitien,

cap. 15.

Sulpicia.

Romulidarum igitur longa & gravis exitium pax.

Car ſi c'eſt le propre d'une Paix de longue durée, de combler de bon-heur ceux qui en jouïſſent, il n'eſt pas moins de la ſuite des choſes humaines, que ce bon-heur ſoit ſuivi de ſon contraire qui eſt l'adverſité, & je penſe qu'il y a peu de Guerres dont l'on ne puiſſe dire ce que Florus a prononcé de celle de Céſar & de Pompée, *cauſa tantæ calamitatis eadem quæ omnium, nimia felicitas.* Enfin je croi, qu'Heſiode nous a fait cette leçon, il y a

plus de deux mille ans, dans ſa Théogonie, quand il a écrit, que de Mars & de Venus, qui ſont les Dieux de la Guerre & de la Paix, ſont ſortis ſucceſſivement non ſeulement la Crainte, & la Peur, mais encore depuis l'agréable Harmonie, qui met toutes choſes dans un état ſouhaitable. Mais il y a bien plus, il s'eſt trouvé des Philoſophes, qui ont ſoûtenu, que comme le Monde ſubſiſte par la contrarieté des Elemens qui le compoſent, les Etats ſe maintiennent auſſi par la més-intelligence & par les contentions de ceux qui en ont la direction: d'où vient, ajoûtent-ils, qu'Homere repréſente Agamemnon fort aiſe de voir qu'Ulyſſe & Achille ſe diſent des injures. En effet les Ephores dans Sparte fomentoient l'émulation entre leurs citoiens, & ils euſſent été bien fâchés dans la diſcipline de Lycurgue, & ſelon ſes traditions, s'il n'y eût point eu de diſſention entre eux: ce qui rendit ſuſpecte l'affabilité d'Ageſilaus qui les accordoit tous autant qu'il le pouvoit faire.

Il faut tomber d'accord, que comme la Vie, & la Mort ſont également ſelon Nature, la Paix & la Guerre ne ſe trouvent pas moins du cours ordinaire des choſes du Monde; y aiant des tems où les autres animaux auſſi bien que les hommes s'animent & s'acharnent les uns

contre les autres. Nôtre Histoire nous apprend, que sous le regne de nôtre Charles Sixiéme, l'on vit au commencement du mois de Juillet de l'an mil quatre cens dix un combat en l'air entre les Oiseaux, où les Cicognes, jointes avec les Hérons, & les Pies, combattirent contre les Corneilles, les Corbeaux, & les Geais, avec tant d'animosité, qu'après un long-tems les premiers nommés étant demeurés maitres de l'air, on eût bien chargé deux charettes de ces volatiles mortes. Quoi qu'il en soit, les hommes ne sauroient en de certaines saisons démeurer en paix. Agis s'étant resolu de faire une tréve avec ceux d'Argos, il en fût très mal mené à Sparte; & ceux avec qui il avoit traité pensèrent être lapidés dans Argos, personne ne voulant d'accommodement, & chacun pensant avoir perdu une belle occasion de victoire, selon que Thucydide le représente au cinquiéme de ses livres. Remarquons aussi, que ni le Roi Persée, ni le Consul Paulus Æmilius n'avoient dessein de combattre: cependant ils le firent, *Fortuna, quæ plus consiliis humanis pollet, contraxit certamen*, & l'Empire Macedonien finit par ce combat. Soions donc résolus à tous les évenemens qu'envoie le Ciel, dont le Modérateur n'est pas moins

Tit. Liv. dec. 5. l. 4.

proprement nommé dans la langue Sainte le Dieu *Sabaoth* ou des Armées, que le Dieu de *Salem* ou de la Paix. Auſſi eſt-ce lui qui regle manifeſtement le ſuccès des armes, quand il donne la victoire aux partis qui apparemment la devoient le moins eſperer. Il fit gagner la bataille à Gédeon contre les Madianites, avec trois cens ſoldats ſeulement, les plus poltrons de ſon armée, comme ceux qui craignant l'ennemi, n'avoient oſé boire qu'avec la main au paſſage d'une riviere; afin que ce Général ſçût, que les victoires venoient d'enhaut, & non pas du nombre ni de la valeur des combatans. Ce n'eſt pas là favoriſer toûjours les gros eſcadrons, comme le prononcent de Dieu ces diſeurs de bons mots, dans un païs où ils font profeſſion, de le mieux reſpecter que par tout ailleurs. Car encore que ceux qui ont la meilleure cauſe, ſuccombent quelquefois, cela doit être imputé aux ſecrets jugemens de ce même Dieu, qui punit de la ſorte pour leur bien ceux qui paroiſſent d'ailleurs juſtes & innocens; outre qu'on ne voit guéres que les plus méchans des hommes entreprennent des injuſtices, que quand ils ont la force en main, de façon que ce n'eſt pas merveille, que par le cours des cauſes ſecondes le parti le plus équitable ait du

Joſ. ant. Jud. l. 5. c. 8.

pire, étant en de telles rencontres le plus foible. Tant y a, que dans le Paganisme même Xenophon n'a pas fait difficulté d'attribuer aux Dieux qui s'adoroient de son tems, la déroute d'Epaminondas & des Thebains, *L. 7. hist.* qui devoient par toute raison & selon toutes les apparences se rendre maitres de la ville de Sparte, lors qu'ils furent chassés & battus par Archidamus avec cent hommes seulement. Pour conclusion, ne doutons point, que le Ciel ne soit l'Auteur de la décision des combats, & ne croions pas qu'il nous ait établis ici, pour y jouïr d'une Paix perpetuelle & d'un répos imaginaire tel qu'Herodote l'attribuë à ces peuples du Nord qu'il appelle Argippées. Il les représente si heureux, qu'étant tenus saints & sacrés, personne ne leur fait la moindre injure. Aussi ne possedent-ils aucune sorte d'armes, & tout leur emploi consiste à terminer les différens qui surviennent entre leurs voisins; leur demeure au surplus servant d'un asyle assûré à tous ceux qui se rétirent chés eux. Ce sont des visions d'un Historien, dont les neuf livres portent à bon droit le nom des neuf Muses, aiant écrit des choses telles que celle-ci, qui tiennent beaucoup de la licence du Parnasse.

Il eſt ſi conſtant, que de tout tems l'on a réferé à la Puiſſance Souveraine qui a ſoin des choſes ſublunaires, les grands évenemens que cauſent les faits d'armes extraordinaires, qu'Euripide prononça nettement du haut de ſon théâtre faiſant parler Apollon, que la deſtruction de Troie, & l'embraſement d'Ilium, n'arrivèrent que parce que les Dieux avoient arrété de diminuer la trop grande multitude des hommes, ſe ſervant pour cela de la beauté d'Helene, qui ne fût que l'inſtrument dont ils voulurent uſer pour produire ce grand effet. On peut bien le nommer tel, puiſque par la ſupputation de Dares le Phrygien fort ancien Hiſtorien, quoi que ſon livre paſſe pour ſuppoſé, quarante-ſept Souverains Grecs allèrent former ce mémorable ſiége, avec douze cent deux Vaiſſeaux, qui trouvèrent tant de reſiſtance, que dix ans ſe conſumèrent dans cette expedition. Menelaüs excuſant auſſi ſa femme dans l'Andromaque du même Euripide, le prend d'un autre côté, prétendant néanmoins qu'elle n'a fait que cooperer forcément avec le Ciel, qui vouloit que les Grecs devinſſent plus vaillans, & qu'ils appriſſent le mêtier des armes dont ils étoient aſſés ignorans; d'où il conclut que leur Nation étoit fort obligée à cette bel-

in Oreſte.

le Helene, qui avoit aidé à leur procurer de ſi grands avantages. Mais Iſocrate plus obligé que les Poëtes à parler vrai-ſemblablement dans ſon Panathenaïque, où il étoit écouté par tant d'auditeurs difficiles à contenter, avoue bien, que la cauſe apparente de la guerre de Troie étoit le raviſſement que fit Paris d'Helene femme de Menelaüs; mais il prétend que la véritable, & ſur laquelle les Dieux permirent la déſolation de ce grand Roiaume d'Aſie, fût pour reprimer les habitans de cette Province que les Grecs nommoient Barbares, & qui les avoient diverſes fois très mal traités. Les Grecs voulurent donc, ajoûte cet Auteur, en leur rendant la pareille, les empêcher d'en uſer à l'avenir, comme ils avoient fait, lors que Pelops vint ſe rendre maitre du Peloponeſe, Danaüs prendre Argos Ville capitale des Argives, & Cadmus occuper celle de Thebes; le tout par des invaſions dont les Européens vouloient ſe reſſentir. Or comme les choſes les plus éloignées entre elles & à nôtre égard, paroiſſent unies à l'œil des Intelligences Celeſtes qui les conjoignent facilement, & qui en voient les dépendances, Chalcondyle nous aſſûre qu'on tenoit, comme par une révélation d'en-haut, à la priſe de Conſtantinople par Maho-

met Second, que les cruautés exercées autrefois par les Grecs au sac de Troie contre les Asiatiques, furent cause de tout ce que l'Empire Grec souffrit alors des Turcs originaires d'Asie, comme par une espece de vengeance, & de rétribution divine que Dieu permit. Surquoi il est à nôter que par la propre confession de l'Historien Ducas, qui étoit de ce tems-là, & de famille Imperiale, le jour de ce grand exploit & d'un si important combat, il n'y eût que trois Turcs de tués; ce qui semble porter un secret témoignage de la permission du Ciel. Le nombre d'exemples semblables est innombrable, & ce seroit à moi *actum agere*, de vouloir faire ici quelque énumeration des Victoires obtenuës par de moindres troupes, contre celles dont la multitude étoit presque incomprehensible. Souvent cette multitude engendre d'elle-même le desordre & la confusion, & elle se trouve par là plus aisée à defaire. Quand les Députés de Rome font entendre à Alarich pour l'intimider, que tout le peuple étoit prêt de combatre, il répond généreusement & en se raillant dans Zosime; Tant mieux nous en vaincrons plus facilement, avec cette jolie comparaison, que plus un pré a son herbe épaisse, plus il est aisé à faucher, *Spissius fœnum*

Voi opusc. des Victoires.

L. 5. hist.

rariore faciliùs secatur. Je sai bien que les Gentils donnoient à la Fatalité ou à la Fortune de tels évenemens, & qu'il semble que nous déferions à ce sentiment, quand nous proferons si souvent, que les armes sont journalieres. Au cas que Juvenal soit l'Auteur de la seiziéme Satyre qui passe sous son nom, il a prononcé nettement en faveur du Sort, qu'il croit distribuer seul tout le bon-heur des Campagnes;

> - - - - *plus etenim Fati valet hora benigni,*
> *Quàm si nos Veneris commendet epistola Marti,*
> *Aut Samia genitrix quæ delectatur arena.*

Nous rectifierons cette pensée Paienne, si nous interpretons, comme il faut toûjours faire, la fatalité des Ethniques de la volonté de Dieu, qui regle tout ce qu'ils attribuoient à ces fabuleuses & chimériques Divinités, la Fortune & le Destin.

Or puisque sans être du métier, nous nous sommes engagés à tant parler de la Guerre, avoüons franchement ce que nous pensons d'une profession qui semble n'être bonne qu'à la destruction du genre humain. C'est une chose que Pline a considérée comme fort étrange qu'à la réserve du Coucou, *quæ sola omnium avis à suo genere interimitur*, tous les autres Animaux, soit terrestres, aquati-

L. 10. c. 9. & præf. ad l. 7.

ques, ou volatiles, jusqu'aux plus féroces, vivent en bonne intelligence, ſans ſe défaire chacun dans ſon genre ou eſpece, & que l'homme ſeul ſoit à un autre homme le plus dangereux ennemi qu'il puiſſe avoir. *Leonum feritas inter ſe non dimicat: ſerpentum morſus non petit ſerpentes: Ne maris quidem belluæ ac piſces niſi in diverſa genera ſæviunt. At herculè homini plurima ex homine ſunt mala.* En vérité ce qui ſe pratique en Guerre ſert d'une grande illuſtration au texte de Pline, & je ſuis trompé, ſi la maxime de Crates le Thebain, *tamdiu philoſophandum eſſe, donec videantur Duces exercitus eſſe Aſinarii*, ne va auſſi à rendre ridicule dans le bon ſens une occupation, dont tout le plaiſir eſt de ſe baigner dans le ſang. Je ne veux pourtant pas expliquer plus particuliérement l'apophtegme de ce Philoſophe, afin de n'irriter pas un parti ſi redoutable qu'eſt celui des gens de Guerre. Qu'ils me permettent ſeulement d'eſtimer la Paix comme un préſent que Dieu nous a fait étant en terre, & celle qui pour ne rien dire qui les fâche, de tous ſes autres avantages, eſt recommandée par les Grecs à cauſe des bons raiſins qu'elle nous fournit, Βοτριόδωρος ἡ εἰρύνη, *pax donatrix uvarum.* Si l'on me reproche là deſſus ma poltronnerie,

Suid. ad vocem Βοτρυόδωρος.

rie, je répartirai avec l'Italien, *non è villa il fuggir la guerra, ma il fuggir nella guerra.* J'avouë d'ailleurs, que ces tonnéres terrestres du Canon me blessent plus les oreilles que ceux du Ciel, puisque comme en parle Petrarque dès son tems, *de terra etiam tonat & non imitabile fulmen; ut ait Maro, humana rabies imitata est.* Et pour conclusion je prierai ceux qui sont plus guerriers que moi, de faire *minima de malis*, de ne se pas porter aux cruautés les plus inhumaines, & de se souvenir, que par le témoignage même d'Asdrubal grand ennemi des Romains, ils augmentèrent presque plus leur Etat par la clemence, que par les victoires; *plus penè parcendo victis, quàm vincendo, Imperium auxisse Romanos*, pour rapporter les termes ausquels Tite-Live le fait parler. Si est-ce, que ces Romains étoient plus meurtriers & plus implacables que les Lacedemoniens, qui ont été réconnus les premiers en valeur de tous les Grecs. Car on n'immoloit à Sparte qu'un Coq pour une victoire sanglante, & un Bœuf pour celle qu'on avoit obtenuë par ruse, par adresse, ou sans violence. A Rome au contraire on décernoit le triomphe à ceux qui avoient répandu beaucoup de sang; & l'Ovation simple avec le Sacrifice

L. 1. de remed. utr. fort. cap. 99.

Dec. 3. l. 10.

d'une Brebis, quand la victoire s'étoit trouvée plus facile. Certes les Lacedemoniens ſont en cela préferables aux Romains. Les avantages que donne l'eſprit par quelque ſtratagême ou autrement, ſont beaucoup plus à priſer que ceux, qui viennent de la force; je ne ſaurois faire tant de cas d'une choſe que la pouſſiere & le vent donnent aſſés ſouvent; & je trouve que Ciceron a eu raiſon d'obſerver dans une de ſes Epitres familiéres, qu'Homere n'avoit nommé ni Ajax ni Achilles preneurs de villes, quelque vaillans qu'ils fuſſent, mais bien l'induſtrieux Ulyſſe, qu'il appelle *πτολέπορθον urbium everſorem ſeu expugnatorem.* Ce que je viens de dire à l'égard de ces deux Nations ne m'empêche pas de reconnoitre qu'il s'eſt rencontré des Capitaines Romains pleins de grande rétenuë dans leurs exploits militaires. Les paroles de Scipion le Jeune me plaiſent ſur tout, quand il déclara, que ſelon lui un bon Général ne devoit emploier le fer, non plus, qu'un ſavant Medecin, qu'en toute extrémité, & le plus tard qu'il lui étoit poſſible. Mais je préfere aux uns & aux autres les Macedoniens dans l'uſage qu'ils avoient de n'élever jamais de trophées aux lieux de leurs victoires, afin, dit Pauſanias, de n'irriter pas leurs ennemis

L. 10. ep. 13.

Plutar. in apoph.

L. 9. p. 606.

vaincus, & de leur laiſſer l'eſperance par cette modération de ſe pouvoir réconcilier; ce qui fût cauſe qu'Alexandre n'en dreſſa point après avoir ſubjugué Darius. Car il y a dans le métier des armes de fauſſes bontés, & des clemences fardées, qui ne méritent pas d'être eſtimées. Telle étoit celle de Lycurgue, quand il défendoit par ſes Loix, de combatre ſouvent contre un même ennemi, de crainte de le trop aguerrir, comme Ageſilaüs fit les Thebains, dont il reçût de grandes réprimandes. Quand Cléomede ne voulut pas auſſi achever de ruiner les Argiens, ils ne lui étoient, ce me ſemble, guéres obligés de ce favorable traitement, puiſqu'il n'avoit pour motif que de laiſſer à la jeuneſſe de Sparte contre qui combattre une autre fois, *& ne deleret cotem juventutis:* Ce n'étoit, que prolonger leur miſére, & ils ne lui devoient ſavoir gré de cette grace, que comme Ulyſſe à Polyphemo, de le devoir manger après ſes compagnons. Enfin diſons-le franchement après Seneque, lors qu'il excuſe le Roi Philippe de quelque injuſtice commiſe aveuglément en faveur d'un ſoldat, il eſt comme impoſſible qu'il ne s'en faſſe de terribles dans l'exercice des armes. L'on m'objectera peut-être des Bayards, & des *Chevaliers*

L.4. de benef. c. 37.

ſans reproche, dont la *Legende* ne nous fait rien voir que de très vertueux. Mais ſans préjudicier à leur réputation, l'on n'a pas tenu un regître exact de tout ce qu'ils ont été contraints de faire, ou de ſouffrir être fait. Comment peut-on réprimer l'inſatiable convoitiſe de tant de gens, qui n'ont l'épée au poing que pour commettre des violences & pour faire du mal ? C'eſt ce que porte le texte de Seneque. *Non ſufficit homo juſtus unus tot armatis cupiditatibus, non poteſt quisquam eodem tempore & bonum virum, & bonum Ducem agere. Quo modo tot millia hominum inſatiabilia ſatiabuntur? quid habebunt, ſi ſuum quisque habuerit?* Il ſeroit difficile de finir par un plus bel endroit, & plus véritable.

NEUVIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

Réflexions Sceptiques.

Je me promenois ce matin en révant ſur le ſujet que je devois choiſir, qui contribuât de lui-même quelque choſe à me faire avoir une de ces favorables audiences dont vous m'avés quelquefois voulu gratifier. Je

vous avouë, que dans le rebut de diverſes penſées qui ſe ſont preſentées à mon imagination, il y en a eu une qui m'a presque rendu muet, parce qu'en m'inſtruiſant des grands avantages qu'on retire de s'être tû, j'y conſidérois en même tems, à combien de perils & de fâcheuſes interpretations s'expoſent ceux, qui s'expliquent avec un peu d'honnête liberté & d'ingenuité philoſophique, des choſes qui leur paſſent par l'eſprit. Ce n'eſt pas que je ne condamne fort, comme tout-à-fait inhumain, le ſouhait de ce mélancholique Domitius, qui voudroit dans Aulu-Gelle, que tous les hommes, lui compris, euſſent perdu la parole, afin que le vice dont ils ſont remplis n'eût plus le moien facile de ſe communiquer des uns aux autres en ſe rendant manifeſte. *Utinam*, dit-il, *muti omnes homines eſſemus, minùs improbitas inſtrumenti haberet.* Mais ſans porter ſi loin la véhemence de ce Philoſophe inſociable & Timonien, que je ne pouvois approuver, je ne laiſſois pas de priſer beaucoup la taciturnité de quelques perſonnes, qui par prudence s'abſtiennent de parler de bien des choſes dont ils ſont ſuffiſamment informés, pour laiſſer débiter à d'autres ce qu'ils en ſavent, étant bien aiſes de ne point conteſter contre eux. Je me

ſentois confirmé dans ce ſentiment, non ſeulement par ce qu'on a écrit d'Epaminondas, que jamais homme ne ſçût tant & ne parla ſi peu; mais encore par un Proverbe Perſan rapporté par le Calife Gali, qui porte, que *le ſilence de l'ignorant eſt ſa ſauvegarde.* Car quoi qu'on veuille dire des Proverbes, comme s'ils ne régardoient que le peuple, ils ne ſont pas moins propres à l'inſtruction des Princes, que des moindres artiſans, & l'on réconnoitra toûjours, que ceux de toutes les langues, depuis la Sainte, dont Salomon a ramaſſé les plus conſidérables, jusqu'aux plus vulgaires, ils contiennent en peu de mots ce que les diverſes Nations, qui les ont produits, avoient de récommandable; outre que rien ne fait mieux juger qu'eux, quelles étoient les mœurs des différens peuples, & quel étoit leur particulier génie. Les Grecs nomméremt ces Proverbes *Parœmies*, à cauſe qu'on les expoſoit aux yeux de tout le monde pour ſon inſtruction; & les Romains les appellèrent *Adages*, comme ceux qui apprénoient ſommairement ce qu'il étoit le plus à propos de faire, *adagia ad agendum apta*, ſi tant eſt que Sextus Pompeius ſçût bien l'origine de leur nom. Tant y a, que celui du Perſan, dont je me ſuis ſouvenu, récomman-

de aux ignorans le ſilence en termes ſi exprès, qu'il me le faiſoit extrémement eſtimer au ſujet de l'ignorance Sceptique, dont je fais profeſſion; de ſorte que vous avés couru fortune aujourd'hui de me voir plus muet que le poiſſon, qui apprit à Pythagore ſi bien à ſe taire. Peut-être que mon ſilence, ſi vous en euſſiés pénétré le motif, eût bien valu l'entretien que je vous dois fournir. En effet il eſt des ſilences inſtructifs, & qui n'expriment pas moins que les plus longs & les plus forts diſcours. Hecube abayant en chienne ne fit pas mieux connoitre, ou comprendre ſa douleur, que Niobe muette & convertie en Rocher, *nec minus ſilentio Niobe, quàm latratu Hecuba dolorem animo inſitum deſignabat.* Mais enfin je me ſuis déterminé à ne pas manquer au devoir d'une choſe promiſe, ſauf à uſer d'une telle modération dans mon diſcours, que perſonne n'ait droit de prendre dans le particulier, ce qui n'eſt que généralement proferé, & ſans deſſein d'offenſer qui que ce ſoit. Car après tout il ne ſeroit pas juſte de m'empêcher, parlant en faveur des bonnes mœurs, de me porter avec un peu d'aigreur contre celles qui leur ſont oppoſées. Que ſi les miennes ſe trouvent quelquefois être du nombre des derniéres, com-

me je reconnois ingenument qu'elles n'en tiennent que trop, je ſuis le premier à les condamner dans le ſecret de la conſcience; & ſouvent qu'on penſe que je cenſure avec trop de liberté celles des autres, c'eſt à moi-même que je donne cette diſcipline.

Véritablement je ne puis approuver ni en moi, ni en qui que ce ſoit, des défauts qu'on commet en quelque façon autant de fois qu'on y connive, *hoc natura ſimile eſt, facere ſcelus, & probare.* Les Anciens Perſes du tems de Cyrus étoient ſi délicats ſur cette matiére, qu'il leur étoit défendu, je ne dirai pas de faire, mais ſeulement de prononcer les choſes illicites, *quæ apud Perſas facere non licuit, ea nec dicere.* Nous ne ſommes pas aujourd'hui ſi ſcrupuleux dans une Loi auſſi ſainte que la leur étoit profane; & je croi que nous pouvons avouër ce que Salvian Evêque de Marſeille diſoit de ſon Siécle, que les plus Saints d'entre les Chrétiens ſont ceux qui ont le moins de vices, *in cunсto populo Chriſtiano genus quoddam ſanctitatis eſt, minus eſſe vitioſum.* Nous naiſſons tous avec une tache originelle, comme ces poiſons qui ſont mal-faiſans dès la racine, *venena ſtatim à radicibus peſtifera ſunt :* ou comme ces Animaux dont les petits apportent la

Quintil.

L. 3. de prov.

rage au Monde en naiſſant, *quarumdam ferarum catuli cum rabie naſcuntur.* Perſonne n'eſt exemt de cette inclination naturelle au mal, où nous nous portons avant même que nous aions acquis les forces de nous ſupporter,

Et documenta damus, qua ſimus origine nati; Ovid. l. 1. metam.
cela ſe pouvant dire plus véritablement de nous, que des hommes fabuleux ſortis des pierres jettées après le Deluge de Deucalion par les reparateurs du genre humain. Les plus vertueux tombent dans le malheur de cette infortunée naiſſance, & comme les plus grands Aſtres ont les plus grandes taches, les plus gens de bien ſont quelquefois ſujets aux plus énormes défauts. C'eſt ce qui cauſa la réprobation d'un des Apôtres, & ce qui fait écrire ſi modeſtement à S. Auguſtin que dans ce mélange inévitable du bien & du mal, il n'oſeroit ſe promettre, que ſa maiſon fût plus innocente que celle de tant de Saints Patriarches où il s'eſt trouvé des coupables: *Non mihi arrogare audeo, ut domus mea melior ſit quàm arca Noë, ubi inter homines ſeptem reprobus unus deriſor patris inventus eſt; aut quàm domus Abrahæ, ubi dictum eſt, Ejice ancillam & filium ejus, aut quàm domus Iſaac, cui de duobus geminis dictum eſt, Jacob dilexi, Eſaü autem odio habui.* Petrus Bleſenſis

Ep. 137.

dans une Apologie pour l'Anglois Reginaldus, exaggére encore davantage cette mixtion du Vice & de la Vertu, en ces termes: *Interim cùm Hierosolymitis habitat Jebusæus; interim in horto patrisfamilias, simul sunt saliunca & abies, urtica & myrrthus. In grege Jacob animalia alba & nigra, agni & hædi; in reti Petri pisces boni & mali; in arca Noë animalia munda & immunda; in agro Domini lilia inter spinas, & zizania inter spicas; in area Domini granum cum palea; in cella Christi vinum cum acinis, oleum cum amurca.* Cela veut dire, que personne ne doit se présumer innocent, & que c'est beaucoup faire, de se tirer du nombre des plus criminels. Mais admirons la bonté de celui qui est l'Auteur de tout bien, & qui souffrant le mal sans l'approuver, a donné le moien de tourner ce même mal à nôtre avantage, & de nous instruire à la Vertu dans la contemplation du vice. Le Sage Locman des Perses modernes rendit cette reponse à ceux qui l'interrogeoient sur les moiens qui l'avoient élevé à ce haut degré de sagesse qui le faisoit respecter; qu'il avoit appris des vicieux ce qu'il avoit de Vertu, en faisant le contraire d'eux. Voilà comme se tire des poisons mêmes l'excellente thériaque contre

le plus à craindre de tous les maux, qui eſt le Vice. Ne vous imaginés pas pourtant, que ce ſoit un précepte qui vous convie à la fréquentation des méchans. Tant s'en faut, vous les devés ſoigneuſement éviter, comme ceux qui reſſemblent à ces Oiſeaux mal-faiſans, qu'on voit ôter de la terre les bons grains dont elle a été enſemencée. Les mauvais eſprits ne ſont pas moins à craindre, par ceux principalement qui ne ſont pas encore bien confirmés dans la pratique des Vertus.

Or il ne faut pas ſe méprendre ſur ce mot de Vertu, qui outre ſes différentes ſignifications, ne doit pas toûjours être pris dans la ſcience des mœurs pour un milieu impartageable entre les deux extrémités vicieuſes. Les Vertus Morales ont quelque latitude, & reçoivent le plus & le moins dans l'opinion des plus équitables Philoſophes. Plutarque ſoûtient même, qu'elles ſont différentes ſelon la diverſité des ſujets où elles ſe trouvent. Ainſi, dit-il, la Prudence de Themiſtocle ne ſe rapporte pas à celle d'Ariſtide, la force d'Alcibiade eſt bien différente de celle d'Epaminondas; & la Juſtice de Numa ſe trouvera toute autre que celle d'Ageſilaüs. Le vice doit être conſideré de même avec plus de condeſcendence à l'infirmité humaine que

In Phocio.

ne faiſoient les Stoïciens, qui poſoient des lignes & des bornes ſi auſtéres, que pour peu qu'on les outrepaſſât, l'on commettoit les plus horribles crimes. A la vérité la Morale Chrétienne ſemble quelquefois ne reconnoitre qu'une ſorte de mal qui eſt le pêché. Mais comme ſes Ecoles mêmes conſtituent trois ſortes de biens, l'honnête, l'utile, & l'agréable; il faut néceſſairement établir trois ſortes de maux oppoſites, le deshonnête, le préjudiciable & le déplaiſant. Je vous dirai de plus, que cette Morale Chrétienne doit étendre ſa charité jusques ſur les Animaux, ſi nous en voulons avoir pour les hommes. Le Sultan Murat prédéceſſeur d'Ibrahim, pere du Grand Seigneur d'aujourd'hui, tout Mahométan qu'il étoit, fit une action ſur cela d'inſtruction à ceux même qui doivent à la grace de Dieu la connoiſſance de la vraie Réligion. Il vit un Turc dans Conſtantinople, qui dinant tenoit ſon cheval chargé par la bride. Auſſi-tôt il commanda, qu'on déchargeât cette miſérable bête, & qu'on mit ſa charge ſur le dos de ſon Maitre, l'obligeant à démeurer ſous ce fardeau, durant tout le tems que ce pauvre animal fût à manger une meſure d'avoine. On célébre beaucoup d'actions de Princes qui ne valent pas celle-là,

qu'un grand nombre de préceptes du vieil Teſtament rendent conſidérable, comme je me ſouviens bien de l'avoir autrefois obſervé. Cependant je ne m'apperçois pas que ſans y penſer, je ferois ici une leçon ridicule, vû le lieu où je ſuis, ſi je pouſſois plus avant un point de doctrine, où vous étes tous ſans comparaiſon plus entendus que moi. J'aime mieux ſans m'écarter beaucoup de ce théme moral, que je connois ne vous être pas deſagréable, vous repréſenter quelques réflexions ſceptiques que j'ai faites dans des lectures de livres qui me ſervent de divertiſſement, ne me ſouvenant pas de vous avoir jamais entretenus de celles-ci.

Perſonne n'ignore que les diverſes coûtumes & les mœurs différentes n'aient toûjours cauſé de certaines animoſités d'une Nation contre d'autres, qui ont ſouvent été de très dangereuſe conſequence. J'en ai remarqué de fort notables entre les Chinois & les Japonois, dont les façons de vivre ſont tout-à-fait oppoſées : ce qui joint aux interêts de leurs Etats les tient de tems immemorial en des guerres continuelles. Sans repeter beaucoup d'exemples ſemblables que vous pouvés m'avoir ouï ſouvent obſerver, en voici que vous ne trouverés peut-être pas moins notables.

Les Tartares de Boghar ne ceſſent jamais de faire des incurſions ſur les Perſes à cauſe que ceux-ci ne ſe veulent pas couper les mouſtaches de la barbe, pour raiſon dequoi les premiers appellent les autres Infideles. Et d'autres Tartares bien plus Orientaux, qui ont envahi depuis peu presque tout le Roiaume de la Chine, tiennent une telle rigueur aux Chinois pour le regard de leur chévelure, que ceux qui étoient en grand nombre dans l'Isle Formoſe réfuſent de rétourner dans leur patrie par cette ſeule conſidération, qu'ils ſeroient à préſent obligés de raſer leurs cheveux, à quoi ils ne peuvent ſe réſoudre. Il eſt conſtant qu'ils aiment tant leur perruque, qu'étant presque tous de grands joueürs, après avoir perdu leur bien, ils jouënt aſſés ſouvent leurs femmes, puis leurs enfans, après quoi ils ſe jouënt eux-mêmes & leur liberté, à la réſerve de leur chevélure, qu'ils ne hazardent que par le dernier transport du jeu. Nous avons rendu depuis peu nôtre Gaule auſſi chevéluë qu'elle l'étoit du tems de la République Romaine, & après les diverſes formes rondes & quarrées que nous avons vû donner au poil du menton, nous nous ſommes déclarés ſi ennemis des Barbes, que jamais les Tragedies des Anciens ne repré-

ſentèrent Priam ſi raſé que le François l'eſt aujourd'hui ; car vous ſavés que les Grecs nommoient cela πριαμωθῦναι, *quòd Priami larva in Tragœdiis raſa eſſet*, dit Suidas ſur l'interprétation de ce mot. Pendant que nous en ſommes à la tête, obſervons qu'au lieu qu'autrefois ceux parmi les Tribales & les Illyriens, ou ſi vous voulés Valaques & Hongrois, qui avoient double prunelle à l'œil, n'étoient pas moins rédoutés que des Baſilics, parce que leur vuë ſe trouvoit auſſi mortelle que celle des Serpens qui portent ce nom : A préſent, au rapport du Pere Martinius, cette duplicité de prunelle paſſe parmi les Chinois pour une marque certaine de bonheur : *apud Sinas duæ pupillæ in oculo ſignum felicitatis.* Mais ne croiés pas, qu'il n'y ait que le chef, comme la plus haute partie de l'homme & par conſequent la plus régardée, qui cauſe cette varieté ou plûtôt contrarieté de penſées, & cette diverſité d'imaginations. Vous ſavés bien les railleries qui ſe font parmi nous des grands ventres, & combien ceux qui les ont tels, ſouhaiteroient de les diminuer. *Pietro della Valle* me vient d'aprendre dans la quatriéme partie de ſes voiages, qu'en beaucoup de lieux de l'Inde Orientale, & particuliérement en Sumatra, les grandes panſes & les ventres extraordinairement rebondis y ſont

Plin. l. 7. cap. 2.

Dec. 1. l. 1.

eſtimées & trouvées fort agréables. Juſqu'aux pieds, nous avons vû en nos jours tantôt les plus grands, tantôt les plus petits avoir la vogue, de ſorte qu'on les allongeoit ou accourciſſoit extérieurement autant que l'on le pouvoit. Véritablement un peu d'excès doit être par raiſon plus à priſer en cette partie que la défectuóſité, puiſqu'au jugement d'Ariſtote la Nature a donné un plus grand pied à l'homme, à proportion de ſa taille, qu'à aucun autre des animaux, à cauſe qu'elle l'a formé pour aller droit & ſur deux pieds ſeulement. Cet excès néanmoins peut être tel, qu'il cauſeroit de la difformité; outre que tout ce qui eſt trop long, eſt toûjours foible par cette raiſon qu'en rend le même Philoſophe, que ſes extrémités ſont plus éloignées, qu'il ne faut, de leur centre où conſiſte la force. L'on ne nomme pas la mere de Charlemagne *Berthe au grand pied* pour la récommander; & l'Hiſtoire n'obſerve pas que ce Roi des Lómbards Luitprandus avoit le pied d'une ſi énorme grandeur, qu'on s'en ſervit pour la méſure d'une coudée; afin de le rendre par là recommandable à la Poſterité. Les mains ne ſont pas moins ſujettes à diverſes viſions: les uns en peignent les ongles, les autres au lieu de les rogner ne les peuvent avoir trop longs ſelon la bienſéance qu'ils gardent. Les Turcs ne ſe la-

L. 4. de part. ani. cap. 10.

vent

vent point ces mêmes mains comme nous avant que de manger, mais ſeulement après avoir pris leur repas. Presque par tout le Levant les Rois donnent leurs plus ordinaires Audiences, quand ils ſe font faire la barbe : ce que j'apprens d'une Rélation récente du Roiaume de Maduré donnée par quelques Miſſionnaires. Ce Roiaume, comme ils le remarquent, ne ſe trouve point dans nos Cartes communes & imprimées, quoi qu'ils le placent au deſſus du païs des Malabares, mais fort avant dans des terres jusqu'ici inconnuës. Il confine avec le Roiaume de Tangeo, où eſt un autre païs appellé Des Larrons, & où l'on tient à ſi grand honneur d'avoir eu des parens pendus pour des vols commis, qu'on s'y reproche comme un eſpece d'infamie, ſi l'on n'en a point eu d'exécutés en Juſtice pour une ſi belle cauſe. Une autre Rélation d'un nommé Herbert aſſûre, que quand on fait quelque préſent aux femmes des Caffres, dont les extrémités maritimes aboutiſſent au Cap de bonne Eſperance, elles rémercient lors qu'elles le reçoivent, en ſe découvrant, ce qui paſſe pour une grande civilité. Que nous porterions loin cette méditation, ſi nous enviſagions ici les modes différentes des habits, dont l'on nous impute le changement, pour ne pas dire l'extravagance, plus qu'à Nation qui ſoit au

Relat. de Mazuré. Monde. Tant y a, que les Peres Jesuites mêmes se trouvent obligés par de puissantes considérations de se vêtir de soie à la Chine, de s'habiller en Bramins à la cote des Malabares, & de porter des pendans d'oreille en beaucoup d'endroits de l'Orient, afin de n'être pas rebutés comme gens de néant, au préjudice de la vraie pieté qu'ils enseignent, & au grand desavantage de la Réligion, dont le zéle les a engagés en des contrées si éloignées.

Je pourrois encore prolonger ce discours, par une infinité de remarques qu'on fait aisément sur la diversité du boire & du manger, qui partage presque toutes les Nations. Les Itineraires nous en donnent une ample connoissance, & vous savés que je ne méprise pas le divertissement des livres de Voiages, que je tiens pour être les Romans des Philosophes aussi-bien que des hommes de quelque étude, ne doutant point, que vous ne me mettiés du nombre de ces derniers. Mais pour ne vous pas ennuier, je vous dirai seulement au sujet du boire, que les Italiens veulent être plus du galant homme que le manger; quelques petites choses qui se présentent à mon imagination. Je ne l'échauffe guéres par le vin:

& Bacchus, à qui la Pie comme babillarde fût consacrée, ne me fera pas causer long-tems. Ce Dieu sur-nommé *Biformis* étoit par les Anciens représenté à deux visages comme Janus, à cause qu'il rend les hommes tantôt gaillards, & tantôt assoupis, s'il n'excite quelquefois leur humeur colerique jusqu'à la fureur, auquel cas les cornes qui lui sont attribuées ne sont pas peu à craindre. En effet l'Ebrieté ou l'yvresse est reputée une espece de rage dans les païs du Mogol, où le mot de *Ram-jan*, qui signifie yvrogne, veut dire encore un enragé. L'on ne sauroit nier, qu'il n'y ait des vins que vous perdés en y mettant de l'eau, ou qui vous perdent, si vous n'y en mettés point. C'est ce qui faisoit priser l'eau pure à un Espagnol sur ces deux raisons, que *no adeuda, ni embeoda*, elle n'endette, ni n'entête ou enyvre. Et c'est ce qui a porté Joubert dans ses erreurs populaires, à soutenir, que le vin étoit plus propre aux filles, qui sont de temperament froid & humide, qu'aux garçons, qui ont les qualités opposées. Mais d'où vient l'usage des *Brindes*, & des *Santés*, qui se pratiquent presque par tout ceux qui boivent du vin. Pour ces derniéres, c'est apparemment à cause

Thevenot voiage de Terre.

qu'il guérit beaucoup de maladies, ce qui obligea les Grecs à ſurnommer Bacchus *Soter*, & *Hygiates.* Marius s'enyvre dans Plutarque pour ſe procurer le ſommeil. Quant aux Brindes, le *Brindiſi a V. Sign.* des Italiens peut bien être leur parain, & je n'ignore pas qu'ils attribuent ce terme *Brindiſi* à la ville de Brunduſe qui eſt en Calabre. Je penſe néanmoins qu'on le pourroit auſſi juſtement tirer du *Bryn* que prononçoient les jeunes enfans d'Athenes, lors qu'ils déſiroient boire. Car vous vous ſouvenés, je m'aſſûre, de ce qu'Ariſtophane fait dire à un Strepſiade qui réproche à ſon fils Philippides les ſoins qu'il a eus de lui durant ſon bas âge; *Nam ſi* bryn *diceres, ego advertens potum exhibebam.* Quoi qu'il en ſoit, laiſſant ces origines qui ſont plûtôt diverſes que contraires, puisque la Calabre a ſi long-tems parlé Grec, contentons nous de dire que ſi ces *Brindes* & ces *Santés* ſi ordinaires aujourd'hui témoignent que la liqueur du vin peut être utile à quelque choſe, elle eſt ſans difficulté bien plus capable de nuire pour peu que l'on en prenne par excès. Les maux, que l'ivrognerie cauſe, ſont ſans nombre, & ils ne s'appaiſent pas tous avec une ſimple emplâtre de feuïlles de

In Nubibus.

vigne : bien qu'un Médecin Espagnol approuvât fort ce reméde, disant agréablement, que ces feuïlles étoient comme le poil du Chien qui a mordu, qu'on applique sur la plaie qu'il a faite : *eran los pelos del perro que mordiò.* Je crois que ce fût le même Médecin que son patient pria de lui ôter la fiévre, pourvû qu'il lui laissât la soif, dont il ne souhaitoit pas la perte. Tant y a qu'encore que Pline nomme les avelines, la buglose, & les œufs de Hibou, comme propres à empêcher qu'on ne s'enyvre ; je ferois bien plus d'état des remédes dont le P. Tissanier dit dans sa Rélation de Tunquin, que se servent les Médecins de ce Roiaume, assûrant qu'ils font prendre quelque chose aux yvrognes, qui leur cause une extréme horreur du vin pour toute leur vie. Mais il faudroit encore de tels remédes pour quantité d'autres boissons, qui n'enyvrent guéres moins que le vin, & quelquefois avec plus de peril. Car encore que la Vigne ne produise pas ses grappes utilement au delà du quarante-neuviéme dégré vers les Poles, selon l'observation de Bodin : on emploie des fruits de différente nature, & des grains aussi aux climats froids, à composer tant de façons de breu-

L. 23. c. 8. l. 25. c. 8. & l. 30. c. 15.

vages, qu'on y auroit besoin vrai-semblablement de quelques préservatifs spécifiques pour cette sorte d'yvresse. Je sai bien qu'on y transporte aussi des vins, & même des meilleurs, comme plus propres à souffrir l'agitation du transport, ce qui rend fautif l'argument d'Anacharsis, qu'il n'y avoit point d'yvrognes en Scythie, parce qu'il n'y croissoit point de vignes; mais enfin ces vins apportés de loin ne sont que pour les riches, & il faut s'il se peut avoir des remédes pour tout le monde contre des liqueurs si dangereuses. J'ordonnerois l'usage de l'eau pure comme le meilleur antidote & le plus naturel de tous; néanmoins outre que je ne m'abstiens pas absolument du vin, que je crois bon sobrement pris à beaucoup de temperamens; je considére, qu'il y a eu une hérésie qu'on appelloit *Aquariorum & Encratitarum*, parce qu'ils sacrifioient sans vin, craignant d'être réconnus pour Chrétiens, s'ils le sentoient dans la persecution du Siécle auquel ils vivoient.

Formons ici nôtre Epilogue, & pour conclusion voions, ce que la varieté de tant d'opinions & de façons d'agir différentes, que je vous ai rapportées, peut profiter dans le genre de Philosophie que nous estimons le

plus. Nous ferons indubitablement obligés d'avouër en faveur de la Sceptique, que hors les choſes qui intereſſent la conſcience, & où les doutes & les changemens ſont des crimes, nous devons en toutes les autres nous accommoder doucement aux lieux, aux tems, & aux perſonnes. Contentons-nous d'avoir le vrai-ſemblable pour objet, & tenons ſceptiquement pour certain, qu'en tout ce qui régarde les coûtumes ſi diverſes, & même les opinions ſoit de Phyſique, ſoit ſouvent de Morale, il n'y a rien parmi nous de certain, le vrai & l'indubitable n'étant pas de nôtre portée. L'origine Celeſte de nos Ames excuſe en quelque façon nos variations, puisque nous voions que les Cieux mêmes ſont toûjours en mouvement; ce qui apparemment a fait écrire à Homere, que les Dieux même ne faiſoient pas difficulté de changer,

ϛρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοὶ,

Nam Dii vertuntur & ipſi. *Ilia* 1.

Du ſurplus, pour ce qui régarde la vertu ſolide que le vrai premier Moteur toûjours immobile & immuable nous a manifeſtée, ſoions auſſi toûjours les mêmes; ſi nôtre viſage change, que l'interieur ne s'altere jamais, ou, ce qui revient au même point,

intus omnia dissimilia; frons nostra populo conveniat. Il nous est permis de penser, sur tout en hyver, que le Turban Armenien dont les Chrétiens mêmes se couvrent la tête en Levant, vaut bien nos chapeaux si incommodes & si préjudiciables à la santé; mais gardons nous bien pourtant de scandaliser le monde en changeant ici de coiffure; ce que je vous rapporte seulement par exemple, & pour servir de regle au reste de nos coûtumes établies. L'importance est, de ne varier jamais en ce qui concerne le salut, & d'être toûjours moiennant l'assistance d'en-haut le même homme. *Magnam rem puta*, dit fidelement cet Infidele, *unum hominem agere; præter sapientem autem nemo unum agit;* disons mieux, il n'y a que la grace du Ciel qui nous puisse donner cette invariabilité. Nous passons presque tous du bien au mal, & de la vertu au vice; *alternis Catones, alternis Vatinii sumus;* ce qui montre une honteuse & très dangereuse agitation d'esprit: *maximum indicium est malæ mentis fluctuatio & inter simulationem virtutum amorémque vitiorum assidua jactatio.* Vous voiés que j'emprunte librement l'or des Egyptiens pour l'appliquer à nos Tabernacles,

Sen. ep. 120.

FIN.

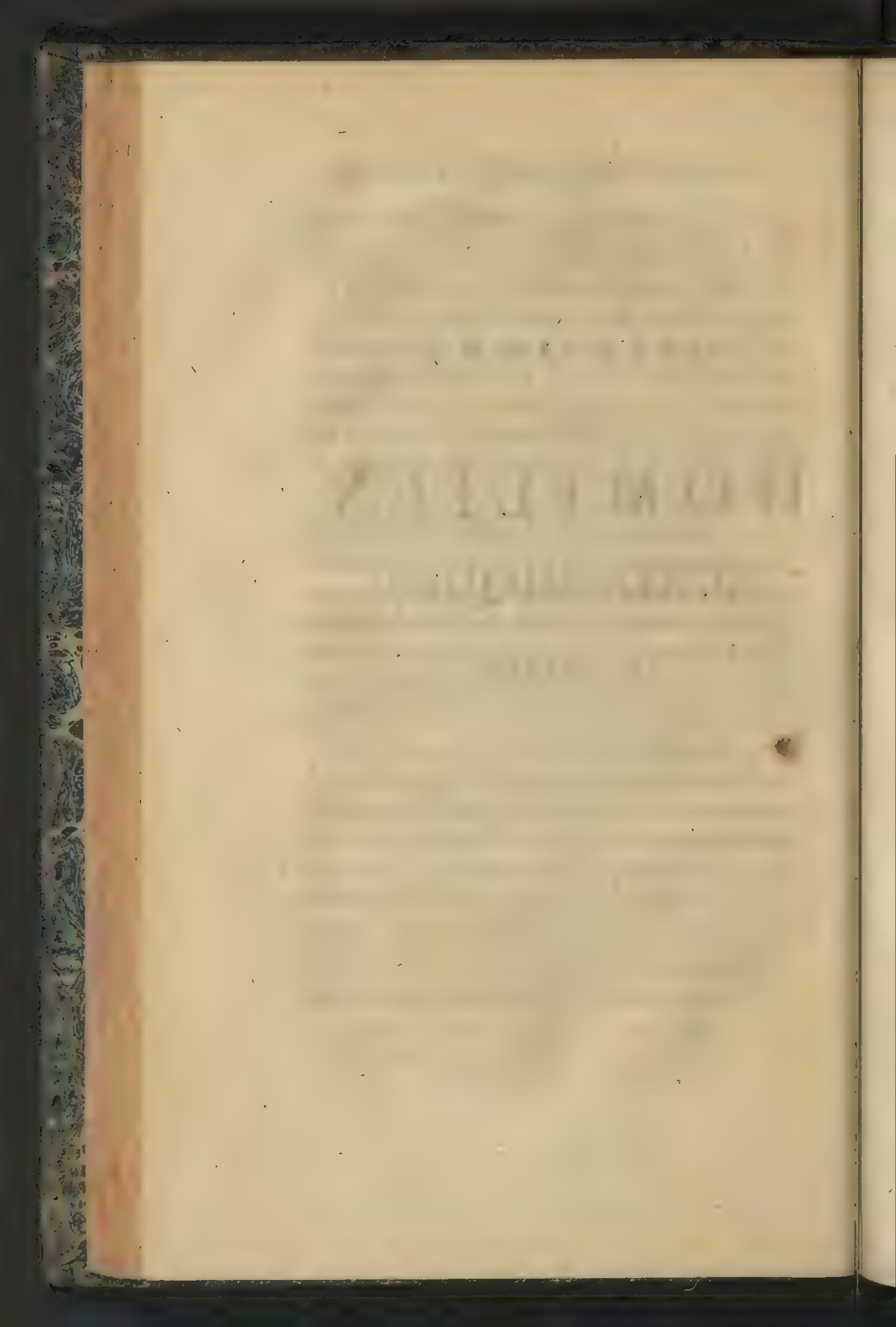
DISCOURS,

OU

HOMILIES

ACADEMIQUES.

II. PARTIE.





AU LECTEUR.

La continuation de ces Homilies ne regarde pas ſimplement vôtre entretien, j'oſe vous dire librement, que j'ai pris le divertiſſement de les écrire autant pour mon propre bien, que pour plaire à qui que ce ſoit. En effet cette application literaire qui me fait couler doucement les dernieres heures de ma vie, n'eſt pas ſeulement agréable ; elle eſt ſelon mon ſens, après la longue habitude que j'y ai priſe, entierement néceſſaire. Marſile Ficin & Cardan ont ſoûtenu avant moi, que l'accoûtumance aux travaux ſtudieux impoſoient je ne ſai quelle néceſſité de ne les pas abandonner, parce que la discontinuation en étoit tout-à-fait perilleuſe, comme très préjudiciable à la ſanté. Et l'exemple de Theophraſte qui ceſſa de vivre auſſi tôt, qu'il eût

renoncé à l'étude, est d'un exemple fort considérable pour cela;

Nam vegetus Theophrastus erat firmúsque labore;
Laxavit postquam membra labore, obiit.

Quand les Anciens consacrèrent à Pallas les Dragons & les Hibous, ils vouloient dire, que ceux qui cultivent cette Patrone des Arts & des Sciences, devoient être aussi vigilans, que ces animaux qui passent une partie des nuits sans dormir; & lorsque Pausanias nous la représente dans ses Eliaques portant un coq sur son habillement de tête, il assûre que c'étoit une marque qu'il faloit se lever de bon matin, pour obtenir les bonnes graces de cette Déesse. Hesiode donne encore une leçon fort expresse là dessus, car il représente dès le commencement de sa Theogonie le premier des Dieux qui se cache de tous les autres, pour caresser Mnemosyne, non pas une fois, ni une nuit seulement, mais par l'espace de neuf nuits consecutives, pour produire ces belles Muses dont l'on a tant parlé. Cela veut dire poëtiquement, que les réflexions des hommes studieux doivent être assiduës, & leurs occupations sans interruption, s'ils veulent être estimés de ces filles de Mémoire, qui est la Mnemosyne du

Parnasse, & laisser par leur moien un nom de quelque considération à la posterité. Or quoi que tous les esprits ne soient pas de même portée, & que nul ne puisse se promettre de réüssir aussi heureusement dans ce qu'il entreprend, que celui qui connoissoit, si nous en croions Averroës, non seulement toutes les choses naturelles, mais encore toutes les possibles; ce n'est pas à dire pourtant, qu'on doive se rebuter & demeurer sans rien faire, parce qu'on ne peut pas aller jusqu'au dernier point de la perfection, si tant est que quelqu'un y soit jamais arrivé. Celui même dont cet Arabe a parlé si avantageusement, n'a pas contenté toute sorte de gens. Il s'en est trouvé dès son tems, qui l'ont contredit dans son Péripatétisme, & ses plus grands Sectateurs ont bien de la peine à le défendre tous les jours dans l'Ecôle. L'on voit par là qu'il n'y a rien d'absolument accompli sous le Ciel; & qu'au sujet des livres & de l'étude dont nous parlons, Archytas eût autrefois bonne grace de prononcer hardiment qu'on rencontreroit plûtôt un Poisson sans épine, qu'un Auteur, quelque excellent qu'il soit, dans les Ouvrages de qui l'on ne trouve quelque chose qui pique, & qu'on croit devoir être corrigé. Il est vrai que tout ce qui se réprend, n'est toûjours digne de censure; l'on voit plus d'injustes Critiques que

de Arist. in destruct. destr. disp. 3.

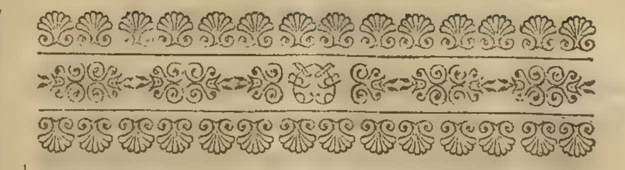
Ælian. l. 10. var. hist. c. 12.

de raisonnables ; & j'en ai connu qui prenoient pour des fautes, & pour des inégalités vicieuses dans une composition, ce qui faisoit une partie de son ornement. Ces Syndics impertinens ne peuvent souffrir dans un Ecrit ce qui n'est pas à leur avis d'une égale force, comme si tout y devoit être uniforme, & qu'un Auteur judicieux ne pût pas délasser quelquefois son génie, & celui de son Lecteur, en des endroits où il semble se negliger, bien qu'il n'en use ainsi que pour faire valoir davantage ce qui a précedé, ou ce qui suit, comme des Peintres excellens mettent expressément des obscurités dans leurs tableaux, pour réléver davantage l'éclat de toute leur piece, & sur tout de ce qui en fait le principal. C'est sans doute que ceux qui savent le mieux l'Art de bien écrire, imitent dans leurs productions autant qu'ils peuvent la Nature, qui dans la fabrique du corps humain n'eût représenté qu'une squelete hideuse, si elle n'eût mêlé la chair & la graisse avec les ossemens qui entrent dans sa construction. Il faut de même inserer dans une composition avec les choses solides, quelques autres moins fortes, mais qui ne laissent pas de servir, ne fût-ce que pour donner du lustre & de l'agrément aux premieres. Certes il y a des humeurs trop austeres, & il me semble qu'on peut dire généralement,

qu'à moins de renoncer à l'humanité nous ne ſaurions uſer de trop d'indulgence dans nos lectures. Peut-etre que ce qui nous y déplait, eſt ce qui donne le plus de ſatisfaction à d'autres. Et quand tout le monde conviendroit avec nous de ce que nous improuvons, ne faut-il pas toûjours ſe ſouvenir qu'il n'y a point de ſi bon Archer, qui ne manque quelquefois de donner au but. Pourvû qu'un livre ſoit intelligible & ſans galimathias, il y en a peu, dont l'on ne puiſſe tirer d'une façon ou d'autre du profit. Mais à la vérité il eſt aſſés difficile de pardonner à de certains Auteurs, qu'on peut dire qui font imprimer des livres, ſans qu'ils les mettent jamais au jour, ni en lumiere, tant ils ſont remplis d'obſcurité. A ce vice près, ma Sceptique s'accommode facilement & ſans aigreur, avec autant de divers ſentimens qu'il s'en préſente. Je donne même ſouvent dans celui de Vitruve, qui s'étonne dans la Préface du neuviéme livre de ſon Architecture, que les Grecs honoraſſent de tant de couronnes, & de ſi notables privilèges leurs Athletes, pour avoir bien couru, ou lancé le javelot avec autant de force que d'adreſſe; n'aiant rien attribué de tel aux Pythagores, aux Democrites, aux Platons, ni aux Ariſtotes, qui ont été ſi utiles à tout le Genre-humain.

Quid enim, *dit-il*, Milo Crotoniates, quòd fuit invictus, prodest hominibus? aut cæteri qui eo genere fuerunt victores? *En vérité à le prendre sur ce pied-là, il seroit difficile de ne pas faire encore aujourd'hui la même réflexion là dessus, qu'emploioit Vitruve de son tems. Mais elle vaudroit une extension, qui n'étant nullement propre pour ce lieu, m'oblige à ne rendre pas plus longue cette Préface.*





DIXIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.

De la Philosophie.

La nécessité de vous obeïr, où me reduisent les obligations que je vous ai de m'avoir autrefois si favorablement écouté, ne me donne pas de petites appréhensions. Car quoique ma bouche ne soit pas naturellement fort sujette à cette indiscretion de langue, que les Grecs nommoient si proprement ἀθυρογλωττίαν, *linguæ incontinentiam*, parce qu'elle fait souvent proférer des choses dont l'on peut se répentir ; si est-ce que me considérant si dépourvû de ce qui mériteroit vôtre attention, *inanes inania cogitant*, & n'ignorant pas, combien l'on doit se défier d'une partie si sujette à broncher & à se méprendre, comme l'est cette Langue dont je viens de parler, *lubricum est instrumentum linguæ*, je me trouve dans une perplexité d'esprit

Plút. de Garrul.

aſſés pénible. Anacharſis ne mettoit que la main gauche ſur les parties qui doivént être tenuës cachées; mais il emploioit ſa droite à boucher la bouche, comme bien plus importante & bien plus difficile à garder & à réfréner. En vérité il y a des perſonnes qui ſavent ſi bien aſſaiſonner ce qu'elles diſent, qu'il reçoit beaucoup de prix de leur excellent debit. Elles méritent par là le ſurnom de cet Orateur Athenien qui fût appellé *λογομάγειρος*, *verborum coquus*. Quant à moi je n'ai rien de tel, & mon eſprit s'eſt toute ma vie trop rebuté contre cette λεπτολογέα, qui s'amuſe à s'entretenir avec beaucoup de ſubtilité & d'apparat de choſes de néant, pour m'en prévaloir, quand je le pouvois faire, dans le diſcours que vous attendés d'un homme tel que je ſuis. Si je ne puis vous entretenir de propos auſſi importans, que vous les mériteriés, *ſi de Jovis ſandalio verba non ſuppetunt:* comme l'on parloit autrefois, je vous ſupplie de trouver bon, que je me mette à l'abri de l'autorité de S. Jerôme, qui préfere en beaucoup de cas des diſcours ſimples, & ruſtiques, à tout ce que l'éloquence peut déguiſer le plus poliment, *meliùs eſt*, dit-il, *vera dicere ruſticè, quàm falſa diſertè proferre.* Ce qu'il aſſûre en faveur des choſes vraies, contre les

autres qui leur ſont oppoſées, ſe peut encore maintenir de celles que le bon ſens garentit, & dont la matiére eſt eſtimable par elle-même : On les doit beaucoup plus priſer toutes dénuées d'ornement qu'elles peuvent être, que des futilités ridicules, pour nommer ainſi les discours dont beaucoup de gens font parade, abuſant en cela non pas tant de leur loiſir incapable de meilleure application, que de celui de leurs auditeurs.

En effet comme ces inſtrumens Pneumatiques tels que les Orgues, n'ont d'harmonie & ne ſont rendus intelligibles que par le vent dont ils ſont remplis; il ſe trouve des Eloquences ſi dénuées de ſens, & où les bonnes choſes ſont ſi rares, qu'on n'y remarque rien que des bagatelles, qui ne ſont à les bien examiner que du vent. L'importance eſt de bien penſer en bien diſant, & de ſe ſouvenir de cet Hermathenée des Anciens, qu'ils mettoient exprès dans toutes leurs Ecoles, & dans leurs Bibliothéques. C'étoit une Pallas avec un Mercure, ſi bien joints, qu'ils ne faiſoient eux deux qu'une ſeule figure, tant leur union étoit artificieuſe & admirable ; Ce qui vouloit dire, que la ſageſſe & le bon ſens devoient être inſeparables, ſi faire ſe pouvoit, de nos diſcours, parce qu'autrement nos paroles de-

viennent pires que le ſilence; outre qu'elles ſont enfin jugées ridicules. Ajoûtés à cela, que la plûpart du tems tous ces beaux propos ſi curieuſement choiſis, & ſi bien ajuſtés, ſont accompagnés d'un tel galimatias, qu'on a droit d'imputer à ceux, qui ont pris la peine de les arranger avec tant d'artifice, la même choſe que Cleanthes le Stoïcien reprochoit aux écoliers du Lycée, qu'ils reſſembloient aux guitarres, & aux lyres de leur tems, en ce que rendant des ſons fort harmonieux, elles ne s'entendoient pas néanmoins elles-mêmes; *Peripateticis idem accidere quod lyris, quæ cùm bene ſonent, ſeipſas tamen non audiunt.* Il eſt plus de ces gens là que d'autres, ils ſe donnent bien de la peine pour ne dire rien qui vaille, ni qui ſoit intelligible, *expeditiùs ſpuunt quàm loquuntur*, comme l'a prononcé Nicetas Choniate de certains Eunuques barbares de ſon ſiécle. Ovide nous apprend, que du tems des premiers Romains c'étoit être grand Orateur de bien lancer le javelot,

Diog. Laërt.

L. 7. manu. Com.

Mittere qui poterat pila, diſertus erat.

3. Faſtor.

Mais on peut aſſûrer avec plus de raiſon, que la plus belle Eloquence & la plus à éſtimer, eſt celle qui frappe & qui entame l'ame par de bonnes ſentences & par de forts raiſonnemens. Au lieu de ces choſes qui ne s'acquie-

rent qu'avec du tems, & en faisant de serieuses études, l'on se contente aujourd'hui que la science est méprisée, d'accumuler de beaux mots, sans se soucier de la pensée; & ce n'est pas être calomniateur d'appliquer à la plûpart de ceux qui se laissent tous les jours entendre en public, la même raillerie qui se fit il n'y a pas long-tems d'un Prédicateur de peu de fonds & de beaucoup de babil, que s'ils sont malades, ce doit être sans doute d'inanition plûtôt que de répletion. Tenons donc pour un des plus notables axiomes de l'antiquité, celui qu'elle nous a laissé dans ce petit vers,

ἀνδρὸς χαρακτὴρ ἐκ λόγου γνωρίζεται,

Viri forma ex verbis deprehenditur.

Et croions que cet Arabe n'a pas mal rencontré qui a écrit, *si quem loquacem esse videris, de ejus stultitia certus esto.* L'on n'appelle jamais *loquaces* ceux qui parlent de bon sens, & qui ne proferent que des choses dignes d'être écoutées,

In Semita sapien.

Nil unquam longum est, quod sine fine placet.

Rutil. Numat. in Itiner.

Cependant je ne m'apperçois pas, qu'en posant des bornes si étroites & si nécessaires à ceux qui doivent parler en public, quoique je les établisse conformément à cet ancien précepte,

ἢ λέγε τι σιγῆς κρεῖττον, ἢ σιγὴν ἔχε.

Vel dic quippiam ſilentio melius, vel ſilentium tene;

je ne laiſſe pas de m'impoſer une loi qui me devroit réduire au ſilence, dans la connoiſſance que j'ai du peu que je puis faire pour contenter des perſonnes ſi inſtruites & ſi éclairées. Afin néanmoins de ne demeurer pas court, quand vous déſirés que je parle, je veux choiſir une matiére qui d'elle-même, & ſans aucun ornement d'élocution, exige de vous & de vos propres inclinations qui me ſont aſſés connuës, toute l'attention dont vous jugerés qu'elle eſt digne. Ce ſera donc de la Philoſophie en général, dont je vous entretiendrai, & quoique vous ſoiés fort inſtruits de tout ce qui la concerne, outre que vous pouvés vous étonner de me voir prendre un ſujet, ſur le quel je me ſuis tant de fois épuiſé, je ne ferai pas difficulté de vous communiquer mes derniéres penſées, qui pour n'être pas contraires aux précedentes dont vous pourrés vous ſouvenir, ne laiſſeront pas de vous paroitre nouvelles. Je vous prie donc aux termes dont Apulée ſe ſervit autrefois, de me permettre que je m'étende un peu ſur ce beau théme de la Philoſophie, & d'y attacher vos oreilles auſſi patiemment que vôtre cœur y eſt porté d'inclination; *date igitur*

veniam, ne ego necesse habeam contra sententiam Neoptolemi Enniani pluribus philosophari. *in Apolog.*
Vous savés bien que je n'ai pas accoûtumé d'abuser de vôtre patience par la longueur de mes discours, assûrés vous, que je ne changerai pas ma méthode en ce rencontre.

Sans s'amuser ni aux divisions, ni aux diverses définitions de la Philosophie, je veux seulement vous faire souvenir, comme Hierocles la nomme la purification de la vie humaine, & même sa derniére perfection, La définition doit enfermer en son petit espace toute la nature de la chose, c'est pourquoi elle a été comparée au nid de l'Alcyon. Je pense que celle-ci mérite bien d'être de ce nombre. Tant y a, que les plus éstimés des hommes, en tout tems, & en tous lieux, ont été ceux qui ont fait profession de cultiver la Philosophie sous des noms différens. Tels ont été les Mages de Perse, les Brachmanes ou Bramins & les Gymnosophistes des Indiens, les Hierophantes & Prêtres d'Egypte, les Haruspices & les Augures des Romains, les Bardes des anciens Germains ou Allemans, les Druides & Semnotées des Celtes & Gaulois, aussi bien que les plus rénommés de tous que la Grece a tant célébrés, les appellant tantôt Sages, tantôt Philosophes, & tantôt Sophi-

ſtes. Toutes ces différentes perſonnes ont été révérées presque comme divines chacune en ſon païs, parce qu'elles y étoient diſtinguées des autres par une application particuliére à la Philoſophie. Les Mandarins de la Chine y ſont encore aujourd'hui reſpectés, & y poſſedent ſous l'autorité Roiale le ſouverain commandement, à cauſe qu'ils ſuivent la doctrine & les préceptes du plus grand Philoſophe de tout le Levant appellé Confutius. Surquoi l'on peut dire, que les Chinois ſeuls de tous les hommes ont montré que l'important ſouhait de Platon étoit réüſſible & pouvoit être réaliſé, quand il ſoûtenoit, que jamais un Etat ne ſeroit parfaitement heureux, que les Souverains ne philoſophaſſent, ou que les Philoſophes n'y euſſent l'abſolu pouvoir. Or il ne faut pas ſe perſuader que tous ceux dont nous venons de parler, pour avoir été Païens doivent être mépriſés & perdre tout credit auprès des Chrétiens. Je ſai bien, que ceux-ci ſont obligés de rétrancher de leurs Syſtemes philoſophiques ce qui eſt contraire à nôtre vraie Réligion, & faire céder aux vérités révélées dont le Ciel l'a gratifiée, celles que les Gentils tenoient pour conſtantes, & dont ils faiſoient parade dans la pure Loi d'une nature corrompuë. C'eſt ce qui a

fait prononcer à Saint Paul qu'il faloit paroitre fou pour devenir sage, *stultus fiat, ut sit sapiens ;* & ce texte divin porta Luter à écrire grossiérement dans ses Theses soûtenuës à Heidelberg en 1518. *qui in Aristotele vult philosophari, hunc priùs oportet in Christo benè stultificari.* Mais cela n'empêche pas, que hors ce qui blesse la Foi l'on ne puisse, comme nous l'apprend Saint Basile, tirer beaucoup de profit des sciences profanes, & se prévaloir, comme firent les Israëlites, de l'or des Egyptiens. Ainsi, dit ce grand personnage, Moyse apprit toutes les disciplines de ceux-ci, avant que de s'appliquer à la contemplation de celui qui est l'auteur de la vraie doctrine. Et depuis, ajoûte-t-il, Daniel ne fit pas difficulté de s'instruire dans Babylone avec les Chaldéens de toute leur sagesse, avant que de s'adonner à la science divine. Il est avantageux de contempler le Soleil dans l'eau, selon la comparaison de ce Pere, avant que de hasarder nos yeux à une lumiere si éclatante. Pourvû qu'on rejette les impietés qui peuvent blesser l'ame, de même qu'on sépare des alimens corporels les impuretés dont nôtre estomac feroit mal son profit, rien ne nous oblige au scrupule de lire les Livres des Philosophes Payens, pour y profiter des

Homil. 24. de log. libr. Gentil.

belles moralités dont ils nous peuvent faire d'importantes & d'innocentes leçons. Car après tout nous ſerons toûjours contraints de demeurer d'accord, qu'il faut ſavoir le mal pour l'éviter de la façon que les ſeptante Hebreux, qui compoſoient le Sanhedrim, apprenoient la Magie, pour faire le procès, diſent les Rabins, aux Sorciers, & les convaincre dans leurs déteſtables occupations.

Nous avons ſouvent ſoûtenu cette doctrine, & j'ai été bien aiſe de rapporter ici le ſentiment de S. Baſile, qui n'a pas été empêché par la conſcience de louër hautement, & pour uſer de ſon terme, d'admirer la vertu de Diogene, lors qu'il fit paroitre au grand Alexandre, qu'il étoit plus riche dans une pauvreté philoſophique, que lui dans ſon opulence Roiale. Avoüons que les ignorans ſont bien ridicules de parler avec mépris de ce Diogene, qu'Alexandre le Grand, & qui plus eſt le grand S. Baſile, ont priſé jusqu'à l'admiration. Le même Pere rapporte au même lieu d'où j'ai pris ce que je viens d'écrire, pour marque de ce que vaut la Morale Paienne, le mot inſtructif de Pythagore, qui reprocha à un Goulu tout occupé à bien farcir ſon corps de viandes ſucculentes, qu'il devoit être honteux d'emploier tous ſes ſoins

à rendre la priſon de ſon ame plus inſupportable. Le précepte de Bias à ſon fils n'y eſt pas auſſi oublié. Cet enfant demandoit à ſon pere, à quoi il devoit principalement s'occuper en Egypte où il alloit; ce ſera ſi vous m'en croiés, répondit-il, à faire proviſion d'un bon Viatique pour vôtre vieilleſſe; lui deſignant par là les Vertus dont les Egyptiens faiſoient alors une particuliére profeſſion. Or ce dernier Philoſophe qui tient un des premiers rangs dans celui des ſept Sages dont la Grece ſe vante, m'oblige à vous remarquer qu'encore qu'on y ait ſouvent confondu ces noms de Sages, de Philoſophes, & de Sophiſtes; ſi eſt-ce qu'il y a une diſtinction ſi eſſentielle entre eux, que la *Sophie* ou Sageſſe doit paſſer pour une habitude de l'entendement, là où la Philoſophie dans ſon principal emploi en eſt une de la volonté, & par conſequent d'une Catégorie bien différente. Pour le mot de Sophiſte qui fût autrefois un titre d'honneur, il paſſe aujourd'hui pour injurieux, & il ne ſe donne plus qu'à ceux qu'on veut accuſer d'avoir plus de fineſſe que de ſolidité dans leurs diſcours. L'on abuſe auſſi ſouvent du mot de ſavant pour celui de Philoſophe. Cependant de toutes les neuf Muſes, qu'on tient maitreſſes des Arts & des Sciences, à

peine y en a-t-il une qui préside directement à la Philosophie. Clio s'attribuë l'Histoire, Melpomene la Tragedie, Thalie la Comedie, Euterpe les Flûtes qui étoient autrefois de grande considération, Terpsicore le *Psalterium*, Erato la Géometrie, Calliope ce qu'on nomme les belles lettres, Uranie l'Astrologie, Polyhymnia la Rhétorique & la Dialectique, parce que ces deux sciences sont rangées souvent sous un même genre, n'y aiant de différence entre elles, sinon en ce que cette derniére est comparée au poing-fermé, & la premiére à la main ouverte & déploiée. Ne vous étonnés pas, que le poing fermé étant plus propre à se faire craindre que la main ouverte, l'on n'ait pas laissé de dire il y a plus de trois cens ans, *Logicam victam esse à Rhetorica*, cette façon de parler proverbiale n'aiant point d'autre fondement, que la prison d'Albert Evêque d'Halberstad excellent Logicien, vaincu par un Gerard Baron de Berg renommé Rhetoricien. Du reste quoique la Philosophie étende en quelque façon sa jurisdiction sur toute sorte de cōnoissance, si est-ce qu'on appelle guéres philosophes que ceux, qui cultivent la Morale, la Physique, & l'art de raisonner en bonne consequence; car pour ce qui concer-

ne la Métaphyſique, beaucoup de gens croient que dans une Phyſique bien conduite & bien entenduë, l'on ſe peut paſſer de cette quatriéme partie. Je ſai bien qu'en nommant la Philoſophie, comme l'on fait ordinairement, la ſcience des choſes divines & humaines, il ſemble qu'elle doive s'appliquer indifféremment à toute ſorte de métiers, & parler à propos des Arts les plus mépriſables, auſſi bien que de la Théologie, & d'autres objets Métaphyſiques. L'on feint pour cela que Pallas déſilla les yeux de Diomede, qui étoit hors de la fable un grand Philoſophe, de ſorte que dans Homere elle lui fit reconnoitre les hommes & les Dieux, c'eſt à dire tout ce que le Ciel & la Terre expoſent d'admirable à nôtre vuë. Mais l'on peut ſe ſouvenir là-deſſus de la comparaiſon que fait Philon des perſonnes qui s'amuſent trop aux Grammaires & aux autres baſſes humanités, ſoûtenant qu'elles reſſemblent à ceux qui ſans ſe ſoucier de Sara, ſe fuſſent autrefois arrétés à courtiſer ſa ſervante Agar. D'autres les ont encore appariés à ces impertinens Galans de Penelope, qui l'abandonnant s'attachoient à la pourſuite de ſes femmes de chambre. Ce qui ſe doit dire à ce propos, c'eſt qu'un eſprit philoſophique ſait faire ſon profit de tout ce

qui ſe voit dans le Monde, qu'il conſidére avec un bien autre plaiſir que le commun des hommes, le pouvant appeller après Saint Antoine l'Hermite, ſa Bibliothéque qu'il trouve par tout, & qui ne l'abandonne jamais. Le malheur eſt qu'il ſe rencontre des gens auſſi imprudens & auſſi ridicules que cette malheureuſe Echo, qui mépriſant & fuiant le Dieu Pan, image de toute la Nature, s'abandonnoit à d'infames ſatyres. Car les Mythologiſtes appliquent cela à de certaines ames trop curieuſes, & trop ſimples, qui s'écartant de la vraie & naturelle philoſophie, ſe laiſſent ſéduire & emporter à de vaines & honteuſes récherches, d'où ils ne rétirent que de la confuſion accompagnée de beaucoup de mortification. Tels ſont les chercheurs de pierre philoſophale, la plûpart des Novateurs de ce dernier ſiécle, & ceux, qui, ne ſe contentant pas du chemin ordinaire des véritables Savans, affectent de tenir des voies métaphyſiques, & ſurnaturelles, où ils ſe perdent miſérablement, & tous ceux qui trop credules les veulent imiter. Or il n'eſt pas facile de les détromper, & de leur faire quitter des deſſeins auſſi charmans qu'ils ſont remplis de vanité. C'eſt

tout ce que pût exécuter, dit Platon, le ſavant Hercule, domteur de ſemblables monſtres, & qui ſçût mettre à la raiſon l'Hydre, qui étoit, ſelon le même Philoſophe, un inſigne Sophiſte. Oedipe qui debella cette rédoutable Sphynge, eſt encore interprété de la ſorte, & paſſe pour une figure hieroglyphique du pouvoir & de l'avantage qu'ont enfin les vrais Philoſophes ſur les Demi-ſavans. Il me ſouvient que Cedrénus dans ſon Hiſtoire aſſûre même, que Venus toute mere de la Volupté qu'on la faiſoit, n'épouſa Adonis fils de Cinyras, qu'à cauſe qu'étans tous deux pere & fils de grands Philoſophes, & elle l'une des plus ſavantes Heroïnes de ſon tems, cette alliance lui fût très chere. Ce n'eſt pas, que les Sophiſtes ne ſoient ſouvent fort adroits ou entendus dans leurs controverſes; & je ne prétends pas auſſi bannir par tout ce diſcours les diſputes qui ſe forment dans l'Ecole des ſciences. Les Poëtes qui nous ont repréſenté Pallas armée, nous ont voulu donner à entendre, qu'il y a ſouvent des conteſtations fort avantageuſes à l'étude de la véritable ſageſſe. Et les Chaldéens ou Judiciaires, qui aſſûrent, que dans le théme d'un excellent Philoſophe, Mars y regarde toûjours Mercure d'un aſpect trigo-

nal, veulent faire croire, que sans ces petites guerres literaires, & sans ces altercations de l'Ecole, la Philosophie languiroit, & jamais ne s'éléveroit jusqu'au point d'exaltation où elles la mettent; moiennant qu'on en rétranche les messéantes & importunes opiniâtretés qui ne s'y rencontrent que trop souvent.

ONZIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
De l'Ignorance.

JE ne saurois m'empêcher de vous répéter ce que vous m'avés souvent oui dire, que je fais bien plus état d'un honnête & docile ignorant, que d'un présomptueux & incommode savant, qui n'est jamais sans injustice dans tous ses entretiens, *homine imperito nihil injustius.* Ce n'est pas, que je veuille tant soit peu donner dans l'hérésie des Agnoites, qui soûtenoient du tems de Justinien, que nôtre Seigneur en se revêtant de nôtre humanité s'étoit tellement rendu semblable à nous, qu'il avoit voulu ignorer tout ce que nous ne savons pas, *Ideóque nescisse penitùs judicii magni tempus, quod scilicet*

Baron. ad ann. 535.

ſcilicet ignorantiæ paſſio ita ipſi adhæſerit, ut quod neſciret ſui natura, eadem noſſe minime potuiſſet. Ces Hérétiques ſe plaiſoient ſur cela dans leur ignorance, ſe perſuadant, qu'elle étoit capable de les approcher beaucoup plus près de la ſeconde perſonne de la Trinité. Si les habitans de l'ancienne Guinée avoient rétenu quelque choſe du Chriſtianisme, & que les lumieres Evangeliques euſſent porté jusqu'à eux dès le tems, que le faux Itineraire de Geraldinus le porte, j'imputerois à une ſemblable erreur ce que Herbert rapporte d'eux dans ſa Rélation de Perſe, que les hommes de cette partie brulée du Monde ne veulent jamais rien apprendre, ſoûtenant, qu'il n'y a rien de plus plaiſant, que de ne rien ſavoir. Sophocle a fait prononcer à ſon impétueux & brutal Ajax ce même ſentiment en ces termes,

Pag. 9.

ἐν τὸ φρονεῖν γὰρ μηδὲ ἥδιςοσι βίος.

Comme ſi la plus grande douceur de la vie conſiſtoit en la ſtupidité. Véritablement on excuſe pluſieurs actions commiſes par ignorance, qu'on impute ſouvent à crime aux ſavans; & comme parle ſur cela le Pape Hormisdas dans une de ſes Epitres, *Multiplicantur ſcientibus plagæ, pauca flagella leguntur inſcitiæ.* Mais après tout une igno-

rance devenuë ſupine par habitude, eſt un péché condamnable, & je ſuis à cet égard de l'opinion que ſoûtient Suidas, quand il écrit, *ſi quis dicit ἄγνοιαν, id eſt ignorationem, eſſe privationem ſcientiæ, ille peccat, eſt enim ἄγνοια habitus pravus & errans.*

Ce n'eſt pas pourtant, qu'on nous puiſſe imputer une premiére ignorance qui a ſon fondement dans la Nature, & qu'Ariſtote écrit dans ſon premier Livre de l'ame, nous être bien plus propre que la ſcience, parce qu'elle nous poſſede la premiére, & occupe nôtre eſprit bien plus long-tems que la ſcience. Les Philoſophes qui l'ont ſuivi, ajoûtent pour confirmer cette doctrine, que l'homme tient beaucoup plus du non-être, que de l'être; c'eſt pourquoi il a de lui-même plus d'inclination vers le defaut que vers la perfection; *plus habet homo de non eſſe, quàm de eſſe, ideo magis inclinatur ad defectum, quàm ad perfectum.* Tant y a qu'encore que nous ſoions dans cette pente naturelle vers la pire partie, nous ne laiſſons pas de ſoûtenir après Carneades le Fondateur de cette renommée Academie, que ſi toutes choſes ſont incomprehenſibles à nôtre eſprit trop limité pour les connoitre, ce n'eſt pas à dire, que toutes ces mêmes choſes ſoient abſolu-

V. Pompon. l. 1. c. 16. l. de Fato & lib. arbitr.

ment incertaines, *omnia quidem incomprehensibilia, non tamen incerta.* Nous recevons des aides ſurnaturelles qui éclairent nos tenebres, & ſans parler de celui qui fût gratifié d'une ſcience prodigieuſe en dormant, la fable des anciens leur faiſoit accroire, que le vieillard d'Aſcrée, puiſqu'ils nommoient ainſi Heſiode, devint excellent Poëte s'étant endormi ſur le mont de Parnaſſe. Pour l'ordinaire cette Pallas, qu'ils reconnoiſſoient être la Patrone des ſciences, les faiſoit pâlir, comme il arrive encore tous les jours, que les études où elle nous engage nous décolorent, & ſelon les termes d'Apulée dans ſon Apologie, *colorem obliterant.* Après néanmoins beaucoup de fatigues ſtudieuſes, l'on ſe trouve quelquefois auſſi peu aſſûré dans ſes connoiſſances, que quand l'on a commencé à les acquerir. De là viennent tant de ſectes différentes de Philoſophes, qui s'animent entre elles & ſe font la guerre impitoiablement les unes aux autres. Quelqu'un s'eſt étonné, qu'on eût vû tout enſemble dans Athenes ſoixante & douze ſectes de Philoſophes différens; mais c'eſt peu au prix de ce que nous apprenons de S. Auguſtin, que Marc Varron en avoit compté jusqu'à deux cens quatre-vint-huit, qui avoient toutes

des opinions diverſes ſur ce qui concernoit le Souverain Bien. Car comme Ciceron l'a fort bien prononcé, lors qu'on eſt une fois tombé d'accord dans la Philoſophie de ce qui conſtituë le Souverain Bien, toutes choſes y ſont faciles à ajuſter, *ſummo bono conſtituto in Philoſophia, conſtituta ſunt omnia.* Toute l'autorité, comme il ajoûte, de cette même Philoſophie conſiſte en ce point, de ſorte que ceux qui ſont diviſés en cela, & qui ont des ſentimens contraires là-deſſus, ſont inappointables dans tout le Syſteme de cette noble faculté, *qui de ſummo bono diſſentit, de tota Philoſophiæ ratione diſſentit.* Je ſai bien qu'on a voulu concilier tous ces chefs de parti, & prouver, que leurs termes & leurs façons de parler, pour diſſemblables qu'elles paroiſſent, peuvent ſignifier une même choſe avec une favorable interprétation. C'eſt ce qui fit coucher cet article à Jean Pic de la Mirande dans ſes Théſes, *Nullum eſt quæſitum naturale aut divinum, in quo Ariſtoteles & Plato ſenſu non conveniant, licèt verbis diſſentiant.* Mais c'eſt être ingénieux à ſe tromper ſoi-même d'en parler ainſi, comme les plus clair-voians l'ont ſoûtenu, & il me ſemble qu'on doit toûjours ſe ſouvenir d'une regle de droit rapportée par Servius

L. 5. de Fin.

en la Loi *Labeo* au titre du Digeste *de supellectile legata*, à cause que son autorité s'étend sur cette matiére dont nous parlons comme sur tous autres. La regle est telle : *Non ex opinionibus singulorum, sed ex communi usu nomina exaudiri oportet.*

Cependant l'on s'accorde si peu, que les noms même ont donné lieu à une secte ou hérésie, dans laquelle Occam, & un autre Rucelinus, chefs de ceux que l'on connoit par le titre de Nominaux ou de Terministes, protestèrent contre les Scotistes, que ce qu'on appelle *Universels* dans l'Ecole, n'étoient point des choses réelles & qui subsistassent véritablement, mais de purs termes, ou noms : fais & inventés à plaisir. Les Réaux ont eu beau remuër ciel & terre, & Louïs Onziéme faire donner Arrêt contre ces Nominaux l'an mille quatre cent soixante & treize, tous leurs écrits étant brûlés en suite, ils n'ont pas laissé de trouver des suppôts, le Pere Paul Servite entre autres leur donnant l'avantage sur leurs antagonistes, comme l'on peut voir dans le Livret de sa vie. Ainsi l'on a renvié non seulement sur la premiére Academie de Platon, mais l'on a porté les doutes encore plus loin que ne faisoit Arcesilas dans la moienne Academie, ni

Carneades & Clitomachus dans la troisiéme qui fût appellée la nouvelle, sans parler de la quatriéme de Philon, ni de la cinquiéme d'Antiochus. Et voiés jusqu'où l'esprit de l'homme est capable de se détraquer; Theodoret nous décrit un Carpocrates qui ne faisant point difficulté de maintenir, que toutes nos actions étoient indifférentes, parce que le bien & le mal dépendoit de la seule opinion des hommes, concluoit de là que la seule Foi nous sauvoit. O que la Sceptique Chrétienne joué excellemment son jeu en de semblables rencontres, où elle fait si à propos retrancher des doutes dont elle fait profession, tout ce qui est contraire à la pieté, & qui peut tant soit peu interesser nos autels! Pour le reste ne serons nous pas toûjours contraints d'avoüer, si nous avons quelque ingénuité, & quelque amour de la vérité, non seulement que nous ignorons ordinairement ce que nous pensions le mieux savoir, mais que nous réconnoissons tous les jours savoir plusieurs choses autant qu'elles peuvent être sçûës, que nous croions absolument ignorer, ou dont nous n'avions que de très légers soupçons. Nous naissons tous avec une raison obsédée des sentimens d'autrui qui nous sont insensiblement inspirés, *homines dedititii facti sunt,*

in unius ſententiam tanquam pedarii ſenatores coeunt, & la plûpart du tems toutes nos opinions ſe réglent par ce que nos Peres ont crû; n'y aiant que fort peu d'eſprits qui faſſent quelque diſcernement des choſes, en les conſidérant d'un œil qui affranchiſſe de toute prévention. Regardés, je vous ſupplie, la différence du jugement humain au fait des Livres, pour nous réſtraindre à ce ſeul exemple, & vous reconnoitrés, que les fantaiſies ne ſont pas moins partagées là-deſſus, qu'en tout le reſte qu'elles enviſagent chacune à ſa mode. Hippocrate, Ariſtote, Platon, entre les Grecs; Ciceron, Pline l'ainé, & Seneque, entre les auteurs Latins, ont tous des partiſans ſi particuliers, qu'ils ne peuvent ſouffrir, qu'on en compare quelqu'un à celui qui s'eſt rendu maitre de leur affection & de toute leur eſtime. Theodore Gaza ne fit point de difficulté de déclarer, il n'y a pas long-tems, que s'il eût eu le pouvoir de ſauver d'un embraſement général l'Ecrivain, dont il faiſoit le plus de cas, ç'auroit été ſans y héſiter le ſeul Plutarque de Chéronée, qu'il mettoit devant tous ceux qui ont laiſſé quelque ouvrage digne de l'immortalité.

Décendant un peu plus dans le particulier, les uns préferent à tous les Commentateurs

d'Ariſtote, cet Alexandre Aphrodiſée que les Grecs ont appellé par excellence l'Interpréte; les autres lui ôtent cette palme d'honneur, & l'adjugent à l'Arabe Averroës, que l'Ecole a ſurnommé par la même figure d'Antonomaſie le Commentateur; nonobſtant ſon impieté qui lui fit prononcer hautement, que ſortant de ce Monde il aimoit beaucoup mieux, que ſon ame allât avec tant d'excellens Philoſophes de la Gentilité, que parmi de miſérables Chrétiens qui paſſoient tous dans ſon eſprit aveuglé d'infidelité, pour des ignorans. C'eſt ainſi que la bonne ou mauvaiſe fortune d'un Livre dépend du génie de ſes Lecteurs, ſelon qu'ils ſont capables d'en juger, ou que leurs paſſions les dominent diverſement. *in Orat.* *Æſchini ne Demoſthenes quidem videtur Atticè dicere*, comme nous l'apprend Ciceron. Le dernier ſiécle a eu horreur de voir appeller à Cardan les Livres admirables de Pline ſur l'Hiſtoire naturelle, *libros Aſininos*, donnant par là une juſte occaſion à Scaliger de lui réprocher ſa ſottiſe, d'avoir parlé ainſi des ouvrages d'un homme de qui Domitius Nero avoit prononcé, que *theſauros ſcripſerat non libros.* En vérité ce n'eſt pas merveille qu'il ſe trouve des perſonnes, qui tantôt par paſſion, tantôt par aveuglement d'eſprit donnent des

jugemens si témeraires, puisque Suisset même le grand & le subtil *Calculator*, n'entendoit plus étant fort âgé ce qu'il avoit écrit autrefois, non plus que le Rhéteur Hermogene, reduits tout deux à pleurer leur malheur dans cette infirmité. Car si nous dévenons incapables de juger raisonnablement de nos propres compositions, que ne ferons-nous point quelquefois de celles des autres? Et de combien d'injustice ne pouvons-nous pas nous rendre coupables, entreprenant de censurer ce que nôtre seule animosité, ou nôtre peu d'intelligence, nous peuvent faire trouver mauvais? Qui se doit assûrer d'être en meilleure assiette d'esprit, que n'étoient ceux dont je viens de parler, puisque selon le mot de Démocrite, toute nôtre vie n'est qu'une infirmité d'esprit aussi bien que de corps, & une maladie qui nous fait souvent radoter, lors que nous pensons opiner le plus sensément. Il n'y a point d'ame si forte & si solide, qui ne soit sujette à de certains *altibaxos* dont l'Espagnol se raille si à propos, & à des foiblesses tout-à-fait merveilleuses, quoi qu'elle ne s'en apperçoive pas. Si l'ignorant connoissoit son ignorance, il ne seroit pas ignorant, comme l'observe fort bien le Gulistan. Jamais homme

ne crût marcher d'un pas plus ferme, ni être moins capable de broncher qu'Origene; cependant il a fait tant de fausses démarches, qu'on a convenu tout d'une voix de lui donner cet éloge à deux envers, *ubi bene, nemo meliùs; ubi malè, nemo pejus.* Mais il ne faut pas s'étonner de voir faillir qui que ce soit, puisque l'erreur est de l'appanage de nôtre humanité. L'on peut soûtenir au contraire, qu'il est comme nécessaire de se tromper quelquefois pour bien faire en suite, si cette maxime est vraie, *qui nunquam malè, nunquam benè.* Aristippe répliquoit gentiment, qu'il n'étoit pas honteux d'entrer chés une Courtisane, mais de n'en pouvoir sortir. Il est encore plus vrai, que le grand desavantage n'est pas de tomber en erreur, mais bien de ne pouvoir la reconnoitre, & de ne vouloir pas s'en départir; *Non enim parum cognosse, sed in parum cognito stultè & diu perseverasse, turpe est.* Un proverbe Arabe est de grande considération à l'égard d'Origene, & de tant d'autres excellens hommes qui se sont dévoyés comme lui, il porte que, *cùm errat eruditus, errat errore erudito.* O que leurs fautes sont dignes de grand respect!

Cicero 2. de Invent.

Certes nous serons d'ailleurs toûjours contraints de reconnoitre, que les Sciences ne

ſont pas bonnes pour toute ſorte d'eſprits ; ſi elles en poliſſent quelques-uns, elles en affoibliſſent mille autres, & leur Minerve diminuë tellement leurs nerfs ou leurs forces, ſelon ſon étymologie Latine, que toutes ces lettres acquiſes avec bien de la peine ne leur ſont pas plus utiles qu'à Palamedes celles qu'il avoit inventées avec beaucoup de ſpéculation & de travail. Leurs notions intellectuelles ſont autant de Demons qui les agitent. Combien voions-nous de perſonnes évaporées qui parlent Latin dans les ruës, & qu'on eſt contraint de loger en ſuite aux Petites Maiſons.

Philoſt. de vit. Apoll. l.3. cap. 6.

Quelqu'un n'a pas mal fait réflexion ſur ce que les arts méchaniques ſe perfectionnent tous les jours, tout au rebours des Arts Liberaux & des Sciences, qui ſemblent diminuer avec le tems, & perdre beaucoup de ce qu'on y a remarqué d'excellent presque dès leur naiſſance. Il en attribuë la cauſe à ce qu'aux premiers on ajoûte inceſſamment, & que les inventions de leurs profeſſeurs s'uniſſant & groſſiſſant ſans ſe porter préjudice, croiſſent en merite & ſe fortifient les unes les autres : Là où dans les Sciences la plûpart des Eſprits ne viſent qu'à détruire ce que ceux qui les ont précedés peuvent avoir éta-

Verulam. de augm. ſc.

bli ; où se soûmettant trop bassement à la réputation de quelque Auteur qu'ils respectent, comme nous voions que l'on fait au Prince du Lycée, à Hippocrate, ou à Euclide, ils succombent sous l'autorité de ces gens-là, & au lieu de s'élever, ne font que ramper, à la mode des eaux qui ne remontent jamais plus haut que leur source. Ainsi les canaux qu'avoit ouverts Democrite, servirent bien à l'arrosement des jardins d'Epicure, pour en parler comme fait Ciceron, mais ne permirent pas à ce Philosophe voluptueux de mettre son raisonnement au dessus de celui de Democrite ; non plus qu'il n'est pas au pouvoir de ceux qui, pour user encore des termes de cet Orateur Romain, *in una philosophia quasi tabernaculum vitæ suæ collocarunt*, d'obtenir les premiers rangs dans leur profession. Il est impossible je ne dirai pas de dévancer, mais seulement d'aller du pair avec celui que vous ne faites que suivre pas à pas. *Eum nemo potest æquare, cujus vestigiis sibi utique insistendum putat; necesse est enim semper sit posterior qui sequitur.* Cependant, ajoûte Quintilien au texte que je rapporte, il est quelquefois plus facile de faire davantage qu'un autre, que de l'imiter simplement, *plerumque facilius est plus facere*

L. 3. de Invent.

Quintil. 10. instit. cap. 2.

quàm idem. Quoi qu'il en ſoit, je tiens qu'il ſeroit plus avantageux à pluſieurs perſonnes ſtudieuſes de ſuivre leur inſtinct, s'ils le tiennent d'une heureuſe naiſſance, que de ſe laiſſer gourmander par des ſciences qui les aſſerviſſent, & qui leur ſont comme un baton trop péſant dans la main, plus propre à donner la Loi au bras qui le tient, qu'à la recevoir de lui. *Illud adjungo*, dit ce grand homme que je ne me laſſe jamais de citer, *ſæpius ad laudem atque virtutem naturam ſine doctrina, quàm ſine natura valuiſſe doctrinam.* *Cic. pr. Arch. poët.*

Mais vous craindriés peut-être de ne pouvoir pas ſans cette doctrine acquiſe, vous démêler des difficultés qui vous ſeront propoſées par ceux qui en ſont parade dans toutes leurs conteſtations, & qui jettent par ſon moien du ſable aux yeux des gens qui ont affaire à eux. C'eſt pourtant une vaine crainte à l'égard des bons Eſprits,

Queis meliore luto finxit præcordia Titan.

Il y a mille choſes qu'ils ſauront bien nier & rejetter avec mépris, encore qu'ils ne puiſſent pas s'en démêler par les regles de l'Ecole: De même qu'on ſe rit des Bâteleurs qui tâchent à nous tromper, bien qu'on ne ſache pas toute la ſubtilité de leurs tours de paſſe-paſſe. Je vous exhorte néanmoins à n'être pas ſur ce

prétexte dans le mépris de la chose du Monde qui nous approche le plus près de la Divinité, comme fait la science, en nous distinguant du reste des animaux. L'on est porté presque naturellement à ce mépris, selon l'observation de S. Augustin, parce qu'on n'apprend & ne devient savant qu'avec peine & beaucoup de travail, au lieu qu'on oublie facilement, & qu'on demeure dans l'ignorance sans s'alambiquer le cerveau. *Cum labore meminimus, sine labore obliviscimur; cum labore discimus, sine labore nescimus; cum labore strenui, sine labore inertes sumus.* Ne devenons pas honteusement du nombre de ces fainéans, qu'on régarde comme un poids inutile sur la terre qui les porte.

L. 22. de civit. Dei c. 22.

DOUZIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
De L'Ame.

CET autel consacré à l'amour que Pausanias nous représente à l'entrée de l'Academie, où les Philosophes d'Athenes avoient accoûtumé de se rendre, leur étoit sans doute d'une grande instruction. Il les avertissoit

de la bien-veillance qu'ils étoient obligés d'avoir les uns pour les autres, leurs conférences devant toûjours se passer avec douceur, & hors de ces contestations pleines d'animosité qui partagent souvent avec trop de ressentiment les esprits, & leur impriment je ne sai quelle aversion pleine d'amertume & fort contraire à l'amitié. Toutes professions éprouvent cet inconvenient aussi bien que la Philosophie. Nous voions regner des dissensions pleines d'opiniâtreté, non seulement dans la Médecine au préjudice de nos vies; mais dans la Théologie même au grand scandale souvent de la Réligion. N'en peut-on pas dire autant de la Jurisprudence, où tout est revoqué en doute; nos Palais n'étant pas moins divisés entre ceux qui administrent la justice, que l'étoient sous Auguste & Tibere les Jurisconsultes, partagés en deux bandes de Proculiens & de Sabiniens, dont les disputes fâcheuses & ruineuses au public durèrent plus de trois cens ans. Ceux qui leur ont succedé ne sont pas moins à craindre. Cela m'oblige à prononcer hardiment, que particuliérement dans la Philosophie le souverain reméde contre ces eaux de contradiction, c'est sans doute la suspension sceptique qui fournit les belles voix de l'Epoque. Avec elles l'on n'est jamais re-

duit à de honteuſes rétractations, parce qu'en ſe démêlant accortement de toutes les diſputes des plus importuns Dogmatiques, l'on demeure dans une Aphaſie qui laiſſe la liberté de changer d'avis, autant de fois qu'on le juge à propos. Pourquoi ne le feroit-on pas, ſi dans l'acatalepſie ou incomprehenſibilité de toutes choſes, l'on a tous les jours de nouvelles notions, qui ſont paroitre les objets de l'ame tout autres qu'on ne les avoit remarqués auparavant. Nous admirons aujourd'hui des effets, & nous leur aſſignons des cauſes, dont nous nous moquerons le lendemain, accuſant nôtre ignorance de les avoir ſi mal enviſagés la premiére fois. Et bien ſouvent une troiſiéme ou quatriéme vuë nous oblige à prendre quelque nouveau parti, avec condamnation & raillerie de toutes les vrai-ſemblances précedentes, nous tenant à la derniére, jusqu'à ce qu'il s'en préſente une meilleure, c'eſt à dire qui nous paroiſſe alors plus recévable. Quand le Poëte Latin a mis la félicité humaine à connoitre les cauſes véritables des choſes,

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,

il nous a plus éloignés de cette félicité, que les Philoſophes les plus auſtéres n'ont pas fait. Car qui eſt ce qui ſe peut aſſûrer d'avoir bien

ren-

rencontré ſur une matiére ſi douteuſe, pour ne rien dire de nôtre incapacité naturelle à la bien pénétrer. La plûpart du tems quand nous penſons y avoir le mieux rencontré, nous y avons auſſi peu réüſſi que cette folle domeſtique de Seneque au ſujet de ſes yeux mourans. Ne voiant presque plus goutte à cauſe de ſon âge, elle accuſoit le Soleil de ce defaut, ſoutenant qu'il n'étoit plus ſi lumineux, ni ſi bien éclairant qu'il avoit été autrefois. Nôtre cécité ſpirituelle n'eſt bien ſouvent pas moindre qu'étoit la ſienne. Cent fauſſes raiſons que l'Eſpagnol nomme joliment *ſinrazones* offusquent nôtre propre raiſon; & mille anticipations d'eſprit, ou préſuppoſitions trompeuſes, regentent de telle ſorte nôtre jugement, qu'on ne ſauroit trop ſe défier de tout ce qu'il décide, ni trop ſe précautionner contre nous-mêmes, en prenant pour un Oracle ce couplet de nos voiſins,

De las coſas mas ſeguras
La mas ſegura es dudar.

Mais d'où peut venir, que nos ames étant toutes d'une même trempe, & toutes immortelles comme procedant ſelon nous d'un ſouffle de la Divinité, elles ſont néanmoins ſi ſujettes à tant de diverſes bizarreries, qui n'ont ni fondement certain, ni aucun rapport entre

elles digne d'être eſtimé ? Je ne veux pas là-deſſus vous entretenir de milles choſes que j'ai conſidérées dans mon Traité de l'immortalité de l'Ame, me contentant de vous dire dans l'opinion commune de l'Ecole, que cette Ame, pendant qu'elle nous informe, n'agiſſant que par les organes du corps, & ſes notions étant dépendantes de la contemplation des phantômes qui tiennent de la matiére, ce n'eſt pas merveille, que nos divers temperamens cauſent la varieté de nos penſées, & que nos raiſonnemens ſoient ſi différens entre eux. En effet chacun peut s'appercevoir, qu'à cauſe de cette copulation ſi étroite des deux parties qui nous compoſent, l'Ame a en quelque facon ſes maladies auſſi bien que le corps, & que les plus forts eſprits ont des foibleſſes dont ils ne ſauroient d'eux-mêmes s'exemter. Les atrabilaires ont leurs viſions funeſtes, les bilieux leurs emportemens, & les autres complexions ſont ſoûmiſes chacune aux infirmités qui lui ſont propres. Toutes les viſions du Maboya ou des Diables qui épouvantent ſi fort les Americains, ne procédent, comme l'a fort bien obſervé l'Hiſtoire des Antilles, que de la groſſeur de Rate dont ſont affligés presque tous ces Sauvages, ce qui leur cauſe des ſonges affreux, où ils croient voir le ma-

lin eſprit, aſſûrant à leur réveil, qu'il les a cruellement battus.

Or il ne faut pas ſur de ſemblables conſidérations tomber dans l'erreur de ceux qui ont fait l'Ame humaine corporelle. Quelques-uns ont oſé l'imputer à S. Hilaire ; à cauſe qu'il a écrit dans ſon Commentaire ſur S. Matthieu, *Nihil eſt quod non in ſubſtantia ſua, & creatione, corporeum ſit*; ajoûtant un peu après, *nam & animarum ſpecies, ſive obtinentium corpora, ſive corporibus exulantium, corpoream tamen naturæ ſuæ ſubſtantiam ſortiuntur, quia omne quod creatum eſt, in aliquo ſit neceſſe eſt.* L'on allegue encore le ſecond Concile de Nicée, dont les Peres laiſſèrent dire à Jean Evêque de Theſſalonie ſans le reprendre, que les Anges, les Archanges, & nos Ames même pour être intellectuelles, n'étoient pas pour cela reputées par l'Egliſe exemte de corps, mais que le leur ſe trouvant très ſimple & très ſubtil, comme aërien, ou ignée, ne paroiſſoit pas; ſurquoi il établit cet axiome, *Nemo vel Angelos, vel Dæmones, vel animas dixerit incorporeas.* Jamais pourtant l'Egliſe entiére n'a été d'un ſentiment ſi déterminé, encore qu'elle ait ſouffert, qu'on enſeignât quelquefois, qu'il n'y avoit point d'Etre ſi pur, & ſi exemt de matiere, qui

comparé à Dieu ne parût grossier & comme corporel. Cependant vous remarquerés, que beaucoup de ceux mêmes qui ont crû l'Ame mortelle, tels que ces Hérétiques Arabes dont parle Eusebe au sixiéme Livre de son Histoire Ecclesiastique, ne laissoient pas d'être persuadés, qu'encore qu'elle perit entiérement avec le corps, elle devoit être ressuscitée avec lui au jour de la Résurrection universelle, parce que Dieu y rétabliroit l'esprit & la chair. Un Theologien fort hardi a prononcé il n'y a pas long-tems, que cette immortalité de l'Ame étoit la chose la plus universellement reçûe, & la plus foiblement prouvée ; où je veux croire, qu'il la faisoit absolument dépendre de la Foi, aussi bien que le Cardinal Caietan, & assés d'autres qui ont été de semblable opinion. Et quelque savant Réligieux a maintenu depuis, que c'étoit une consequence trompeuse de dire, que tout ce qui étoit spirituel fût immortel, vû qu'il demeuroit constant, que la Grace qui est si spirituelle, perissoit par le peché mortel. Mais enfin les plus grossiers des hommes jusqu'aux Galibis de la Cayane, ont été trouvés tenant par leur seule lumiere naturelle l'Ame immortelle, & ne doutant point, qu'aprés leur mort ils ne montassent en haut vers le Ciel. A la vérité ils

Cap. 30.

P. Mersenne.

étoient auſſi dans la créance de cette transmigration des Ames, ou de cette metempſycoſe de Pythagore que Tertullien nomme *recidivatum animæ*. C'eſt pourquoi ils ne vouloient point manger du Lamantin, ni de ces autres gros poiſſons dont ils abondent, à cauſe que leurs plus proches parens pouvoient être entrés dedans à leur décés, & les informer. Les Rélations de l'Inde Orientale font voir, que cette opinion d'une Palingeneſie, ou régeneration, eſt étenduë par tout le monde. Et les Lettres des Peres Jeſuites de l'année mille ſix cens trente-ſix, nous apprennent, que les Hurons voiſins de notre Canada, croient qu'à la mort l'Ame humaine ſe change en Tourterelle, ou, ce qui eſt le plus communément crû, qu'elle s'éleve & ſe retire droit au village des Ames.

Voilà aſſés de choſes dont je ne penſe pas m'être expliqué ailleurs. Que ſi vous voulés que je pourſuive encore ce théme, contre ma premiére intention, je puis vous rapporter des extravagances qui ne cedent point en ceci ni à celles des Phantaſiaſtes ſous l'Empereur Juſtinien, ni aux réveries des Acephales ſous le Pape Leon premier. Afin de me réſtreindre à peu, je vous réciterai deux ou trois viſions ſingulieres & bizarres d'Auteurs de la

premiére claſſe, & qui méritent d'ailleurs le plus de reſpect. Marc Antonin veut au quatriéme Livre qu'il nous a laiſſé de ſa propre vie, que comme nos corps ne ſe réduiſent jamais au néant, mais ſe changent dans la terre en d'autres qu'ils engendrent, & font place à de nouveaux cadavres, qui ne rempliſſent jamais par ce moien les entrailles de leur Mere commune la Terre ; nos Ames de même quittant leur démeure corporelle s'élévent en l'air d'où elles ſont parties, & après un peu de ſejour qui leur donne une autre diſpoſition, & une inclination nouvelle, elles s'uniſſent à cette Ame Univerſelle qui eſt la ſource de toutes les Ames, & ſe font ſucceſſivement place de la ſorte les unes aux autres, par des générations continuelles où elles ſont emploiées. Origine, l'une des plus éclatantes lumieres de la Grece Chrétienne, s'imagina, & après lui ceux qu'on nomma Origeniſtes ſuivirent ce Dogme, que nos Eſprits dans leur premiére démeure au Ciel offenſèrent Dieu auſſi bien que les Anges rébelles, s'étant laſſés d'une continuelle contemplation de la Divinité, & s'étant comme refroidis de l'amour de Dieu, ce qui leur acquit dans cette froideur le nom Grec de ψυχάς. Il ajoûta que le Souverain Etre, pour les punir d'un ſi

grand crime, les fit entrer chacun dans un corps humain comme dans une fâcheuſe priſon; d'où vient que le corps eſt appellé σῶμα, *quaſi* σῆμα, *id eſt vinculum*, à cauſe qu'ils y ont été attachés par ce lien materiel qui les maitriſe. Cette clôture ou priſon me fait ſouvenir de ce que nous liſons dans le cinquiéme Livre des Tapiſſeries de Clement Alexandrin, que ſelon l'Epicurien Metrodore nôtre Ame étoit attachée au corps comme une huitre dans ſa coquille. Se peut-il rien concevoir de plus viſionnaire, &, ſi l'on peut emploier ce terme, de plus cérébrin, que ce qu'ont oſé proférer de ſi grands perſonnages ſur la matiére qui nous ſert d'entretien. Pour montrer à combien de penſées différentes elle a été ſujette de tout tems, rien ne nous peut mieux expliquer cette varieté, & par conſequent l'incertitude de ce qu'on en peut déterminer, que les diverſes & ſouvent contraires définitions de l'Ame que les plus rénommés Philoſophes nous ont données. Macrobe a pris la peine de les recueillir le plus ſuccinctement qu'il ſe peut faire, dans le Chapitre quatorziéme de ſon premier Livre ſur le ſonge de Scipion, que Ciceron avoit ſi bien repréſenté au ſixiéme Livre de ſa République, dont la perte fait pleurer tant de ſa-

vans. Je rapporterai ici le propre texte de ce digne Commentateur, par ce qu'il s'est plû à le rendre très instructif en peu de paroles, que je ne traduirai point en nôtre langue, la Latine vous étant assés connuë, & encore de peur de vous ennuyer. *Non ab re est, ut hæc de anima disputatio, in fine sententias omnium qui de anima videntur pronuntiasse, contineat. Plato dixit animam, essentiam se moventem: Xenocrates, numerum se moventem: Aristoteles, ἐντελέχειαν: Pythagoras, & Philolaus, harmoniam: Possidonius, ideam: Asclepiades, quinque sensuum exercitium sibi consonum: Hippocrates, spiritum tenuem per corpus omne dispersum: Heraclitus Ponticus, lucem: Heraclitus Physicus, scintillam stellaris essentiæ: Xenon, concretum corpori spiritum: Democritus, spiritum insertum atomis, hac facultate motus, ut corpus illi omne sit pervium: Critolaüs Peripateticus, constare eam de quinta essentia: Hipparchus, ignem: Anaximenes, aëra: Empedocles, & Critias, sanguinem: Parmenides, ex terra & igne: Xenophanes, ex terra & aqua: Boëthus, ex aëre & igne: Epicurus, speciem ex igne & aëre & spiritu mistam. Obtinuit tamen, non minùs de incorporalitate ejus, quàm de immortalite sententia.* Jugés, si l'esprit humain peut démeurer content là-dessus, s'il pese tant de

divers ſentimens, & s'il conſidére attentivement ce qui ſe peut dire ſur chacun. Cardan qui a fait un Traité de l'immortalité de l'Ame, ſe développe, ſelon ſa coûtume aſſés charlatane, de tout cet embarras, en proteſtant, que le Deſtin, & des avis d'en haut l'empêchent de ſe déclarer, & de dire ſon ſentiment ſur le fait de cette immortalité. *De immortalitate plura ſcribere, fato,* dit-il, *& monitis prohibemur.* Ajoûtant quelque tems aprés, qu'il eſt contraint par la même voie, de ne paſſer pas plus avant qu'il fait, *non obſcuris admonitionibus multa prætermittere coactus ſum.* Cependant il y a eu un nombre infini d'autres opinions que celles dont Macrobe s'eſt ſouvenu, qui peuvent bien embroüiller & inquiéter les plus ſubtiles Ames, ſi elles veulent entrer en diſcution de ce qu'elles ſont. Plutarque nous a donné connoiſſance de quelques-unes de ces phantaiſies, au quatriéme Livre des cinq qu'il a faits touchant les opinions des Philoſophes. Et dans ſes queſtions Platoniques il ſe contrarie attribuant à Platon ce Dogme, que l'Ame eſt une partie de Dieu, *non ab ipſo facta, ſed de ipſo, & ex ipſo extans.* Un nombre innombrable de queſtions ſe forment tous les jours dans l'Ecole, où les plus excellens eſprits ſe trouvent

bien empêchés à prendre parti ſur cette matiére. Ariſtote s'étoit contenté de dire en paſſant, au Chapitre quatorziéme du ſecond Livre de ſa Rhétorique, que la force de nos corps paroiſſoit depuis la trentiéme jusqu'à la trente-cinquiéme année, & celle de l'eſprit environ la quarante-neuviéme. Le médecin Eſpagnol Huarte ajoûte dogmatiquement à cela dans ſon Examen des Eſprits, qu'il ne faut déférer à ce qu'ont écrit les Auteurs à l'égard du tems que leurs compoſitions ont été faites, qui pour être bonnes doivent avoir été produites depuis l'âge de trente-trois ans jusqu'à cinquante; de façon qu'à ſon dire les ouvrages qui ont précedé ou ſuivi ces termes qu'il a préſcrit, ne doivent être de nulle conſidération. Sans mentir l'homme eſt bien hardi à faire paroitre toutes ſes réveries. Il y en a qui ſe rébutent abſolument des Eſprits tardifs, croiant que les bons doivent faire ſentir leur pointe comme l'épine en naiſſant. Selon cette maxime, S. Thomas fût mépriſé d'abord par ſes condiſciples qui le nommoient *bovem mutum*, jusqu'à ce que Albert le Grand leur Précepteur commun rendit cet Oracle de lui, qu'un tel Bœuf mugiroit ſi haut un jour, que tout le monde literaire s'en étonneroit, *bovem illum aliquando maximo mugitu mundum*

literarium intonaturum. Xénocrate parut encore d'eſprit ſi tardif d'abord, que Platon même dont il étoit diſciple, le nommoit l'Ane, comme nous l'apprenons de Diogenes Laërtius ; ſi réüſſit-il un très élévé & très excellent Philoſophe. Cleanthe n'eût pas ſes commencemens plus loüables, dont la fin fût la même que celle de Xénocrate. On peut oppoſer à cela ce qu'Aulu-Gelle rapporte de Démocrite, qui voiant Protagore jeune garçon porter dans la ville d'Abdére d'où ils étoient tous deux, un fagot de buchettes induſtrieuſement arrangées par un ordre presque Géometrique, jugea de lui ſi avantageuſement, qu'il en fit dès l'heure ſon domeſtique, & le rendit en ſuite un grand perſonnage. Tant il eſt vrai que la plus tendre jeuneſſe peut donner des indices certains de bon eſprit.

L'heure qu'il eſt m'oblige à ne vous pas arrêter plus long-tems, ſinon pour vous réciter une petite hiſtoriette, que vous pourrés voir plus étenduë au cinquiéme Livre des Annales de Baronius, & qui fait pour l'établiſſement de l'immortalité de l'Ame. Marſile Ficin, & un Michel Mercator ſe promirent reciproquement, que le premier d'eux qui mourroit, viendroit dire à l'autre ce qui étoit de

cette immortalité dont ils s'étoient fort entretenus. Or il en arriva autrement qu'entre moi & le feu savant Pere Baranzan, qui après une pareille promesse étant décédé à Montargis, ne me vint donner aucune instruction, comme je l'ai fait entendre ailleurs. Car Ficin absent de son ami étant mort le premier, le conte porte, qu'il vint à cheval dire à Mercator ces paroles formelles, *O Michaël, ô Michaël, vera sunt illa :* Et il se vérifia, que Mercator comprenant fort bien qu'il vouloit lui donner à entendre, que l'immortalité de nos Ames dont ils avoient douté, étoit très certaine, cette apparition étoit arrivée à la même heure que Ficin se trouva mort à Florence. Les Esprits errans d'Epimenides, d'Hermotimus, & d'Aristée, qui s'absentoient & révenoient habiter leurs corps, confirmeroient la même doctrine, si ces narrations avoient plus de vrai-semblance qu'elles n'ont. Tenons de la Foi cet important article, comme les autres qui sont, humainement parlant, au dessus de nôtre portée. Nous imiterons en cela celui dont on a dit,

Tr. de l'immort. de l'Ame.

Hic stupor est Mundi, qui scibile discutit omne ;

Card. Caietan.

& nous aurons pour garans de nôtre modestie les plus considérables Théologiens en pieté & en doctrine.

TREIZIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

De l'Amitié.

Les meilleures vies ont tant de mauvaises heures, & celles qui se passent le plus doucement sont mêlées de tant d'amertumes, que de mettre le Souverain Bien dans la volupté, de quelque façon qu'on la prenne, c'est déclarer, que personne n'est capable de le posseder en ce Monde. Aussi n'a-t-on pas convenu de cette félicité voluptueuse, & l'on peut voir dans un Chapitre du neuviéme Livre des Nuits Attiques, que les Philosophes ne se sont jamais accordés là-dessus: puisqu'au contraire quelques-uns ont mis le souverain mal dans cette même volupté; & que d'autres ont soûtenu, qu'on la devoit tenir pour indifférente. Tant y a que les joies, les plaisirs, & les contentemens que nous pouvons goûter, consistent ou en des actions présentes, ou en la mémoire de celles qui sont passées, ou dans l'esperance des futures, dont nous nous repaissons agréablement. Cette derniére ne nous quitte jamais, ce qui l'a fait nommer la douce mere nourrice des Vieil-

Arist. l. 7. Phys. cap. 3.

lards. Les plaiſirs de la mémoire ont été préférés par quelques-uns à tous les autres, par des raiſons que nous avons expoſées ailleurs. Et pour ceux qu'on nomme préſens, qui devroient ce ſemble l'emporter ſur tous les autres, ils ont ſi peu de conſiſtance, & ſi peu de réalité, qu'à les bien examiner, ils ne peuvent paſſer que pour un petit agrément qui accompagne nos opérations, afin de nous faire agir plus volontiers; comme l'on aſſaiſonne les vivres avec quelque grain de ſel peu eſtimable de lui-même, pour nous les faire avaler avec plus de ſatisfaction. Que ſi nous conſidérons ſeparément les voluptés du corps, nous trouverons qu'elles aboutiſſent toutes à des replétions, ou à des évacuations naturelles, dont nous ne devons pas faire grand cas, ſi nous en voulons juger ſainement; mais à la vérité il faut parler tout autrement de ce qui touche l'eſprit. Il a ſes replétions quand il ſe pourvoit de connoiſſances qui lui fourniſſent des joies inconcevables, & telles qu'on ne ſe peut pas imaginer, que les Eſſences d'enhaut en puiſſent avoir de plus pures. Et pour ce qui concerne ſes évacuations intellectuelles, elles paſſent en dignité, & en ſolide volupté les corporelles qui dépendent de la matiére & des ſens, à proportion

de ce que ces mêmes ſens ſont inférieurs à l'entendement. Quel plus grand contentement que de produire hors de nous par un écoulement ſpirituel ce qui peut ſervir d'inſtruction à tout le Genre humain ! Et quelle ſatisfaction intérieure plus tendre, que de rendre par ce moien à ceux qui viendront après nous, le même bien-fait, que nous reconnoiſſons avoir reçû des grands hommes qui nous ont précédé !

Or puisque les contentemens ſpirituels ne ſe goûtent nulle part ſi parfaitement que dans l'amitié, ſans laquelle il n'y a point de douceur conſidérable dans la vie ; non plus que de belles journées ſans la lumiére du Soleil, que ceux-là ſemblent ôter du Monde, ſelon la penſée d'un Ancien, qui en banniſſent l'amitié ; entretenons nous un peu d'un object ſi agréable. Ciceron a nommé les Amis ſur ce fondement, *optimam & pulcherrimam vitæ ſupellectilem.* *in Lælio.* Il ne croit pas que l'Eau, le Feu, & l'Air, ſoient de plus grand ni de plus agréable uſage par tout, que l'amitié, qu'on peut appeller le cinquiéme Element de la vie : *Non aqua, non igni, non aëre, ut aiunt, pluribus locis utimur, quàm Amicitia.* En effet les honneurs ſont regardés, & les richeſſes conſidérées par pluſieurs perſonnes,

comme des choses dont l'on se peut passer, quoi qu'elles soient pleines d'ostentation: Et la vertu même est méprisée par assés de gens, qui la croient une autre chose vaine tout-à-fait,

Te colui, virtus, ut rem, ast tu nomen inane es.

Il n'y a que la seule amitié que tout le monde respecte, & que les plus grands Tyrans, tels que celui de Sicile, ont recherchée avec empressement. *Una est enim Amicitia in rebus humanis, de cujus utilitate omnes uno ore consentiunt, quamquam à multis ipsa Virtus contemnitur, & vendicatio quædam atque ostentatio esse dicitur.* Les Poëtes n'ont pas été d'un sentiment différent de celui des Orateurs, puisqu'Horace a protesté, qu'il ne savoit rien qu'il voulût comparer à l'utilité & à la douceur d'un Ami,

Sat. 5. l. 1. *Nil ego contulerim jucundo sanus amico:*

2. de rem. Am. Et quand Ovide conseille de s'acquerir toûjours un Pilade qui eût le même soin de nous, que celui-là en avoit d'Oreste,

Semper habe Piladen aliquen qui curet Orestem,

il a donné le même précepte qu'a fait l'Ecclesiaste en ces termes, *Cap. 4.* *Væ soli, quia cùm ceciderit, non habet sublevantem se.* Mais quoique nous tombions d'accord de l'excellence de l'amitié qui se contracte principalement par

la

la reſſemblance des mœurs, quand elles ſe trouvent également loüables en deux perſonnes différentes d'ailleurs: Et bien que nous diviſions avec le grand Auteur des Devoirs de la vie, *Nihil amabilius, nec copulatius, quàm morum ſimilitudo bonorum;* & avec Laberius,

Cic. l. 1. de offic.

Conjunctio animi maxima eſt cognatio;

où rencontrerons-nous ce vrai ami, auſſi peu trouvable que l'Or à vint-quatre carats, & qui n'eſt pas moins difficile à connoitre qu'à trouver? D'ailleurs nous prenons plaiſir ſouvent à réchercher la correſpondance de certaines perſonnes d'inclination aſſés contraires aux nôtres, & à nous apprivoiſer avec elles, en quoi on peut ſoûtenir, que nous ne faiſons qu'imiter la Nature, puiſqu'en effet la contrariéte des Elemens n'empêche pas, qu'ils ne s'uniſſent pour compoſer ce beau Tout de l'Univers. La Terre comme ſeche n'aime rien tant que l'humidité de l'Eau, cette diverſité, au lieu d'y mettre la diſcorde, les portant à une jonction très étroite. Les Vents ſont oppoſés les uns aux autres; ſi eſt-ce, que la Mythologie des Anciens nous les repréſente comme freres qui ſe rétirent tous en même lieu. Et les doigts de la main pour n'avoir

rien de ſemblable, ne laiſſent pas de s'accorder fort bien dans leurs communes opérations.

Mais qui penſés-vous qui ait le plus de beſoin d'amis, d'un homme que la Fortune oblige de ſes plus grandes ſaveurs, ou d'un autre qu'elle perſecute, & qui eſt tombé dans ſa disgrace. Ce dernier ſans doute en a grand beſoin, pour être aidé dans mille néceſſités, où il ne peut de lui-même remédier. L'heureux auſſi ſe trouvera presque ſans action, s'il n'a un ſujet ſur qui exercer amiablement ſes bien-faits, & ſa liberalité, demeurant ſans cet éclatant & agréable emploi, perdra merveilleuſement de ſon luſtre, ce qui peut rendre ſa félicité beaucoup moindre. C'eſt ce qui m'a fait toûjours fort eſtimer les termes de celui, qui acceptant une gratification, dit gentiment à ſon bien-faiteur, *præbebo me exercendæ liberalitatis tuæ capacem materiam.* Quoi qu'il en ſoit, Ariſtote s'eſt propoſé à lui-même cette queſtion, & je vous renvoie à ſa déciſion au Chapitre onziéme du neuviéme Livre de ſes Morales à Nicomachus. La félicité de l'un peut grandement s'augmenter en faiſant part à ſon ami; mais il me ſemble, que les adverſités de l'autre rendent ſa condition bien plus néceſſiteuſe du ſecours des amis, pourvû qu'ils ne ſoient pas comme ceux de

Job, qui au lieu d'aſſiſtance ſe contentoient de lui faire des reprimandes.

Le même Philoſophe avance ailleurs une autre queſtion, s'il eſt plus beau & plus avantageux d'aimer, que d'être aimé. Car ſi nous donnons à l'action toutes les prérogatives qu'elle doit avoir ſur ce qui en eſt dépourvû, il faudra avoüer, que l'Amant en ce qu'il agit, eſt beaucoup plus eſtimable, que celui qui ſouffre ſimplement d'être aimé. L'on reconnoit de même dans l'Ecole, qu'il y a bien plus de dignité à connoitre qu'à être connu. Outre que les choſes même inanimées peuvent être connuës & aimées, quoi qu'elles ne puiſſent ni connoitre ni aimer; ce qui rend manifeſte le mérite de celui qui aime, & qui a tant de ſuperiorité ſur la perſonne aimée. Cependant la plûpart du monde, ajoûte Ariſtote, par un point d'honneur mal entendu, préfére d'être aimé à l'aimer, s'imaginant, qu'on n'eſt jamais aimé par d'autres, qu'à cauſe qu'on excelle par deſſus eux aux choſes qui régardent ou le plaiſir, où l'honnêteté, ou ce qui eſt utile, qui ſont les trois ſeuls motifs qui nous portent à quelque action que ce ſoit. Et néanmoins l'on demeure d'accord, qu'il n'eſt pas ſi honorable de recevoir un bien-fait, que de le conférer; or

qui peut douter, que celui qui ſe porte à aimer, ne ſoit à cet égard le bienſaiteur, & par conſequent plus à priſer que celui qui eſt aimé, & qui comme tel ne tient lieu que de patient.

Il n'y a guéres d'axiomes plus univerſellement reçûs au ſujet de l'amitié, que celui qui maintient, qu'elle a beſoin d'être cultivée par de fréquentes viſites, & qu'une longue abſence, nommée par Ariſtote χρόνιος ἀπȣσία, eſt le plus puiſſant Expedient de tous ceux qui ſont capables de la ruiner. Il ſe ſouvient pour cela en divers lieux d'un vers qui porte, qu'une de ces longues abſences a ſouvent anéanti une infinité d'amitiés qu'on croioit fort bien fondées,

πολλὰς δὴ φιλίας ἀπροσηγορία διέλυσεν,
Sæpe amator viſus eſt per longa ſilentia ſolvi.

Cela néanmoins ne ſe trouve véritable qu'aux amitiés vulgaires; les autres qui ont jetté de fortes & profondes racines, ſont à l'épreuve du tems & de l'éloignement; témoin la plus célébre de toutes que l'antiquité a ſi bien prônée entre Caſtor & Pollux qui ne ſe rencontrent jamais enſemble. Car quoi que la narration en ſoit fabuleuſe, ſi eſt-ce qu'outre le ſens Aſtronomique, on en tire cette moralité, que ce n'eſt pas la ſimple vuë qui nour-

rit & entretient les plus ſolides amitiés, mais que la bonne intelligence, & les bons offices, que l'abſence n'empêche pas, ſont ceux qui tiennent toûjours en vigueur l'inclination que de vrais amis ont l'un pour l'autre, ſans que l'oubli puiſſe y apporter le moindre préjudice.

Je ſai bien qu'on a voulu faire diſtinction entre l'amour propre, & l'amour de ſoi-même; mais laiſſant cela à part puisque nous l'avons expliqué ailleurs, je ne puis comprendre, qu'on ait pû établir cette Philavtie des Grecs comme une eſpece d'amitié, vû qu'il n'y en a point qui ne requiére pour ſon établiſſement deux parties fort diſtinctes, l'une qui aime, & l'autre qui ſoit aimée; ce qui ne ſe trouve pas au ſujet que nous diſons, où une ſeule perſonne eſt l'amant & l'aimé. L'on nous a dépeint cette ſorte d'affection déréglée, & qu'on peut nommer monſtreuſe, en la perſonne d'un Eutelidas dont Plutarque parle, & plus préciſément encore en celle de Narciſſe, puisqu'on veut qu'ils ſoient demeurés tous deux charmés de leur propre figure, en ſe régardant dans une eau qui fût le miroir fatal où ils rencontrèrent la fin auſſi bien que la naiſſance d'une ſi étrange inclination. Je me ſouviens pourtant d'avoir lû dans Pau-

ſanias, que ce fameux Narciſſe n'étoit nullement amoureux de ſon propre viſage, mais qu'aiant perdu ſa ſœur gemelle, qu'il aimoit auſſi tendrement qu'elle lui reſſembloit parfaitement, il prenoit plaiſir à ſe coiffer comme elle, & à ſe contempler dans une fontaine, où ſon imagination troublée lui perſuadoit, qu'il voioit cette chere ſœur. La Mythologie néanmoins récite d'une autre façon cet évenement, quand elle l'explique, en l'appliquant à de certains eſprits qui s'eſtiment tant, que par un mépris des autres ils ſe rendent ſolitaires comme Narciſſe, & s'adorans eux-mêmes ne converſent qu'avec des Echos, c'eſt à dire des flatteurs & des complaiſans qui achevent de les perdre dans leur vanité. Ajoûtons qu'ordinairement cela ſe paſſe ſans vouloir déférer à d'autres Nymphes qui crioient à Narciſſe, ſi le texte de Suidas en doit être crû, ce vers ſenaire,

> πολλοὶ σε τοι μισοῦσιν, ἐὰν σαυτὸν φιλῇς.
>
> *Multi te profectò odio perſequentur, ſi teipſum amaris.*

Or quoique ces vains Eutelides, Pigmalions, & Narciſſes ſoient dignes d'une grande riſée, je ne puis m'empêcher de vous avoüer, qu'il y a d'autres perſonnes que je ne trouve pas

moins ridicules, quand je les confidére, qui s'imaginent que tous leurs defauts pour grands qu'ils foient, fe trouvent abfolument à couvert des yeux du refte du monde, pourvû qu'ils n'y portent jamais les leurs. Ceux de cette derniére humeur reffemblent à ces folles Perdris qui mettant la tête fous leurs ailes, fe perfuadent qu'elles ne font vuës de qui que ce foit, parce qu'elles ne fe voient pas elles-mêmes. Les uns & les autres ont cet avantage, qu'en ce grand amour qu'ils fe portent, ils n'ont ordinairement aucun rival, de forte qu'on peut s'écrier d'eux comme fait Ciceron au fujet d'un certain Hirtius, dans une des Lettres qu'il écrit à fon Frere Quintus, *O Dii quàm Hirtius ineptus! & quàm fe fine rivali amat.* Ce vice procéde presque toûjours de ce que nous jugeons de nos biens tant de l'efprit que du corps, comme d'une partie de nous-mêmes, au lieu que nous nous contentons de confidérer ce qu'il y a de bon dans les autres, comme des chofes qui ne nous concernent nullement. Que fi nous les envifagions plus raifonnablement en elles-mêmes, nous en férions fans doute un tout autre jugement. On ne fauroit nier néanmoins, que chacun ne fe trouve, parlant confcientieufement, plus proche à foi-même qu'à

personne, & qu'il ne soit fort naturel de s'affectionner davantage que chose du monde, toutes nos charités, selon le proverbe, commençant par nous-mêmes. Le Ventre, à ce que porte un des problémes d'Aristote, est le plus gras de nos membres, comme celui qui se partageant le premier & avantageusement, fait en suite la part aux autres. Cela est fondé sur cette considération physique, que l'inclination de toutes choses tend au bien particulier, plus qu'au général; *vehementior est inclinatio cujusque rei ad suum peculiare bonum, quàm ad commune, quia Natura reflectitur in seipsam.* L'on oppose à cela l'exemple de la main, qui se présente au peril & au mal, pour en préserver le reste du corps; mais on répond, que cela n'arriveroit pas, si la volonté étoit dans la main, & qu'elle dispos'ât de tous ses mouvemens. Tant y a, qu'on peut dire par tout le Monde, comme l'on fait en Espagne, *en Atiença cada uno de si piensa.* Et l'on ne voit que trop de gens, qui sont d'humeur à faire ce que remarque l'Italien pour une chose qui ne se voit que trop souvent, *abbruciare una casa intiera, solo per cuocere à se stesso un par d'ova.* Tout ce discours n'empêche pas, que nous ne de-

Sect. 5. qu. 5.

Arist. 8. Eth. c. 2.

L. 1. Eth. cap. 1.

vions toûjours nous souvenir de la distinction que fait la Morale sur cette matiére. C'est que la Philavtie, ou cette amour passionnée de nous-mêmes que nous ressentons tous, n'est blâmable qu'aux choses qui régardent le corps; & qu'au contraire elle est loüable en ce qui concerne l'esprit, puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit à estimer, s'il souhaite & tâche d'être sur tout autre juste & tempérant. Le Régent des classes philosophiques le dicte encore en d'autres termes au second Livre de ses grandes Morales, où il prononce, que la Philavtie est autant bonne & à priser lorsqu'il est question de l'honnêteté; qu'elle est condamnable, où il ne s'agit que de l'utilité, ou du plaisir & de la recréation; car elle devient alors vicieuse, & telle qu'on ne sauroit trop s'en éloigner. Laberius a osé avancer sur cette maxime, qu'une personne devoit être réputée méchante, qui n'étoit bonne qu'en sa seule considération, & par son propre interêt,

Arist. l. 9. Eth. ad Nic. c. 8.

Ch. 13. & 4.

Malus vocandus est qui sua causa est bonus.

Que s'il faut faire quelque exception à cette regle, ce sera en faveur seulement de ces Sages Stoïciens, si l'on peut les envisager autrement que des Rosecroix; Il n'y a qu'eux qui possédent le droit de s'aimer plus qu'ils

ne font tout le reste du monde, parce qu'ils savent leur prix inestimable; & ne voient rien hors d'eux qui les vaille. Seneque parlant par leur bouche répéte souvent cette leçon, soûtenant que le surplus des hommes ne sont que des fous, qui ne peuvent pas avoir cette complaisance à eux mêmes, ni cette satisfaction intérieure; *Nisi sapienti sua non placent; omnis stultitia laborat fastidio sui.* La seule Philosophie dont ils faisoient profession, pouvoit donner l'avantage d'être toûjours en cette bonne humeur de s'estimer infiniment, de n'être jamais en dégoût de soi-même, & de regarder avec mépris, ou de haut en bas, tout ce qui se présentoit devant eux: *Hoc tibi Philosophia præstabit, quo equidem nihil majus existimo, nunquam te pœnitebit tui.* Même il assûre, que cette excellente Philosophie des Stoïques lui donnera une satisfaction & une conjouïssance merveilleuse de ce que la plûpart des choses lui plairont d'autant plus qu'elles déplairont aux autres; *ob ipsa quæ aliis displicent sibi placens.* Certes ces Messieurs là du Portique s'en sont bien fait accroire.

Sen. ep. 115.



QUATORZIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

Des Peres & des Enfans.

Je vous vis hier fort ſcandaliſés d'ouïr cet homme qui, pour rendre moins conſidérable le jugement rendu contre un fils à l'avantage de ſon pere, ſoûtenoit que les Peres étant auteurs des loix, ce n'étoit pas merveille qu'on vit les Enfans ſi mal-traités dans tous les Tribunaux. Il diſoit ceci à peu près comme le Lion ſe railla de celui qui lui montroit un tableau où l'homme le tenoit à ſes pieds: Je ne m'en étonne pas, dit ce Roi des animaux, puisque c'eſt un homme qui a fait cette peinture. On veut que l'ennemi de nôtre ſalut ait prononcé de même à un bon Religieux, qui lui faiſoit voir dans un autre tableau comme ceux de ſon habit en diſant leur chapelet ménoient le Diable en leſſe: Je les placerai en ſon lieu, répartit ce ruſé, quand je voudrai prendre la peine de mettre la main au pinceau. Si eſt-ce qu'il ne fût jamais, que le droit naturel des Peres ſur leurs Enfans n'ait été reconnu par toutes les Na-

tions, ſans que les Loix s'en ſoient mêlées. Car on ſait, que Solon Legislateur des Atheniens n'établit par ſes Ordonnances aucune peine contre les Parricides, comme n'étant pas beſoin de condamner une action, contre laquelle la Nature a imprimé dans nos cœurs une ſi grande averſion, & ſi nous en voulons croire Ciceron, *ne non tam prohibere quàm admonere videretur.* Romulus en uſa de même chés les Romains, où ce crime déteſtable fût commis pour la premiére fois ſix cens ans depuis ſon regne, par un L. Oſtius, du nom de qui Plutarque s'eſt voulu ſouvenir, quoi qu'il méritât mieux d'être ſupprimé que celui de l'Incendiaire du Temple d'Epheſe. Certes je trouve fort belle cette penſée des Perſes dont Herodote nous a fait part dans ſa premiére Muſe; quand ils ſoûtenoient, que jamais perſonne n'avoit tué ni pere, ni mere, & qu'il n'y avoit que des enfans ſuppoſés à qui l'on eût imputé une choſe ſi fort contre Nature. Quelle apparence qu'un fils legitime, contre ce ſécret inſtinct phyſique, & contre le mouvement naturel de toutes ſes entrailles, pût être un véritable parricide, *in cujus cruciatus, cum omnia commenta ſit antiquitas, citerior tamen eſt pœna quàm ſcelus,* ſelon la belle expreſſion de Quintilien. Pour

in vita Rom.

Declam. 299.

moi je croirois plûtôt, dans le ſentiment des Perſes, que cet Eſclavon Beſſus qui tua des Irondelles, leur reprochant qu'elles l'accuſoient fauſſement d'avoir tué ſon pere, étoit un fou viſionaire, qu'un parricide bien convaincu. Je dirois preſque la même choſe de cet Oreſte qu'on veut qu'il ait tué ſa mere; & je croirois aſſés, que le ſuffrage favorable de Minerve fût fondé autant ſur ſa cervelle mal timbrée, que ſur ce qu'il avoit obéï à l'Oracle d'Apollon, & vengé ſon pere, comme Eſchile le veut dans ſes Eumenides; outre qu'il ſuppoſe, que cette Déeſſe ne pouvoit pas être touchée de tous les ſentimens avantageux aux Meres, parce qu'elle n'en avoit point eu, comme fille de Jupiter ſeul, qui la produiſant de ſon cerveau lui tint lieu de pere & de mere.

Plutar. de ſera Dei vind.

Or ſoit qu'on parle de cette matiére aux termes de la vraie Réligion, ſoit qu'on la conſidére généralement d'un œil libre, comme faiſoient ces Anciens Philoſophes durant la Gentilité, nous trouverons toûjours l'autorité paternelle ſoûtenuë, & les devoirs des Enfans établis par des raiſons invincibles. Ariſtote a paſſé jusques-là de maintenir, qu'un fils ne peut jamais ſatisfaire aux obligations dont il eſt rédévable à ſon pere. C'eſt pour-

L. 8. Eth. ad Nic. c. ult.

quoi, dit-il, l'on permet bien à un pere de quitter ſon fils par abdication, mais le fils n'a point de voie juridique pour pratiquer de ſon côté la même choſe; parce qu'on peut bien rémettre à ſon debiteur une partie ou le total de ce qu'il nous doit, mais ce debiteur n'a pas la faculté de ſe liberer, de dénier ſa dette, ni de s'exemter de paier. Ce Philoſo-

Cap. 12.

phe avoit déjà établi pour maxime certaine, que le commandement paternel étoit plus ſouverain & plus abſolu que le Roial, le fils étant plus rédévable à ſon pere qu'à ſon Roi, comme tenant de lui l'Etre qui eſt le plus grand de tous les biens. Et de fait nous nommons les Rois par honneur, les peres communs de tous leurs ſujets. On peut ajoûter à cela ce que Pomponius a écrit dans la Loi huitiéme *de Regulis juris*, où nous liſons, que *jura ſanguinis nullo jure civili dirimi poſſunt*. Je n'ignore pas pourtant, qu'on a oſé écrire, qu'un fils peut tuer ſon pere, s'il eſt

L. 1. de Rep. c. 4.

ennemi de la République, & qu'au rapport de Bodin qui déteſte cette doctrine, un banni de Veniſe apporta la tête de ſon pere banni comme lui, & obtint la recompenſe de ce parricide par ſon rétabliſſement en ſon païs, en ſes biens, & en ſes honneurs. L'Auteur que je cite s'écrie là-deſſus, qu'il eût mieux

valu que cette ville, toute admirable qu'elle eſt, fût abymée dans ſes marêts, qu'un tel cas fût avenu; & cite pour cela une ſentence de Quintilien en ces termes, *Nullum tantum ſcelus à patre admitti poteſt, quod ſit parricidio vindicandum.*

Declam. 186.

Pour ce qui touche les préceptes que nous dicte ici la Réligion, elle a d'autant plus de ſujet de nous les préſcrire, que les Peres temporels repréſentent Dieu le Pere Celeſte, & de qui toute paternité deſcend. Auſſi la Divinité eſt tellement intereſſée dans cet article, qu'encore que le commandement d'honorer pere & mere ne ſoit exprès que dans la ſeconde Table, Philon le Juif ne laiſſe pas de ſoûtenir, qu'il eſt écrit comme par moitié, tant dans la premiére où ſont énonces les devoirs humains envers Dieu, que dans la ſeconde qui contient ceux qui regardent le prochain; d'où il conclut, que l'obligation envers les parens qui nous ont mis au Monde, n'eſt pas moins divine qu'humaine. Et certes ce devoir des Enfans envers leurs parens eſt ſi certain, & nous engage ſi étroitement à ſon obſervation, que rien n'en peut diſpenſer, & qu'il ne peut être ſurmonté par aucun autre devoir, nonobſtant que nous y ſoions portés d'une plus forte inclination. Car quoi que

ſuivant le mouvement univerſel du Monde, où toutes choſes remontent plus foiblement qu'elles ne deſcendent, l'amour des Peres ſoit plus grand envers leurs Enfans, que l'amour de ceux-ci envers les premiers; ſi eſt-ce qu'au cas qu'on eût ſon pere & ſon fils en même peine & en même beſoin de ſecours, l'on eſt obligé d'aller premiérement aſſiſter ſon pere, & de forcer aucunement ſa propenſion naturelle, la dette du fils au pere étant la plus ancienne, & tellement privilegiée, qu'elle ne peut être effacée par une dette ſubſequente. Selon cette doctrine un Enfant deſobeïſſant étoit lapidé par la Loi de Moiſe, *qui maledixerit patri ſuo vel matri, morte moriatur;* & Joſephe au dernier Chapitre du quatriéme Livre de ſes Antiquités Judaïques en rend cette raiſon, que Dieu ſe trouve offenſé dans de telles deſobeiſſances comme pere de tout le Genre humain, *Deus in eis læditur, quia parens generis humani.* Ceux qui vont viſiter les Saints lieux de la Paleſtine, peuvent obſerver encore aujourd'hui des reſtes de cette ancienne Loi. Car l'on voit dans Hieruſalem entre autres antiquités la ſepulture d'Abſalon, dont perſonne n'approche, Chrétien, Turc, ou More, homme, femme, ou enfant, qui n'y jette une pierre en déteſtation de

Exod. 21.

Relation de Thevenot.

ce Prince, à cauſe de ſa rebellion contre David ſon pere. Mais c'eſt une choſe digne de conſidération, que cette Loi Divine commande ſeulement aux Enfans d'aimer & d'honorer leurs parens, ſans rien préſcrire à ceux-ci. La raiſon eſt, que la Nature leur enſeigne aſſés, à cherir & à proteger ceux qu'ils ont mis au Monde, par un ſecret inſtinct dont presque tous les animaux ſont participans. *Catulorum amor in venabula impingit feras, quas feritas & inconſultus impetus præſtat indomitas*, comme dit excellemment Seneque à ſa mode dans une de ſes epitres. Le Serpent même leche & polit ſes petits, ſelon l'obſervation de Philoſtrate. Et nous pouvons ſoutenir, que ce mouvement naturel a eu quelque choſe de divin dans la créance des Anciens, puisqu'ils vouloient, que leur Jupiter eût pleuré à la mort de ſon fils Sarpedon. Je parle néanmoins avec quelque exception, parce qu'il y a de certaines bêtes aſſés dénaturées, pour ſévir contre celles de qui elles tiennent la vie. Ariſtote l'écrit des Scorpions, & des Araignées, auſſi bien que des Vipéres. Et Plutarque avec aſſés d'autres Auteurs accuſent les chevaux d'eau, nommés par les Grecs Hippopotames, de tuer leurs peres, pour jouïr en toute liberté de leurs meres. Ces

Ep. 74.

L. 2. de vita Apol. c. 7.

L. 5. de hiſt. anim. c. 26. 27. & ult.

petites anomalies ne ſont pas conſidérables dans le cours général de la Nature.

Mais que dirons-nous à ce que l'Auteur de cette même Nature, après tant de préceptes en faveur des Parens; ne laiſſe pas de prononcer par la bouche de ſes Evangeliſtes, que celui qui ne haït pas ſon pere & ſa mere, n'eſt pas digne d'être ſon diſciple? Certes le ſeul texte de S. Luc, le plus exprès de tous, ſur ce ſujet, montre bien, que ce n'eſt pas pour nous inſpirer une haine criminelle, comme ſeroit celle de nos parens & de nous mêmes, ſi nous l'expliquions en mauvais ſens, & autrement que ne fait l'Egliſe; puiſque ce texte porte précisément, *ſi quis venit ad me, & non odit patrem ſuum, & matrem, & uxorem, & filios, & fratres, & ſorores, adhuc autem & animam ſuam, non poteſt meus eſſe diſcipulus.* Et qui peut s'imaginer, que Dieu commande, que nous aïons une averſion de nôtre propre vie, & que nous ſoions nos ennemis mortels, après nous avoir enjoint d'aimer nôtre prochain comme nous mêmes? Il nous fait ſimplement leçon en ce lieu, & ailleurs, que l'amour que nous devons avoir pour lui étant nôtre Pere & nôtre Créateur, doit précéder, & être incomparablement plus forte, que celle dont nous pouvons être touchés pour toute ſorte de créatures.

Luc. c. 14. art. 26.

L'on s'étonne, que ce même Dieu venge souvent le crime des peres sur leur posterité jusqu'à la troisiéme ou quatriéme génération, & que les enfans portent de la sorte l'iniquité de leurs progeniteurs; *comederunt acerbas uvas patres nostri, & ecce filiorum dentes obstupescunt.* Les exemples de cela sont si frequens & si communs, qu'il n'y auroit point d'apparence de s'amuser à en rapporter. Il vaut mieux considérer, que la récompense des Vertueux s'étend sur leurs descendans, & se continuë souvent à leur posterité: Il semble que par une juste raison, & par une équité dont personne ne se doit scandaliser, il est convenable que la punition des fautes de nos Prédecesseurs de qui nous tenons l'Etre, s'étende aussi sur leur lignée, & se communique quelquefois à toute leur race. Si est-ce que selon l'observation qu'a faite Denys d'Halicarnasse, les Romains au crime même de Leze-Majesté ne punissoient jamais les enfans pour la faute de leurs peres; encore que les Grecs le pratiquassent autrement. L'innocente fille de Sejan néanmoins est une preuve, semblable à plusieurs autres, que cette premiére Jurisprudence de Rome changea bien sous ses Empereurs.

Autrefois les Egyptiens avoient si chere

la perſonne de leurs peres, que dans une extréme indigence engageant leurs cadavres, ils pouvoient ſecourir leur pauvreté. Encore aujourd'hui les Chinois communiquent les honneurs & les titres qu'ils peuvent acquerir, à leurs peres quoi que décedés, & jamais, dit Martinius dans ſa premiére Decade, le fils ne ſe dit plus que ſon pere. Si ce fils eſt l'ainé, il ne ſauroit ſelon leurs loix ſe faire Moine, (car ils ont des Moines auſſi bien que nous) & ils en rendent cette raiſon, qu'il eſt obligé de nourrir ceux qui ſont cauſe qu'il vit, s'ils en ont beſoin dans leur vieilleſſe. La Rélation d'un Herbert nous apprend auſſi, que le deuïl qu'on porte à la Chine pour un pere étant de trois ans, ſes fils ſignent durant cela le bas de leurs Lettres en ces termes, *le deſobeiſſant & indigne fils de défunt un tel.* Philoſtrate repréſente dans ſes Images Antilochus, ſi aiſe d'avoir ſauvé ſon pere Neſtor du combat dangereux, où il ſe trouvoit engagé au Siege de Troie, que ce fils plein de pieté avoit encore étant mort, la joie & le contentement viſible ſur le viſage. Quintus Metellus reçût le glorieux ſurnom de *Pius*, par les témoignages extraordinaires d'affection qu'il fit paroitre envers ſon pere exilé, *tam clarum lacrymis, quàm*

Lib. 8.

alii victoriis cognomen assecutus. Et l'Histoire Grecque témoigne, que le plus sensible contentement que reçût Epaminondas durant toute sa vie, fût par sa propre confession d'avoir obtenu la victoire de Leuctres dès le vivant de son pere & de sa mere. Souvenons-nous, comme les deux villes de Catane, & de Syracuse, s'attribuèrent, chacune pour se faire honneur, ces jeunes hommes qui portèrent leurs peres sur leurs épaules pour les tirer des flammes du Montgibel; Solin aiant observé, que sur ce différent ils étoient nommés diversement. Enfin l'autorité des peres a toûjours & en tous lieux été telle sur leurs enfans, que les trois Horaces n'oserent promettre de combatre, sans en avoir eu la licence de leur pere. Et au tems présent même il est permis à un pere dans toute la Moscovie & la Tartarie, de vendre jusqu'à quatre fois leurs enfans, perdant leur droit après la quatriéme, au rapport de Guaguin dans sa Sarmatie, & de Sigismond d'Herberstein. Les anciens Gaulois au rapport de César, pouvoient tuer leurs enfans impunément. Et les Chinois, pour dire encore ce mot d'eux, les étouffent dans l'eau à la vuë de tout le Monde. Aussi ne punissoit-on pas de mort en Egypte le pere qui avoit tué son enfant.

Val. Max. l. 5. c. 2.

Cap. 5.

Lib. 6.

L'on ſe contentoit de l'obliger à ſe tenir trois jours, & autant de nuits, auprès du cadavre, parce, dit Diodore Sicilien, qu'on croioit que c'étoit une choſe injuſte de faire perdre la vie à celui qui l'avoit donnée. Il eſt vrai que cet Hiſtorien ajoûte, que les Egyptiens jugeoient d'ailleurs, que la douleur du pere pendant ces trois jours, étoit une mort languiſſante & continuée. Pour les Romains, ils donnoient au pere le pouvoir de punir de mort ſes enfans, mais ils n'accordoient pas la même puiſſance à l'ayeul; ce qui fait dire à Seneque dans une de ſes controverſes, *Habet ſua jura Natura; & hoc inter patrem & avum intereſt, quod avo ſervare licet ſuos, patri & occidere.*

Lib. 1.

D'où vient donc, ſi la condition des peres eſt ſi avantageuſe, que Boëce priſe tant le ſentiment d'Euripide, qui appelle heureuſe l'infortune de ceux qui n'ont point d'enfans. C'eſt dans la Proſe ſeptiéme du troiſiéme Livre, où il expoſe les conſolations qu'il reçût de la Philoſophie étant priſonnier. *Euripidis mei*, dit-il, *ſententiam probo, qui carentem liberis infortunio dixit eſſe felicem.* Non content de cela, il rapporte la façon dont Thales fit comprendre à Solon l'avantage qu'avoient ceux qui ſe trouvoient ſans lignée,

l'aiant rendu presque inconſolable par une fauſſe nouvelle que ſon fils unique étoit mort dans la ville de Milet. Epaminondas devoit avoir épouſé l'opinion de Thales, quand ſur le reproche que lui faiſoit Pelopidas de n'avoir point d'enfans, il lui repartit qu'il s'eſtimoit en cela plus heureux que lui qui en avoit un ſi vicieux, & que la bataille de Leuctres, qu'il tenoit pour ſa fille, lui ſuffiſoit. Epicure diſſuade ſon Sage dans Arrien d'élever des enfans. Et Cardan a ſoûtenu en nos jours qu'il valoit mieux quelquefois faire des Livres, qui ſont des enfans ſpirituels, que d'en engendrer de corporels ſi ſujets à caution, *ſincerius eſt animi veros filios educare, quam corporis ementitos.*

Corn. Nepos in Epam.

Epict. l. 1. c. 23.

De prud. civ. c. 59.

A propos du fils unique de Solon, c'eſt l'ordinaire de plaindre davantage les Peres qui perdent le ſeul appui qu'ils avoient de leur vieilleſſe; & vous pouvés tous vous ſouvenir, de m'avoir, il n'y a pas long-tems, conſolé ſelon cette regle, ſur un accident ſemblable qui m'avoit rendu presque inconſolable. C'eſt pourquoi la loüange que donne Ciceron au fils de Servius Sulpitius, eſt fort bien priſe, d'avoir regretté ſon pere mort avec la même douleur, qu'on reſſent ordinairement dans la perte d'un fils unique, *eſt*

autem ita affectus, ce ſont les paroles de ce grand Orateur dans ſa neuviéme Philippique, *ut nemo unquam unici filii mortem magis doluerit, quàm ille mœret patris.* Cependant outre que les enfans repréſentent tous également le pere, comme chaque piéce d'un miroir fait voir une même & ſemblable image; il n'arrive pas toûjours, que ces enfans uniques ſoient les plus à régretter, parce qu'il ſemble qu'ils aient plus de pente à dégénerer, par leur éducation trop molle, ou autrement, que des Puisnés & des Cadets. De là eſt procedée l'exaltation de tant de ceux-ci. David n'étoit que le cinquiéme & le dernier des enfans d'Iſaï; & toutes les Hiſtoires fourmillent de pareilles exemples. En vérité on leur peut oppoſer des Tidides qui valoient mieux que leurs peres;

Ovid. l. 15. Metamor.

Sic magnis cedit titulis Agamemnonis Atreus,
Ægea ſic Theſeus, ſic Pelea vincit Achilles,
Sic & Saturnus minor eſt Iove.

Mais le nombre des autres eſt ſans doute le plus grand, & ils vérifient beaucoup mieux, qu'il n'y a point de pire corruption que celle des choſes excellentes. Cela s'experimente dans la putrefaction des parfums; & la poſterité de Cimon, de Pericles, & de Socrate,

pour, nous contenter de ces illuſtres Grecs, ſont foi de ce que nous diſons. Généralement parlant nous héritons bien plûtôt du vice que de la vertu de nos peres, par cette maxime de l'Ecole, que l'effet tient de la plus mauvaiſe partie de ſa cauſe, *effectus ſequitur deteriorem partem ſuæ cauſæ.* C'eſt ce qui fait, que nous ne voions guéres reluire ſur les enfans toutes les bonnes qualités des Peres; & que comme d'un bois très dur il nait ſouvent un ver très délicat, un homme fort eſtimable, tel qu'étoit Ciceron, engendre aſſés ordinairement un fils du tout indigne de porter ſon nom. Ariſtippe pour cela éloignoit de lui le ſien qui lui déplaiſoit, comme nous nous défaiſons, pour uſer de ſa comparaiſon que vous pouvés voir dans Diogenes Laërtius, des pous, de la pituite, ou des crachats, qui ſortent de nous auſſi bien que des enfans. Or les uniques, ſelon que nous l'avons déja touché, ſont les plus ſujets de tous à cette disgrace de forligner, comme s'ils participoient de la nature des Coloquintes, nommées par quelques-uns *le fiel de la Terre*, & par les Arabes *la mort des arbres.* Car l'excellent Méſué deſcendu des Rois de Damas, aſſûre que la Coloquinte qui nait unique ſur la plante, eſt la plus dangereuſe de toutes, *Peſſima*

L. 2. c. 4.

est ac venenosa quàm produxit unicam tota una planta, quæ planta si loco illo est unica, multò perniciosiorem fructum parit. Il dit à peu près la même chose de cette meurtriére Thymelée, que les Perses accusent d'avoir fait tant de femmes veuves, & qu'ils appellent pour cela *le lion de la Terre.* Celle qui nait seule dans un champ est la plus à rédouter, *quæ sola in magno agri ambitu oritur, perniciosa est.* Tant il est vrai qu'on peut avoir tort de récommander une chose parce qu'elle est unique.

Cap. 22.

Ne finissons point que nous n'aions remarqué, comme l'on a toújours eu grande aversion des Enfans, qui n'ont pas eu d'assés tendres sentimens pour leurs parens. La Chronique des Gestes de Dagobert porte, que les fils de Sadregiselus furent privés des biens paternels, pour n'avoir pas vengé l'assassinat de leur pere, *secundùm legem Romanam*, dit la Chronique, *à regni proceribus redarguti, omnes paternas possessiones perdiderunt.* Et certes nous ne pouvons alleguer d'excuse legitime, si nous sommes si ingrats que de ne pas faire toutes choses possibles pour honorer la mémoire de nos peres. Ceux qui accompagnoient Cybele, Mere des Dieux, étoient toujours armés, pour montrer que nous de-

vons être de même, & prêts à expoſer nôtre vie en faveur de ceux qui nous ont donné l'Etre. Je m'étonne pour cela des invectives étranges dont uſe Ciceron contre la Mere de Cluentius en plaidant pour lui; & je tiens pour aſſûré, qu'elles ne ſeroient pas bien reçûës aujourd'hui. O la belle loüange que s'attribuoit Pomponius Atticus à la mort de ſa mere âgée de quatre-vints-dix ans! proteſtant qu'il n'avoit jamais eu beſoin de ſe réconcilier avec elle. Nous laiſſerons nous vaincre en charité par beaucoup d'animaux, qui ſuſtentent la vieilleſſe de leurs parens? Les Dauphins, à ce qu'on a écrit, les nourriſſent, quand ils ſont en cet état, & leur aident à nager autant qu'ils peuvent. Ce que Dion Caſſius nous a laiſſé dans ſon Hiſtoire eſt fort notable là-deſſus. Auguſte après ſa victoire obtenuë au promontoire d'Epire nommé *Actium*, condamna un Aquilius Florus à mourir, ou ſon fils, ſelon que le ſort le détermineroit. Ce fils n'en attendit pas l'évenement, & ſe préſentant au bourreau obtint de lui qu'il l'exécutât promptement pour ſauver ſon pere, de quoi ce pauvre pere averti ſe donna volontairement la mort. Certes voilà un exemple d'amour réciproque entre le pere & le fils, qui eſt bien plus inſtructif, & plus beau à

Lib. 51.

rapporter que ce que nous liſons dans l'Hi-
l. 16. c. 21. ſtoire de Mariana d'un Orfévre de Tolede. Il avoit été condamné à la mort à l'âge de quatre-vints ans, lors que ſon fils qui n'en avoit que dix-huit, s'offrit courageuſement à la recevoir pour lui. Pierre Roi de Caſtille, juſtement ſurnommé le Cruel, au lieu d'être attendri par une ſi belle & ſi généreuſe action, eût l'inhumanité de prendre ce jeune homme au mot, le faiſant impitoiablement exécuter. Cela me fait ſouvenir de ce qui ſe paſſa au carnage de Theſſalonie que commanda l'Empereur Theodoſe. Un Marchand de cette ville à qui l'on permit de ſauver un des deux enfans qu'il avoit, ne ſe pouvant déterminer en faveur de l'un plûtôt que de l'autre, parce qu'il les aimoit également, éprouva dans cette perplexité la rigueur de les voir tuer tous deux.

Sozomen. cap. 7. hiſt. 24.

Pro Roſc. Amer.

Or puiſque Ciceron a prononcé dans une de ſes Oraiſons, qu'on pouvoit commettre une impieté envers ſes parens par une action indiſcrete, & par un mauvais geſte de viſage, *vultu ſæpè læditur pietas erga patres :* Ne nous taiſons pas du mauvais propos que tint le Comte d'Egmont à ceux qui le haranguèrent dans l'Armée du Duc de Mayenne, ſur ce qu'ils eurent occaſion de proférer le nom de

ſon pere. Ne parlés point de mon pere, leur dit-il, c'étoit un traître au Roi mon Seigneur. N'eût-il pas mieux fait de feindre qu'il n'entendoit pas ce qu'ils diſoient? Ou ne lui devoit-il pas ſuffire de témoigner, ſoit en retournant la tête, ſoit autrement, que ce diſcours ne lui plaiſoit pas? Au lieu d'injurier miſérablement ſon pere l'appellant traire dans une ſi grande & ſi ſolemnelle Compagnie. Je n'improuve pas moins l'imprudence d'un Prédicateur, qui ſur un point de controverſe ne feignit pas de publier hautement & à diverſes fois dans une Egliſe de Paris, que ſon propre pere comme Huguenot étoit irremiſſiblement damné. Je n'euſſe pas trouvé étrange, que ſur le théme général des Egarés, il eût declaré, que hors de l'Egliſe il n'y avoit point de Salut. Mais il devoit ſe taire de ſon pere, pardonner à ſa mémoire, & laiſſer penſer à ſes Auditeurs ce qu'il en prononça ſcandaleuſement, & avec cette ſorte d'impieté qui régarde le reſpect dû par les enfans à ceux ſans qui ils n'auroient point vû l'agréable lumiére du Soleil.

Bapt. le Grain dec. de Hen. IV. l. 5.

En vérité je ne ſai, ſi nôtre ſiécle vaut mieux aujourd'hui pour ce régard, que celui de Seneque où il diſoit, *Quis non patri ſuo ſupremum diem, ut innocens ſit, optat? ut*

L. 5. de benef. c. 17.

moderatus, expectat? ut pius, cogitat? Où eſt le fils ſi innocent qui ne ſouhaite point quelquefois la fin de ſon pere? Où eſt le moderé qui ne l'attende pas? Où s'en trouvera-t-il qui ait tant de pieté qu'il n'y penſe jamais? Quintilien peu de tems après nous rapporte la plainte que faiſoit un Proculeius, de ce que ſa mort étoit attenduë avec impatience par ſon fils; ſurquoi ce fils proteſtant qu'il ne l'attendoit nullement; Je vous prie au contraire, lui repartir finement le pere, de la vouloir attendre: *Cum Proculeius quereretur de filio, quòd is mortem ſuam expectaret; & ille dixiſſet ſe verò non expectare; imò, inquit, rogo expectes.* N'eſt-ce point que ces mauvais enfans philoſophent à la Platonicienne, & qu'ils conçoivent cette averſion de leurs parens, à cauſe qu'ils leur ont donné un corps, & fourni la matiére dont la priſon de leur ame a été faite. Car l'on a oſé prétendre dans cette mauvaiſe façon de raiſonner, que les bêtes étoient beaucoup plus redévables que nous à leurs parens, qui leur donnent l'ame ſenſitive auſſi bien que le corps; & que les Plantes mêmes reçoivent auſſi la végetative avec le ſeul concours général de la Divinité; au lieu que l'homme n'a de ceux qui l'engendrent qu'un

l. 9. Inſt. cap. 3.

corps très infirme, tenant de Dieu seul l'ésprit qui l'informe. Que si des personnes assés injustes pour parler ainsi, entendent dire que le corps dont ils se plaignent, & qu'ils appellent leur geole, est organisé exprès pour recévoir une ame immortelle, capable d'une éternelle félicité : Ils repliquent qu'elle ne l'est pas moins de la damnation, à laquelle ce corps que nous tenons de nos parens l'a disposée par la souïllure du péché originel. C'est par de semblables discours qu'on paie d'ingratitude le Pere celeste ou éternel, aussi bien que le temporel.

L'on demande en suite d'où peut venir que d'ordinaire les meres aiment davantage leurs enfans que ne font les peres. Aristote en rend diverses raisons. La premiére, que ces enfans coûtent davantage aux meres qui ont le plus travaillé à les produire au jour, tant par une charge de neuf ou dix mois, que par les douleurs de l'accouchement ; de sorte qu'il en est comme des biens, dont nous faisons plus d'état quand nous avons beaucoup pené à les acquerir. On peut ajoûter, que les meres se familiarisent plûtôt & avec plus de soin & de tendresse avec les enfans, que ne font les peres qui se réposent sur elles de leur premiére éducation.

Mais là derniére raison d'Ariſtote n'eſt pas peu conſidérable, étant fondée ſur ce que les meres ſçavent ſans comparaiſon mieux que leurs maris, que les enfans ſont à elles, & qu'elles les ont engendrés. Le pere de Telemaque étoit ſi douteux, que tout ce que cet héritier d'Itaque pût répondre au Roi des Phéaciens qui l'interrogeoit de ſon extraction, fût que ſa mere Penelope lui avoit dit, qu'il étoit fils d'Ulyſſe. Je laiſſe à décider aux diſciples d'Hippocrate, ſi un enfant peut avoir pluſieurs peres, mais je prens à garend Palephatus, ſi Orion n'en eût pas trois, Jupiter, Neptune, & Mercure. Il eſt vrai que, comme nous l'apprend le Poëte, *ſunt ſuperis ſua jura*, & que le Ciel ſe gouverne autrement que la Terre.

Je finirai par une autre queſtion qui s'eſt faite de tout tems, à qui l'on doit déférer le plus d'amour & de reſpect, au pere, ou à la mere. L'on ne peut la mieux décider, ce me ſemble, que par l'autorité du Pythagoricien Hierocles, qui donne cette regle dans Stobée, qu'on eſt obligé d'aimer ſur tout ſa mere, & d'honorer parfaitement ſon pere. Il ordonne en ſuite qu'on aime davantage les parens maternels, mais que d'un autre

tre côté l'on reſpecte les paternels plus que tous les autres. Quelquefois des circonſtances ſont cauſe qu'on change ce procedé. Le fils d'Iphicrates croioit avoir raiſon de dire, qu'il étoit plus obligé à ſa mere toute étrangére qu'elle étoit; qu'à ſon pere; parce qu'elle avoit choiſi pour le faire un Athenien, & lui ſeulement une Thracienne. Vous voiés bien où cela va, & qu'il pourroit y avoir des raiſons encore plus fortes pour nous faire pancher un peu plus que ne le veut Hierocles, du côté maternel. Pour ce qui touche l'affection qu'ont les Parens pour leurs enfans, ſouvent elle leur eſt préjudiciable, quand elle paſſe jusqu'à l'excés. Le Singe de l'Apologue tuë entre ſes bras celui des ſiens qui étoit ſon favorit, & l'autre qu'il avoit placé ſur ſon dos comme lui étant moins cher, s'y ſauva heureuſement.

Corn. Nepos.

QUINZIÉME
HOMILIE
ACADÉMIQUE.
Du Corps humain.

CEUX qui ſe ſont appliqués à conſidérer l'excellente conſtruction du corps

humain, comme l'ont fait, après Democrite, Aristote & Galien, ont eu raison de dire, qu'on ne pouvoit rien contempler de plus admirable dans la Nature. Car encore que le mot de Protagore, quand il disoit que l'homme étoit la mesure de toutes choses, s'interpréte ordinairement de ce que par les Sens, & puis par le raisonnement, & par la science, il est en lui de prendre une exacte connoissance de ces mêmes choses: si est-ce qu'on peut bien adapter cette sentence aux proportions & aux mésures de nos membres, qui sont si justes, & qui donnent les noms aussi bien que les regles à tout ce qui est bien compassé. Mais cette belle symmetrie si digne de nôtre contemplation, ne m'empêche pas d'estimer beaucoup la pensée de ceux qui ont le mieux envisagé le corps dont nous parlons, quand ils assûrent qu'il est impossible de régarder sans horreur, & sans quelque aversion, la chair, le sang, les os, avec les autres parties dont il est composé; *impossibile est ut sine magna abominatione ea inspiciamus, ex quibus constat corpus humanum, ut sanguinem, carnem, ossa, &c.* Cependant nous sommes tous idolâtres de nous-mêmes, & quoi que tout cela séparément pris soit tel que nous disons, il ne laisse pas

10. Metaph. c. 1.

l. de part. anim. c. ult.

de nous donner dans ſon union des inclinations, à en faire plus de cas que la raiſon ne voudroit, par des complaiſances d'amour propre ſouvent ridicules.

L'objet néanmoins de cette ſpéculation n'eſt pas ſimplement matériel, & l'on peut excuſer l'eſtime que nous faiſons du corps & de ce qui le compoſe, parce qu'il n'a rien qui ne ſerve à l'eſprit, dont toutes les opérations dépendent des inſtrumens corporels. C'eſt ce qui réléve merveilleuſement ce qu'ils ont d'eux-mêmes de caduc & de mépriſable, parce que toute la force d'Hector, & toute la ſageſſe de Socrate, dépendent abſolument de ces foibles organes. Le Philoſophe n'a pas fait difficulté là-deſſus, d'appuier, au cinquiéme Chapitre du quatriéme Livre de ſa Métaphyſique, ſon ſentiment de l'autorité de Parmenide, dont les vers portent ces termes traduits,

Ut enim cuique complexio membrorum flexibilium ſe habet,
Ita intellectus hominibus adeſt.

Et il conſidére ingénieuſement dans un de ſes problèmes, comme la Nature a donné à tous ces membres, pour exercer mieux leurs diverſes fonctions, la forme ronde, à cauſe

Sect. 16. q. 9. & 10.

qu'elle eſt la plus propre pour cela; ce qu'elle a auſſi pratiqué à l'égard des Plantes, dont le tronc, & les branches, gardent une rondeur qui n'eſt jamais démentie, non plus qu'aux animaux par aucun triangle, ni autre figure qui ait ſes angles multipliés: Voici ſa propoſition, *Cur partes tam ſtirpium, quàm animantium, quæ multis inſtrumentariis officiis deputatæ ſunt, in orbem omnes ſeſe colligant, ſtirpium quidem caudex, & rami, animantium crura, femora, pectus, lacerti; triangulum, neque multiangulum ullum.* Il ſe trouve aſſés de fois pourtant, que l'ame ſouffre & s'affoiblit par l'excés de force & d'embon-point qu'ont reçû les membres du corps humain ſuivant des ordres ſi favorables de la Nature; comme ſi ſon auteur apprehendoit, que nous ne fuſſions corrompus par une félicité trop grande, ſi les deux parties qui nous compoſent, recevoient toute la perfection qu'elles peuvent avoir. Valere Maxime l'a prononcé ainſi très élegamment au ſujet des plus robuſtes Athletes, *Poſſunt hi præbere documentum, nimio robore membrorum, vigorem mentis hebeſcere, quaſi abnuente Natura utriusque boni largitionem, ne ſupra mortalem ſit felicitatem, eundem & valentiſſimum eſſe, & ſapientiſſimum.* Vous n'ignorés pas le proverbe

l. 9. c. 1.

des Grecs qui diffame les grands Coloſſes, ἄνες ὁ μακρὸς; & vous pouvés vous ſouvenir, que les Latins ſur la grandeur de l'Empereur Maximin de huit pieds & demi, ou à peu près, au rapport de Jules Capitolin, & ſur ſa groſſeur de pouce, telle que les bracelets de ſa femme lui ſervoient de bague, *ut uxoris dextrocherio uteretur pro annulo*, que les Latins, dis-je, ont nommé ceux qui avoient plus de corps que d'eſprit, *caligas Maximini.* Si eſt-ce que Diodore Silicien nous repréſente ce Milon Crotonien, qui fût ſix fois victorieux aux jeux Olympiques, pour avoir eu l'éſprit auſſi vaſte & auſſi étendu que le corps. Et le même Auteur nous fait encore voir ce Manaſſes ou Maſiniſſa dont les Romains ont fait tant d'état, aiant le corps ſi bon, que ſoit debout, ſoit aſſis, ſoit à cheval, il demeuroit ſans être fatigué des vint-quatre heures entiéres. Tant il eſt faux, que l'infirmité du corps ſoit toûjours & abſolument réquiſe pour poſſeder la force & la bonté de l'eſprit. La grandeur y fait encore moins, & l'on peut dire, qu'il en eſt ſouvent comme des bâtimens ſur l'eau, où l'on éprouve, qu'il y a bien plus de facilité à conduire une petite barque, qu'un grand vaiſſeau. Si eſt-ce qu'après tout un texte d'Ariſtote du quatriéme Li-

Lib. 12.

Lib. 23. ecl. 3.

vre de ſes Morales à Nicomachus, ſemble fort avantageux aux hommes de haute ſtature; c'eſt au troiſiéme Chapitre, où il détermine, qu'on ne peut appeller beaux que ceux de cette taille, les autres ſe devant contenter d'être nommés jolis & bien proportionnés, *τὸ κάλλος ἐν μεγάλῳ σώματι, οἱ μικροὶ δ' ἀστεῖοι, καὶ σύμμετροι, καλοὶ δ' οὔ.* Je penſe pourtant, qu'on peut dire d'eux à peu près comme de ces chiens de chaſſe, de toute taille bons Levriers. *Nullam Virtus reſpuit ſtaturam. Quis unquam de exigua queſtus eſt ſarcina?* Si ce n'eſt qu'on veuïlle ſoûtenir ridiculement, que les grands hommes étant plus proches du Ciel que les autres, tiennent par conſequent moins de la Terre.

Mais n'eſt-il pas conſtant, que ces deux piéces, l'ame & le corps, qui ſont nôtre Tout, ſe doivent des devoirs réciproques, & ſont obligés par leur interêt commun de vivre en bonne intelligence? Theophraſte ſe plaignoit de ce que le dernier fait ſouvent paier à l'éſprit ſon loüage trop chérement. D'un autre côté Seneque accuſe celui-ci de tyrannie, s'il traite mal le corps qui lui eſt ſoûmis, & qu'il n'ait pas tout le ſoin qu'il doit prendre de ſa ſubſiſtance. En vérité il leur arrivera, manquant à ſe conſerver l'un l'autre, comme

l'Apologue dit qu'il fit au Bœuf & au Chameau qui chéminoient de compagnie. Le Chameau comme le plus chargé remontra au premier, que s'il ne le ſoulageoit, ſa mort ſeroit cauſe qu'on lui feroit porter tout le faix qui avoit été mal & iniquement partagé entre eux, ce qui reüſſit quelque tems aprés. Car de préſuppoſer qu'en contemplation de l'excellence de l'ame, & des avantages qu'elle a comme divine ſur le corps, il n'y ait nulle méſure à garder entre l'une & l'autre; ce ſeroit être peu équitable & peu judicieux, à les conſidérer non pas ſeparément, mais dans l'union où ils ſont conſtitués pour faire un ſeul compoſé. Ils conſervent alors chacun ſon avantage, & il arrive aſſés ſouvent que nous devons plus déferer aux ſens corporels, qu'aux raiſonnemens de la partie ſuperieure, quelque ſpirituelle qu'elle ſoit. A la vérité il faut abandonner en de certaines occaſions le parti des ſens comme ſujets à méconte, & ſuivre ce que de bonnes raiſons qui leur ſont contraires nous enſeignent. Cela ſe rend manifeſte à l'égard du Soleil, dont la grandeur ſelon les ſens, n'excederoit pas beaucoup celle de la gueule d'un four, ce que tant de bonnes démonſtrations convainquent de faux, rendant tout à-fait ridicule la doctrine d'Epicure, qui

croioit les ſens infaillibles, & qui établiſſoit pour très certaine cette maxime, *omnes ſenſus eſſe veri nuntios.* Mais après tout Ariſtote tout grand Dogmatique qu'il eſt, n'a-t-il pas avoüé en plus d'un lieu, qu'il faloit déferer au rapport des Sens en pluſieurs rencontres, plûtôt qu'au raiſonnement qui n'a d'autorité qu'autant qu'il s'accorde avec eux. Il le dit en termes exprès au dixiéme Chapitre du troiſiéme Livre de la génération des animaux, *ſenſui magis credendum quàm rationi, & huic tantùm, ſi quæ demonſtrantur cùm ſenſu conveniunt.* Et dans le huitiéme de ſa Phyſique, Chapitre troiſiéme, il appelle une certaine foibleſſe d'entendement de ne pas conſulter les Sens en beaucoup de choſes, *rationem quærere omiſſo ſenſu eſt infirmitas quædam cogitationis,* ἀῤῥωςία τίς ἐςι διανοίας. Il ne faut donc pas négliger ce qui vient du corps, & l'ame en doit faire cas, & avoir ſoin de lui pendant qu'elle lui eſt ſi étroitement unie.

Cic. l. 1. de nat. Deor.

Ce ſeroit ici un endroit commode pour examiner cet article de la Sceptique, qui ſoûtient, que rien ne tombe purement ſous nos Sens. Le miel ſi doux aux uns, eſt amer aux Icteriques. Ceux-ci voient tout pâle: à d'autres qui ont la ſuffuſion appellée *hyposphagma*, les objets paroiſſent rouges & ſanguins. L'o-

reille eſt trompée par la voix, qui s'entend toute autre dans une campagne libre & ouverte, qu'elle n'eſt ouïe dans un lieu étroit ou ſinueux. Et le reſte des Sens ne rapportent rien de plus fidele à l'entendement, qui de ſon côté n'eſt guéres moins trompeur, l'homme jugeant des choſes tout autrement étant gai, que quand il eſt triſte; & à jeun, que raſſaſié. Celles même qui ſervent d'objet aux Sens contribuent à nous décevoir, puiſqu'elles paroiſſent autres ſimples que compoſées, de quoi l'on peut lire aſſés d'exemples dans le Chapitre de Sextus des dix moiens de l'Epoque, & particuliérement dans la ſeptiéme ſection. Mais j'ai trop examiné tout cela d'autres fois, pour m'y arrêter davantage préſentement, & il me ſuffira d'obſerver ici après ce même Auteur, que quelques Philoſophes ont été pour les choſes ſenſibles, d'autres pour les intelligibles, & quelques-uns, tels que les Stoïques, & les Péripatétiques, partageant le différent, ont admis pour vraies, & rejetté comme fauſſes, quelquefois les ſenſibles, & quelquefois les intelligibles.

L. 1. Pyrrh. hyp. cap. 15. & adv. Matth. lib. 2.

Permettés-moi ſeulement de vous rapporter deux ou trois petites inſtances dont il me ſouvient, & qui concernent le premier des Sens qui eſt la Vuë, puiſqu'on a dit, *plus in*

L. 8. de

usu part. cap. 5. *oculo est quod mireris, quàm in Cælo;* & que Galien a osé écrire pour marque de sa superiorité sur les autres, que comme le cerveau étoit placé dans la tête, en faveur des yeux, les autres Sens y étoient logés à cause du cerveau, *cerebrum in capite propter oculos, reliqua sensoria propter cerebrum.* L'incertitude de ce qui est le plus excellent, peut servir à faire comprendre celle des choses les moins parfaites. Il n'y a rien de plus reçû dans l'Ecole que la maxime, qu'il ne se peut faire de vision sans une certaine distance, qui se nomme le *medium*, entre l'objet & l'organe de la vuë qui est l'œil. Cet Aphorisme même se défend par un autre plus général, qui porte, que *sensibile positum supra sensum non facit sensationem.* Cependant le Chancelier d'Angleterre Verulamius soûtient le contraire, aiant sçû d'une personne digne de foi, qu'elle avoit vû clairement, lors qu'on lui abatit une cataracte de l'œil, la petite aiguille qui le lui avoit percé, & qui travailloit à cette opération. Elle est si merveilleuse cette opération que Mariana nomme *rem comparandam miraculo* l'action d'un Juif Espagnol, qui en l'année mille quatre cents soixante quatre rendit la vuë au Roi d'Arragon en lui abatant des cataractes; ce qu'il fit, ajoûte cet Auteur, *consi-*

L. 23. hist. cap. 12.

derata aſtrorum poſitione, par charlatanerie ou autrement. La ſeconde inſtance ſera ſur ce que nous trouvons ici les plus beaux yeux ceux qui ſont grands raiſonnablement, & bien fendus. Si eſt-ce que dans toute la Chine les plus petits, tant des hommes, que des femmes, ſont eſtimés les plus agréables: Et l'on n'attribuë point à d'autre cauſe la bonté de ceux des petits Tartares, qui les ont beaucoup plus clairvoians, que nous, ſinon à ce qu'étant peu ouverts, le raion viſuel en eſt plus fort; ce qui fait qu'aux expeditions militaires ils découvrent de fort loin leurs ennemis avant que ceux-ci les voient. Ce que ces Tartares ſont pluſieurs jours après être nés ſans les ouvrir, ne fait rien contre nôtre obſervation, puisqu'on peut répondre que les ouvrages de la Nature les plus tardifs, ſont ordinairement les plus excellens, parce qu'elle travaille plus long-tems à les perfectionner. Pour derniére inſtance vous ſavés bien, qu'on ne veut pas que les aveugles de naiſſance puiſſent jamais récouvrer la vuë: J'oppoſe à cela ce que Pauſanias vous apprendra d'un Ophioneus Meſſenien, qui étant tel, après de grandes douleurs de tête commença à voir, mais à la vérité cela ne dura pas long-tems; *Ophioneus vates Meſſeniorum ab ortu cæcus, poſt in-*

Lib. 4.

gentem capitis dolorem oculis uti cœpit, paulò post videre desiit. Nôtre Réligion défend le service de l'Autel aux Aveugles ; & néanmoins Gregorius Gyraldus assûre dans son Traité des Poëtes, qu'un Nicaise de Malines qui avoit perdu la vuë dès l'âge de trois ans, eût le privilège d'être fait Prêtre, & de consacrer à la Messe, *comite tamen illi astante.*

Voulés-vous que je vous dise un petit mot de chacun des autres Sens, pour emploier le peu de tems qui nous reste. L'Ouïe les précede sans doute, ne fût-ce qu'à cause des Sciences qui la font nommer le Sens des disciplines. Considérés je vous supplie, dans le quatriéme Tome des Rélations de *Pietro della Valle* l'Echo artificiel construit dans Syracuse. Il étoit fait dans le creux d'une Grotte & taillé en forme d'oreille, aiant le Palais du Roi Dionysius au dessus. De façon que servant de prison, ce Tyran entendoit tout ce que disoient les Captifs qu'il y avoit fait emprisonner. Le Pere Mersenne, grand Promoteur des experiences de ce dernier siécle, s'efforcera de vous prouver une autre chose encore plus étonnante, qu'une voix assés forte pour être entenduë de la huitiéme partie d'une lieuë, ce qui n'est pas extraordinaire, peut naturellement être portée jusqu'aux étoiles.

Qu. Phys. & Math.

Souvenés-vous, que je ne garentis rien de tout cela.

Les Pythagoriciens ont ſoûtenu qu'on pouvoit vivre des ſeules odeurs, ce qu'il faudroit admettre, s'il y avoit eu de véritables atômes. L'on réjette cette opinion, parce que tout aliment doit être corpulent & composé, de ſorte que l'Ecole enſeigne communément, que comme les ſaveurs ſont propres à la nourriture, les odeurs ne peuvent ſervir qu'à la ſanté. Mais comment ſauverés-vous l'aſſertion d'un des Problêmes d'Ariſtote, que, la Panthere exceptée, il n'y a point d'animal qui vif ou mort rende une bonne odeur. Car le muſc & la civette ſemblent porter témoignage du contraire, encore que le premier ſoit reputé par quelques écrivains ſortir de l'abcés qui ſe forme au nombril d'un animal de la grandeur du Chevreuïl. Si ce qu'Herodote dit, que le Ladanum croit à la barbe des Boucs, il faut avoüer encore, qu'il ne vient pas moins d'une agréable odeur de cet animal, que d'une fâcheuſe & importune. *Ledanum quod Arabes Ladanum vocant, in graveolentiſſimo loco naſcens, tamen fragrantiſſimè olet; in barbis Hircorum invenitur innatum, veluti mucor ligni.* Les Crocodiles d'Amerique qui ſe prennent au cap de Nord proche de la Cayane, ont

Probl. 4. ſect. 13.

Lib. 3.

quatre rognons d'odeur pareille à celle du Muſc. On peut d'ailleurs s'étonner, que cette Panthere, dont l'exhalaiſon eſt ſi attrayante, qu'elle fait venir à elle toutes les bêtes qui la ſentent, ſelon la ſignification de ſon nom, ne goûte rien plus volontiers que les excrémens de l'homme, toûjours appellés par Macrobe *retrimenta*. Vous ſavés qu'ils ſe vendent à la Chine par des Marchands de grande conſidération, *ai dellos muchos Mercaderes muy bontrados y ricos*, ſelon le texte de Fernan Mendes Pinto. Il eſt vrai qu'au rapport de Solin la Panthere emploie principalement cette viande contre le poiſon de l'Aconit. Remarquons à l'égard de l'Odorat, que les Breſiliens & les Peruviens l'ont ſi ſubtil, qu'au flairer, ſi l'on dit vrai, ils diſcernent un François d'avec un Eſpagnol.

Cap. 17.

Le Goût eſt un Sens ſi divers entre les hommes, qu'il eſt impoſſible de déterminer généralement parlant, ce qui peut mieux le contenter. Je ne parle pas ſimplement des tems où

Panis erant primis virides mortalibus herbæ:

Ovid. 1. Faſt.

Je conſidére qu'encore aujourd'hui non ſeulement toutes les Nations ont des goûts différens, le Tartare préferant la chair crue, à la cuite; le Moſcovite un pied de Bœuf, à nos

Phaiſans; l'habitant de Monomotapa, ſon pain de Sauterelles broiées, au nôtre; & l'Abyſſin du veau à la ſauce de ſon fiel, à tous nos ragoûts; mais de plus qu'en chaque lieu les particuliers ne s'accordent guéres ſur les viandes, ni ſur leur aſſaiſonnement. Régardons outre cela comme les Goulus, auſſi bien que les friands,

Et quibus in ſolo vivendi cauſa palato eſt, Juven. ſat. 11.

ne peuvent jamais être ſatisfaits dans leurs appetits deſordonnés, la Mer & la Terre n'aiant pas dequoi les contenter,

- - - *Guſtus Elementa per omnia quærunt.*

Cela eſt bien éloigné de l'humeur de ceux qui ne croient point de meilleur apprêt que celui de la faim, ni de profuſion de table qui vaille la frugalité. Voiés je vous ſupplie le commencement du huitiéme Chapitre de Pline, quand il décrit les excés du ventre, *cujus cauſa*, dit-il, *major pars mortalium vivit.* Il l'appelle le plus rude de tous les créanciers, qui nous pourſuit jusqu'à la mort dont il eſt ordinairement l'auteur, *eóque mores venere, ut homo maximè cibo pereat.* Je ne fais point ici d'invective contre l'yvrognerie; permettés moi ſeulement d'appeller heureux ceux qui peuvent dire après le Poëte,

Eſt in aqua dulci non invidioſa voluptas. Ovid. 2.

de Ponto el. 7. En vérité ce vers prononcé ſincerement nous délivre de beaucoup de disgraces.

Il me reſteroit à parler de l'Attouchement, que nous avons plus excellent que les autres animaux, quelque choſe qu'on veuïlle dire de l'Araignée. Je préfére l'autorité d'Ariſtote qui l'a prononcé ainſi, aux opinions vulgaires; & je tiens avec lui, que nul Sens ne peut exercer ſes operations ſans l'intervention de celui-ci, *ſine Tactivo nullus alius ſenſus ineſt.* Que la Vuë ſoit tant que l'on voudra la premiére en dignité, le Sens du Toucher eſt le fondement de tous les autres, ſans lequel nul animal ne peut vivre. Mais outre que l'heure de finir eſt arrivée, peut-être qu'en examinant bien ceci, nous ſerions obligés d'établir un ſixiéme Sens ſervant à la volupté, & d'avouêr, qu'il nous en manque quelques-uns qu'ont les bêtes pour reconnoitre d'abord, comme elles font, ce qui leur eſt propre ou contraire. Car ce ſeroit s'en faire trop accroire de dire avec Averroës, *homines medullam ſenſibilium comprehendere, belluas autem quaſi illorum tantùm cortices.* Quoiqu'il en ſoit, il ſe rencontre des gens, tels que Herbert dans ſon Traité *de Veritate*, qui trouvent impertinent dans la Philoſophie de reſtreindre à cinq le nombre des Sens, *ridiculum eſt,*

L. 2. de Anim. c. 9. & 3.

L. de ſenſu & ſenſib. in fin.

est, dit-il, *non dari nisi quinque sensus*. Usons ici comme ailleurs de quelque suspension: Elle n'a jamais fait de tort au bon raisonnement.

SEIZIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

Des Livres.

Je suis bien fâché de la mauvaise opinion que vous avés prise des Livres, & de ceux qui se plaisent à les feuilleter, sur ce qui se passa dans la savante ville d'Athénes, lors que les Gots y mettoient tout à feu & à sang, sous l'Empire de ce Claudius aussi porté à l'action, que le premier de ce nom avoit été long-tems auparavant honteusement paresseux. Il est vrai, qu'un de ces Barbares s'opposa à la resolution prise par ceux de sa Nation, de brûler tous les Livres dont cette docte ville abondoit, prononçant hautement, qu'il faloit bien se garder d'ôter aux Grecs ce qui les avoit rendus incapables du métier des armes, par l'application qu'ils avoient eue à l'Etude. Mais qui ne voit, que ce fût l'invention d'un homme, qui tout guerrier qu'il étoit, ne laissoit pas de favoriser

les Muſes, comme il s'en trouve de tels dans toute ſorte de profeſſions; ou que s'il en parloit à bon eſcient, c'étoit, parce que les Gots ne pouvoient pas bien tranſporter une marchandiſe dont d'ailleurs ils ne faiſoient pas grand cas. Cela ne doit point être cauſe, que nous mépriſions la plus honnête & la plus utile de toutes les profeſſions, qui eſt celle de la culture de nos ames par le moien des Livres & de la Science qu'ils contiennent. J'avouë, que les Armes portent à des actions mâles & héroïques; au lieu que les Lettres n'emploient que des paroles, qu'on peut dire femelles, & par conſequent inférieures en dignité: Et j'ajoûterai ſi vous voulés, que le Toutpuiſſant eſt appellé le Dieu des Armées, non pas des Bibliothéques. Mais à quoi bon ces Sophiſmes, puiſque nous ſavons que ce même Dieu a écrit de ſon doigt, & fait écrire par ſes Secretaires des Livres, d'où dépendent toutes les choſes qui peuvent ſervir à nôtre Salut temporel & éternel. Que l'Epée s'en faſſe accroire tant qu'elle voudra, ſi elle donne la mort, la Plume des Sçavans donne la vie; & comme l'Italien l'a fort bien dit, *quanto fa la ſpada, la penna il raconta.* C'eſt ce qui obligeoit les plus vaillans du Paganisme à invoquer les Muſes, avant que de s'engager

dans les combats. Et parce que je ſai combien vous priſés tous, le premier & le plus éloquent homme de la République Romaine, je vous ferai ſouvenir de l'eſtime qu'il faiſoit de ſes Livres & de ſa profeſſion literaire. Il écrit à ſon Ami Atticus, qu'après qu'un nommé Tyrannio lui eût arrangé ſa Bibliothéque, aſſiſté d'un Dionyſius, & d'un Menophile, il lui ſembla, qu'on avoit animé ſa maiſon, & donné un eſprit à ſon logis, *poſtea vero quàm Tyrannio mihi libros diſpoſuit, mens addita videtur meis ædibus.* Le raiſonnement de ce grand perſonnage eût été ſans doute bien différent de celui des Gots pour ſauver les Livres des Atheniens.

Cic. l. 4. Epiſt. 8. ad Attic.

Puisque vous m'avés engagé à vous tenir ce propos, j'ai envie de vous parler enſuite de la lecture que j'ai faite depuis peu de deux Livres fort différens. Le premier m'oblige à vous déclarer, que s'il faut ne rien admirer pour être heureux, ſelon que Martial en aſſûre Numitius, la lecture de ce Livre m'a mis bien loin de mon bon-heur. Je le pris le ſoir, & je me ſens obligé de reconnoitre, que les doctes travaux de ſon Auteur me conciliérent le plus doux repos où je me ſois trouvé il y a long-tems, & que ſes veilles laborieuſes me jettèrent dans une tranquillité de

ſommeil nompareille. En effet, s'il étoit permis de parler un peu le langage du Parnaſſe, je publierois de lui ce qu'Agatarchides rapporte dans Photius, qu'on diſoit des œuvres d'Homere, qu'Apollon en étoit le vrai Auteur, & qu'Homere n'avoit fait que prêter ſon nom, d'où vint que pour le citer on diſoit ſouvent, Apollon dans l'Iliade ou dans l'Odyſſée. Que ſi d'ailleurs je poſſedois la Fortune d'un Souverain, je voudrois imiter à l'égard de ce Livre le Calife Almamunin, qui récompenſoit ceux qu'on lui préſentoit, d'autant d'or qu'ils peſoient; ce qui porta quelqu'un à lui donner une traduction d'apophtegmes gravée ſur du marbre,qu'il ne laiſſa pas de paier au même poids. Quoiqu'il en ſoit, il ſemble que l'Auteur de la compoſition, dont je vous explique mon ſentiment, ait trempé ſa plume plûtôt dans le bons ſens, que dans l'ancre dont il a tracé ſes caracteres. Car pour ce qui touche le ſtyle, quoique fort charmant, il ne me feroit pas parler de la ſorte, s'il ne ſervoit de vehicule à des penſées auſſi véritables, qu'elles ſont bien choiſies & élevées. M'étant endormi ſur cette lecture, je veux appliquer ici ce que les Poëtes ont dit des deux portes par où paſſent les ſonges que nous faiſons. Celle d'yvoire eſt ſans difficulté la plus magnifique,

& néanmoins les plus considérables songes, comme étant les plus véritables, sortent par celle de corne; comme nos plus recommendables compositions, qui ne sont pourtant à les bien prendre que des songes, tirent leur prix des bonnes & saines pensées, plûtôt que du style, quelque beau & éclatant qu'il paroisse. Je profére ceci avec quelque apprehension d'irriter les Fées, *& ne Criticorum imperiosissima gens mihi succenseat.* Mais enfin vous savés bien qu'il ne faut pas préférer l'accessoire, au principal; ou la façon de nous exprimer, aux choses qui nous ont fait mettre la main à la plume, & qui sont le sujet dont nous voulons traiter;

Scribendi rectè sapere, est & principium,
& fons.

Permettés moi d'ajoûter à ceci quelques petites observations, qui vous feront reconnoitre avec quel genie j'ai accoûtumé de faire mes lectures.

Premiérement je n'ai pas vû mal-volontiers, que cet Ecrivain n'ait dédié son Livre que comme Eschyle faisoit ses Tragedies au Dieu Chronus, c'est à dire au Tems, juge équitable, & pere de l'Immortalité. Il n'y a rien de plus impertinent que l'imagination ordinaire de ceux, qui se figurent une éternelle durée de leurs

œuvres, ſur ce qu'ils les addreſſent par une dédicace ſolemnelle à quelque Grand dont ils ſe promettent la protection, & par elle la perpetuité de ce qu'ils donnent au public. Quoi! ne voions nous pas qu'on dédie tous les jours aux plus puiſſans Princes des productions d'eſprit très miſérables, & jusqu'à des Almanacs, ſans que leurs noms illuſtres qu'on met au devant, puiſſent empêcher qu'on n'en faſſe un très grand mépris, tant s'en faut qu'elles deviennent par là plus conſidérables. Ajoûtés à cette modération d'eſprit dont il a uſé, que le titre de ſon livre n'a rien de préſomptueux, ni qui puiſſe tromper ſon Lecteur. Hierocles écrivit une dangereuſe compoſition de deux Livres avec cette fauſſe inſcription Φιλαληθεῖς, *id eſt veritatis amatores;* cependant ils alloient contre la vérité, & contre le Chriſtianisme, puisqu'on y voioit Apollonius préféré à Jeſus-Chriſt, comme Euſebe qui lui a répondu nous l'apprend, obſervant que ſon Philalethe étoit Philoſtrate premier Auteur d'une ſi grande impieté. Verrius & Feſtus reprenoient auſſi le titre du livre de Caton, *des Origines*, parce qu'il y traitoit plus des geſtes conſidérables du peuple Romain, que de l'origine des villes d'Italie qu'il promettoit par cette Inſcription. O que

nous voions tous les jours paroitre de Livres, qui n'ont rien d'eſtimable que le Titre, ſemblables à ceux dont ſe plaignoit Seneque il y a ſi long-tems, *quorum ſcripta clarum habent tantùm nomen, cetera exſanguia ſunt.* Ep. 64.

Outre la juſte impoſition du titre de ſon Livre, qui convient admirablement à tout l'Ouvrage, l'on n'y ſauroit remarquer aucune de ces fâcheuſes excurſions, ou de ces pénibles Epiſodes, pour emploier le terme dont ſe ſervent les Rhéteurs Grecs, qui pénent preſque toûjours un Lecteur, outre qu'on y remarque ſouvent quelque légéreté d'eſprit des-avantageuſe à l'Auteur. En effet il faut ſuivre ſon ſujet où il nous mene, & non pas où il nous peut convier d'aller, *quò ducit materia ſequendum eſt, non quò invitat.* Vous ne verrés point non plus, qu'il péſe trop ſur de petites choſes, contre la regle *de minimis non curat Prætor.* Homere ne dit qu'un mot en paſſant de Therſite, ne s'arrêtant jamais non plus, ſelon l'obſervation de Lucien, ni à Tantalus, ni à Ixion, ni à Titius. Et Cardan a eu raiſon de comparer l'uſage des Ecrivains qui péchent ſur cela, à la façon qu'obſervent les petites bicocques, de ſonner une cloche pour le moindre Cavalier qui eſt prêt de ſe préſenter à leur porte, *imitantur Nu-* Sen. l. 5. de benef. cap. 16.

L. 5. Sap. *ceriæ præfectos, qui quot sunt equites extra urbem transeuntes, totidem ictus campanæ edunt.*

Mais son style raisonnablement concis m'a sur tout charmé. Je n'ai point vû mieux pratiquer le précepte que donne Pythagore dans Serm. 35. Stobée, *ne multis verbis pauca comprehendas, sed paucis multa.* Il obtient de son Lecteur la créance qu'on ne prend jamais des grands Parleurs, qu'il est persuadé & convaincu de ce qu'il écrit. *Scias Brutum sentire quæ dicit,* dit Quintilien de ce grand Génie, après avoir prononcé de César, qu'il paroissoit dans sa façon Laconique de s'exprimer, *eodem animo dixisse, quo bellavit.* Je suis si passionnément amoureux de ce genre d'écrire, qu'entre les Livres des Anciens il n'y en a point dont la perte me touche plus, que de celui de ce Sextius, la lecture duquel avoit un tel pouvoir sur l'esprit de Seneque, qu'il ne feint point de declarer, qu'elle lui faisoit défier la Fortune avec tout ce qui dépendoit d'elle, souhaitant même d'être aux prises ensemble, avec plus d'ardeur qu'Ascanius ne désiroit de s'éprouver contre un Lion, ou contre un Sanglier furieusement échauffé : *In quacunque positione mentis sim, cùm lego hunc, fatebor enim, libet omnes casus provocare, li-*

bet exclamare, quid cessas Fortuna? congredere, paratum vides, &c. Comme celui dont je vous par le a un grand fonds de belles notions, prises du magasin des sciences, l'on ne voit rien sortir de cette plume qui soit vain, rien d'inutile, ou d'ennuïant, parce que selon le sentiment delicat de Petrone, *neque generosior spiritus vanitatem amat, neque concipere aut edere partum mens potest, nisi ingenti flumine literarum inundata.* En vérité je ne pûs m'empêcher, achevant cette lecture, de proferer ce mot dont il me souvint, *potest judicari penitus insipiens, cui talia videantur insipida,*

Venons à son Antipode, je veux dire à cet autre Livre que je ne puis mieux décrire qu'en le nommant

> *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademtum.*

Certainement il m'affligea & me troubla de telle sorte, que je pensois être en ce lieu *ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* Iob. 10. Il n'est pas possible de voir ensemble plus de choses mal conçuës, mal arrangées, & pirement énoncées. Ce n'est pas, que son Auteur ne s'efforce quelquefois de paroitre autre qu'il n'est, *homo fortasse vel utcunque diser-*

tus, certè omni doctrina ac eruditione desertus. Mais son malheur est, que faute de naturel, & d'acquis, tous ses efforts sont inutiles. Horace s'est plaint de celui qui pour ne pas ramper sur terre, se perdoit dans le vuide de l'air,

Aut dum vitat humum, nubes, & inania captat:

C'est ce qui n'a garde de lui arriver, sa plume contre sa légérété naturelle devenant entre ses doigts un plomb si pésant, qu'elle ne le sauroit tirer de la boue. Pour le moins peut-on dire de sa composition, ce qu'on prononça de celle de Zenon qui régardoit le gouvernement politique, qu'elle paroit écrite *in canis postico*, tant on y remarque de sales pensées, & de difficulté à les produire. Les bevuës de plus, & ce παρόραμα des Grecs, y regnent du commencement jusqu'à la fin, ce qui est capable de faire perdre patience au plus indulgent Lecteur. Photius se railloit autrefois de l'hérétique Eunomius, de ce qu'à l'imitation de Saturne qui devoroit ses enfans; il avoit supprimé son Livre pour un tems. Certes il seroit à désirer, que ceux qui les font tels que celui dont je vous entretiens, les devorassent ou supprimassent si bien qu'on ne les vit jamais. Ne vous étonnés pas de ce terme *devorer*, vous savés bien qu'on dit com-

munément de certaines perſonnes qui ſont d'une lecture extraordinairement prompte, qu'ils devorent les Livres. Souvenés vous, s'il vous plait, que ce ne ſont pas celles qui les digérent le mieux, ni qui en tirent davantage de profitable nourriture. Les Arabes ſe ſont auſſi ſervis de cette façon de parler, quand ils ſe ſont vantés, que ſi les autres Nations feuïlletoient les Livres pour en rétenir ce qu'elles pouvoient, quant à eux ils les dévoroient & ſe les incorporoient, voulant dire, qu'ils les poſſedoient de meilleure ſorte que ne fait le reſte des hommes.

Après vous avoir tant parle de deux Livres ſi différens, je vous dirai, que l'un & l'autre ont contribué à mon inſtruction. Le pire m'a fait leçon de ce que celui qui ſe veut mêler d'écrire, doit ſoigneuſement éviter. Entre mille bonnes choſes que l'autre m'a appriſes, il m'a confirmé par d'excellens raiſonnemens dans l'opinion que j'ai priſe de longue main, que la liberalité ne nous rend presque jamais plus pauvres, ni l'avarice plus riches. Comment ſerions - nous plus pauvres au premier chef, puisque nous ne poſſedons rien qui ſoit mieux ni plus certainement à nous, que ce qu'un ami obligé tient de nôtre main? Et comment l'avarice nous pourroit-elle faire

plus riches, s'il n'y a point d'hommes à le bien considérer, plus nécessiteux que les avares, qui se réfusent presque toûjours la jouïssance de ce qu'ils ont accumulé? Ce n'est pas à dire, que la liberalité doive ressembler à la lumiére, qui se répand & se communique par tout indifféremment, ou comme parle l'Ecole, *uniformiter difformiter.* Elle doit sans difficulté comme Vertu garder des mésures, parce qu'elle dégénere en une prodigalité pleine d'imprudence, si ses opérations ne sont toûjours accompagnées de jugement. Je ne doute point de ce qu'il se met en peine de prouver par plusieurs exemples, qu'il est plus avantageux de gagner les hommes par bien-faits, que par aucune sorte de violence, *satius est officiis devincire, quàm armis devincere.* Mais rien ne m'a tant plû que le point sur lequel il insiste le plus, que la méconnoissance des ingrats ne nous doit pas empêcher de continuer, autant que nous le pouvons, nos bien-faits, parce qu'il est presque nécessaire d'en perdre beaucoup, pour en placer un à propos, capable de recompenser le mauvais emploi de tous les autres. C'est ce que Laberius avoit exprimé il y a longtems dans un de ses Mimes qui porte que

Perdenda sunt multa, ut semel ponas bene.

Et parce qu'il produit des exemples fort bien choisis sur tout cela, je prendrai plaisir à vous en rapporter d'autres, comme pour lui damer le pion, & pour en quelque façon fortifier les siens.

Déjà au sujet de la liberalité & des signes qu'il donne d'une ame qui se plaira toûjours à la cultiver; je vous ferai volontiers souvenir de ce que le Persan Sadi rapporte dans son Rosaire du plus liberal de tous les Arabes Indiens, qu'on prévût devoir être tel que nous venons de le dire, parce qu'étant enfant il ne vouloit jamais tetter sa mere, qu'elle n'allaitât au même tems un autre enfant de sa seconde mammelle. Pour ce qui touche l'ingratitude, elle est si étenduë qu'on en fait voir l'image en divers animaux; témoin le Serpent qui tua le fils de son hôte; & témoins encore ces Liévres qui ont donné lieu au proverbe *Carpathius leporem*, parce que, selon l'interpretation de Suidas, les Insulaires de Carpathe, nommée aujourd'hui Scarpanto, aiant mis des Liévres dans leur Isle, ces animaux féconds se multiplièrent de telle sorte qu'ils la desolèrent entiérement. Il se trouve des hommes qui croient bien pallier leur ingratitude en alléguant leur impuissance de s'en exemter, qui est néanmoins une mauvai-

ſe excuſe, parce que la ſeule volonté d'une ame reconnoiſſante peut nous empêcher ſuffiſamment d'être ingrats. Pompée accuſe un Marcelin dans Plutarque de parler contre lui avec trop d'ingratitude, vû que non ſeulement il l'avoit rendu éloquent, mais qu'encore de famélique qu'il étoit, il lui avoit donné le moien de vomir tous les jours, c'eſt à dire de ſe créver de manger, étant un goulu parfait. Lentulus comblé de biens par Auguſte, ſe plaignoit impudemment qu'il l'avoit tiré du Barreau où il pouvoit faire fortune, bien que tout le monde ſçût qu'il en étoit incapable, & qu'il n'y faiſoit rien du tout. Je joins à cela le régret dont j'ai vû uſer à un homme qui de ſimple ſoldat étoit parvenu à une profeſſion honorable pour lui, & moins périlleuſe quoi qu'aſſés meurtriere ; il ſoûtenoit que dans celle des Armes qu'on lui avoit fait quitter, il pouvoit réuſſir plus avantageuſement, bien qu'il y eût auſſi peu d'apparence à ſon diſcours, qu'il étoit accompagné d'ingratitude, & d'une vanité ridicule.

Or pour montrer, que ce n'eſt pas ſouvent le defaut de pouvoir qui nous rend méconnoiſſans, voions comme les plus puiſſans ont quelquefois paié d'ingratitude les ſervices qui leur avoient été rendus. Toutes les Com-

munautés ſont accuſées de ce vice ; les Républiques Grecques, la Carthaginoiſe, & la Romaine, font voir, que ce n'eſt pas à tort; & ce vers rendu proverbial en fournit un authentique exemple,

Αντ' εὐεργεσίης Ἀγαμέμνονα τῖσαν Αχαῖοι.
Pro beneficio Agamemnonem mulctarunt Achivi.

Diſons quelque choſe de plus formel. Vous ſavés de quelle cruelle récompenſe ce Roi de l'ancienne Perſe reconnut le peril où s'étoit mis celui qui lui rapporta ſon Diadéme ou Bandeau Roial qui étoit tombe dans la Mer. Il y a, je ne ſai quoi de pareil dans la Rélation de Rhoë, d'un Roi de Mandoa aux Indes Orientales. Il étoit tombé dans une riviére, d'où il fût retiré par un de ſes Esclaves qui le prit par les cheveux ; en récompenſe dequoi il fit mourir cet officieux Esclave, pour avoir eu la hardieſſe de mettre la main ſur ſa tête. L'Hiſtoire de Zonare raconte, que l'Empereur de Conſtantinople Baſile fût ſuſpendu par ſa ceinture à la chaſſe, n'aiant pû éviter qu'un Cerf pourſuivi ne l'embrochât en cet endroit avec ſon bois : Surquoi un des ſiens qui ne voioit point de meilleur expédient pour le delivrer, que de lui couper ſa ceinture, le fit fort heureuſement; & cet Empereur pour l'en bien récompenſer le fit décapiter, à cau-

ſe qu'il avoit oſé lever l'épée ſur ſon Prince. Nótre propre Hiſtoire, ne dit-elle pas, que le Roi Louïs Onziéme aiant été porté évanouï vers la fenêtre de ſa Chambre, avec quelque reſiſtance de ſa part pour le faire révenir de cette ſyncope par la fraicheur d'un air plus libre, il déſira qu'on punit ceux qui l'avoient violenté, nonobſtant leur bonne intention. En vérité c'eſt une choſe étrange, que ceux qui peuvent faire tant d'heureux par leurs liberalités, veuïllent plûtót emploïer des punitions en de ſemblables occaſions. Pour le moins arrive-t-il, que leurs bien faits tombent plus ſouvent ſur ceux qui ſont déjà dans l'abondance, que ſur d'autres qui en auroient plus de beſoin. Que voulés-vous! l'eſprit ſuperieur ſouffle où bon lui ſemble, ſans qu'il ſoit permis de s'en plaindre, *ſpiritus Domini ſpirat ubi vult;* celui des Souverains diſtribuë leurs faveurs à leur volonté. Je me contenterai donc de vous dire là-deſſus en finiſſant, que celui qui voioit piſſer le cheval d'un Prince dans quelque riviére, prononça aſſés plaiſamment, Ce cheval reſſemble à ſon maitre, qui ne donne qu'à ceux qui ont le plus.

DIX-

DIX-SEPTIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.

De la Justice.

QUELQUES-UNS pourroient trouver, que Theognis auroit accouplé dans un ſeul vers, & comme faiſant une ſeule ſentence, deux choſes aſſés éloignées l'une de l'autre, la Juſtice, & la Santé; quand il a écrit, qu'il n'y a rien de plus beau que la premiére, ni de meilleur que la ſeconde,

Κάλλιστον τὸ δικαιότατον, λῷστον δ' ὑγιαίνειν.

Pulcherrimum eſt id quod eſt juſtiſſimum, optimum verò eſt valere.

Et néanmoins quoique ces deux choſes ſe réduiſent ſous des genres differens, puiſque la Juſtice eſt une Vertu ſpirituelle, & que la Santé eſt tout-à-fait corporelle, ſi eſt-ce que ſi l'on conſidére, que la Juſtice conſiſte en une modération d'ame qui fait rendre à chacun ce qui lui appartient; & que la Santé dépend d'un temperament égal d'humeurs, qui empêche que les unes ne prévalent pas trop ſur les autres; l'on s'appercevra aiſément, que ce Poëte moral n'a rien conjoint en cela, qui

ne ſoit accompagné de beaucoup de rapport. En effet comme le fruit de la Santé eſt l'exemtion des maladies, celui de la Juſtice eſt la privation de ces troubles d'eſprit, qui ne quittent jamais les injuſtes & les méchans; *δικαιοσύνης καρπὸς μεγιςος, ἀταραξία, Juſtitiæ fructus maximus, vacuitas perturbationis*, ſelon qu'Epicure le prononce fort bien après Ariſtophane dans Clement Alexandrin au ſixiéme Livre de ſes Tapiſſeries. Loué ſoit Dieu, qu'avec l'heureuſe diſpoſition de corps dont vous jouïſſés, vous avés ce ſecond & incomparable avantage, de voir en vos jours rétablir le luſtre de la Juſtice, par les ſoins d'un Souverain qui lui donneront ſans doute la proſperité du long regne que ce Roi de Perſe Ochus diſoit à ſon fils avoir obtenu du Ciel, par ſa Pieté envers Dieu, & par ſa Juſtice envers les hommes. Vous jugés bien, que la réformation des abus qui s'y commettent, qu'il a ſi fort à cœur, & dont toute la France conçoit de ſi douces eſperances, m'a porté à faire choix de ce ſujet d'entretien, bien que j'en aie déjà traité en tant de lieux, qu'à mon avis ma plus grande peine ſera d'éviter les rédites, dont j'ai eu toute ma vie aſſés d'averſion.

Athenæus Lib. 12.

Quoi que la Juſtice contienne en ſoi tou-

tes les Vertus ſelon le mot d'un ancien, non ſeulement elle en conſtituë une particuliére, mais il la faut même diſtinguer de l'Equité, ſans laquelle pourtant elle perd tout ce qu'elle a de recommandable. La Juſtice régarde la Loi écrite, l'Equité gît en la Loi de Nature, qui comme la plus ancienne, & la plus ſage, doit regler & tempérer la premiére; autrement, comme les Ecoles l'enſeignent hautement, cette Juſtice Legale devient inſenſiblement une pure injuſtice, *Summum jus, ſumma injuria.* C'eſt ce qui a fait donner cet avis à l'Eccleſiaſte, de n'être pas trop juſte, *noli eſſe juſtus multùm;* & c'eſt la cauſe pourquoi quelques-uns ont oſé nommer dans Platon cette Juſtice *furatoriam quandam facultatem ſecundùm Simonidem & Homerum,* n'y aiant rien de plus trompeur qu'elle, ſi l'Equité & cette ἐπιείκεια des Grecs n'intervient, pour interpreter comme il faut ce qu'on voile frauduleuſement du prétexte des Loix, & du manteau de la Juſtice. Ariſtote a donc eû raiſon de poſer ce fondement, que tout ce qui eſt le plus équitable doit être tenu le meilleur, *in jure quod æquius eſt melius,* τὸ ἐπιεικέςερον, βέλτιον. Ciceron ſoûtient excellement ſur cela dans ſa neuviéme Philippique, que tous les Juriſconſultes Romains

Cap. 7.

Lib. 1. de Rep.

L. 5. Eth. Cap. 10.

qui avoient été jusqu'à lui, ne ſavoient pas tous enſemble ſi bien leur métier que le ſeul Servius Sulpicius, qui rapportoit tout à l'Equité: *neque enim ille*, dit-il, *magis Jurisconſultus quàm Juſtitiæ fuit: Itaque quæ proficiſcebantur à legibus, & à jure civili, ſemper ad facilitatem æquitatemque referebat.* Il aimoit mieux l'expedition, ajoûte-t-il, & il viſoit plûtôt à terminer les procés par un accommodement raiſonnable, qu'à les pouſſer, & à les prolonger opiniâtrement par des formalités judiciaires, ou par des ſubtilités de Droit. Sans mentir je ne vois point de plus bel Eloge que celui que donne Velleius Paterculus au vieil Caton d'avoir toûjours voulu, que la Raiſon naturelle & l'Equité accompagnaſſent la Juſtice dont nous parlons, qui s'en éloigne quelquefois trop notablement. Voici ſes propres termes, *Marcus Cato homo Virtuti ſimillimus, & per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior, cui id ſolum viſum eſt habere rationem, quod haberet juſtitiam.* Remarqués, s'il vous plait, comme il diſtingue ce qui eſt raiſonnable, d'avec ce qui eſt juſte ſimplement. Mandanis Chef des Brachmanes gymnoſophiſtes l'entendoit bien ainſi, quand il dit au Deputé d'Alexandre, qu'il eſtimoit fort les Philoſo-

Strabo l. 15. Geogra.

phes Grecs, ſinon en ce qu'ils avoient préferé la Loi à la Nature, c'eſt à dire, à cette Raiſon que le Ciel a gravée dans le cœur de tous les hommes; *quæ ſæculis omnibus antè nata eſt, quàm ſcripta lex ulla, aut quàm omnino civitas conſtituta*, pour parler avec Ciceron, qui la nomme encore au ſecond livre de ſes loix, *rectam ſummi Jovis rationem.*

Mais la difficulté n'eſt pas petite à ce propos, comme aiant de très puiſſans partiſans, ſi une loi doit rendre raiſon de ce qu'elle ordonne, ſelon l'avis de Platon; ou ſi conformément à celui de Seneque, & de ceux qui adherent à ſon ſentiment, elle ne doit jamais raiſonner ni argumenter, n'étant pas donnée pour nous rendre ſavans, mais ſimplement obeïſſans. Il ſuffit, diſent ceux-ci, que Legislateur ſache la raiſon de ſon Edit, ſans qu'il s'amuſe à la déclarer, & à l'expoſer en le faiſant, à beaucoup de contradictions, n'y aiant rien de ſi clair ni de ſi évident parmi nous qui n'y ſoit ſujet. Qu'il en uſe comme les Médecins, qui ne couchent jamais dans leurs Ordonnances les raiſons de ce qu'elles contiennent. Seneque ſoûtenant cette opinion improuve celle de Poſidonius & de Platon: *Non probo*, écrit-il dans une de ſes Epitres, *quod Platonis legibus adjecta principia ſunt.* Ep. 94.

Legem enim brevem eſſe oportet; quo faciliùs ab imperitis teneatur, velut emiſſa divinitùs vox ſit. Jubeat, non diſputet. Nihil videtur mihi frigidius, nihil ineptius quàm lex cum Prologo. Vous trouverés peut-être, que c'eſt parler bien hardiment; mais il avoit pour lui les loix de Solon, de Dracon, de Lycurgue, de Numa, & même celles des douze Tables, qui étoient toutes dreſſées à ſa mode ſans préface; & s'il eût eu connoiſſance de la Loi du vrai Dieu par l'entremiſe de Saint Paul, ce que je ne crois pas, il l'eût pû mettre de ſon côté. Certes les Loix des douze Tables ſeules devoient être à ſon égard d'une très grande autorité pour approuver le ſtyle auquel elles étoient conçuës, Ciceron n'aiant pas fait difficulté de declarer peu de tems avant celui de Seneque, qu'il les préferoit à tous les Livres des Philoſophes. *Fremant omnes licet, dicam quod ſentio; bibliothecas mehercule omnium Philoſophorum unus mihi videtur duodecim tabularum libellus, ſi quis legum fontes & capita viderit, & autoritatis pondere, & utilitatis ubertate ſuperare.* Tant y a que depuis Seneque diverſes perſonnes ont embraſſé ſon ſentiment, & improuvé ces avant-propos dreſſés en faveur de la Loi qui les ſuit.

Lib. 1. de Orat.

Si eſt-ce que les Loix de Juſtinien nous font une leçon toute contraire ; & les Edits de nos Rois, que nous ne devons pas moins eſtimer, font voir, que l'opinion de Platon eſt préferable, & que les Loix qui perſuadent en commandant, ou en défendant & ménaçant, doivent être tenuës les meilleures. Quel plaiſir de déferer à des Ordonnances, qui ne vous font pas voir moins de raiſons, que de peines contre ceux qui contreviendront à ce qu'elles enjoignent. Auſſi Erasme a embraſſé depuis peu ce parti dans ſon Traité de l'Inſtitution du Prince ; & il a été ſuivi par un perſonnage de grand mérite *Refuge.* qui nous a communiqué ſes conſidérations politiques. Ce n'eſt pas qu'ils prétendent, qu'on doive ſeulement obeïr aux Loix, parce qu'elles ſont juſtes, car ils n'ignoroient pas que leur juſtice, pour evidente qu'elle ſoit, peut être débatuë. Mais tant y a qu'encore qu'on y doive déferer par la ſeule conſidération, que ce ſont des Loix qu'établit un Souverain, qui a l'autorité de les faire ; n'eſt-ce pas une grande ſatisfaction d'apprendre d'elles mêmes les motifs qu'on a eus de nous y obliger. Et qu'elle apparence y a-t-il que la raiſon, ſi elle entre bien dans nôtre définition, pour nous diſtinguer du reſte des ani-

maux, doive nous faire mépriſer ce qu'elle garentit de ſon ſuffrage.

Or cette Loi ainſi établie & ſubſiſtant de ſa propre force & puiſſance, il n'y a point de Magiſtrat qui ne ſoit obligé de juger ſelon ſa teneur. Car la plus perilleuſe choſe qui puiſſe arriver à un Etat, dit Ariſtote, c'eſt de rendre des Juges *αὐτογνώμονας* & libres d'opiner comme bon leur ſemble. Ce Philoſophe reprend pour cela les Coſmes & les Ephores de Crete & de Sparte, qui ſans s'aſtreindre à aucune Loi écrite jugeoient à leur fantaiſie, & rendoient leurs decrets indépendans de toute autre autorité par la leur, *non ex præſcripto juris ſcripti, ſed ſuo arbitratu imperabant.* Il faut auſſi tenir pour conſtante l'opinion d'un ancien Docteur, qu'il n'appartient pas à un Magiſtrat, pour Souverain qu'il ſoit & de dernier reſſort, de juger de la Loi, étant obligé de le faire ſelon la Loi; ſauf dans l'interprétation, ſi elle en a beſoin, d'avoir recours à cette principale & plus eſſencielle partie de la Juſtice, qui eſt l'Equité, & cette raiſon naturelle dont nous avons parlé, qu'on peut nommer l'ame de la Loi, bien plus conſidérable que ſon texte & ſes paroles; *ſcire leges non eſt verba earum tenere, ſed mentem.* Car on peut dire en de ſemblables occa-

L. 2. Polit. c. 10.

ſions ce qu'on prononce ſi ſouvent en Theologie, *litera occidit*, *ſpiritus autem vivificat.* Pour le ſurplus je me ſouviens, que Bodin aſſûre en deux lieux différens de ſa République, qu'un Préſident des Enquêtes au Parlement de Toulouſe appellé Barthelemi, fit dire par un Arrêt ſolemnel les Chambres aſſemblées, que les Conſeillers de la ſienne qui vouloient tous d'une voix juger contre l'Ordonnance, ſeroient tenus de la ſuivre & de s'y conformer. Certes les Eſpagnols ont fort proprement nommé *Letrados* les Juriſconſultes ou Hommes de la Loi, parce qu'ils font profeſſion d'être *à letra dados*, aiant ce mot ordinaire en bouche, *erubeſcimus dum ſine lege loquimur.* L'on peut voir dans le Deuteronome, prototype de toutes les Loix bien ordonnées, le commandement exprès de ſuivre préciſément le contenu dans la Loi, *non facietis ſinguli quod ſibi rectum videtur*, & un peu après, *quod præcipio tibi hoc tantùm facito Domino, nec addas quicquam nec minuas.*

Ep.3. & 6.

Cap. 12.

Remarquons donc comme la Loi, généralement parlant, a été bien nommée par Pindare une Reine abſoluë, & qui commande par tout, aux mortels, dit-il, & aux immortels. La reſtriction que nous y avons

apportée n'est qu'à l'égard de son interprétation, parce que le jugement des hommes étant différent ; & ce δίκαιον, *justum*, aiant été ainsi appellé par les Grecs, *quasi bifariam divisum;* parce qu'ordinairement l'on se partage dessus, il est besoin quelquefois, que cet œil renommé de la Justice, ce δίκης ὀφταλμὸς, discerne dans la diversité des opinions, laquelle tient le plus de l'Equité naturelle, afin que l'ingénieuse malice des hommes ne l'emporte pas, comme elle pourroit faire, sur la plus saine & la plus équitable partie. L'on peut rapporter à cela le beau mot de Ciceron, quand il appelle l'action *de dolo malo*, & l'Arrêt qui se donne ensuite, *everriculum malitiarum omnium.* En effet l'Equité est la pierre de touche qui fait reconnoitre tout ce que la malignité des hommes veut faire passer pour bon, quoi qu'il n'en ait que l'apparence. Et l'on peut ajoûter encore, qu'elle est ce sel, dont Pythagore vouloit qu'on se servit en toutes rencontres ; *hoc enim*, dit Diogenes Laërtius, *quicquid occupaverit, servat, & ex liquidissimis rebus, aqua, & mari, fit*, comme l'Equité préserve de toute supercherie, &, s'il faut user de ce terme barbare, de toute avanie, faisant voir les choses dans leur simplicité & dans leur pureté naturelle. N'est-ce

L. 3. de nat. Deor.

pas pour cela que le Préſident des trente Juges Souverains d'Egypte portoit au cou l'image de la Vérité, afin qu'il ſçût que ſa charge l'obligeoit à la réchercher, la purifiant de toute ſorte de déguiſemens : Et que ceux du même païs repréſentoient la Juſtice par la main gauche, à cauſe qu'elle eſt la plus pure, & la moins prévenuë ou préoccupée ?

Diod. Sic. l. 1.

Cette main beaucoup moins forte que la droite lui convient d'autant mieux, qu'une de ſes principales fonctions étant de punir, elle y doit être moderée. Il ſuffit de percer la veine, ſans donner jusqu'à l'artére. Et l'on doit toûjours ſe ſouvenir, que les ſupplices ont été fort bien nommés des exemples, qu'il eſt honteux & dangereux de rendre trop frequens. *Videbis ea ſæpe committi, quæ ſæpe vindicantur. Parricidæ cum lege cœperunt, & illis facinus pœna monſtravit.* En effet un crime commis, & que le Ciel a permis, eſt irremédiable ; & les Romains ont eu raiſon d'appeller ſa punition un exemple, parce qu'elle regarde plus l'avenir que le paſſé. Les animaux même déraiſonnables ſont touchés de ces exemples ; & Pline nous apprend, où il parle des Lions, les plus feroces & redoutables de tous; que Polybe & Scipion étant en Afrique en virent qu'on

L. 8. 16.

avoit crucifiés pour donner de la terreur aux autres Lions. Mais quoi que la modération ſoit fort louable en ceci, il faut bien prendre garde que les crimes, autant que faire ſe peut, ne demeurent pas impunis,

Bonis nocet quisquis pepercerit malis,

ſi nous en croions Laberius, outre que ſelon cet autre Mime du même Auteur,

Judex damnatur cùm nocens abſolvitur.

Un Juge & un Chirurgien trop pitoiables s'acquittent mal de leur métier, & l'on doit toûjours avoir dans la mémoire ce mot ancien, qu'il y a une miſéricorde qui châtie, comme une cruauté qui pardonne. Quoi qu'il en ſoit, nous diſons communément qu'on va faire juſtice, pour ſignifier qu'on va punir un coupable; encore que la recompenſe des bonnes actions ne ſoit pas moins propre à la Juſtice, que la correction des vicieuſes; tant il eſt vrai que cette derniére lui eſt la plus ordinaire, & apparemment la plus eſſentielle. C'eſt en cette conſidération, que les Lacedemoniens avoient placé dans leur ville le Temple de la Crainte, auprès du Tribunal des Ephores qui étoient leurs Juges Souverains, ne croiant rien plus néceſſaire à la conſervation de leur Etat, que d'imprimer dans l'eſprit des méchans l'apprehenſion d'être ſévérement punis

de leurs crimes. Les vents ſelon le proverbe Eſpagnol purgent le bled, & les châtimens le vice, *con viento limpian el trigo, y los vicios con el caſtigo.* Auſſi ſait-on, que par les Loix du premier Legislateur des Atheniens, les choſes mêmes inanimées étoient punies ; témoin cette ſtatuë qui avoit tué par ſa chûte un homme, & qui fût jettée dans la Mer, comme d'autres en de ſemblables cas fûrent portées hors de la ville, & condamnées à un exil perpetuel, ſelon que nous l'apprenons de Suidas, & de Pauſanias dans ſon ſixiéme Livre. Mais il eſt beſoin qu'en cette partie de la Juſtice qui regarde la punition des crimes, l'équité ſoit obſervée comme nous l'avons déjà dit. Un châtiment trop ſévére des fautes commiſes, a cauſé un nombre infini de changemens d'Etat, dont Ariſtote de ſon tems a fait quelque dénombrement au chapitre ſixiéme du cinquiéme Livre de ſes Politiques, qui pourroit être de beaucoup augmenté. Il eſt écrit au ſecond des Rois que David jugeoit & faiſoit juſtice, *faciebat quoque David judicium & juſtitiam omni populo ſuo.* Cette expreſſion veut dire, que ce Roi ne ſe contentoit pas de juger ſimplement ſon Peuple, mais qu'il accompagnoit ſes jugemens de toute ſorte d'équité. Si eſt ce que pour s'y être laiſſé ſurprendre une fois

Cap. 8.

par Siba contre Miphiboſet, la créance des Hebreux étoit, que la diviſion de ſon Roiaume arriva depuis entre Roboam & Jeroboam. Heureuſe la France dont le Monarque prend un tel ſoin de corriger les defauts avec juſtice & équité, que tous les ordres de ſon Etat l'en béniront éternellement. Après avoir fait ceſſer avec la paix les deſordres de la guerre, il termine ceux qui s'étoient commis dans ſes Finances, dont tous les Réglemens étoient éludés. Et les loix de la Juſtice n'aiant pas moins beſoin d'être purgées de quelques abus qui l'ont defigurée en quelque façon, il travaille à y appliquer le reméde que tout le monde juge être ſi neceſſaire. Courage, grand Prince, qui mérités mieux que Trajan qu'on vous félicite aux mêmes termes qu'un Conſul lui tint autrefois; *Ut antè caſtris; ita pacem foro redde, excinde inteſtinum bellum, & provida ſeveritate cave, ne fundata legibus civitas, everſa legibus videatur.* Sans mentir, c'eſt une choſe étrange à conſidérer, que les Formalités qui n'ont été introduites que pour favoriſer la Juſtice, & pour empêcher les ſurpriſes que tachent d'y faire tant de chicaneurs; que ces Formalités, dis-je, ſoient cauſe aujourd'hui des plus grandes injuſtices qui ſe commettent dans la plû-

Plin. in Panegyr.

part des Tribunaux. Avoüons aprés Ciceron, que ce seroit une grande pitié pour ne pas dire folie comme lui, *quod scriptum esset Reipublicæ salutis causa, id non ex Reipublicæ salute interpretari*, & de ne pas faire cesser un mal, si c'est chose possible, dont il n'y a presque personne qui ne se plaigne hautement.

l. 1. de Invent.

DIX-HUITIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.

Des Serviteurs.

IL y a peu de maisons, où l'on puisse remarquer le bon-heur de ces deux personnes aimées du Ciel, Baucis, & Philemon, dont le Poëte nous fait sentir la félicité en ce que se rendant l'une à l'autre les assistances dont ils avoient besoin, les serviteurs ne faisoient nulle partie de leur famille, & ces ennemis domestiques ne troubloient point leur repos.

Tota domus duo sunt, iidem parentque, jubentque.

Ovid. 8. metam.

Nous ne sommes plus au siécle où l'on puisse vivre de la sorte, & le tems a tellement changé nos façons de faire, que sans parler de ce que ces deux hôtes de Jupiter & de Mercure prénoient plaisir à pratiquer dans une frugalité

pleine de répos; nous voions nos moindres bourgeois qui occupent chacun plus de logis, que ne faiſoient, il y a ſeulement cent ans, les premiers & plus riches hommes de la ville; & il ſe trouvera peu de Financiers à qui il ne faille des Palais pour loger toute leur famille, auſſi ſpacieux qu'étoient autrefois ceux des Princes. Ils imitent en cela le chien de l'Apologue, qui s'entaſſant l'hyver dans ſa petite retraite, eût été bien fâché d'en occuper une plus longue; mais qui, l'été venu, la voulut bien plus ample pour s'étendre plus à ſon aiſe. Nous avons vû ceux, dont nous parlons, ſe contenter dans la naiſſance de leur fortune d'une maiſon médiocre, qui préſentement font bâtir des Hôtels à s'égarer dans la grandeur de leurs appartemens, dont les dorures & les ornemens ſuperbes font presque honte aux Temples les plus ſomptueux;

Itiner. Rutilii.

Ipſos crediderim ſic habitare Deos.

Si eſt-ce qu'une des plus belles deviſes d'un bâtiment que je voudrois habiter, ſeroit ſans doute celle-ci, *non quam latè, ſed quàm lætè.* Et je ne vois jamais ces hommes d'extraordinaire édification, pour me ſervir de ce terme en raillant, qu'il ne me ſouvienne, aiant pitié d'eux, de cette ancienne imprécation des Lacedemoniens, *qu'il te puiſſe prendre envie de*

de bâtir, dont Suidas dit qu'ils ſe ſervoient quand ils vouloient bien du mal à quelqu'un.

Mais laiſſant à part le luxe des bâtimens que j'ai aſſés examiné ailleurs, arrêtons-nous ſeulement à celui des Valets, qui comprennent une infinité de dégrés differens de ſervitude que je ne veux point ſpécifier, pour dire ſeulement, que nos mœurs nous ont rendu néceſſaires un nombre infini de perſonnes plus propres à troubler nôtre repos, qu'à nous décharger des ſoins domeſtiques. Je ſai bien, que les anciens Grecs & les Romains faiſoient dépendre la ſplendeur & l'opulence de leurs maiſons de la multitude des eſclaves qu'ils poſſedoient. Mais le cas a bien changé depuis leur ſiécle, ils étoient maitres abſolus de ces eſclaves, comme chacun ſait, & nous dépendons plus de nos ſerviteurs, à le bien prendre, qu'ils ne font de nous, par le libertinage où ils vivent impunément, & par la faculté qu'ils ont de nous abandonner avec mépris, autant de fois, que la fantaiſie les prend de le faire. Certes je trouve que Buſbec, ce digne Ambaſſadeur à la Porte du Grand Seigneur, a eu grande raiſon de douter, ſi ceux qui ont ôté l'uſage des eſclaves ont bien merité du genre humain, ou plûtôt s'ils ne l'ont point deſobligé, en rendant beau-

coup pire la condition des maitres, & peut-être encore davantage celle des ſerviteurs, qui n'ont plus l'aſſiſtance des premiers au point que le propre interêt de ceux-ci la leur donnoit autrefois. Voici les termes de ſon épître troiſiéme où il ne feint pas de dire, *Neſcio an optimè rebus noſtris conſuluit, qui ſervitutem primus ſuſtulit.* En effet ſi nous avons grand ſoin de bien nourrir, & de faire penſer ſoigneuſement les chevaux & les autres animaux qui nous appartiennent, de quelle diligence n'uſeroit-on point pour conſerver des hommes beaucoup plus précieux, & dont la perte ſeroit infiniment plus ſenſible? On ne peut pas contredire ce ſentiment par la conſidération de la Réligion, dont les Eſclaves ſeroient obligés d'obſerver les Loix auſſi exactement, que nous voions préſentement, que les pauvres & les ſerviteurs les mépriſent la plûpart avec toute ſorte d'impieté. C'eſt un prétexte fort trompeur, pour ce régard, que celui des Autels; & l'on ſait, que le faux Prophete Mahomet s'en eſt ſervi pour attirer à lui plus de monde, déclarant libres tous ceux qui prenant ſa créance ſe feroient Muſulmans. Bodin aſſûre ſur cela, qu'en l'an douze cens de nôtre ſalut, les ſervitudes étoient abolies quaſi par toute la Terre, ſi vous en

exceptés l'Amerique. Et Barthole, qui vivoit en mille trois cens, dit, que de ſon tems il n'y avoit plus d'eſclaves. Tant y a qu'on peut aiſément s'imaginer, que la condition des premiers ſerviteurs ou eſclaves n'étoit pas fort fâcheuſe, puis qu'Herodote nous apprend que les plus anciens Grecs n'en avoient point, ſe contentans de leurs enfans pour leur rendre les ſervices dont ils avoient beſoin, *Principio Græcis nulla erant mancipia, ſed filiis pro ſervis utebantur.* Depuis, les guerres des peuples animés les uns contre les autres, firent des captifs de ceux, à qui l'on conſerva la vie après la victoire, à la charge de demeurer ſerfs ou eſclaves; ce qui fit dire proverbialement, *quot hoſtes, tot ſervi*, & après par une inverſion de mots ſelon Aſinius Capito dans Sextus Pompeius, *præpoſterè pluri mis enuntiantibus*, l'on a prononcé, *quot ſervi, tot hoſtes*, dans un ſens bien différent de celui du premier proverbe, auquel Macrobe a fort bien répondu après Seneque, *non habemus illos hoſtes, ſed facimus, cùm in illos ſuperbiſſimi, contumelioſiſſimi, crudeliſſimi ſumus.*

ad l. ho. de cap.

l. 6.

l. 1. Saturn. c. 11

A le prendre un peu philoſophiquement nous ſerons contraints d'être de l'avis de Seneque, lors qu'il ſoûtient dans une de ſes controverſes, que nous naiſſons tous ni abſo-

lument libres, ni auſſi entiérement eſclaves, n'y aiant que le Droit des Gents qui ait introduit la ſervitude. *Neminem Natura liberum fecit, neminem ſervum. Impoſuit hæc fortuna poſtea ſingulis nomina.* Il n'y a que le ſeul Jupiter, dit Echile dans ſon Promethée attaché ſur le Caucaſe, qui jouïſſe véritablement de la liberté. Ceux des hommes qui paroiſſent les plus libres, ſont ſouvent les plus eſclaves, ſoit de leurs paſſions qui les dominent, ſoit des néceſſités que les plus hauts titres de la Politique impoſent à ceux qui les poſſedent. La ſervitude eſt ſi propre à ces perſonnes, que la qualité éleve par deſſus les autres, que celles mêmes qui les approchent ſont dans un eſclavage non pareil; *in propinquo arborum grandium virgulta nunquam læta aſpicies.* Quelqu'un a joliment comparé ces jeunes plantes aux veilles des bonnes fêtes, qui les touchent de près, mais qui ont plus de jeûnes & de mortifications à ſouffrir que les Fêtes mêmes. Cependant la preſſe eſt grande à qui ſe trouvera le plus près de ces hommes éminens, qui ſont ſouvent ſi inveſtis, & ſi empêchés à éloigner d'eux les plus opiniâtres, qu'une perſonne de ma connoiſſance ne pût ſe tenir qu'elle ne leur criât les voiant ſi preſſés, *quid feciſtis miſeri, ut tot cuſtodibus*

indigeretis? Enfin qui que ce ſoit ne s'exemtera jamais des plus fâcheuſes ſervitudes, qui aſpirera aux grands emplois, & qui ne ſe contentera pas d'une fortune médiocre,

Serviet æternùm qui parvo neſciet uti.

Il eſt certain pourtant, qu'il y a non ſeulement des particuliers, mais des Nations même entieres, qui ne peuvent ſouffrir la liberté. Les Cappadociens ſont de ce nombre, qui la réfuſèrent, & qui prièrent les Romains de leur donner un Maitre, éliſant pour cela avec leur permiſſion un Ariobarzanes, comme l'on peut voir dans le douziéme livre de la Géographie de Strabon. François Alvarez nous fait connoitre au contraire dans les Rélations de Ramuſio, des peuples d'Ethiopie appellés Gorages Troglodites, qui ſe donneroient plûtôt la mort que de ſervir, tant ils aiment paſſionnément la Liberté. C'eſt ainſi que toutes choſes ſont régardées diverſément, parce que chacun abonde en ſon ſens, & enviſage tout autrement les objets qui ſe préſentent, que ne font d'autres, ce qui arrive auſſi bien dans la Morale, que dans la Phyſique.

Or, quoi qu'il n'y ait point de ſervitude qui ne ſoit ſujette à quantité de dégoûts, ſi eſt-ce que celle des anciens étoit adoucie par beaucoup de gratifications dont les Maitres

uſoient à l'endroit de leurs Eſclaves. Il s'en trouve aujourd'hui en Pologne, & en Moſcovie, nonobſtant le Chriſtianisme, au rapport de Guaguin dans ſa Sarmatie, & ſi nous en croions Ramuſio, dans l'Isle de Saint Thomas, qui ſont d'infiniment pire condition. Il faut qu'ils ſe nourriſſent & s'entretiennent de ce qu'ils peuvent faire le ſeptiéme jour de la ſemaine, parce que le travail des ſix autres tourne au profit de leur Patron. En effet l'écrit du Capitaine Margeret porte, que les Moscovites, quoi que Chrétiens, ne ſe tiennent riches que par leurs eſclaves, qui faiſoient de même la plus grande opulence des Romains. Tant y a qu'on tuë en Pologne impunément ſon eſclave, & pour dix écus celui d'autrui ; la moitié de cet argent étant attribuée au Seigneur, & l'autre moitié aux héritiers du défunt s'il en a laiſſé. Certainement les Grecs & les Romains n'étoient pas ſi ſéveres envers leurs ſerviteurs. Nous liſons dans Athenée, que les Loix Attiques permettoient l'action en Juſtice, pour avoir raiſon de l'injure qui leur avoit été faite, *de injuria ſervis illata dabatur actio lege Athenienſium.* Et quoique celles des Romains ne fuſſent pas ſemblables, ſi eſt-ce que leur Hiſtoire nous fait voir, que les Maitres étoient ré-

lib. 6.

pris, s'ils puniſſoient avec trop de rigueur les fautes de leurs eſclaves. Auguſte empêcha la cruauté d'un Vedius Pollio, qui avoit un étang, où il faiſoit manger aux Lamproies ceux de ſes ſerviteurs qui lui avoient déplû. L'Empereur non content de délivrer de cette peine celui qui l'alloit ſubir pour avoir caſſé un verre de cryſtal, fit mettre en piéces devant cet impitoiable maitre tout ce qu'il avoit de cryſtaux ſur ſon buffet. Je ſai bien, que les Lacedémoniens étoient les plus rigoureux du monde envers leurs Ilotes. Outre que tous les ans à certain jour ils les fuſtigeoient d'un nombre de coups ordonné, afin, diſoient-ils, que ces Ilotes n'oubliaſſent pas leur condition ſervile; ils avoient encore la Loi qu'ils appelloient cachée ou ſécrette, ſelon laquelle de tems en tems ils tuoient politiquement par une méchanceté énorme & ſans pareille, ceux de ces Ilotes qui leur paroiſſoient les plus vigoureux, & les plus courageux, qu'on trouvoit aſſaſſinés par les champs ſans qu'il en fût jamais parlé.

Dio Caſſ. lib. 54.

Athen. 14.

Thucyd. l. 4.

Mais les Spartiates ont été ſeuls dans la pratique d'une coûtume ſi inhumaine; & toutes les autres Nations en ont eu d'abſolument contraires. Les Saturnales des Romains, les Mercuriales de ceux de Crete, les Pelories des Theſſaliens, les Anthiſteries des Atheniens, &

les Scenopegies des Juifs qui duroient sept jours, fûrent des Fêtes établies en faveur des serviteurs, qui étoient alors traités & regalés en maitres. C'est par là qu'on interpréte le proverbe *foràs Cares, non ampliùs Anthisteria*, parce que les serviteurs des Atheniens étant ordinairement de Carie, c'étoit la coûtume de leur faire bonne chere à la fête du mois des fleurs qui se nommoit *Anthisteria*, comme les Romains avoient leurs *Floralia*. C'étoit aux Saturnales, que ceux-ci rendoient leurs Esclaves Patrons, se plaisant à les servir durant cette fête, en mémoire, dit Lucien, du bon homme Saturne, au tems duquel tout le monde étoit libre, n'y aiant point encore de servitude établie. Il est vrai, que ce que les hommes faisoient à Rome pendant les Saturnales, les Dames Romaines le pratiquoient le premier jour de Mars, auquel commençoit leur année, & où elles se divertissoient à préparer le festin, & à y traiter leurs esclaves, *ut per honores*, dit Solin, *promptius obsequium provocarent*, croiant les rendre par là plus affectionnés à leur service. Enfin le grand nombre d'esclaves & de Libertins que les Républiques de Grece & celle des Romains ont mis au rang de leurs plus illustres citoiens, à cause de leur mérite, & de leur grand savoir, sont bien voir, qu'ils n'étoient pas tous égale-

in Saturnal.

c. 1.

ment miſérables. A la vérité entre ceux de cette condition que Pline nomme au trente-cinquiéme livre de ſon hiſtoire naturelle, chapitre dix-ſept & dix-huitiéme, il a raiſon d'appeller *opprobrium inſolentis fortunæ*, l'élevation des quelques Libertins, parvenus par une faveur aveugle, qui faiſoit qu'on les renvoioit quelquefois *cum laureatis faſcibus illò, unde cretatis pedibus adveniſſent*. Il eſt néanmoins fort peu de ceux-ci, en comparaiſon de tant d'autres que la ſeule Vertu a rendus conſidérables à tous les ſiécles, & dont Aulu-Gelle a fait un petit chapitre qui eſt le dix-huitiéme de ſon ſecond livre. O que je vois volontiers cet endroit de Seneque, où il ſe moque de ceux qui avoient honte de prendre leur repas avec des ſerviteurs, *Rideo illos*, dit ce merveilleux homme, *qui turpe exiſtimant cum ſervo ſuo cœnare*. Pourquoi ſont-ils nommés *famuli*, ſinon comme faiſant partie de la famille, dont le chef étoit appellé *paterfamilias*. Certes la Sainte Philoſophie de Job à beaucoup de rapport avec celle de Seneque, quand ce Patriarche ſe déclare lui même criminel, s'il a fait difficulté de ſe ſoumettre à ce que la raiſon vouloit, autant de fois que ſes ſerviteurs diſputoient contre lui; *ſi contemſi ſubire judicium cum ſervo meo, & ancilla mea, cùm diſceptarent adverſum me.*

ep. 47.

c. 31.

Herod. l. 8. J'ai toûjours tenu pour une cajollerie de femme, le discours dont la Reine Artemiſe chargea Mardonius pour le rédire de ſa part au Roi Xerxes, *uſu venire ut bonis quidem hominibus mali ſervi ſint, malis autem boni*; qu'ordinairement les bons maitres rencontrent de mauvais ſerviteurs, & les mauvais maitres de bons valets; ce qui la faiſoit appréhender pour lui, qui étoit le meilleur des hommes. En effet outre que nous avons un proverbe directement contraire à cette opinion, quand il aſſûre, que le bon maitre fait le bon valet: Il me ſouvient encore, que Petrarque, lequel je ne puis ſoupçonner d'aucune malice, proteſte dans une lettre écrite à ſon frere Gerard le Chartreux, qu'il n'a jamais pû trouver de bon ſerviteur; lui ajoûtant, que l'Empereur Frideric de ſon tems, ſe plaignit jusqu'à la mort de la peine que lui faiſoient ſes ſerviteurs domeſtiques. Et qui a jamais été plus mal traité qu'Ulyſſe, tant par ſes ſerviteurs que par ſes ſervantes? Je penſe, que le plus ſûr eſt de pratiquer ſur ce ſujet ce que *Xiphil. ex Dio. Caſſ. l. 61.* Marc Antonin le Philoſophe faiſoit à l'égard de tous les hommes, lors qu'il ſe ſervoit d'eux, & tachoit de s'en prévaloir en ce qu'ils avoient de bon, ſouffrant le reſte patiemment; parce, diſoit-il, qu'il eſt impoſſible de rendre les autres, avec qui nous avons à vivre, tels que nous le dé-

ſirerions. Du reſte il faut toûjours ſe ſouvenir du précepte de Pythagore de ne point nourrir chés ſoi de ces oiſeaux qui ont les ongles crochuës. Vous ſavés tous auſſi bien que moi à quoi cette façon de parler Pythagorique ſe rapportoit. Mais comme Neron dit dans Quintilien d'un mauvais ſerviteur (ce que Ciceron avoit déjà prononcé en raillant) que rien ne lui étoit fermé, *nihil ei neque occluſum neque obſignatum eſſe.* Avoüons auſſi que ſouvent les maitres, & ceux de la plus grande condition ſur tout, font des querelles d'Alleman à leurs valets, pour ne point recompenſer les ſervices qu'ils ont reçûs d'eux; par cette raiſon qu'en donne Martial, que c'eſt bien plûtôt fait, ſans coût, & ſans bourſe délier, d'en uſer de la ſorte,

Quintil. l. 6. in d. c. 3.

Cic. 2. de Orat.

Odiſſe, quàm donare, viliùs conſtat.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve des ſerviteurs qui font encore aujord'hui des actions auſſi priſables, qu'aucune de celles que l'Hiſtoire ancienne met en ſi beau jour. Au débris épouventable des carraques Portugaiſes arrivé ſur la côte de Guienne en Janvier mille ſix-cens vingt-ſept, un maitre fût porté à bord ſur le dos de ſon eſclave. Sauroit-on articuler un plus ſignalé & plus fidéle ſervice d'eſclave envers ſon Patron? Il peut néanmoins y avoir du défaut de tous côtés. Les Maitres ont les

leurs; & les Serviteurs n'en ſont pas exemts non plus. L'on en voit qui proteſtent être pleins de bonne volonté, mais qu'ils ont des maitres ſi bizarres & ſi étranges, qu'ils ne ſavent comment les contenter. Clement Alexandrin le leur apprendra par la réponſe que reçût de la Pythie un de cette ſorte de valets, qui s'informoit d'elle, comment & de quelle maniere il pourroit plaire à ſon maitre? Vous trouverés cette maniere, lui dit l'Oracle, ſi vous la cherchés bien, *invenies ſi quæſieris*. Cela vouloit dire, que s'il conſidéroit attentivement l'humeur de ſon Patron, & ce qui lui pouvoit être agréable, il ne manqueroit jamais à gagner tôt ou tard ſes bonnes graces.

l.4.Strom.

Je craindrois de perdre les vôtres, ſi je vous arrêtois davantage. Cependant vous quitterois-je ſans avoir fait quelque petite réflexion Sceptique, ne doutant point que vous n'en attendiés de moi? J'en ai pourtant déjà uſé en quelques endroits de ce petit diſcours, & ce ſeroit vous prendre pour des dégoûtés ſi je vous en propoſois de nouveau, *faſtidientis eſt ſtomachi multa deguſtare.* Mais cela n'empêchera pas, que je ne vous faſſe ſouvenir, que tout ce Monde étant le vrai temple de Dieu, dont les Philoſophes ſont les véritables Prêtres, il ne contient point de ſi petit coin, où

vous n'aiés droit de porter vôtre vuë, assûrés que vous devés être d'y trouver de quoi vous contenter. A la vérité ceux qui ne savent pas l'Art de la belle peinture de ce Temple, n'en sont pas touchés comme les savans, qui sont ravis d'y remarquer les belles manieres, dont Dieu & la Nature se sont servis, pour rendre parfait en tout sens cet admirable ouvrage. Ne ressemblons pas aux premiers, si faire se peut, & n'aions pas leur temérité, nous persuadant comme eux d'être fort intelligens où nous n'entendons rien, & nous disant maitres aux Arts, sans avoir jamais été disciples des Arts. C'est le vice familier des ignorans, *κουφότεραι γὰρ ἀπειράτων φρένες leviores enim inexpertorum mentes*, selon le mot de Pindare. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est de voir l'avantage qu'ils tachent de prendre, de ce que sans aller chercher les Philosophes, ceux-ci les viennent trouver dans leur opulence ordinaire, de même que les Médecins se transportent au logis des malades, tant pour en être moins importunés, qu'à cause qu'ils connoissent, & vont vers ce qui leur manque du temporel; pensée que n'ont jamais les ignorans; *illi noverunt quibus indigeant, hi verò minimè.* Pour conclusion, contentés vous de ces deux petites observa-

Od. 8. Olymp.

tions Sceptiques, qu'une de mes derniéres lectures me fournit. La premiére, que rien n'eſt ruineux en un lieu, qui ne ſoit profitable en un autre endroit. Les Sauterelles ſont priſes pour des fleaux de Dieu en une infinité de contrées, où elles brouttent & déſolent tout: Les peuples de l'Arabie déſerte, & d'une partie de la Libye, reputent à grande félicité l'arrivée de ces Inſectes en leur païs, où telles Locuſtes leur ſervent de nourriture, les mangeant ou boüillies, ou rôties au Soleil & pulveriſées. La ſeconde obſervation ſera des Negres de la Guinée, qui n'éliſent jamais de Roi venu de la race du défunt, tous ſes parens étant exclus de la Roiauté. Tant cette poſterité de Cam eſt injuſtement fantasque, & tant il ſe trouve quelquefois des peuples malaviſés, quoi qu'ils ſe perſuadent toûjours de ſuivre les meilleures coûtumes du Monde.



DISCOURS,

OU

HOMILIES ACADEMIQUES.

III. PARTIE.





PRÉFACE.

POLYBE *dit, que toutes les Terres d'une extraordinaire fertilité, reçûrent le surnom de ces champs appellés Phlegréens en Sicile; certes il seroit à soûhaiter, que tous les Livres leur ressemblassent, & qu'il n'y en eût point, dont l'on ne pût recueillir une riche moisson de bonnes instructions. Mais le malheur est, qu'on en voit peu de ceux-là, & que la plûpart de ceux qui sortent de sous la presse aujourd'hui, peuvent être mieux comparés à ce terroir d'Asie nommé Axilon, parce que selon l'observation de Tite Live, il ne produit aucune sorte de bois. Le Poëte décrit une contrée au quatriéme Libre de ses Géorgiques à peu près semblable.*

dec. 8. lib. 4.

. . . nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.

Comme mes petites compositions ne peuvent pas être considerées pour avoir du rapport à ces premiéres terres, je tache au moins, qu'elles ne soient pas dépourvuës de tous les dégrés de bonté; & je

fais autant que je puis qu'elles aient l'avantage qu'on attribuë à la montagne de Lia dans la Chine, exemte de mauvaises racines, & où il ne nait point d'épines; ce que les habitans du lieu attribuent au mérite de l'Empereur Xunus, qui y fût Laboureur avant que d'être appellé à l'Empire. Pourvû que ce qui sort de ma plume ne contienne point de mauvaise doctrine, & rien qu'on puisse accuser justement à aller contre les bonnes mœurs, j'aurai obtenu une partie de ce que je me suis proposé. Les Lacedémoniens bannirent justement de leur ville les Livres d'Archilochus, & en défendirent la lecture, de crainte qu'elle ne fût plus préjudiciable qu'utile aux esprits de leurs Citoiens, ne plus moribus noceret lectio, quàm ingeniis prodesset. *Du reste je pense que tout Ecrivain doit pratiquer ce que Pline dit qu'un bon Jardinier faisoit de son tems en semant des Raves; Il se mettoit nud, & faisoit sa prière, que ce qu'il semoit fût pour lui & pour ses voisins*, Rapa serere nudum volunt, precantem sibi & vicinis serere se. *Quand on se mêle de communiquer ses travaux studieux au public, il faut être nud de passion, & écrire tant pour s'instruire, que pour profiter à ceux qui voudront prendre connoissance de ce qu'on a pris la peine de coucher sur le papier.*

Relat. de l'Amb. des Holl.

Val. Max. l. 6. c. 3.

lib. 18. cap. 13.

En effet il y a des lectures trompeuses, quoique

charmantes ; & il me ſouvient, que Seneque a re- Epitr. 87.
proché Virgile, qu'il étoit un mauvais Laboureur n'aiant rien dit du travail des champs qu'autant qu'il pouvoit le faire agréablement, & aiant eu plus d'égard à la beauté de ſes vers, qu'à la vraie & utile agriculture : Virgilius malus agricola, non quid veriſſimè, ſed quid decentiſſimè diceretur, aſpexit, nec agricolas docere voluit, ſed legentes delectare. *D'ailleurs combien voions nous de Livres remplis de curioſités ſtudieuſes, mais tout-à-fait inutiles, & où il y a, auſſi bien qu'aux Ecreviſſes, beaucoup plus à éplucher qu'à manger. On peut raiſonnablement faire à leur égard la même réflexion dont Pline a uſé, en conſidérant tant de couvertures, dont les Châtaignes ont été pourvuës par la Nature, qu'il s'étonnoit qu'elle eût pris tant de peine à couvrir un fruit de ſi petite valeur,* mirum viliſſima eſſe, quæ tanta occultaverit cura Naturæ. *En vérité des bagatelles pareilles à celles qui peuvent ſortir de ma main, donnent quelquefois autant de peine, que ce qui ſeroit ſans comparaiſon plus à eſtimer. Cependant il ſe trouve, que ceux qui en debitent ſouvent davantage, ne laiſſent pas de ſe faire valoir, & ont l'artifice d'acquerir de la réputation par des cabales ſemblables à celles, dont Vitruve ſe plaint fort hautement dans la Préface de ſon troiſiéme Livre. Il remarque au*

ſujet des Arts, qu'une infinité de perſonnes y ont obtenu de l'eſtime par un bonheur qui fait voir, que les ignorans aſſés ſouvent l'emportent ſur les plus habiles. Il nomme en ſuite, pour preuve de ſon dire, beaucoup de ſtatuaires, dont l'on n'a point parlé, qui valoient bien Myron, Polyclete, Phydias, ou Lyſippe. Et il ajoûte, que la même choſe ſe peut dire de la Peinture, où les cabales & la charlatanerie font presque toûjours ſuccomber les plus excellens ouvriers, dont la réputation devient par malheur moindre que celle de pluſieurs de leurs competiteurs qui ne les valent pas. O que l'obſervation de Vitruve a de rapport à ce qui ſe paſſe en nos jours dans toute ſorte de profeſſions, & dans celle des livres autant qu'en toute autre. Certes il ne faut pas, que le nom ni la grande rénommée d'un ouvrier captive nôtre jugement. Les meilleurs Peintres, pour nous contenter de leur ſeul exemple, ont fait quelquefois des Tableaux fort médiocres.

Cette grande réputation aſſés ſouvent mal acquiſe, vient ordinairement des loüanges qui ſe donnent ou par pure flaterie, ou par cabale, afin d'en recevoir des pareilles, mutuum muli ſcabunt. *Cela eſt cauſe, que pluſieurs Ecrivains s'abſtiennent, à l'imitation de quelques Anciens, de parler des Auteurs vivans, pour éviter dans leurs Eloges le ſoupçon du trop, ou du trop peu,*

Quintil. &c.

de l'excès ou du defaut; y aiant des personnes qui à l'égard du dernier s'offensent des loüanges mediocres, quoi que raisonnables, autant qu'ils pourroient faire d'une injure. Cependant on devroit toûjours observer en cela la Loi établie pour les jeux Olympiques, où Lucien nous aprend qu'il étoit défendu d'ériger des statuës plus grandes que n'étoient ceux qui avoient vaincu. A la vérité celles des Dieux, dit Aristote, ont toûjours été représentées excedant la stature ordinaire des hommes. Et Sesostris, dans le premier Livre de Diodore Sicilien, faisoit élever la sienne à proportion de ces derniéres. Ce n'est donc pas merveille, qu'on attribuë quelquefois aux Princes Souverains des loüanges qui les représentent, sinon tout-à-fait tels qu'ils sont, au moins tels qu'ils doivent être. Encore est il bon de garder là dessus quelque mesure. Un Espagnol même ne pût souffrir, qu'on donnât à son Roi l'épithete de Grand, au même tems, qu'il avoit perdu une partie de ses Etats. Je ne sai pas, disoit-il, comme ce mot de Grand lui peut convenir, si ce n'est comme aux fosses, à qui plus on ôte de terre, plus elles deviennent grandes. Et Ciceron ne fit pas difficulté haranguant pour la Loi Manilia, de prononcer hautement, que Pompée le Grand n'avoit pas plus acquis ce même titre de Grand par sa vertu, que par le vice

in Imag.

l. 1. polit. cap. 5.

& les defauts de ceux de ſon tems; quaſi verò Cneum Pompeium non cùm ſuis virtutibus, tum etiam alienis vitiis, magnum eſſe videamus. *Ces paroles ſorties de la bouche de Ciceron ſont d'autant plus notables, qu'il n'eſt pas accuſé d'avoir été le plus hardi ni le plus libre des Romains.*

En verité, ce ne ſont pas les loüanges exceſſives qui ſont propres à faire eſtimer un Auteur & ſes ouvrages. Athenée obſerve, que les Roſes à cent feüilles ne ſont pas celles qui contentent le mieux l'odorat, & que de petites qui n'ont que cinq feüilles ſont de beaucoup meilleure odeur. Il en eſt de même du parfum des loüanges, qui déplait à quoi qu'on l'applique, s'il n'eſt modéré, & qui n'opere pas dans ſon excès ce qu'il feroit étant plus temperé. L'on ſe promet pourtant, qu'avec cela l'on fera valoir des Ecrits de très bas relief; & il leur arrive ſouvent, qu'aprés avoir été fort prônés par toutes les ruelles, leur fortune eſt pareille à celle des reſtes de la Tour de Babel, qui paroiſſent encore aujourd'hui, à ce que portent quelques Rélations, plus grands de loin que de près. L'on ſe demande après la lecture de telles compoſitions tant préconiſées, où eſt cette excellence qu'on avoit ſi haut exaltée.

Le procedé d'autres perſonnes n'eſt pas moins à réprendre, qui ne trouvent jamais rien de bien

& qui décrient même leurs propres ouvrages. Pline accuſe le Statuaire & Peintre Callimachus, d'avoir été de cette humeur à l'égard de ce qu'il faiſoit. Il l'apelle ſui ſemper calumniatorem, nec finem habens diligentiæ, *& il ajoûte, que trouvant toûjours à rédire aux ſtatuës où il travailloit, il les gâtoit en les rétouchant trop, parce que* gratiam omnem diligentia auferebat. *Ne ſoions jamais juges ſi fâcheux ni ſi iniques de nos propres travaux, ou de ceux d'autrui. Il vaut mieux pancher du côté de l'indulgence, que de la trop grande rigueur.*

L'on peut s'aſſurer, qu'en imitant les Anciens l'on évitera cette perplexité, n'y aiant rien qui puiſſe mieux rectifier nôtre jugement, que la lecture des bons originaux. Je parle de les imiter ſeulement; car de les piller à la façon des Plagiaires, j'ai trop déclamé contre ce vice infame, même dans une de ces derniéres Homilies, pour en donner le conſeil. C'eſt autre choſe de les citer avec reconnoiſſance, & de prendre chez eux un peu de feu pour le porter chez ſoi, comme l'on fait des voiſins, avec gratitude & ſans les en ſpolier totalement. L'on voulût reprocher au Poëte Comique Africanus, qu'il avoit emploié quelque choſe de Menandre. Il s'en mocqua, & ſa répartie fût, que ce n'avoit pas été ſeule-

Macrob. l. 6. Sa-

turn. c. 1. *ment de lui, mais de tous les Auteurs Grecs ou Latins, lors qu'ils n'avoit pas crû pouvoir mieux rencontrer qu'eux. L'Histoire naturelle de Pline, le plus admirable ouvrage qu'ait produit la Langue des Romains, doit seul fermer la bouche aux ennemis de toutes citations, puisque Pline a pris plaisir à le compiler de deux mille livres, dont il a cité les Auteurs. Mais il faut faire comme lui, qui contribuant beaucoup du sien, ne s'est pas contenté de choisir les fleurs sur leur seule beauté, ou sur leur odeur seulement, ce que pratiquent les bouquetiéres; il a eu soin d'amasser aussi les plantes qu'il jugeoit utiles à la santé des hommes, & sur tout à la culture de l'esprit. Je veux emploier encore ici contre les plus difficiles qui ne se contenteront pas de semblables autorités, ce qui fût dit à la faveur d'Apollodore Peintre Athenien, qui le premier trouva le mélange des couleurs, & le bel usage des ombres* μωμίσεταί τις μᾶλλον ἢ μιμήσεται, *qu'il est bien plus facile de réprendre & de controller les autres, que de mieux faire qu'eux, ou seulement de les imiter.*



DIX-NEUVIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

De la Fortune.

Si l'on a bien dit, que les contraires ſe font connoitre réciproquement l'un par l'autre, & ſi les Philoſophes ont encore bien déterminé, que le vice ſeul eſt capable de rendre une vie miſérable; il me ſemble qu'on peut raiſonnablement inferer de là, qu'on doit chercher le bonheur de la vie dans la Vertu, qui ne doit pas être moins puiſſante que ce qui lui eſt directement oppoſé. En effet, la Vertu & la Félicité paroiſſent ſi attachées l'une à l'autre, que comme le nombre des Vertueux n'eſt pas le plus grand, celui des perſonnes qu'on peut dire Heureuſes, eſt encore apparemment le plus petit. Je parle ainſi, parce qu'encore que dans la rigueur Stoïcienne l'on ne peut poſſeder cette belle Vertu, ſans avoir droit de diſputer à Jupiter même la prérogative du bonheur; il eſt certain, que la plus équitable Philoſophie a reconnu, qu'une infinité de gens Vertueux ont été de tout tems expoſés aux injures de la mauvaiſe fortune,

qui ne compatit pas peut-être si bien que l'ont pensé les Stoïciens avec cette tranquille assiette d'esprit appellée des Grecs, *εὐθυμία*, dont Seneque nous apprend que Démocrite avoit écrit un fort excellent Traité.

l. de tranq. cap. 2.

Mais comment se peut-il faire, qu'un homme qui a reçû bien profondement toutes les teintures de la Vertu, se laisse déposseder de ce poste si précieux où elle l'a mis, par cette Déesse aveugle que nous présupposons prendre plaisir à le persecuter. Car vrai-semblablement il a des dispositions acquises & propres à recevoir tout autrement que le vulgaire les adversités qu'elle lui envoie. Il régarde toutes choses du bon côté, prenant les afflictions même s'il s'en présente, comme la raison le veut, & de même que nous empoignons un tison allumé, par le bout qui ne nous peut pas blesser. Par exemple, si les personnes qui lui étoient les plus cheres, perdent la vie, au lieu d'en contrister extraordinairement la sienne, il se représente de combien de maux la mort les a vrai-semblablement délivrés; outre qu'espérant qu'elles sont montées au Ciel, il les croit beaucoup plus heureuses qu'elles n'étoient en ce Monde. Enfin il a des resolutions contre les plus grands revers de cette mauvaise fortune, dont

le commun des hommes ne ſe prévalent jamais dans l'ignorance où ils ſont. Ceux qui ſavent la Théorie des Planétes ne s'étonnent pas aux Eclipſes, comme d'autres plus groſſiers, qu'elles jettent dans une ſurprenante conſternation, de crainte de perdre tout-à-fait l'agréable lumiere du Soleil. Les premiers ſavent que la clarté ſuccedera bien-tôt à ces courtes tenébres ; & il en eſt de même des hommes, qui ont étudié moralement le cours ordinaire du monde, ils s'aſſûrent aiſément, qu'après les plus fâcheuſes disgraces de la Fortune, elles ſeront ſuivies de quelques évenemens plus favorables, comme le jour ne manque jamais de venir après les plus tenébreuſes nuits. D'où peut donc venir cette bizarrerie, que tant d'hommes de vertu ſe voient ſi ſouvent, & en ſi grand nombre, accablés de miſéres?

N'eſt-ce point qu'il arrive ici par des ordres ſécrets de la Providence, que les eſprits les plus élevés, & les plus vertueux en apparence, ſont frappés d'enhaut d'un étourdiſſement, qui les rend incapables d'éviter leur malheur, & de parer aux coups qui leur viennent du Ciel. La Théologie des Paiens leur faiſoit cette leçon, & qu'en un mot Dieu ôtoit le jugement à ceux qu'il vouloit per-

17. hist. dre. Ammian Marcelin aſſûre, que cette doctrine étoit venuë de Toſcane, aux Romains, qui tenoient pour conſtant, qu'une perſonne deſtinée à perir par la Foudre, étoit ſourde aux plus grands coups de Tonnerre, *in Tagetis Tuſci libris legitur, Veiovis fulmine mox tangendos adeò hebetari, ut nec tonitrum, nec majores aliquos poſſint audire fragores.* Auſſi eſt-ce ſur un tel fondement, que le Poëte Latin, aiant, comme l'on dit, perdu la Tramontane, & ne ſachant quelle reſolution prendre dans ſon infortune, écrivoit ces vers à ſon ami,

Ovid. 4. de Ponto eleg. 12.

Nec quid agam invenio, nec quid nolimve, velimve,
Nec ſatis utilitas eſt mea nota mihi.
Crede mihi, miſeros prudentia prima relinquit,
Et ſenſus cum re conſiliumque fugit.

Je crois néanmoins, que cet égarement d'eſprit, & cette perte de jugement, conviennent mieux à des gens du génie dont étoit vrai-ſemblablement Ovide, qu'à des Sages du Portique, ou ſeulement à ceux qui approcheroient de cette réſolution inébranable qu'on leur attribuë. L'homme véritablement vertueux ne ſe laiſſe pas ſi aiſément troubler par les accidens fortuits. S'ils uſent de per-

séverance à le mal-traiter, il n'a pas moins de résolution à souffrir patiemment, ce que Dieu leur permet sur lui. Et parce que sa volonté est toute soûmise aux decrets d'enhaut, il les revére en de telles occasions sans murmurer; s'assûrant, que comme il n'y a point de fumée qui ne se dissipe à mésure qu'elle s'éleve, il ne se rencontrera jamais de déplaisir, ni d'affliction, qui ne s'évanouïsse à proportion de ce qu'un esprit docile s'approchera du Ciel & respectera ses ordonnances. C'est dans cette heureuse position, qu'une joie secrete résiste à toute sorte de desordres, dont les ames vulgaires sont touchées; par ce que même, si nous en croions Seneque, *ingens gaudium subit, inconcussum, & æquabile, tum pax & concordia animi, & magnitudo cum mansuetudine.*

l. de vita bea. c. 3.

Peut-être avons-nous plus à craindre des caresses d'une fortune riante, que de ses plus grandes rigueurs; & qu'à son égard la bonace est plus à rédouter, comme aux vaisseaux qui passent sous la ligne, que la tourmente. En effet, l'on peut soûtenir, que le trop, & le trop peu de bonne fortune, se trouvent également ruineux; de même que l'excessive inondation du Nil, aussi bien que la trop basse & défectueuse, sont toutes deux préju-

diciables aux terres d'Egypte. Jettés la vuë ſur toutes les Souverainetés de la Terre, vous en verrés autant que le Bonheur a renverſées, ou fort incommodées, que d'autres, qui ont eu à reſiſter au malheur. Le Roi d'Achem ſe dit dans Sumatra avec une fierté merveilleuſe le fils ainé de la Fortune; ce beau Titre auquel il s'eſt trop confié, lui a fait courir risque aſſés ſouvent d'être déthrôné, & n'empêche pas, qu'il ne ſoit quelquefois à deux doigts de ſa perte. Quoi que la choſe ne ſoit pas ſi viſible, ni ſi aiſée à remarquer dans la condition des particuliers, que dans celle des têtes couronnées, parce que tout le monde prend garde à celles-ci, & qu'on neglige d'obſerver ce qui arrive aux gens de moindre étoffe; ſi eſt-ce qu'on peut maintenir, que les traverſes de cette Déeſſe inconſiderée, & ſes *altibaxos*, pour emploier ce terme Eſpagnol qui lui eſt ſi propre, ſont encore plus ordinaires à l'égard de ces derniers. Nous ſommes ſouvent ici auſſi contens dans nôtre poſte, que le poiſſon l'eſt dans l'eau, & l'oiſeau dans la plaiſante liberté de l'air. Mais le premier n'évite pas le hameçon préparé, ni le ſecond les fillets qui lui ſont tendus, lorsque l'un & l'autre y penſent le moins. En vérité les hommes ſont encore plus ſujets que

ces animaux à tomber dans les piéges de la Fortune, qui convertit ſubitement en diſgraces tout ce qu'ils éprouvoient de plus doux dans le Monde.

Que ſi vous me demandés, de quel regime de vivre l'on peut uſer, pour éviter autant qu'il eſt poſſible de ſi rudes & de ſi ſurprenantes atteintes que ſont celles dont nous parlons; je vous avoüerai qu'il eſt très difficile de trouver un *νηπενθὲς*, ou un reméde ſouverain contre ce *πένθος*, & ce déplaiſir ſi frequent, & ſi attaché à nôtre humanité. Néanmoins puisqu'il eſt indubitable, que la Fortune n'éblouit pas également & ſans exception tous ceux, qu'elle éleve, nous nous pouvons promettre de la bonne Philoſophie, jointe à la Morale Chrétienne, des diſpoſitions d'Ame très propres, ſinon à éloigner tout-à-fait, du moins à émouſſer de telle façon les plus rudes coups de cette fabuleuſe Divinité, qu'ils ne nous entameront que très legerement & ſans peril. Il eſt beſoin pour cela de cette fermeté d'eſprit que donnent les longues habitudes acquiſes par la raiſon, & confirmées par la Grace. Homere tout Infidele qu'il étoit, nous a voulu faire cette leçon, quand il a écrit, que la Déeſſe des calamités qu'il nomme Até, marche nuds pieds ſur la tête des hommes, parce

qu'elle n'ose cheminer sur ce qui est dur & âpre. Cela s'interprete, qu'il n'y a que les personnes délicates & dépourvuës de vigueur, que cette dangereuse ennemie soit capable d'attaquer, n'osant s'addresser aux hommes forts & robustes qui lui pourroient resister. Aions donc de fortes & solides résolutions de recevoir courageusement les plus inopinés aussi bien que les plus fâcheux évenemens de la vie, & ne soions pas sur la Terre comme des brins de paille qui se laissent emporter avec la poussiere à toute sorte de vents. Souvenons-nous dans tous les accidens qui surviennent, pour déplaisans qu'ils puissent être, que nous sommes nés à la souffrance, les Loix de nôtre humanité, que nous ne pouvons changer, nous y aiant soûmis;

Nævius. *Pati necesse est multa mortalem mala.*

Il n'y a rien de plus ridicule que de s'en plaindre, ou de s'étonner seulement des malheurs qui nous arrivent, n'aiant sans doute rien en eux, à le bien prendre, que nous ne devions avoir prévû. *Hæc omnia evenir i homini non solum possunt, sed communi quadam lege debent.* Défions-nous davantage, selon nôtre précedent avis, des charmes de la prosperité, que des rigueurs de quelque adversité que ce puisse être. Et pour nous préserver des premiers

miers aussi bien que des autres, pratiquons cette regle, de nous conduire dans nos plus complaisantes félicités avec les mêmes soins, dont nous avons accoûtumé d'user, quand nous voulons descendre d'un lieu haut. C'est toûjours en cheminant fort doucement, & avec reserve, ou si nous sommes à cheval, en retirant la bride & la faisant plus courte, de peur que le penchant du chemin ne nous fasse broncher. Si nous pratiquons moralement la même rétenuë ou modération dans les appas glissans d'une bonne fortune, elle n'aura pas le pouvoir qu'on lui attribuë, de nous corrompre & de nous perdre encore plûtôt que la mauvaise.

Pourquoi nous laisserons-nous abattre par des afflictions, & par des soucis cuisans qui les accompagnent, *cura*, dit Varron, *quòd cor urat*, puisque nous savons, que tous les extrêmes se touchent, & que suivant le Proverbe Italien, *non si trova disordine que non facia qualche ordine*, l'ordre suit naturellement le desordre qui l'a produit. En effet les eaux du Déluge ne firent qu'élever l'Arche de Noé; & quelquefois un tourbillon ne se forme en l'air, qu'à l'avantage de ceux que le Ciel veut ravir à la terre, *movetur turbo, ut Elias rapiatur in cælum.* Il en est de même de quel-

ques déplaisirs, qui dans l'ordre du Destin, ou, pour mieux parler, dans la disposition divine, doivent préceder les contentemens, dont nous reconnoitrons mieux la douceur après quelque petite amertume. Gardons-nous donc bien de murmurer contre les constitutions du Ciel, & contre le branle qu'il a donné dès le commencement du Monde, aux choses d'ici bas. Mais, me dirés-vous, ce ne sont pas tant mes malheurs, quoi que très grands, qui me fâchent; que d'en avoir été surpris contre toute apparence, & lors que j'y pensois le moins. Prenés bien garde à cette plainte, & vous trouverés qu'il y a plus de vôtre faute en ce qu'elle contient, qu'il n'y en a du sort ou de la fortune, puisqu'elle n'est maitresse d'aucun accident, comme nous l'avons déjà prononcé, que vous n'aiés pû & dû prévoir avant qu'il arrivât. Je n'ajoûterai point à cela, que vous pourriés vous remettre l'esprit & prendre patience, sur la considération de tant d'autres hommes qui ne sont pas moins misérables que vous croiés l'être, & qui le sont peut-être plus qu'en effet vous ne l'étes. *Nullam tam miseram nominabis domum, quæ non inveniat in miseriore solatium.* Car je sai bien, que cette espece de consolation, qui a son fondement sur le mal-

heur d'autrui, n'eſt pas exemte de blâme, parce qu'elle a quelque air d'envie, & de peu de charité, *malevoli ſolatii genus eſt, turba miſerorum.* A peine peut-on diſtinguer celui qui régarde le mal des autres pour diminuer le ſien, de ceux qui prennent plaiſir à les voir ſouffrir par ce vice nommé des Grecs ἐπιχαιρεκακία, dont l'on a eu toûjours tant d'averſion. Diſons ſeulement que nôtre plus ancienne connoiſſance, priſe des lumieres de la raiſon, a été, que la vie, où nous étions entrés, étoit ſujette non ſeulement à mille infirmités & à mille disgraces, mais à la mort même, definie par les Philoſophes la plus terrible choſe de toutes les terribles. Cela étant ainſi, quelle plus grande folie que de craindre ce qui ne peut-être évité.

Sen. conſ. ad Marc. cap. 12.

Stultum eſt timere, quod vitare non poſſis.

Laberius.

Ajoûtons à ce véritable ſentiment celui qui tient pour aſſûré, que l'apprehenſion d'un mal futur fait beaucoup plus de mal, & travaille plus l'eſprit que le mal même,

Mortem timere crudelius eſt quàm mori.

Certes nous ne ſaurions avoir l'ame tant ſoit peu tranquille, ſi nous ne lui faiſons abandonner toutes ces vaines craintes, & particuliérement celle de la mort, *animus ad contemtionem animæ eſt ducendus.* Je me con-

tenterai là-dessus de vous faire souvenir d'une pensée d'Epictete, qui seule peut donner le calme d'esprit à toute personne raisonnable. Il considéroit, que l'Eternité & l'Humanité étoient des choses bien différentes. Car, se disoit-il à lui-même, je ne suis qu'une particule de l'Univers, comme l'heure n'est qu'une simple portion du jour. Il faut donc que je vienne & passe à mon tour, comme chaque heure suit & s'écoule l'une après l'autre. *Non sum æternitas, sed homo, id est, particula Universi, ut hora diei: Venire igitur me oportet, ut horam, & præterire ut horam.* Confirmons-nous dans cette réflexion, si nous aimons nôtre repos.

Mais peut-être ne craignés-vous pas tant la Mort, considérée dans toutes ses circonstances, qu'il vous fâche de vous séparer de la vie que vous aimés uniquement. Hé mon Dieu, qui vous peut avoir ensorcelé d'une si folle affection! En effet, si nous ne voulons point nous tromper nous mêmes, nous serons contraints de régarder nôtre ame attachée au corps qu'elle informe, comme à la garde d'un enfant, d'un fou, & d'un malade. Il s'est trouvé des personnes qui ont sçû mauvais gré à leurs parens, à cause de cette même vie que vous prisés tant. Et l'on a écrit

de quelques Paiens, qu'ils défendoient par leurs Loix à un homme de cinquante ans de se servir de Médecins, parce que c'étoit montrer d'avoir encore en cet âge-là trop d'attachement à la vie. La Theologie même que nous respectons, n'enseigne-t-elle pas, que la vie ne fût prolongée à Cain, qu'en punition de son crime ; & nous voudrions l'avoir de plus de durée, tant nous sommes déraisonnables, pour recompense ? En vérité les Egyptiens nommoient fort bien nos maisons ordinaires, fussent-elles de superbes Palais, de simples Hôtelleries; ne réconnoissant pour vraie demeure, & pour constante habitation que le Sepulcre. Au fond, que peut avoir la plus longue vie, qu'une perpetuelle repétition de mêmes actions. Nous remplissons & vuidons le tonneau des Danaïdes plus ridiculement encore que leur fable ne nous l'apprend. Et cependant c'est une merveille, que nous le fassions sans nous en plaindre, aussi-bien que sans témoigner d'en être las. Après y avoir bien médité, nous trouverons, que nous sommes dans la vie, comme ceux qui sont entrés & placés dans un vaisseau. Ils font insensiblement leur course, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment, jusqu'à l'arrivée au port : De même que nous sommes

portés à nôtre derniére journée tout le tems de nôtre vie, & lors que nous y penſons le moins. Il me ſemble qu'on peut dire, que cette vie eſt en nous à peu près comme un petit oiſeau entre les mains d'un jeune garçon: Elle s'envole quelquefois d'abord, & par d'autres rencontres elle demeure plus long-tems avec nous, mais vous dévés être aſſûrés, que tôt ou tard elle diſparoitra, & peut-être ſi à l'improviſte que vous y ſerés ſurpris. C'eſt ſur cette conſidération, que la mort doit être évitée par les regles de la Réligion, quoi que de ſoi-même non ſeulement elle ne ſoit pas à craindre, mais au contraire à déſirer, & en quelque façon à demander à Dieu. Car à bien enviſager tous le maux tant de l'eſprit que du corps, que nous reſſentons, ou dont nous ne pouvons nous garentir, pas même de ceux qui nous touchent de plus près, on ſera toûjours contraint d'avouër cette vérité. Une femme mal conditionnée, des enfans vicieux, des amis évaporés, pour ne rien dire de pis, vous feront en dépit que vous en aiés, reconnoitre cette vérité. Le bon eſt que nous avons des aſſûrances d'une meilleure vie que celle-ci, ſi nous la paſſons au grè de celui qui nous l'a donnée. L'or fondu ne perd rien de ſon prix, ſouvent tout au rebours il en acquiert par ſa

dissolution, quand il forme en suite une belle Statuë. Nôtre Etre n'empire pas non plus par la mort, qui nous rend plus considérables en l'autre Monde que nous n'étions en celui-ci, si nous y avons bien & pieusement joüé nôtre role. Si faudroit-il être un grand Orateur pour persuader cette doctrine à beaucoup de personnes. La plûpart des hommes apprehendent la mort à un tel point, qu'ils ne peuvent seulement sans horreur la voir souffrir aux moindres animaux, & croient mériter du Ciel s'ils la leur font éviter. Il se trouve une Secte de Réligieux aux Indes Orientales, qui n'allument jamais de chandelle que dans une lanterne, de crainte que les Papillons ou les Mouches ne s'y viennent brûler: ils prennent garde soigneusement de ne marcher jamais sur quelque fourmi, & s'ils ont trop de pous, plûtôt que de les tuer, ils les donnent à nourrir, ce que quelques bigots de leur païs entreprennent volontiers par dévotion. Si vous pouviés douter de la vérité de ceci, je vous citerois la Rélation d'Odoardo Barbosa, dont le Judicieux Ramusius a bien voulu grossir le riche Récueil des siennes. Tant y a que la Mort est par tout estimée si redoutable, qu'elle a fait prononcer au plus éloquent des Romains, qu'il n'y avoit rien

Odoardo Barbosa.

de plus difficile à obtenir par le discours qu'un véritable mépris de la vie. Me servant de sa pensée, je n'userai pas d'ingratitude en son endroit, si je rapporte ses propres termes, qui ne peuvent être entendus, que leur élegance ne fasse connoitre qu'ils sont de Ciceron: *Magna tamen eloquentia est utendum, atque ita velut è superiore loco concionandum, ut homines mortem vel optare incipiant, vel certè timere desistant. Nam si supremus ille dies non extinctionem sed commutationem affert loci, quid optabilius? Sin autem perimit ac delet omninò, quid melius quàm in mediis vitæ laboribus obdormiscere?* Il est aisé de corriger la derniere branche de ce dilemme, qui ne peut être souffert que comme venant d'un Paien.

VINTIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
Des Sciences.

Vous avés tant d'inclination à l'étude, & au divertissement que donnent les Livres, que je ferois conscience de vous en parler, si le mépris qu'on vous a fait des Sciences, ne m'obligeoit à contredire un sentiment

plus préjudiciable qu'on ne peut dire à tous ceux qui s'y laisseroient surprendre. Il est vrai, qu'on n'arrive jamais à la perfection d'aucune connoissance, comme on vous l'a exposé; & je me souviens sur cela de ce qu'a écrit un Rabi, que Moyse après avoir ouvert quarante-neuf portes d'intelligence, ne pût jamais se faire passage par la cinquantiéme qui étoit la derniére; voulant dire, comme je crois, que pour habiles & de grand esprit que nous soions, nous ne pénétrerons jamais au travers de certaines ténebres d'ignorance tellement attachées à nôtre humanité, que c'est vouloir combattre la Nature de présumer aussi vainement qu'opiniâtrement de les dissiper. Mais n'est-ce pas beaucoup faire, d'aller jusqu'où l'esprit humain peut naturellement donner, ou d'approcher seulement, quoi que de fort loin, d'un terme si avantageux. J'avouë qu'il se trouve bien des difficultés dans ce chemin, & que la plûpart des occupations literaires ont des difficultés avec des amertumes de fâcheuse digestion, & très pénibles à surmonter. Souvenons-nous néanmoins, que tous ceux qui ont heureusement passé par là, promettent que ce chemin se peut applanir & rendre facile, outre qu'ils nous ont assurés, que tout

le travail qu'on y prend eſt agréablement recompenſé par le charmant plaiſir des connoiſſances qu'on y acquiert. Comme il n'y a point de Lupins, à ce que diſoit un Ancien qui s'en nourriſſoit, ni d'autres herbes ſi ameres, qui ne perdent dans l'eau douce ce qu'elles ont de plus âpre & de plus dégoûtant: Les Sciences les plus penibles n'ont rien non plus de ſi dur ni de ſi fâcheux dans leur acquiſition, qui ne ſoit rendu agréable par le mélange de la Philologie ou des belles Lettres, qui regnent dans toute l'Encyclopedie. Tenons ſur tout pour conſtant, que dans l'âge d'apprendre, qui eſt celui de la jeuneſſe, quoi qu'à le bien prendre il ſe continuë toute la vie, l'on ne ſauroit négliger le travail de l'étude, ſans une perte extrême & qui ne ſe peut réparer. Comme les Laboureurs qui ne ſement pas au Printems, courent fortune de ſe trouver miſérables dans l'arriere-ſaiſon: la même choſe arrive aux perſonnes qui ne cultivent point leur eſprit étant jeunes; ils ſont au deſeſpoir avancés dans l'âge, d'avoir ſi mal emploié le tems de leur jeuneſſe. En effet, la fainéantiſe, quelque charme trompeur dont elle nous puiſſe endormir, eſt presque inſenſible: au lieu que les fruits agréables, que nous recueillons de nôtre travail ſtu-

dieux, ſont éternels; & que le regret de n'avoir rien fait dans le printems de nôtre âge, nous chagrine & nous bourelle tant que nous vivons.

Or encore que ce diſcours ait beaucoup de l'air d'une exhortation aux Sciences, ſi eſt-ce que connoiſſant la pente naturelle que vous y avés tous, je croirois abuſer du tems & de vôtre patience, ſi je m'arrêtois à vous recommander une occupation où vous étes ſi portés, & où vous avés fait beaucoup plus d'avances & de progrés que moi. Hors de cette conſidération même, & quand je ſerois éloigné de vôtre préſence, je ferois conſcience de porter perſonne aujourd'hui à une profeſſion, qui a peut-être plus de Sectaturs qu'il ne ſeroit à déſirer pour le bien public. Autrefois un Ariſtarchus diſoit en riant, qu'au lieu de ſept Sages que l'ancienne Grece avoit eu bién de la peine à fournir, difficilement eût-on pû trouver de ſon ſiécle ſept hommes, qui ne vouluſſent paſſer pour très ſages & très ſavans. Il abuſoit un peu de ces mots de ſage & de ſçavant, ſelon qu'on les confond ſouvent dans le parler ordinaire, mais il n'y eût jamais de tems, où ces attributs fuſſent plus de miſe qu'aujourd'hui. Le partage de la Sageſſe & du jugement, pour

commencer par là, se trouve si bien fait par celui qui les dispense où il lui plait, qu'on ne voit personne qui s'en plaigne sincerement, ni qui se croie intérieurement moins prudent ou avisé que son voisin. Et pour ce qui concerne le savoir, il est à présent si commun, que les ruës sont plèines de fous qui font les Docteurs en parlant Latin; de sorte qu'il y a sujet de craindre, que la Marchandise, le Commerce, & le Labourage, soient presque abandonnés, pour faire apprendre à la jeunesse ce qui se débite dans les Colleges, où elle s'éleve dans une fainéantise, qui la rend incapable de servir jamais utilement l'Etat & la Patrie.

Ne vous étonnés pas de m'ouïr parler de cette façon. Vous savés bien que suivant la Prophetie de Caton, rien ne fût si préjudiciable à la République Romaine, que l'érudition de la Grece, quand elle lui eût communiqué toutes ses sciences; *quandocunque*, disoit ce prudent Citoien, *ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet;* c'est le seul moien qui lui reste pour se venger des victoires, que nous avons obtenuës, en la subjuguant. Et la Rélation de l'Ambassade des Hollandois à la Chine porte, que la principale cause de la ruine des Chinois, & de la conquête des Tartares,

arrivée en nos jours, vient du trop d'étude de ces mêmes Chinois, que leur Philoſophie Mandarine avoit trop amollis, leur faiſant mépriſer les armes, & ne tenir conte que du repos. Ce n'eſt pas que je veuïlle vous convier par ces exemples à un mépris général des bonnes Lettres; c'eſt ſeulement pour vous faire ſouvenir, qu'il y en a de mauvaiſes, & que comme les meilleures choſes demandent de la modération, il en faut avoir pour les Sciences, qui bien appriſes enſeignent à ne s'y addonner que fort à propos, & quand le Génie qui nous domine fait reſſentir une vocation particuliere pour elles. *Tutti gli eſtremi ſono vicioſi, eccetto quegli delle tovaglie*; comme le prononcent plaiſamment les Italiens, au même ſens que les Grecs emploioient leur *ἄριϛον μέτρον*, *modus optimus*. Il eſt beſoin d'uſer de retenuë jusqu'aux choſes les plus eſtimables. Et véritablement y a-t-il rien de plus ridicule, ou pour mieux dire, de plus condamnable, que des perſonnes, qui ne poſſedant pas les choſes néceſſaires pour ſubſiſter dans le Monde, s'opiniâtrent imprudemment à demeurer dans la pouſſiere de l'Ecole, plûtôt que de ſuivre une profeſſion utile, où leur naiſſance les appelloit.

Mais d'un autre côté, quand l'on s'eſt une

ſois engagé déterminément au métier des Muſes, il faut tenir pour conſtant,qu'à moins de donner bien avant dans ce qu'elles enſeignent, il vaudroit mieux ne s'être jamais approché d'elles. Tous les deſordres qui arrivent dans la République literaire, & toutes les conteſtations impertinentes qui s'y entendent, viennent des Demi-ſavans, qui ſe croient toûjours les mieux fondés de tous, dans les premiéres opinions qu'ils épouſent, quelques erronées qu'elles puiſſent être. Car comme des pluies legéres qui ne pénetrent point, n'apportent pas grande utilité à la Terre qu'elles ne rendent que plus alterée; les connoiſſances ſuperficielles n'inſtruiſent pas, & ne font guéres nos eſprits plus clairvoians, bien qu'elles ſoient cauſe presque toûjours d'une vanité pleine d'ignorance, & d'une opiniâtreté inſupportable. Tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces petits commencemens, c'eſt, qu'aſſés ſouvent ils nous altérent agréablement d'un loüable deſir de ſavoir; qui eſt utile à la longue aux ames les mieux faites, parce qu'elles paſſent plus avant, & qu'elles ſe rendent d'autant plus traitables, qu'elles acquiérent plus de connoiſſance. Je le veux prononcer librement, la Philologie nuëment priſe eſt comme cette Helene, qui,

toute éclatante qu'elle eſt, ne produit rien de bon aux Mariniers ; il eſt beſoin qu'ils ſoient viſités des freres gemeaux pour en tirer un bon préſage : Et pour ſe prévaloir de la Science dans le voiage de long cours où elle nous embarque, il eſt néceſſaire de joindre à la poſſeſſion des belles Lettres, une profonde connoiſſance de la vraie Philoſophie.

Cependant parce que ceux qui ſont arrivés à cet heureux terme, ſe font voir toûjours les plus moderés ; de même que les plus profondes rivieres ſont celles qui font le moins de bruit ; il arrive ordinairement, que les autres, nonobſtant leur incapacité, veulent avec l'éclat d'un diſcours de peu de ſubſtance emporter le deſſus de haute lutte : Et il ſe voit même qu'un franc ignorant, πολλῶν γραμμάτων τιμῶν κάπνους *fumos doctrinarum colens* ; pour uſer des termes d'Euripide, prétend inſolemment & avec tintamarre d'avoir le même avantage. Certes les choſes les plus excellentes courent fortune à tout moment d'être miſérablement ſubordonnées à leurs inférieures ; & je trouve qu'Origene a eu raiſon à ce propos de ſe railler d'Apollon Pythien, qui declara Dieu par ſon Oracle un Cleomede Athlete, lui faiſant rendre des honneurs divins, encore qu'il n'eût rien ordonné de tel pour

l.3. contra Celſum.

Pythagore, ni pour Socrate, qui étoient bien de plus grande considération. Tant il est vrai, que de tout tems le mérite des hommes n'a pas été pesé à la balance juste du Raffineur, puisque ceux du moindre talent, quand le Ciel l'a permis, ont été préferés à d'autres qui valoient mieux incomparablement qu'eux. La réflexion que je fais là-dessus me porte à me défier sceptiquement du jugement humain, à reconnoitre sa foiblesse, & à priser extrémement le procedé d'Arnobe dans le second Livre des sept qu'il a écrits contre les Gentils. Ce grand protecteur du Christianisme n'a pas crû pouvoir mieux établir la certitude constante de nos vérités revélées, & la nécessité d'y avoir recours; qu'en montrant l'ignorance profonde & ordinaire de toutes les choses que l'esprit de l'homme est capable de considérer, & les contestations perpetuelles qui ont toûjours été, & qui seront sans cesse entre ceux qui font profession des Sciences.

Les Anciens ont fait grand état avec raison d'un précepte, qu'ils attribuèrent à Dieu, dit Ciceron, parce qu'ils le trouvoient trop excellent pour croire qu'un homme en pût être l'auteur. Ce précepte étoit de se connoitre soi-même. Et de vérité il est tel,

l. 5. de fin.

qu'au

qu'au jugement d'Ariſtote dans ſes grandes Morales, comme il n'y a rien de plus difficile à acquerir que cette connoiſſance, auſſi eſt-celle capable de nous donner les plus grandes ſatisfactions d'eſprit qu'il puiſſe recevoir. Il faut bien qu'elles ſoient telles, puiſqu'il aſſûre ailleurs, que la Divinité n'a point de plus exquis contentement que de ſe connoître parfaitement, & d'être dans une continuelle contemplation de ſoi-même. Si eſt-ce qu'à l'égard de nous l'on a toûjours crû, que ce précepte étoit encore plus pour nous humilier, dans une notion exacte de nôtre infirmité naturelle, que pour nous relever le cœur, par la conſidération du mérite de nôtre partie ſupérieure qui eſt toute ſpirituelle, & comme telle exemte de caducité. Sans mentir, pendant que nous ſommes dans cette liaiſon parfaite de deux moitiés ſi contraires qui font nôtre Tout, il faut avouër, que la plus baſſe, terreſtre & matérielle comme elle eſt, déprime merveilleuſement celle d'enhaut, qui pour celeſte qu'elle ſoit n'agit que par les organes de l'autre. Diſons tant que nous voudrons, que nôtre Ame pénétre toute la Nature, & que par ſon agilité admirable paſſant en un inſtant d'un bout du Monde à l'extrémité qui lui eſt oppoſée, elle s'en rend

l. 2. c. 15.

l. 12. Metaph.

en quelque façon l'arbitre, & s'en met en poſſeſſion;

Ανθρώπου γνώμη πέιρατα παντὸς ἔχει,

Hominis mens fines univerſi habet,

diſoit Theognis il y a long-tems: nous ſerons néanmoins toûjours obligés par nôtre propre reſſentiment de confeſſer, que tout cet avantage eſt bien alteré, pour ne pas dire corrompu, par ces organes corporels, dont nous venons de parler, ſans lesquels l'ame demeure ſans action presque paralytique, ou perd par leur entremiſe néceſſaire, tout ce que le Ciel lui a donné originellement de plus excellent.

La connoiſſance donc de nous-mêmes ne nous peut pas mettre en une ſi heureuſe aſſiette d'eſprit, qu'Apollon le promettoit à ceux qui entroient dans ſon Temple; & ſans les addreſſes certaines que nous communique le Ciel par ſa Grace, & par ces vérités revélées qui ſont venuës d'enhaut, nous nous trouverions bien loin de nôtre compte, où nous nous promettions une ſolide & perdurable félicité. A la vérité Seneque nous a voulu enſeigner un chemin dans la Morale, qu'il croioit ſuffiſant pour tenir l'eſprit dans une ſoûhaitable aſſiette. C'eſt, dit-il, d'avoir pour conſtant, qu'il ne ſe trouve rien d'aſſûré

parmi tant de diverſes opinions, dont nous ſommes prévenus, & qui ont toutes leurs vraiſemblances, ſoit de bonté, ſoit de malice; n'y aiant que la Vertu ſeule, dont on doive faire cas, parce qu'elle ne change jamais de nom, comme fait tout ce que nous appellons tantôt bien, & tantôt mal; *omnia præter virtutem mutare nomen, modò mala fieri, modò bona.* Il vouloit dire, que tout le monde ſe figure des biens & des maux à ſa fantaiſie, changeant tous les jours de penſées ſur cela, mais que chacun convenoit en ce point, que la Vertu étoit aimable, n'y aiant perſonne, qui ne deſire ardemment d'être tenu pour vertueux; d'où il concluoit, que le ſouverain bien de l'homme conſiſtoit indubitablement dans la Vertu. Je demanderois pourtant à Seneque, & à tous ceux qui ont parlé comme lui, ſi cette Vertu n'a pas été définie & enviſagée diverſement, auſſi bien que le reſte des biens & des maux, dont il a reconnu presque ſceptiquement l'incertitude. Que s'ils ne peuvent, ſans démentir toute l'Antiquité, nier les divers ſentimens des hommes là-deſſus, jusqu'à cette extrémité, qu'il s'en eſt trouvé qui ont pris cette Vertu pour une choſe chimerique ſeulement & ſans réalité quelconque,

Te colui, Virtus, ut rem, aſt tu nomen inane es:

S'ils ſont contraits, dis-je, d'avouër, que cette belle Vertu n'a pas moins partagé les eſprits, que tout le reſte qui a toûjours été en controverſe parmi eux. Ne s'enſuit il pas, qu'il n'y a que les vérités revélées du Ciel, & qu'enſeigne nôtre Réligion, qui puiſſent ſelon le juſte raiſonnement d'Arnobe, mettre nos ames en repos de conſcience.

Pour moi je penſe, que ceux qui reconnoiſſent de bonne foi la néceſſité d'une conſequence ſi bien prouvée, ne laiſſeront jamais prendre l'eſſor à leur foible raiſon, & ſe tiendront toûjours humblement, mais ſûrement, attachés aux Préceptes Divins qui ne varient point, & qui n'ont jamais trompé perſonne. En effet, qu'y a-t-il de plus muable, ou de plus ſujet à varieté, que le raiſonnement humain? *Dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat ſcientiam*, ſouvent un jour fournit à l'autre de nouvelles lumieres de diſcours, & la nuit ſubſequente inſtruit aſſés de fois celle qui l'a précedée. De cette ſorte toutes les Sciences ſeparément priſes, ni l'encyclopedie entiére, ne nous ſauroient donner dans leur inſtabilité, ce repos certain & inébranlable, que nous cherchons en vain

Pſal. 18.

hors de l'Asyle de l'Eglise, puisqu'il n'y a rien qui ne soit douteux aux personnes qui en sont séparées. Mais quelle quiétude d'esprit au contraire, ne goutent point ceux qui se tiennent inséparablement attachés à nos Autels, & que la Grace a séparés de tant de Demi-savans qui ergotent tous les jours contre ces mêmes Autels, avec une présomtion de connoissance raffinée, presque toûjours ennemie de la vraie pieté. Certainement comme nous pouvons remarquer, que les gens de la Cour se soucient fort peu des hommes du commun, il ne se peut faire, que les vrais Philosophes, dont nous parlons, qui conversent avec les Intelligences d'enhaut, & qui ont l'ame pleine des choses du Ciel, ne negligent fort les vaines & téméraires pensées du vulgaire, avec tout ce qui tient en partage l'esprit brouïllon des autres hommes. Les plus ignorans d'entre eux sont ceux, qui pour paroitre autodidactes ou savans par eux-mêmes, s'en font le plus accroire, & qui déterminent le plus hardiment tout ce qui se fait là-haut; de même qu'on assûroit autrefois, que la Sibylle, en sortant du ventre de sa Mere, fit des discours admirables de toute la fabrique du Monde. Ils savent seuls, pourquoi Dieu commanda au Prophete Osée de

Nic. Chon. l. 3. Isa. Ang.

prendre pour femme une pechereſſe adultere; auſſi bien qu'à Ezechiel d'être couché quarante jours ſur le côté gauche, & cent cinquant ſur le droit. Quelquefois ils ſont auſſi impies que ce Roi des Syconiens Epopée, qui provoquoit les Dieux au combat en détruiſant leurs Temples. En d'autres rencontres ils paroiſſent auſſi indifférens dans la Réligion, que ce Roi de Perſe Xa Abas, qui maintenoit à *Pietro della Valle*, que le Saint Jacques des Eſpagnols, le Saint George des Armeniens, & le grand Prophete des Perſes Ali, n'étoient qu'une même perſonne. Quand une autre ſorte de libertinage les prend, ils prononcent en raillant avec ces goulus de Hurons de la Nouvelle France, que la plus belle de toutes nos prieres eſt celle qui demande à Dieu le pain quotidien. S'ils blâment les diverſes ſectes des Bonzes du Japon, c'eſt ſans improuver ce qu'en dit Maffée, qu'elles s'accordent toutes à nier la Providence Divine & l'immortalité de l'ame. Enfin vous les trouverés d'autres fois auſſi ſuperſtitieux que l'Imperatrice Agnez veuve de Henry III. dit le Noir, qui fit par un Evêque cette belle queſtion à Pierre Damiani, un des plus éclairés Eccleſiaſtiques de ſon Siécle, *utrum liceret homini, inter ipſum debiti naturalis egerium,*

ex l.6.hiſt. Diod. Sic. in exc.

lett. 4.

l. 12. hiſt.

aliquid ruminare Psalmorum, doute qui fût jugé par l'affirmative, comme nous l'apprend Baronius, sur l'autorité du texte de Saint Paul, qui porte dans sa premiére Epitre à Timothée, qu'on peut prier Dieu en tous lieux. Ha que le silence vaudroit bien mieux que tous ces propos! Qu'il est plus avantageux de ne rien savoir, que d'être si dangereusement savant! Et que la Statuë de Serapis, aiant le doigt sur ses levres, eût fait une utile leçon de se taire aux Profanes, dont nous parlons!

VINT-UNIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

Du Deüil.

Je ne puis être du sentiment de Quintilien, qui ne peut souffrir, qu'un homme d'érudition se trouve empêché à trouver le commencement de ce qu'il doit dire, vû que les plus ignorans & les plus rustiques, ne hésitent jamais là-dessus, la Nature seule, comme il prétend, les instruisant assés pour ce regard. C'est au troisiéme Chapitre du dixiéme Livre de ces Institutions, où il use de ces termes,

Nec indocti, nec rustici diu quærunt unde incipiant, quò pudendum est magis, si difficultatem facit doctrina. Pour moi je tiens, que les grandes connoissances, & la science profonde, sont celles, qui apportent du retardement à un esprit qui les possede, & qui entre en mille considérations par leur moien sur le discours qu'il doit tenir ; ce que les personnes grossiéres n'ont garde de faire, parce qu'elles sont destituées des lumieres qui font connoître les raisons de douter, & de choisir en suite un parti plûtôt que l'autre. En cela je ne fais que seconder ce qu'un des plus anciens Auteurs de la Grece a prononcé pour constant, que l'ignorance avoit cela de propre de nous rendre ordinairement fort hardis, au lieu que le jugement & le raisonnement nous donnent de la crainte, nous troublent, & nous rendent timides, *ἀμαθία μὲν θράσος, λογισμὸς δὲ ὄκνον φέρει* : Ce que Pline le Jeune après Seneque a traduit ainsi dans une de ses Epitres, *recta ingenia debilitat verecundia, perversa confirmat audacia ;* & Lucien a dit conformément à cela depuis eux dans la Préface de son Nigrinus, *ἡ ἀμαθία μὲν θρασεῖς, ὀκνηρὰς δὲ τὸ λελογισμένον ἀπεργάσεται.* Quoi qu'il en soit, le deuïl public & le domestique qui m'environnent, ne me permettant

Thucyd. l. 2. hist.

l. 4. ep. 7.

pas de choisir une matiére plus gaie que celle qui nous oblige à le porter; je ne suis en peine que par où je commencerai un sujet si affligeant, & par là si peu propre à vous entretenir, si nous ne le prenons du bon côté, & que nous ne tirions philosophiquement de la consolation du propre sein de la douleur, comme il arrive souvent au contraire, que les déplaisirs naissent d'une joie précedente, selon que toutes les douceurs se convertissent aisément en amertume. L'un est aussi naturel que l'autre, & en effet nous éprouvons tous les jours, que les plus agréables journées succedent aux orages & aux plus fâcheux tems de l'année.

Tant y a, que si je considére avec vous cette couleur funeste qui témoigne nôtre affliction, n'en pourrons-nous pas diminuer l'aversion, en jettant la vuë sur tant d'autres Nations, qui emploient à même dessein le blanc, comme la Chinoise, la Tartare, & la Japonoise, à cause que comme cette couleur est naturelle & sans artifice, elle signifie mieux que toute autre une véritable douleur. C'est le Pere Martinius qui nous apprend cette raison; observant ailleurs, que les chevaux blancs se montent pour cela en signe de tristesse; & que le Roi de la Chine qui fit bâtir

l. 6. 7. & 8.

la grande muraille, & brûler tous les Livres de ſon tems, avoit ſes étendars de couleur noire, parce que c'étoit ſa favorite. D'autres peuples ſe ſervent du bleu dans leur deuïl, comme au païs du Mogol au rapport de Jarric; les autres comme au Perou du gris de ſouri, les Incas, à ce que nous apprenons de leur Hiſtoire, ne portant point le deuïl qu'avec cette couleur. Il n'y en a peut-être aucune, qui ne ſerve en quelque lieu de marque du déplaiſir qu'on a d'avoir perdu les perſonnes qui étoient cheres, & dont la privation touche extraordinairement. Je tombe d'accord pourtant, que la couleur noire ſemble la plus propre pour cela, comme la plus obſcure, & en conſequence la plus lugubre. François Alvarez nous aſſûre, que les Abyſſins, ſi éloignés de nôtre Europe, portent comme nous le deuïl en noir. Diodore Sicilien obſerve, que les Carthaginois emploioient cette couleur dans leurs plus grandes afflictions, jusqu'à en couvrir leurs murailles: *mos Carthaginenſium in majoribus infortuniis nigris lacernis mœnia obtegere.* L'Empereur Hadrien s'habilla neuf jours durant de noir, ſelon le texte de Dion Caſſius, à la mort de Plotine qui l'avoit fait parvenir à l'Empire. Et ce riche Sophiſte Herode, quoi qu'il eût

l. 19.

l. 69.

tué ſa femme Regilla, pour témoigner le déplaiſir qu'il reſſentoit de ſa perte, fit tout tendre de noir chez lui, *usque ad lapidem Lesbium*, dit Philoſtrate dans ſa vie. Je ſai bien, que nos Rois portent leur plus grand deuïl en violet. Mais cela n'a pas toûjours été ainſi, puisque Monſtrelet nous apprend au ſecond volume de ſa Chronique, que Charles VII. à la mort de ſon pere ſe vêtit par l'avis de ſon Conſeil le premier jour de noir, & parût le lendemain à la Meſſe couvert, comme il parle, d'une robe de vermeil. Mais il eſt à remarquer, qu'encore que la raiſon nous apprenne, qu'il faut donner paſſage aux affections naturelles jusques-là, qu'on tient que le deuïl de nôtre premier pere ſur le trépas de ſon fils Abel, dura cent ans : Si eſt-ce que le grand Prêtre des Juifs, le Souverain Pontife des Romains pendant le Paganisme, & nos Chanceliers en France, ont tous été exemtés de le prendre, pour quelque accident funeſte dont ils pûſſent être touchés.

Que ſi nous paſſons de cette triſte couleur, aux cauſes qui nous obligent à nous en revêtir, peut-être trouverons-nous encore aſſés de ſujet pour douter, qu'elles nous doivent contriſter l'eſprit, comme elles font en ſuite du deuïl qu'elles nous font prendre. N'eſt-ce

pas la mort des perſonnes que nous affectionnions le plus qui nous paroit inſupportable? Eſt-il poſſible, que nous nous affligions de la ſorte, d'un choſe ſi ordinaire, & ſi néceſſaire?

Homo vitæ commodatus, non donatus eſt.

comme Laberius l'a fait autrefois prononcer ſur le théatre Romain. En tout cas, que perd celui qui abandonne la vie après en avoir joüi quelque tems. Elle n'eſt qu'une revolution de jours & de nuits, tellement ſemblables, que ſelon le dire d'un des plus anciens Philoſophes de la Grece, un ſeul de ces jours eſt l'image de tous les autres, *unus dies par omni eſt;* de ſorte qu'on peut ſoûtenir avec raiſon, que celui qui en voit moins qu'un autre, ne perd rien qu'il doive fort regretter;

Lucret. *- - - verſamur ibidem atque inſumus usque,*
Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.

Après tout, de quoi eſt-il queſtion? d'une choſe, dit Ariſtote au premier Livre de ſes Ethiques à Eudemus, chapitre cinquiéme, dont perſonne n'auroit envie de ſe charger, s'il la connoiſſoit avant qu'on la lui donne, & que nul homme de jugement ne reprendroit l'aiant une fois délaiſſée, encore qu'il fût en

ſon pouvoir de le faire. Cependant nous pleurons ceux qui en ſont privés, & nous les pleurons d'autant plus, que nous voions qu'ils la quittent eux-mêmes mal volontiers, à peu près comme ceux, qui ne peuvent changer une demeure ſi fâcheuſe qu'elle ſoit, parce qu'ils y ſont accoutumés, *ſic veteres inquilinos indulgentia loci & conſuetudo etiam inter injurias detinet.* N'eſt-ce pas une grande perverſité de raiſonnement d'apprehender une fin qui ne peut être évitée.

Seneca.

Stultum eſt timere, quod vitare non poſſis.

Mais ne devrois-je pas avoir une juſte appréhenſion de vous offenſer, ſi j'exagerois ici la grandeur des pertes publiques & particuliéres qui nous ont jetté ſur ce propos. Le Poëte Grec Phrynichus fût condamné par les Atheniens à l'amende de mille drachmes, parce qu'aiant pathétiquement repréſenté la priſe déplorable de la ville de Milet par le Roi Darius, il leur avoit refraïchi la mémoire d'un ſi fâcheux évenement, les obligeant de pleurer une ſeconde fois, ce qui ne les avoit autrefois que trop ſenſiblement affligés. Je joins à cela une choſe que nous apprennent les Rélations de nôtre Nouvelle France, qu'il n'eſt pas permis de nommer une perſonne morte parmi les Sauvages qui l'habitent, à cauſe

qu'ils prennent à grande injure qu'on les faſſe ſouvenir de ceux qui les ont abandonnés pour toûjours, & qu'on leur renouvelle la douleur qu'ils en ont priſe autrefois. Ils diſent à ceux qui le font, ſelon leur façon de parler ordinaire, qu'ils n'ont point d'eſprit; & c'eſt pourquoi, qu'ils enterrent avec les defunts tout ce qui leur appartenoit durant leur vie, afin qu'il ne reſte rien qui leur en puiſſe rappeller le ſouvenir, & non pas à deſſein qu'ils s'en ſervent en l'autre Monde, comme quelques-uns l'ont écrit. Ces exemples montrent, qu'on doit être fortre tenu aux propos qui repréſentent des malheurs paſſés, & par là irremédiables. Il vaut donc bien mieux paſſer de ce thême à un autre, après que vous m'aurés permis de faire avec Ariſtote cette petite réflexion morale, que les plus grands maux, y comprenant la mort même, ne ſont pas les plus ſenſibles, ni ceux qu'on apprehende davantage, comme la raiſon voudroit qn'on le fit. Par effet, l'injuſtice, l'imprudence, & les vices en général, ne nous donnent nulle crainte; & bien qu'on devroit en avoir plus d'horreur que de toutes les infortunes qui peuvent nous ſurvenir, jamais nôtre ame n'en eſt ébranlée par la peur de nous en voir attaqués; *quæ*

2. Rhetor. cap. 4.

maximè mala minimè ſub ſenſum cadunt, injuſtitia, & imprudentia, non enim moleſtiâ afficit præſentia vitii.

Pour exécuter ce que je viens de propoſer, je ne ſai point de tranſition plus facile & plus naturelle, que de paſſer du ſujet triſte où nous étions, à celui de l'Eſpérance qui eſt nommée *ultimum rerum adverſarum ſolatium;* celle qui ſortit la derniére de la boëte de Pandore, pour modifier & adoucir l'amertume de tant de maux qu'elle venoit de répandre; & celle qui a fait nommer aux Matelots leur derniére anchre, l'Eſpérance. J'imiterai en uſant de la ſorte ce que pratiquent les Peintres, qui après avoir fatigué leur vuë ſur d'autres couleurs, l'appliquent ſur le verd pour la recréer, & cette comparaiſon devra paroitre, il me ſemble, d'autant plus juſte, que parmi ceux qui blaſonnent les couleurs, le verd eſt le ſymbole de l'Eſpérance.

Ceux qui ont voulu parler à l'avantage de l'Eſpérance, comme je m'en ſuis expliqué dans un de mes Opuſcules, n'ont pas feint d'écrire, qu'il n'y avoit rien qui diſtinguât mieux qu'elle l'homme des bêtes brutes; préſuppoſant que jamais elles n'en pouvoient reſſentir le moindre chatouïllement. Mais certes ces

Lettre 24. de l'Eſp.

perſonnes-là ſe ſont fort abuſées, les brutes ſont capables non ſeulement de concevoir de l'eſpérance, mais de tomber même dans ſon contraire qui eſt le deſespoir. Les meilleurs Philoſophes ont ſuivi cette doctrine; & Seneque dit nettement dans une de ſes Epitres, *& fera & piſcis ſpe aliqua oblectante decipitur.* En effet le Chien ne chercheroit pas opiniâtrement ſon maitre, le ſuivant à la piſte, s'il n'étoit dans l'eſpérance de le trouver; & il ne ceſſeroit pas après quelque tems cette pourſuite, ſi le deſespoir ne le prenoit de pouvoir rencontrer ce qu'il cherche. Le différent pourtant n'eſt pas moindre entre ces mêmes Philoſophes, touchant le reglement de cette paſſion. Le Portique n'avoit garde d'admettre celle-là, puisqu'il les condamnoit toutes. Et véritablement il y a des Eſpérances qui ne ſont qu'égarer follement l'eſprit; de ſorte même que les plus ſpecieuſes, qui lui agréent le plus, parce qu'elles le flattent davantage, ſont ordinairement les plus trompeuſes,

Ep. 8.

Fallitur augurio ſpes bona ſæpè ſuo.

Ovid. ep. Hel. Par.

Elles nous engagent inſenſiblement & par dégrés de l'une à l'autre; & nous ſont commettre la même faute, qui porte les ſimples enfans à tirer une ſeconde fleche pour retrou-

ver

ver la premiére, les perdant ſouvent toutes deux. C'eſt ce qui a fait dire aux Italiens, que l'on gagne beaucoup, quand l'on perd une frivole eſpérance, *aſſai guadagna chi vano ſperar perde.* Et les Arabes ſoûtiennent dans une de leurs parœmies, que qui a de grandes eſpérances, a de longues douleurs. Ils ont encore cette autre, que je vois ainſi traduite, *qui vehitur curru ſpei, ſociam habet paupertatem.* Même ſi nous en croions Theocrite, comme les eſpérances ſont accompagnées d'un deſir extrême, l'on devient vieux en un ſeul jour, quand elles nous maitriſent. Cela eſt conforme à ce que Salomon nous a laiſſé par écrit dans le treiziéme Chapitre de ſes Proverbes, qu'une eſpérance qui tarde à réüſſir, afflige l'ame, *ſpes quæ differtur, affligit animam;* exaggerant dans ſa Sageſſe par quatre comparaiſons jointes enſemble, combien les vicieux & les impies ſont travaillés dans leurs eſpérances trompeuſes, *ſpes impii tanquam lanugo eſt quæ à vento tollitur, & tanquam ſpuma gracilis quæ procella diſpergitur, & tanquam memoria hoſpitis unius diei prætereuntis.* Seneque les fait craindre à ſon ami Lucilius par cette autre conſidération, qu'elles ne ſont jamais exemtes d'apprehenſion, *ſpem metus ſequitur*, de ſorte que, *deſines timere, ſi ſpera-*

Idy. 12.

cap. 5.

Ep. 5.

rare desieris ; & quoi que la crainte & l'espérance paroissent fort différentes, elles vont toûjours ensemble, comme le prisonnier & sa garde, *quemadmodum eadem catena & custodem & militem copulat, sic ista quæ tam dissimilia sunt, pariter incedunt.* Enfin nous apprenons de Suidas, que les Atheniens pour signifier une très belle & heureuse vie, disoient *ἀνέλπιστον, vitam ex spe non pendentem, sed bonis jam paratis & præsentibus fruentem*, selon l'interprétation de ce Nomenclateur.

ad vocem ἀνέλπιστος.

Mais les Philosophes nommés Elpistiques, & qui prenoient plaisir à se nourrir d'espérance, ne trouvant point de plus belle devise que celle-ci, *dum spiro, spero*, défendent leur sentiment par beaucoup de raisons bien différentes. Premiérement à cause qu'à le prendre dans la généralité, la vie seroit presque intolerable, si elle étoit destituée de cette douce passion. L'Espérance d'une juste recompense n'est-elle pas ce qui nous console dans tous nos travaux ? Qui semeroit les bleds, s'il n'espéroit une bonne recolte? L'Espagnol dit, *qui en siembra en Dios espera*; & le vers senaire Jambique rapporté par Suidas, asiûre, qu'il n'y a point de Laboureur qui n'espére d'être riche un an après sa semaille,

ἀεὶ γεωργὸς εἰς νέωτα πλούσιος,

Semper agricola in novum annum eſt dives.

D'ailleurs ſe trouve-t-il quelqu'un ſi auſtere, qui dans un tems de mauvaiſe fortune ne ſe flatte avec Horace d'un changement auſſi favorable qu'ineſpéré,

Grata ſuperveniet quæ non ſperabitur hora. l. 1. ep. 4.

Enfin Corydon exhorte Battus à prendre bonne eſpérance, dans l'Idyle quatriéme de Theocrite, parce que l'eſpérance eſt le partage des vivans, qui ne ſe communique point aux morts. Et dans ce qui nous reſte de l'ancien Poëte Linus, l'on voit cet autre raiſonnement, que tout étant facile à Dieu l'on peut tout eſpérer de ſa bonté. L'opinion de ceux qui croient, que la Nature ne crée point dans nos ames d'eſpérances abſolument trompeuſes, non plus que de deſirs qui ne puiſſent être remplis, ſemble auſſi favoriſer fort le parti de l'Eſpérance, quoi que peut-être peu raiſonnablement, le deſir de voler comme un Aigle, ou d'être au deſſus de tout ce qui limite nôtre humanité, n'étant pas moins ridicule que de certaines eſpérances ſemblables à celle du Chameau, qui ſe promettoit d'obtenir de Jupiter des cornes, dont il pourroit attaquer ou ſe défendre, & il ſe trouva qu'au lieu d'avoir ce qu'il attendoit, Jupiter offenſé

d'une ſi folle préſomption, lui ôta les oreilles qu'il portoit, d'où eſt venu le Proverbe des Anciens, *Camelus deſiderans cornua, etiam aures perdidit.*

Je penſeé, que la diverſe nature des Eſpérances, dont les unes paroiſſent raiſonnables & d'un ſuccés facile, les autres tout-à-fait impertinentes, que cette diverſité, dis-je, peut donner lieu à un accommodement aiſé entre les deux opinions contraires, que nous venons d'expoſer. Je dirois donc, qu'on ne ſauroit ſans injuſtice condamner une eſpérance bien fondée, ni permettre le moins du monde l'uſage des folles & évaporées, à ceux qui veulent pratiquer une bonne Morale. Quelqu'un a fort bien dit, Aiés les yeux au cœur pour voir ce que vous devés déſirer ; & non pas le cœur aux yeux pour deſirer tout ce qu'ils voient. Et je me ſouviens, que Seneque, qui n'a pas été toûjours ſi Stoïcien, qu'il ne ſe ſoit aſſés ſouvent écarté des ſentimens de Zenon, n'oblige pas ſon ami Lucilius à bannir de ſon ame toute ſorte d'eſpoir, puiſqu'il ſe contente, qu'il le tempére par le moien de ſon contraire, les recevant tous deux ainſi adoucis & mitigés. Ce n'eſt pas là être ennemi mortel de toutes les paſſions, comme l'on a voulu le lui faire accroire, &

comme l'ont été les déterminés Sectateurs du Portique. Afin que vous en jugés avec moi, voici ſon texte de l'Epitre cent-quatriéme : *Si ſapis, alterum alteri miſceas; nec ſperaveris ſine deſperatione, nec deſperaveris ſine ſpe.* Cela veut dire, qu'il faut eſpérer avec quelque ſorte de crainte, & ne deſeſpérer entiérement de rien. Les Anciens ont condamné avec raiſon les deſeſpoirs extrêmes, tels que celui des habitans de Phocée, *Phocenſium deſperatio.* Et comme nous releguons les deſeſpérés aux Enfers, Euripide dans ſon Hercule furieux dit, que c'eſt le propre d'un homme de bien d'espérer toûjours, au rebours du vicieux & méchant, qui comme tel eſt inceſſamment travaillé du deſeſpoir.

Ille autem optimus eſt vir, qui ſpei
Semper confidit: at deſperare hominis eſt mali.

Quelques perſonnes qui ſe trouveroient importunés du Grec, ſont que je m'abſtiens ſouvent de vous debiter tout le Grec que je pourrois rapporter. Surquoi la paupiére m'aiant treſſailli, ce qui étoit un ſigne autrefois qu'on devoit bien eſpérer, je veux croire que vous prendrés mon procedé en bonne part, & que je ne dois pas paſſer outre, étant l'heure de finir. En effet, voiant le Soleil tomber

tout à coup ſur nôtre horizon, ce que les Poëtes nommeroient ſe précipiter dans l'Ocean après ſa courſe journaliére, je me ſuis auſſi hâté, & comme précipité, pour m'acquiter à tems de ce que je vous devois. Cette raiſon ne vous ſemblera pas trop froide, quand je vous aurai dit, que le plus éloquent des Romains en a emploié une toute pareille au troiſiéme Livre de ſon parfait Orateur, en ces mots, *Sol præcipitans hæc me pænè præcipitem evolvere coegit.* Cela juſtifie encore ce que nous avons prouvé ailleurs, que toute paronomaſie, ou jeu de paroles par alluſion, ne doivent nullement paſſer pour des vices ſi l'on n'en abuſe.

VINT-DEUXIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

Des Auteurs.

QUAND vous voulés, que je vous entretienne de diſcours ſi peu conſidérables que ſont les miens, je ne laiſſe pas d'être touché de quelque vanité, comme ſi vous eſtimiés en moi ce qui nous donne apparemment le plus grand avantage, dont la

Nature nous ait gratifiés ſur le reſte des animaux, d'exprimer & de faire entendre les uns aux autres toutes nos penſées par le moien de la parole. Car ſelon l'impoſition du nom que les Grecs ont donné à la voix, & à cette parole dont nous nous ſervons, ſa propre fonction eſt d'expliquer & de rendre manifeſte ce que nous avons dans l'ame, *Φωνὴ Φῶς νοῦ*, elle eſt la lumiére de l'entendement, de ſorte que les Latins ont fort proprement appellé le menſonge qui profere le contraire de ce que l'on a dans l'intérieur, *mendacium, mentiri enim eſt contra mentem ire.* Mais quand je fais réflexion ſur le peu d'exiſtence qu'ont ordinairement les paroles, qu'Homere a ſi bien nommées ailées ou volantes, *ἔπεα πτερόεντα*, parce qu'elles ſe perdent ſouvent en l'air, plus irrevocablement & plus vite, que ne font les oiſeaux, qui l'habitent; je viens à rabattre beaucoup de l'eſtime qu'on peut faire des diſcours les mieux polis, & que la plus haute Eloquence recommande. En effet nous ſerons contraints d'avouër, ſi nous y voulons prendre garde, qu'après les avoir entendus, nous n'en rapportons guéres autre choſe, que le même plaiſir, que donnent d'agréables concerts, dont l'harmonie & la ſimphonie remplit pour

un tems doucement les oreilles, ſans qu'un peu de momens après, il nous en reſte davantage qu'une douce mémoire du plaiſir que l'ouïe a reçu durant leur mélodie. Il eſt vrai qu'il y a plus d'une ſorte d'énoncer ce que l'eſprit a conçu, &, s'il faut uſer de ce terme, de s'expectorer. Car outre qu'il y a un ſilence inſtructif, témoin celui du fils de Dieu, qui refute dans Saint Mathieu les faux accuſateurs en ne diſant mot, *Jeſus autem tacebat:* il ſe trouve encore une Eloquence muette qui s'apprend avec art; pour ne rien dire de certaines taciturnités venales, *cùm bos inſidet linguæ*, telle que fût celle de Demoſthene, lors qu'on prononça de lui, que *argentanginam patiebatur*. Nous avons de plus l'élocution qui s'écrit, & qui ſe voit dans les Livres, dont le pouvoir n'eſt guéres moindre que celui de la verbale, outre que ſa durée eſt telle, que le tems même qui conſomme toutes choſes ſemble la reſpecter. Les ouvrages qui nous reſtent des plus grands Orateurs autoriſent mon dire; & pour en éviter le dénombrement qui pourroit être ennuieux, je vous ferai ſeulement ſouvenir de cet Antipater Sidonien, l'un des piliers du Portique des Stoïciens, qui fût ſurnommé *καλαμοβοας*, *calamo-clamator*, parce que ne voulant point entrer en conteſta-

cap. 26.

tion de paroles contre Carneade, il le maltraitoit de ſa plume, connuë de tout le monde, & qui lui acquit ce ſurnom.

Or vous ne ſerés peut-être pas fâchés de remarquer, qu'outre le parler expreſſif, & le ſilence affecté, que je viens de toucher, il y a une voie moienne entre eux, par laquelle on peut éviter ces diſputes fâcheuſes telles qu'étoient celles de ce ſubtil & preſſant Academicien Carneade. C'eſt quand au lieu de refuter opiniâtrement une propoſition ridicule, l'on ſe contente, par cette figure que les Rheteurs nomment Ironie, de la laiſſer paſſer pour bonne, ſelon que je vous en vai donner quelques exemples, puiſque ma mémoire inopinément me les fournit. Je me ſouviens bien d'avoir dit ailleurs, qu'à celui qui ſoûtenoit avoir vû des poiſſons nager dans un Lac d'eau bouïllante, quelqu'un ſe contenta de lui repliquer, qu'il oublioit qu'on les faiſoit cuire dans de l'eau froide. Un Lucquois rapportoit à un Florentin en chemin faiſant, qu'il y avoit dans Lucques un aveugle qui joüoit admirablement bien aux Echecs: L'autre lui dit ſans s'émouvoir, qu'il le croioit aiſément, parce qu'ils avoient auſſi dans Florence un autre aveugle, qui maniant deux ou trois fois ſeulement le papier d'une Lettre, rapportoit ſans

Phyſ. du P. c. 14.

héſiter tout ce qu'elle contenoit. Il ſe trouve des perſonnes ſi hardies à debiter pour vraies des choſes tout-à-fait incroiables, qu'on ne peut mieux faire, ſi l'on veut éviter une noiſe importune, que de les paier de la ſorte en même monnoie. Un homme qui recitoit les raretés qu'il avoit obſervées dans ſes voiages, aſſûroit avoir vû quelque part un Chou ſous lequel quinze cens hommes à cheval ſe mettoient facilement à couvert. Son auditeur prit plaiſir à lui damer le pion doucement de la ſorte; qu'il s'étoit trouvé en un lieu, où l'on fabriquoit une ſi grande chaudiere, que cent hommes qui y travailloient ne s'entendoient pas, tant ils étoient éloignés les uns des autres. Le bon fût, que le voiageur demandant à quoi pouvoit être bonne une ſi grande chaudiere, il reçût pour réponſe que c'étoit pour faire cuire ſon Chou. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici une petite raillerie, qui ſe paſſa entre le feu Pere Merſenne & moi, d'autant plus que j'ai toûjours beaucoup eſtimé l'étenduë de ſon ſavoir, & l'amour qu'il avoit pour les vérités Phyſiques, dont il étoit curieux autant qu'homme de ſon tems. Il eſt vrai, que comme il ſe trouvoit naturellement fort ſincere, & grand ennemi du menſonge, n'aiant garde d'en dire aucun ſciem-

ment, il préſuppoſoit facilement la même candeur & naïveté en ceux avec qui il converſoit, ce qui le rendoit ſouvent un peu trop credule. Me diſant une fois, qu'il y avoit un Réligieux dans ſon Convent, qui frappant à une des portes du Dortoir, reconnoiſſoit auſſi-tôt par le ſon du coup, ſi le Pere qui habitoit cette cellule y étoit alors, & même, s'il avoit compagnie, de quel nombre elle pouvoit être. Je lui repartis dans la figure, dont nous parlons, que cela ne m'étonnoit pas, parce que je connoiſſois une perſonne, dont le tympan, principal organe de l'ouïe, étoit d'une ſi excellente fabrique, qu'entrant dans une chambre vuide, elle connoiſſoit ſans méconte les propos qu'on y avoit tenus, & ſur tout les airs qu'on y avoit chantés, obſervant même ſi quelqu'un avoit détonné. J'avouë, qu'un petit ſouris m'aiant ſurpris là-deſſus, il s'apperçût de ma raillerie, qu'il reçût agréablement de la façon qui doit toûjours avoir lieu entre amis. Voilà des exemples de la maniere, dont l'on peut quelquefois ſans conteſtation, & ſans s'expliquer davantage, répondre à des gens avec qui l'on ne veut pas diſputer ouvertement.

Mais puisque c'eſt au ſujet du diſcours & de l'élocution, que je vous ai rapporté ces pe-

tites hiſtoriettes ; je reprendrai mon thême, & commencerai à le continuer par une naïve declaration, que je ſuis toûjours dans l'opinion que j'ai euë de tout tems ſi favorable aux Livres des Anciens, ſoit pour les bonnes penſées, dont je les vois remplis, ſoit pour l'expreſſion de ces mêmes penſées, qui ne peuvent être mieux renduës qu'on les voit dans ces excellens originaux Grecs & Latins, dont tant de Siécles ſemblent avoir reſpecté le mérite, afin de les transmettre jusqu'à nous. Horace s'eſt contenté de recommander aux jeunes Romains de ſon tems la lecture aſſiduë des premiers,

l. de arte Poët.

- - - Vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Je penſe être préſentement obligé à vous exhorter de ne quitter jamais le modele des uns & des autres, ſi vous deſirés profiter ſolidement de vos études, & faire un jour quelque figure dans la République literaire. Ce n'eſt pas que je ne ſâche bien, que tous les Livres des Anciens ne ſont pas également à imiter, puisqu'il y en a même, dont les fautes ſont à fuir. Je me ſouviens auſſi de ce qu'Arnobe a proferé hardiment ſur un ſujet plus important que n'eſt celui de l'Eloquence, puisqu'il regardoit le ſalut de nos

ames, *quasi verò*, dit-il, *errorum non antiquitas plenissima mater sit*. Mais tant y a, que le nombre des bons, tels que sont les classiques, est de si grand prix, que les erreurs des autres ne sont presque pas considérables, outre qu'elles peuvent être facilement évitées. Il se voit parmi les plus vieux Auteurs de l'une & de l'autre langue des savans, ce que les Latins ont dit particuliérement de leur Ennius, de l'or & des perles à recueillir qui s'étoient brouïllées avec les ordures que l'impureté de son Siécle avoit semées dans ses écrits. Et si l'on prend la peine de bien manier ces vieux originaux, l'on trouvera, que leurs duretés sont semblables à celles de certains rochers qui enferment les plus fines pierreries, & d'où se tirent les Diamans. Après tout l'on ne sauroit soûtenir raisonnablement, que toutes les duretés de langage soient à mépriser, ni toutes les grossiéretés d'expression à rejetter. Origene dans son septiéme Livre contre Celsus préfere les discours mal polis des Hebreux à toute l'élegance de Platon & des autres Grecs, parce que le stile des premiers est plus approprié à l'utilité de la multitude. Car ajoûte-t-il, l'on doit faire plus d'état des préparatifs d'un Diner destiné pour un grand monde, quoi qu'il s'y rencontre

moins de delicateſſe, que d'un autre feſtin beaucoup plus friand, mais qui ne regarde que la nourriture & le goût de peu de perſonnes. Quoi qu'il en ſoit, les autres exemplaires des bons Auteurs qui ont reçû l'approbation générale de tant de Siécles, & de tout ce qu'il a paru dans le monde de grands & de ſavans hommes; ces excellens prototypes, dis-je, ne ſont pas ſujets aux mêmes reproches. Ils peuvent être utilement imités en tout, & quand on n'auroit nul deſſein de le faire, il eſt certain, que comme ceux qui ſe trouvent parmi les parſums, en remportent inſenſiblement les douces vapeurs; la lecture des ouvrages dont nous parlons, nous communique l'excellence du genie de ceux qui les ont produits, & nous rend capables de plaire en ce que nous ferons à leur imitation, & auſſi agréablement qu'ils ont fait. Mais puisque toutes les perſonnes de quelque érudition tombent aiſément d'accord d'une vérité ſi connuë, faiſons nôtre profit de cette maxime d'Ariſtote qui porte, qu'on ne ſauroit plus mal emploier ſon loiſir, qu'à prouver ce qui de ſoi-même eſt manifeſte, ἀδολεσχία τὸ φανερὰ λέγειν, *nugatorium eſt dicere manifeſta*, & n'inſiſtons pas davantage ſur ce qui ne peut être conteſté que par des ignorans.

l. 2. Rhetor.

Il ſe rencontre néanmoins des gens aſſés peu ſenſés, pour ſoûtenir, qu'on ne doit jamais ſe prévaloir du travail des vieux Auteurs, prétendant, que nous devons tous avec nôtre bel eſprit produire des penſées qui égalent non ſeulement les leurs, mais qui les devancent de beaucoup. Ils diſent contre ceux qui eſtiment les productions ſpirituelles des Anciens, & qui s'en ſervent adroitement avec ſuccés; qu'ils ſeroient muets ſi ces Anciens n'avoient point parlé, ni laiſſé leurs fantaiſies par écrit. Et certes cela auroit quelque apparence, ſi ceux dont ils parlent, & qui reſpectent l'Antiquité, ſe prévaloient cruement de ce qu'elle nous a laiſſé, ſans rien contribuër du leur qui l'accompagne, & qui ſouvent le mettent en de nouveaux jours, par des applications, où les Auteurs primitiſs n'ont jamais penſé. J'avouë, que s'ils rendoient les penſées & les termes des Anciens à la façon d'une rigole, qui porte les eaux qu'elle reçoit ſans leur donner la moindre qualité qui les rende plus conſidérables, la peine de leur transſcription ſeroit tout-à-fait mépriſable. Mais ceux qui ſavent la belle maniére, dont l'on ſe doit prévaloir des ouvrages dont il eſt queſtion, tiennent un procedé bien différent, apportant toûjours de

l'illuſtration à tout ce qu'ils produiſent de ceux qui les ont devancés. A la vérité Lipſe, que le dernier Siécle a eſtimé, lui donna huit Livres de Politique, rappetaſſés à la maniére des Centons, ou de ces Veſtes de pluſieurs piéces & de diverſes couleurs, aiant couſu les textes de quantité de bons Auteurs avec de petits filets de ſon crû, & avec bien plus de travail que d'induſtrie conſidérable. Quoi qu'il recommande pourtant cet ouvrage en pluſieurs de ſes Epitres, par la même paſſion, qu'ont des Meres qui chériſſent les plus infirmes & ſouvent les plus imparfaits de leurs enfans; ſi eſt-ce que les hommes de capacité connuë, & les mieux entendus de ſon tems, ou qui ont été depuis lui, n'ont pas été de ſon avis, & n'ont jamais fait grand état de cette compoſition. Il y auroit trop d'injuſtice de condamner ſur cet exemple & ſur quelques autres de même farine, les citations ou les imitations des grands perſonnages qui ont été reverés de tous les Siécles paſſés. En vérité, je ne puis m'abſtenir de me ſervir encore ſur ce ſujet de ce que j'ai autrefois rapporté de l'Oraiſon d'Iſocrate au Roi Nicocles. Il aſſûre ce Prince, que ceux qui entendront bien à ſe prévaloir judicieuſement de ce

qu'ont

qu'ont dejà écrit les gens de réputation, qui les ont devancés, ſeront indubitablement les meilleurs & les plus priſés Auteurs de tous. Or Iſocrate étant ſi ancien Ecrivain parmi les Grecs, qu'on a dit de lui, qu'il étoit plus ſorti d'Orateurs & de grands hommes de ſon Ecole, que de Heros du cheval de Troie, jugés ſi nous devons héſiter aujourd'hui à maintenir ſa maxime touchant l'imitation & la citation de ceux des Siécles paſſés qui ont eu la plume la mieux taillée, puiſque nous avons recueilli depuis lui, c'eſt à dire depuis deux mille ans, l'hérédité de tant d'autres Grecs, & de tant de Latins, qui nous ont laiſſé ces doctes travaux, dont nous joüiſſons comme par droit ſucceſſif dans toute l'étenduë des Diſciplines.

Ne prenés pas tout ceci pour une marque certaine, que je mépriſe le travail de ceux qui nous font voir par de nouvelles ſpeculations, & par de nouveaux jours ce qui ſert à l'illuſtration, ſoit des Arts, ſoit des Sciences. Je les révére, & je leur en ſai du gré autant que perſonne qui vive, tenant pour très véritable, que les nouvelles productions d'eſprit ſont autant eſtimables, & plus, dans la République des Lettres, que la découverte de quelques païs jusqu'ici inconnus dans la Géo-

graphie. En effet il faut tomber d'accord, que depuis la sentence prononcée par le Sage des Hebreux, qu'il n'y avoit plus rien à voir de nouveau sous le Soleil, on a bien découvert des choses ignorées & inconnuës de son tems, jusqu'à des Mondes nouveaux qui nous font remarquer une presque nouvelle Nature. Mais ce n'est pas à dire, qu'on doive admirer mille imaginations frivoles, qu'on nous debite tantôt sous le voile de quelque nouveau systeme, tantôt sous de belles apparences d'un style particulier, qui doive effacer la grace de celui, dont l'on s'est servi jusqu'ici. Cependant il se trouve, que tous ces écrits dont je parle, ne font rien que broüiller les choses, & jetter du sable aux yeux des crédules, l'imprécation d'Isaie leur pouvant être appliquée, *Væ ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras.* L'on se doit prendre garde sur tout de certains Titres trompeurs, qui promettent beaucoup & ne tiennent rien, s'ils ne font tout le contraire de ce qu'on en attend, *pregonan vino, y venden vinagre.* L'Orateur Antiphon, qui disputant contre la Providence divine s'en mocquoit, mit cette inscription à son Livre *περὶ ἀληθείας, de veritate.* Celsus l'imita depuis nommant sa composition, où il tâchoit

de détruire le Chriſtianisme, *ἀληθῆ λόγον, verum ſermonem*, comme Origene qui l'a ſi bien ſçû réfuter, l'a fort judicieuſement obſervé. Il y en a qui cherchent leur plus grande gloire dans une cenſure, qui critique tout ce que les autres ont dit dans leurs Ecrits, ſans jamais ſonger à ſe corriger eux-mêmes par ce qu'ils y apprennent. Ce ſont des châtreux qui ne ſavent que débiliter ou mutiler les Livres, & qu'il faut renvoier au ſervice de la Mere des Dieux, les Muſes ni le Parnaſſe ne pouvant agréer leur profeſſion. Pour le dire en un mot la plûpart des Livres, qu'on voit aujourd'hui ſortir de ſous la preſſe, ſont de la nature de ces vins doux & nouveaux, qui plaiſent d'abord, mais qui nuiſent à l'eſtomac, font mal à la tête, & ne ſont jamais de durée.

Ce que je viens de vous dire des Livres, où l'on eſt trompé, parce qu'on s'en promet beaucoup, & ce ſont des buiſſons creux où le meilleur chaſſeur du monde perd ſa peine; m'oblige à vous ajoûter, qu'encore qu'un petit cachet nous puiſſe donner l'empreinte d'un Coloſſe, qu'on ait reconnu la main d'Apelle à une ſeule ligne, & qu'un bon Veneur remarque la qualité d'un Cerf, ou de quelque autre bête ſauve, par la ſeule impreſſion que

ſon pied a faite ſur le terrain en marchant ; ſi eſt-ce qu'il n'en eſt pas toûjours de même dans les matiéres literaires. Le ſavant Julien fût attrapé ſelon cela, quand aiant pris la peine de lire tout un volume, il fût contraint d'écrire, *ἔγνων, ἀνέγνων, κατέγνων, vidi, legi, damnavi.* Il y a des feux volages qui paroiſſent dans des compoſitions, dont l'éclat ne dure qu'un inſtant, & vous conduit dans des fondriéres d'ignorance. Tel ouvrage a quelquefois un commencement charmant, qui dégénere bien - tôt, & qui ne donne dans ſa ſuite que des témoignages de la foibleſſe de ſon Auteur,

Ut patrum invalidi referunt jejunia nati.

La vraie Eloquence, & la ſolide Erudition, ne tombent point dans ce defaut. Elles ne ſont pas de la nature de ces petits vents, qui s'amoliſſent auſſi-tôt presque qu'ils ont commencé, & deviennent plus foibles dans leur courſe. On les voit plûtôt ſemblables à ces grands fleuves, qui acquiérent les forces & qui ſe rendent plus conſidérables, par de nouvelles eaux, à méſure qu'ils s'éloignent de leur ſource. Je m'aſſûre qu'il n'y a pas un de vous qui n'ait reconnu plus d'une fois avec chagrin la vérité de cette propoſition.

Peut-être vous étonnerés-vous, qu'un hom-

me ſi fautif que je ſuis, reprenne ſi hardiment les autres, & vous pourrés même ajoûter, que je le ferois bien mieux de remédier à mes propres erreurs. En vous conjurant de les excuſer, je vous ſupplie de croire, que je n'ai rien plus à cœur que de me reformer moi-même. Le Pilote qui paſſe les autres dans ſon vaiſſeau, ſe tranſporte auſſi avec eux; & moi en m'efforçant quelquefois d'inſtruire les moins éclairés, je m'inſtruis moi-même, & je me fais la même leçon qu'à eux. Mais je vous avouë, que je ne fais pas grand conte du jugement que peuvent donner de certains Critiques dont je vous ai tantôt parlé. Il s'en faut tant que j'eſpére, quand je m'explique de mes petites réveries, de plaire à tout le monde, que je ne le ſouhaite pas ſeulement. Je ſuis perſuadé, qu'il eſt avantageux de déplaire à quelques-uns, de qui l'approbation eſt un témoignage qu'on a failli, & presque une aſſûrance d'avoir mal reüſſi. Il y a d'ailleurs de petites negligences qui les choquent, mais qui font aſſés ſouvent recevoir en meilleure part ce qui eſt proféré ingenument & ſans deſſein. Beaucoup de choſes plaiſent principalement, à cauſe qu'on remarque qu'elles ne ſont pas écrites pour plaire. Je ne puis cependant que je ne croie

le tems bien emploié que j'ai donné diverſes fois à vous entretenir quand vous l'avés deſiré ; puiſque vôtre favorable attention m'aſſûre de vôtre agrément, & d'une amitié de ſi grand prix qu'eſt la vôtre. Si je l'ai fait un peu brusquement, & d'un ſtyle negligé, vous vous ſouviendrés, s'il vous plait, de cet aphorisme d'Arnobe, *quid dicatur ſpectandum eſt, non quali cum amœnitate dicatur, nec quid aures commulceat, ſed quas afferat audientibus utilitates.* La grande politeſſe affoiblit ſouvent la matiére qu'on emploie, & qui ne veut pas la derniére curioſité. *Enimvero*, comme ajoûte le même Auteur, *diſſoluti eſt pectoris in rebus ſeriis quærere voluptatem.* L'on peut dire, que je n'ai pas été par tout ſur ce ſerieux dont parle Arnobe, & cela ſe peut prouver par les petites hiſtoriettes que je vous ai tantôt rapportées au ſujet de l'Ironie complaiſante, & qui ſert à éviter des contradictions importunes. Mais vous ſavés bien, qu'une auſterité trop grande & trop affectée dans nos entretiens, peut être vicieuſe, parce qu'elle déplait ordinairement. Nous ne rempliſſons pas tellement nos jardins d'arbres fruitiers, que nous n'y donnions place aux Ormes, aux Tileuls, & à d'autres plantes, qui ne ſont cultivées que pour donner

une ombre agréable & divertiſſante. C'eſt toute l'excuſe que vous aurés de moi.

VINT-TROISIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
CONTRE LES PLAGIAIRES.

JE fus averti il y a peu de jours par un ami dont j'ai ſujet de faire beaucoup d'eſtime, qu'on avoit apporté de Hollande la Rélation d'un voiage fait à la Chine par des Ambaſſadeurs de Meſſieurs les Etats des Provinces Unies, qui l'avoient toute traverſée depuis la Province de Canton la plus Meridionale, juſqu'à la plus Septentrionale où eſt Pequin, & où le Tartare s'étant rendu le maitre de ce grand Etat ſa reſidence ordinaire. D'abord je remerciai cet ami, comme d'un avis qu'il me donnoit le plus agréable que je pouvois recevoir; ne connoiſſant point de lecture, ni plus utile, ni plus plaiſante à ceux de mon genie, que celle des Voiages de long cours, lors qu'ils ſont dreſſés de bonne main. Car n'y aiant rien qui ſoit plus conforme à la Nature, que de la contempler en toutes ſes parties, autant que faire ſe peut;

& la condition de beaucoup de perſonnes ne leur permettant pas de ſortir de leur païs pour en voir de fort éloignés ; que peut-on faire de mieux, que d'apprendre par de fidelles Rélations ce que ceux qui les ont viſités, y ont remarqué de conſidérable. Je ſai bien, qu'on a écrit de Socrate, tenu pour le plus ſage des Grecs, qu'il ſortoit moins de ſa ville d'Athenes que les aveugles & les boiteux, Platon aiant ainſi parlé de lui dans ſon Criton. Mais aſſés d'autres Philoſophes n'ont pas crû les voiages moins avantageux pour l'eſprit, que le changement d'air l'eſt ſouvent pour le corps, ſelon la doctrine des Médecins, & ſelon qu'Epictete le prononce dans le chapitre ſixiéme du troiſiéme Livre d'Arrian; d'où il s'enſuit, que le recit de ces mêmes voiages ne peut être, outre ſon agrément, que très fructueux à ceux qui s'y appliquent de la bonne maniére.

Quoi qu'il en ſoit, j'appris bien-tôt de mon ami, qu'il ne me parloit pas tant de l'impreſſion de ce Livre nouvellement venu de Hollande, pour le plaiſir que j'aurois de le voir, qu'à cauſe de l'interêt que j'y avois, ne s'étant guéres commis, à ſon jugement, un vol literaire, de ceux que les Latins ont nommés *Plagia*, plus grand, ni

plus effronté, que celui où j'étois interessé dans l'Edition de ce voiage. Pour m'émouvoir davantage à un juste ressentiment, il me fit entendre qu'encore que cet Ecrit fût très digne de recommendation par le Journal de l'Auteur principal le Sieur de Neuhoff, Maitre d'Hôtel de l'Ambassade; celui qui l'avoit fait imprimer sans son sçû, s'étoit plû à le grossir d'un nombre infini de textes pris de mes petits Ouvrages, presque toûjours sans en changer les paroles, s'attribuant le tout, comme un aussi parfait *Plagiaire* qu'il y en eût jamais. Il me pria ensuite de jetter les yeux sur la Préface, où véritablement je fus étonné de reconnoitre des pages entiéres copiées sur mon Opuscule des Voiages & de la découverte des nouveaux païs, imprimé pour la premiére fois *in octavo* il y a vint-cinq ou trente ans. Or parce que je ne faisois que rire de cela, lui ajoûtant même, que je me sentois redévable à une personne qui devoit faire grand cas de ce qui venoit de moi, puisqu'il se l'étoit voulu attribuer, il me repartit avec plus d'émotion que je n'en attendois de lui, qu'il n'étoit pas de mon sentiment, & qu'il jugeoit un Plagiaire semblable, plus punissable qu'un Voleur de grand chemin, parce que la gloi-

re & la réputation literaire étoit quelque chofe de plus précieux que de l'argent. S'il s'étoit contenté, me difoit-il, de fuivre & de paraphrafer aucunement vos penfées, on pourroit peut-être l'excufer fur ce qu'il n'eft pas inconvenient, que deux hommes aient de pareilles imaginations & forment de mêmes idées; comme il s'en eft trouvé de fort éloignés les uns des autres, qui n'ont pas laiffé, dit Ciceron, de faire quelquefois de femblables fonges. On peut prétendre de plus, qu'on perd la proprieté de ce qu'on donne au public, & que tout le monde s'en peut prévaloir, pourvû que ce foit avec civilité. Mais je vous foutiens, qu'on doit imiter en ceci l'Abeille, qui cueille la matiére de fon miel fur la fleur fans l'offenfer, & ne faire pas comme la Fourmi, qui emporte le grain entiére pour fa provifion. Vôtre copifte devoit pour le moins déclarer une fois pour toutes, qu'il s'étoit fervi des textes d'un Auteur de ce tems, dont il fe déclaroit fon redévable de bonne foi. Car l'on a dit plaifamment, que de prendre fur les Anciens, quoi qu'on ait toûjours bonne grace d'ufer de reconnoiffance en les citant, c'étoit néanmoins comme pirater au delà de la ligne; mais que de s'attribuer les travaux des Auteurs moder-

nes, & ſur tout des contemporains, qui peuvent par un tel larcin perdre un jour ce qui leur appartient, c'eſt filouter avec infamie, & dépouïller les paſſans au coin des ruës. Prenés garde, que vous voulés faire paſſer pour une bagatelle ce qu'on dit qui fût capable de faire nier à l'impie Diagore l'Exiſtence des Dieux, aiant vû le parjure impuni d'un jeune homme qui nia de lui avoir dérobé un Livre de ſa compoſition, ſans recevoir aucune punition de ſon parjure.

Greg. Gyraldus de Poëtis. p. 343.

L'animoſité qui accompagna le diſcours de mon ami me fit juger, que je devois un peu ploier là-deſſus, vû principalement que ſon emportement ne procedoit que de l'excès du bien qu'il me vouloit; c'eſt pourquoi tournant en raillerie la colere obligeante qu'il avoit fait paroitre, je lui dis de l'air dont nous avons accoûtumé de nous faire la guerre l'un à l'autre, que je trouvois qu'il s'étoit échauffé à un point qui bleſſoit un peu les regles de ſa Morale ordinaire ; & que je le priois de ſe ſouvenir de ce que je lui avois ſouvent ouï priſer comme une bonne maxime, qu'autant de fois que la raiſon s'étoit laiſſée entamer par la paſſion, la premiére devoit auſſi-tôt reprendre ſon aſſiette, comme l'eau fenduë par la rame, ſe rejoint en un in-

ſtant ſans qu'il y paroiſſe. J'avouë pourtant, que nous ne pûmes pas nous modérer, l'un & l'autre de telle ſorte, que comme je lui reprochois ſa vehémence un peu exceſſive, il ne me repartit en me taxant de trop d'inſenſibilité en une choſe où il prétendoit que j'étois notablement intereſſé. Il y a des injures obligeantes entre des amis, & celles que nous nous dimes, me firent ſouvenir de ce que rapporte le Cardinal Baronius dans l'onziéme Tome de ſes Annales. Pierre Damiani auſſi Cardinal aimoit tant la ſolitude, qu'il ſouhaitoit ardemment de retourner dans celle de Saint Bénoit, ſi le Pape d'alors le lui eût permis, deſirant pour cela de lui remettre ſon titre d'Evêque d'Oſtie. Mais parce que ſon meilleur ami Hildebrand depuis devenu Pape du nom de Gregoire VII. s'oppoſoit à cette abdication, à cauſe de l'amitié extrême qu'il portoit à Pierre Damiani, celui-ci nomma Hildebrand *Sanctum Satanam*, l'appellant Saint, ajoûte Baronius, comme ne doutant point de ſa bonne intention, & Satan, dautant qu'il étoit ſon adverſaire dans la pourſuite qu'il faiſoit de retourner au Deſert du Monaſtére où il avoit été élevé. Vous m'avouërés, que c'étoit mêler aſſés plaiſamment l'huile avec le vinaigre. Tant y a, que ſi je

m'efforçois de prouver à mon antagoniſte, qu'on devoit mépriſer comme une bagatelle, ce qu'il vouloit me faire paſſer pour très important: Et ſi je lui remontrois, que les Peruviens éliſant pour leur Général celui d'entre eux, qui pouvoit porter le plus peſant fardeau, n'étoient pas ſi bien fondés, qu'on l'eſt dans la doctrine des mœurs, de donner le prix à celui qui endure par grandeur d'eſprit un outrage: Il me repliquoit, qu'on ne devoit jamais négliger ſa réputation, & j'ai bonne mémoire, qu'il en eût aſſés pour me prononcer cette Sentence de l'Orateur Romain, *ut levitatis eſt, inanem aucupari rumorem, & omnes umbras etiam falſæ gloriæ conſectari; ſic levis eſt animi lucem ſplendoremque fugientis, juſtam gloriam, quæ eſt fructus veræ virtutis honeſtiſſimus, repudiare.*

Cic. orat. in Piſonem.

Qui vous peut aſſûrer, m'inſiſtoit-il, que d'ici à quelque tems l'on ne vous prenne pour le Plagiaire? & qu'on ne vous impute d'avoir tranſcrit une partie de vos Oeuvres ſur le texte de ce faiſeur de réflexions dans une Rélation qui eût mieux valu toute nuë, parce qu'elle eût été plus courte, & plus croiable à cauſe de ſa ſimplicité? Bref après une infinité de telles conteſtations, voiant que j'avois toûjours quelque repartie à lui

faire, il me dit, qu'il se serviroit de ce mot ancien, *magis movent exempla quàm mores*, pour tâcher d'obtenir de moi par la voie exemplaire ce qu'il ne pouvoit gagner par celle de la raison. Je sai, continua-t-il, que vous aimiés & prisiés extrémement le défunt Bibliothecaire du Cardinal Mazarin Gabriel Naudé. Or vous pouvés vous souvenir, comme il fit condamner en Justice celui, qui sans le nommer avoit débité pour sien ce qu'il avoit écrit en faveur des grands hommes faussement accusés de Magie. Beaucoup de jugemens pareils peuvent être ajoûtés à celui-là. Mais pour abreger je vous prierai seulement, que nous voions dans vôtre Chronique Espagnole de *Ambrosio Morales*, avec quelle précaution l'on a mis au devant du premier volume un Avis au Lecteur en forme de plainte, contre un usurpateur du bien d'autrui, pareil à celui qui vous enleve, autant qu'il lui est possible, l'estime de vos travaux.

La plainte que fait cet Espagnol qu'on avoit pillé de la Chronique de *Morales* non seulement les Sentences, ou les belles pensées, mais encore les paroles, sans la citer; cette plainte, dis-je, est un sujet si conforme au vol qui vous a été fait, qu'il ne peut y

avoir de diverſité, ſinon en ce qu'on vous a dépouïllé avec plus d'excés, & bien plus outrageuſement. A la vérité vôtre nom a été exprimée, & même avec éloge, dans la page 237. de la Rélation, lors que l'on s'eſt voulu étendre ſur le mérite de la République de Hollande; & l'on a rapporté ce que vous en avés écrit au ſujet de la propoſition que firent les Eſpagnols d'une tréve en l'année 1633. Mais ç'a été ſans doute par cette conſidération, que la loüange de ſoi-même n'eſt pas ſi volontiers écoutée, que quand elle ſort de la bouche d'un étranger; maxime ſi certaine, que Dieu même étant en terre n'a pas feint de prononcer de lui, *ſi ego teſtimonium perhibeo de meipſo, teſtimonium non eſt verum.* L'on pouvoit là deſſus, ou en quelque autre occaſion, déclarer qu'on s'étoit ſervi de vôtre travail en divers endroits faiſant pluſieurs réflexions morales & autres priſes de vos Livres. Au lieu d'une ſi juſte reconnoiſſance, vos penſées ont été rapportées dans leurs propres termes en mille lieux, comme ſi ceux qui les ont debitées n'en devoient rien à perſonne. Prenés la peine au moins, puiſque je ne puis rien obtenir davantage de vôtre indifférence, de voir ſur ce billet les pa-

Joan. c. 5. verſ. 31.

ges que j'y ai cottées, après avoir négligé une infinité de fois d'en marquer aſſés d'autres, où vous étiés de même intereſſé.

Dans la page 227. vous trouverés, qu'on a frippé ce que vous avés écrit du bon Odorat, dans vôtre Opuſcule des Odeurs; & ſur la fin de la même page l'on s'eſt attribué vos remarques faites ailleurs de la vertu de quelques fontaines.

La page ſuivante 228. contient vos Obſervations ſur la créance des Chinois touchant l'Immortalité de l'Ame; & ſur les Tremblemens de la Terre.

L'Opuſcule des Brindes que vous nous avés donné, compoſe ce que contient la page 232. de ceux que les Latins ont nommé *abſtemios*, & le reſte eſt pris de vôtre petit Traité des Caracteres Magiques.

Vôtre diſcours de l'Immortalité de l'Ame contient tout ce que page 236. dit touchant la Métempſycoſe.

Celui des bagues & anneaux ſe reconnoit dans la page 241. L'autre du Tems & de l'Occaſion remplit la page 242. & celle de 247. eſt priſe de vôtre Traité des Longues Années, auſſi bien que de l'Opuſcule d'un Aveugle né.

La

La page 250. parle des Larrons ; & celle de 251. des Loüanges ; le tout tellement après vous, que c'eſt une pure tranſcription. La même choſe ſe pouvant dire du contenu dans la page 256. touchant les créances mal fondées ; & en celle de 259. qui parle après vôtre Opuſcule de la Hardieſſe & de la Crainte.

Voiés la page 261. vous y trouverés ce que vous avés écrit des Songes ; comme dans celles de 266. 269. & 271. vos penſées ſur les Goûts différens ; ſur le mépris des Richeſſes ; ſur la Médecine ; & ſur ce qu'il faut aimer ſes ennemis.

Vos vuës & réflexion ſur la Mort, & ſur les defauts de membres en de certains lieux, ſont dans la page 278.

Vôtre Opuſcule des Dents a fourni la matiére de la page 282. avec ce qu'elle ajoûte des vivres différens. C'eſt la même choſe de ce qu'on lit dans la 284. contre les procés ; dans la 285. touchant la Paix ; & dans la 286. de la Beauté.

Je veux être encore plus court à l'égard de la ſeconde partie, dont tout le premier Chapitre eſt tranſcrit mot à mot de vôtre Politique du Prince, que vous dreſſâtes pour le Roi, lors que vous eûtes l'honneur d'être approché de ſa perſonne. La page cinquiéme eſt

de la même nature; aussi bien que la comparaison prise de la plante Christophoriane dàns la page septiéme, avec ce qui est dit des mauvais Juges dans la huitiéme.

Ce Plagiaire tient encore de vous ce que les pages 13. 14. & 16. ont de la Morale; & du Docteur Chinois Confutius. Vous remarquerés dans la 16. vos Observations sur l'Astrologie Judiciaire, telles qu'elles sont touchées dans l'Instruction du Roi, lors qu'il étoit encore Mr. le Dauphin. Ajoûtons à cela ce que porte la page 25. des Sciences; la 26. de l'Architecture; la 27. & la 28. de la Chymie; la 29. & la 30. de la Magie, & de la Peinture. J'oubliois, que ce qu'a la page 22. de la Médecine des Chinois, est extrait de vôtre Opuscule de la Maladie du Roi.

La page 32. de la Musique; la 34. des tours de passe-passe; la 37. & la 38. des mœurs différentes; la 41. du changement de nom; la 42. du respect envèrs les Peres, conjointement avec les coûtumes différentes des Japonois; la 43. des Enterremens; la 47. des cheveux & perruques; la 49. des habits; la 51. de l'Agriculture; la 53. de la mort volontaire; la 54. des Eunuques; & la 60. des Miracles, vous ont été enlevées

avec la même hardieſſe. Sans parler de la 68. où ce qui eſt écrit des Métaux eſt pris de vôtre Phyſique; de même que ce qu'on y lit de l'Or en particulier, l'eſt encore de vôtre Inſtruction de M. le Dauphin. Je crois, que tout ce qu'il rapporte des Oiſeaux dans la page 98. eſt extrait auſſi de vôtre Phyſique, me ſouvenant bien de l'avoir lû dans vos Ouvrages.

Voilà ce que contenoit le billet que mon ami m'obligea de prendre après m'en avoir fait la lecture. J'avouë, qu'elle fit quelque impreſſion ſur mon eſprit, par cette multitude d'articles, qui firent enſemble ce qu'ils n'euſſent jamais obtenu autrement; comme l'on dit, que la Phalange des Macedoniens ne trouvoit rien qui lui reſiſtât dans ſon union. Cela arrive presque toûjours ainſi ſur tous ſujets, ſoit en bien, ſoit en mal;

Et quæ non proſunt ſingula, multa juvant.

J'ai ſi ſouvent formé des invectives contre les Plagiaires, que je ferois conſcience de vous rien dire ici davantage contre eux. Mais j'ai crû, que vous ne ſeriés pas fachés, que je vous entretinſſe de celui-ci qui me regarde, & dont le procedé eſt tout particulier. Car presque tous ceux, qui s'attribuent les Ouvrages des autres, tâchent de les déguiſer; *ut reliqui*

lib. 5. de fini. *fures*, dit Ciceron, *earum rerum quas ceperunt ſigna commutant.* Ce dernier, reſſemblant aux Herauts d'Armes que fait parler Homere, n'a changé ni les ſens, ni les paroles d'autrui, pour rendre tout ſien autant qu'il lui a été poſſible. Il en doit avoir uſé ainſi, ſoit pour prendre moins de peine à ſon petit travail; ſoit pour n'avoir pas l'induſtrie de ce Titianus dont parle Jules Capitolin, & qui fût nommé *ſimia temporis ſui* ſous les Empereurs Commode & Severe, parce qu'il avoit l'addreſſe d'imiter toute ſorte de ſtiles. En effet quelques-uns les ont contrefaits avec tant d'art, que ce même art n'étoit pas reconnoiſſable. Anaximene en eſt un exemple parmi les Anciens, qui pour ſe venger de Theopompe ſon ennemi, écrivit de ſon ſtile une Hiſtoire toute Satyrique, où il diſoit mille maux des Atheniens, des Spartiates, & des Thebains, qui conçurent de là une averſion nonpareille contre Theopompe, comme nous l'apprenons de Pauſanias. Je ne puis m'empêcher de nommer enſuite ce Diotimus Stoïcien, qui pour diffamer Epicure & ceux de ſa Secte, fit courir des Epitres ſuppoſées pleines de faletés, comme étant d'Epicure. Mais Zenon, qui ſuivoit la doctrine de ce Philoſophe voluptueux à ſa mo-

l. 6. & Suidas ad vocem Anaxi.

Athen.

de, & de qui vous pouvés vous ſouvenir que *l. 69.*
Ciceron a parlé en divers lieux, aiant fait reconnoitre cette fauſſeté, fit condamner Diotimus à mourir, pour avoir ſi méchamment diffamé & calomnie toute une Secte avec ſon fondateur par une ſi grande impoſture. Ceux de cette humeur peuvent en quelque façon être appellés Antiplagiaires, car ils donnent au lieu d'ôter. Tels ont été de certains Rabins, qui ont voulu faire paſſer des Livres de leur façon, pour être d'Adam, d'Enoch, ou d'Abel. Dion Chryſoſtome nous a laiſſé par *Orat. 21.* écrit, que dès ſon tems on contrefaiſoit les vieux Manuſcrits, comme aujourd'hui les vieux titres, en les mettant dans du bled. C'eſt encore une autre ſorte de falſification; auſſi bien que de s'attribuër des Livres de l'invention d'un autre. Le Pape Leon X. donna la qualité de Defenſeur de la Foi au Roi d'Angleterre Henri VIII. pour avoir écrit un Livre contre Martin Luther; encore qu'on ait aſſûré, qu'un Prélat de ſon Roiaume en fût le vrai Auteur. Mais outre le privilège des têtes Couronnées, qui ne ſe communique point à d'autres; l'on ne ſauroit legitimement ſe plaindre d'une choſe ſemblable, où tant celui, qui attribuë, que celui, qui accepte, font volontairement une fauſſeté qui n'intereſſe ni

ne blesse personne. Il n'en est pas de même des véritables Plagiaires, tels que celui dont je vous ai entretenus, & du procedé duquel aussi hardi, qu'extraordinaire, je vous ai voulu divertir, vous assûrant qu'en mon particulier je n'en aurai jamais de ressentiment qui m'inquiéte. Ce n'est pas néanmoins, que je n'aie fort à contrecœur cette sorte de larcin, contre lequel vous savés bien que j'ai souvent déclamé. Je pense même l'avoir comparé à ces plantes Parasitiques, comme les nomme Aristote, qui tirent leur nourriture des autres plantes, sans jetter racine dans aucune terre qui leur soit propre.

l. 4. de par. anim. cap. 5.

Virg. 6. Æn.

> *Quale solet sylvis brumali frigore Viscum*
> *Fronde virere nova, quod non sua seminat arbos.*

Et certes si nôtre Gui, dont a voulu parler le Poëte, doit sa naissance, comme cela se dit, à l'excrément de quelques Oiseaux, qui s'arrête & se pourrit sur la branche de certains arbres; le travail des Plagiaires ne lui ressemble pas mal pour ce regard, lors qu'ils ne font que ramasser ce que des Auteurs, qui les ont précedés, peuvent avoir produit. Vous ne rejetterés pas cette pensée comme trop basse, quand vous songerés au mot qu'on fait prononcer à Virgile, *se ex Ennii stercore au-*

rum collegisse. Surquoi je ne ferai plus que vous communiquer ce que je me suis imaginé de la cérémonie que nos anciens Druides, les premiers Philosophes de nos Gaules, observoient si réligieusement en cueillant tous les ans le Gui nouveau, d'où vient nôtre mot d'Etrenes *Enguylanneuf.* C'étoit à mon avis pour instruire mysterieusement ceux de leur tems, qu'on ne devoit pas ressembler à cette fausse plante, qu'ils retranchoient des Chênes, où elle s'étoit mise & où elle se nourrissoit. En effet cela arrive en quelque façon aux personnes, qui effrontément s'appuient sur les travaux d'autrui, & veulent faire passer pour être de leur crû ce qu'ils tiennent des autres.

VINT-QUATRIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
De la Diversité.

C'EST une chose assés digne de considération, qu'encore que le Monde soit l'ouvrage des mains de Dieu, & que Platon ait eu sujet de le nommer *καλλιέργον*, l'excellent ouvrage, il ne tient rien néanmoins de l'im-

mutabilité de ſon Auteur. Toute la Nature aime le changement & la diverſité, les faiſant admirer en ſon tout & en chacune de ſes parties. Si nous en croions Ariſtote, il n'y a point de lieu ſi élévé ſur la Terre, ni ſi éloigné de la Mer, qu'elle n'ait couvert autrefois, & que ſes eaux n'inondent encore quelque jour; comme l'Ocean n'a point d'abyme ſi profond, que la charuë ne doive labourer de même qu'elle a déjà fait par le paſſé; ce que ce Philoſophe attribuë à l'approche & au reculement d'ici bas, qu'on voit qu'obſerve reguliérement le Soleil dans ſon Zodiaque. Mais y a-t-il rien de plus muable que tous les Cieux, qui ſont dans un perpétuel mouvement? Si eſt-ce que quelque recommandation qu'on veuïlle donner par là au changement & à la varieté, l'on ſera toûjours contraint d'avouër, que le premier Moteur, qui donne le prix à toutes choſes, eſt quant à lui conſtamment immobile & invariable. Or je ne fais pas mon compte de m'arrêter beaucoup ſur ce thême à la contemplation du grand Monde, ni de feuïlleter ici curieuſement ce Livre de Saint Antoine l'Hermite. Il me ſuffira de vous dire quelque choſe de nôtre *microcosme*, puiſque tous les Philoſophes ont appellé l'homme un petit

Monde; & de vous faire voir, que la diverſité ne lui eſt pas moins propre dans ſon abregé, qu'elle l'eſt dans tout le reſte de la Nature. Et parce que ce ne ſeroit pas une grande merveille, que ce qu'il tient d'elle de matériel ſe ſentit des qualités de ſon origine, je m'arrêterai ici à ſa principale & ſupérieure partie, qui comme toute divine, puiſqu'elle eſt un ſouffle de la Divinité, & comme telle immortelle, devroit, il me ſemble, participer de l'égalité, conſtance, & invariabilité de ſon Créateur. Cependant toutes les opérations de nos ames font voir, qu'il n'y a rien de plus changeant ni de plus divers qu'elles ſont, ſoit qu'on les compare les unes aux autres, ſoit qu'on examine les fonctions de chacune ſeparément.

Laiſſons décider à Meſſieurs de l'Ecole, ſi toutes les ames ſont égales dans leur création, toûjours demeure-t-il conſtant, que durant le tems, que l'une d'elles ſert de forme au corps humain, elle eſt telle dans ſon inconſtance, qu'il ne faut que le ſonge d'une nuit, dit l'Eccleſiaſtique, pour changer toutes ſes notions & toute ſa ſcience, *ſomnus noctis immutat ſcientiam hominis.* De ſorte même qu'Aſclepiade fût aſſés hardi pour maintenir, au renverſement de toute la Juriſpruden-

cap. 30.

ce, qu'à tous les momens de la vie l'ame devenant autre qu'elle n'étoit auparavant, l'homme qu'elle anime n'eſt plus après un de ces momens le même homme qu'on s'imagine communément, d'où il s'enſuivroit qu'on auroit tort de le rendre reſponſable de ſes actions paſſées. Or quoi que ce raiſonnement ſoit fautif, il ne laiſſe pas de demeurer véritable, que l'eſprit de l'homme eſt rempli de bizarreries, non ſeulement comparé aux autres eſprits, mais encore ſi on l'obſerve bien dans ſon intérieur. Auſſi n'y a-t-il que le ſeul Sage du Portique, ſi nous en croions Seneque, qui dans cette derniére poſition poſſede une égalité d'ame, qui le rende toûjours ſemblable à lui-même; *magnam rem puta unum hominem agere, præter ſapientem autem nemo unum agit, cæteri multiformes ſumus.* Les autres hommes ne ſe reconnoiſſent pas du ſoir au matin, pour peu qu'ils examinent ſincerement leur intérieur, *alternis Vatinii, alternis Catones ſunt.* Qui eſt-ce qui peut ſe vanter avec Socrate de rapporter de la ville chez ſoi avec le même viſage la même conſtitution d'ame, qu'il avoit, lors qu'il en eſt parti. Si nous voulons parler en conſcience, nous ſouſcrirons à cet autre aphoriſme du même Auteur, *nemo non*

ep. 120.

quotidie consilium mutat, & votum. Quand l'humeur d'être aux champs nous prend, à peine y sommes-nous arrivés, que nous brûlons d'impatience de revoir la ville. Chacun a son génie particulier comme un autre Protée, qui lui fait prendre diverses faces, & qui le fait tourner aussi bien que les giroüettes à tous vents.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit:
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto:
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

Horat. L. 1. ep. 1.

En vérité cela m'oblige à m'étonner moins de la division que faisoient les Egyptiens du corps humain en trente-six parties, chacune étant présidée par un Démon particulier. Ils jugeoient sans doute, qu'un seul n'eût pas pû avoir tant de mouvemens & si fort contraires qu'on le remarque en nous.

Orig. l. 8. contra Celsum.

Que si nous sommes si dissemblables à nous-mêmes, ce n'est pas merveille, qu'il y ait encore moins de rapport entre nous & ceux avec qui nous vivons, puisqu'ils ont tous la même agitation d'esprit, d'où procede cette dissonante harmonie de mœurs, dont le Monde est rempli.

Mille hominum species, & rerum discolor usus;
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

Pers. sat. 5.

Quand il ſe trouve quelque union de penſées entre les hommes, l'on peut tenir pour conſtant, que c'eſt d'ordinaire en faveur du plus mauvais parti, des opinions les plus erronées, ou des actions les moins raiſonnables. C'eſt ce qui obligeoit une Réligieuſe dans la Gentilité, d'empêcher ſon fils de parler en public, le lui défendant bien expreſſément par cette raiſon, qu'on lit dans Ariſtote, que s'il s'expliquoit de choſes bonnes & juſtes, ſes auditeurs indubitablement lui en voudroient du mal, & s'il tenoit le parti contraire pour leur complaire, il tomberoit dans la disgrace des Dieux; *Si juſta dicas, homines te odio habebunt; ſi injuſta, Dii.* Le mot de Bias *πλεῖςοι κακοὶ, plures mali,* ſert de baſe ou de ſoûtien à ce raiſonnement. Et certes comme l'a fort bien prononcé Origene, il n'y a point d'habitude dans toute la Morale, dont l'on ne ſe défaſſe plus aiſément, que de celle des opinions reçuës par la multitude, & presque toûjours impertinentes. Si l'on objecte, que la voix du peuple eſt quelquefois celle de Dieu, *vox populi vox Dei,* l'on n'a pour réponſe qu'à conſidérer l'acclamation de tous les Juifs, *crucifige, crucifige,* & l'on reconnoitra aiſément, à combien d'exceptions cette ſentence eſt ſujette. Jettons

l. 2. Rhetor. c. 23.

Contra Celſ.

encore les yeux ſur tant d'Idolâtres des ſiécles paſſés, & ſur ceux qui occupent encore à préſent la plus grande partie de la Terre, au Levant & au Couchant, au Septentrion & au Midi, nous ſerons contraints d'avouër, que la voix des peuples ne s'accorde pas bien avec celle du Ciel, encore que la premiére ſoit ſuivie jusqu'à l'opiniâtreté d'une infinité de faux Martyrs. En vérité les Chrétiens peuvent dire juſtement aujourd'hui ce que Julius Firmicus a ſi bien rencontré en ſe raillant autrefois des Gentils, qu'eu égard au grand nombre d'Idoles de terre, de bois, ou de metal, à qui l'on défere aveuglément le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu, Tellus ou Céres étoit fort à propos nommée la Mere des Dieux

l. de errore prof. relig.

Mais ne commettons pas la faute que reprend le grand maitre du Lycée, quand il juge, que de s'arrêter trop à refuter des opinions erronées, c'eſt tomber dans une autre erreur repréhenſible, ἔυηθες τὸ τὰς εὐήθεις τῶν λόγων λίαν ἐξετάζειν, *Stultas opiniones admodum ſcrutari, ſtultum fortaſſe eſt.* Laiſſons là comme reprouvés les ſentimens vulgaires, dont tous les hommes ſages ſe ſont toûjours écartés, & qui ont fait dire à quelqu'un, qu'il haïſſoit tant la ſotiſe du peuple, que le ſeul nom de *Publicola* étoit capable de

l. 3. de part. ani. cap. 3.

le faire quereller celui, qui le porteroit. En effet s'amuſer à cela ce ſeroit exécuter ce que les Grecs appellent fort proprement σκιαμαχεῖν, combattre contre ſon ombre; & je juge bien plus à propos de rentrer dans la contemplation du différent genie des hommes, qui leur donne des inclinations oppoſées les unes aux autres. Les uns n'aiment que la bonne chere, les autres que le jeu: La plûpart ſe laiſſent tranſporter ou à l'ambition, ou à l'amour: Et il s'en trouve que l'étude domine de telle ſorte, qu'ils ne ſongent qu'à des livres qui leur ſont inutiles, mettant tout leur divertiſſement à les bien arranger, & tirant leur principale gloire *ex ſtudiorum liberalium vana oſtentatione & nihil ſanantibus literis*, comme en parle Seneque, qui n'étoit pas ennemi de l'étude bien reglée. Or d'où peut encore proceder la ſtupidité naturelle de certaines ames, qui ſemblent n'avoir été miſes au corps que comme un grain de ſel pour l'empêcher de pourrir; & au contraire l'activité trop grande des autres, qui ne pouvant durer en repos, ſe battent à la perche, & inquiétent de plus tous ceux qui les approchent. D'où vient cette propenſion au vice, qui paroit & offenſe comme la pointe de l'épine en naiſſant; & au

Epiſt. 59.

rebours cet attachement à la vertu qui ſe fait voir en de certaines perſonnes dès leur plus bas âge, & qui ne les abandonne jamais. Il me ſouvient, que le même Seneque ſe propoſe cette derniére queſtion dans une autre Epitre en ces termes, *Unde iſta tam rapacia virtutis ingenia, vel ex ſe fertilia?* Sans mentir, s'il eſt honteux parmi les Philoſophes d'avoir recours en de certains cas à la cauſe premiére, il faut ici, à faute de cela, prendre à garent de la diverſité que nous venons d'expoſer, les Elemens, dont nous ſommes compoſés: La ſeule Terre nous fera voir une variété continuelle dans toutes ſes productions,

Ep. 95.

> *Hic ſegetes, illic veniunt felicius uvæ,*
> *Arborei fœtus alibi, atque injuſſa vireſcunt*
> *Gramina.*

Virg.

Même quelque ſoin qu'on y apporte pour empêcher le changement du bien en pis,

> *Pro molli viola, pro florenti hyacintho,*
> *Carduus, & foliis ſurgit paliurus acutis.*

Il ne faut donc pas s'étonner, ſi terreſtres comme nous ſommes, nous reténons beaucoup de nôtre principe, & ſi nous paroiſſons ſi differéns entre nous, puisque la terre d'où nous venons eſt ſi diverſe en toutes ſes parties.

J'ai envie de vous repréſenter ici non pas toutes les varietés de la Nature, bien que je ne pûſſe vous mettre rien devant les yeux de plus divertiſſant, ni de plus utile; *continet enim ſedationem animi, humana in conſpectu poſita natura.* Mais parce qu'un ſi ample ſujet demanderoit bien plus de tems que ce lieu ne permet d'en prendre, je me contenterai de vous rapporter ſeulement quelques petites obſervations qui touchent particuliérement nôtre humanité, & qui montrent le peu d'uniformité qui s'y rencontre. J'aurois tort de vous parler ni des Géans, ni des hommes *Monogrammes*, ou des Pigmées, en aiant aſſés diſcouru dans un Traité de la grandeur & de la petiteſſe des corps. Si Xerxes étoit le plus grand & le plus beau de tant de milliers d'hommes qui compoſoient ſon armée, comme Herodote l'aſſûre; Attila tout au contraire étoit le plus petit & le plus laid, qui fût dans ces troupes nombreuſes & formidables, dont il fit trembler toute l'Europe. Les hommes donc, ni les femmes ne ſe doivent pas méſurer à l'aune, quoi qu'on ait écrit, que les Spartiates condamnèrent à l'amende leur Roi Archidamus, pour avoir épouſé une petite femme. Et pour ce qui regarde la beauté, encore qu'on voie des hommes

Cic. 4. Tuſc. qu.

Plutar. de lib. edu.

hommes si disgraciés de nature, que sans la Foi on douteroit presque qu'ils eussent une ame divine & immortelle qui les informât, tant ils ont de ressemblance aux bêtes brutes : Si est-ce qu'il se trouve des personnes qui se plaisent à la difformité, & qui augmentent ce qu'ils en ont de nature le plus qu'ils peuvent. Suetone l'écrit d'un de ses douze premiers Empereurs, *Caligula vultum naturâ horridum ac tetrum, etiam ex industria efferabat, componens ad speculum in omnem terrorem ac formidinem.* C'est au rebours de celles, qui voulant augmenter par le fard leur beauté, perdent souvent ce qu'elles en avoient de naissance. Ainsi on méprise ce qui est naturel jusqu'à un tel point, qu'on fait plus de cas de la lumiére des flambeaux, que de celle du jour. *Vile naturæ beneficium est, facere quàm habere diem malumus, præ sole faces æstimamus.* Quoi qu'il en soit, la tête où réside principalement cette beauté, n'apprête pas moins de sujets à s'étonner de ses diverses conformations, & des divers jugemens qu'on en fait. Aristote dans un de ses problemes semble donner le prix aux plus petites têtes, présuppofant qu'elles sont les plus propres à la prudence, & que c'est pour cela qu'on voit

Artic. 50.

Sect. 30. qu. 3.

qu'à proportion de ſon corps l'homme la poſ-
ſede la plus petite de tous les animaux, qu'il
ſurpaſſe tous de beaucoup en cette pruden-
ce. Quelques uns ont voulu modifier cette
penſée, en diſant, que les petites têtes ſur
de grands corps, & les groſſes ſur de petits
corſages étoient ordinairement la marque
des bons eſprits.

Mais que dirons nous de ceux, qui ont
voulu ſoûtenir, qu'on pouvoit vivre ſans tê-
te, comme ſont les mouches & les ſauterel-
les. Ce n'eſt néanmoins que pour un peu
de tems, & ſi l'on doit faire grande diſtin-
ction, entre les animaux parfaits, & ceux
que nous nommons imparfaits, tels que ſont
ceux là. A la vérité l'on veut que les Tor-
tuës vivent ſans cœurs, ce qui ne conclut
rien ſolidement non plus pour la tête, ſur-
quoi vous pourrés voir ce qu'en dit le Pere
Euſebe de Nuremberg au chapitre vint-unié-
me de ſon troiſiéme livre de la Philoſophie
curieuſe. Il y a bien plus à remarquer en
ce qu'on écrit des hommes que la Nature a
formés ſans tête. Pline & ſon tranſcripteur
Solin en ont parlé, ce dernier dans ſes cha-
pitres trenté-un, & cinquante deux. Si-
giſmond d'Herberſtein met de ces *accepha-
les*, ſur le témoignage des Moſcovites, au

delà du fleuve Tachin. Et depuis peu Boyer Petit-Puy nous a décrit dans ſon Amerique Occidentale des hommes ſauvages qui habitent au delà des ſauts de la riviere Suriname, & qui n'ont abſolument point de tête. Leurs voiſins les nomment *Ciparis*, parce que le mot *Cipari* ſignifie en leur langue une Raie, & que ces gens-là ont comme ce poiſſon les yeux & la bouche ſur l'eſtomac, ne leur paroiſſant nulle choſe au deſſus qui pût être priſe pour une tête. Cela ſans doute ſemble fort étrange, mais il faut, que nôtre raiſonnement, qui n'a pas l'étenduë du pouvoir de la Nature, cede aux preuves qui ne peuvent être conteſtées, ſi on ne revoque en doute toutes les Rélations, c'eſt à dire, tout ce qui ſe découvre de nouveau & d'extraordinaire dans le Monde. Ce n'eſt pas, que je ne trouve en moi autant de reſiſtance que d'autres en peuvent avoir, à recevoir pour conſtant de ſemblables témoignages. Mais tant y a que je vous puis aſſûrer avoir parlé à un de nos grands voiageurs, qui me proteſtoit avoir vû de ces hommes décapités par la Nature, & qui avoient la bouche & les yeux placés par elle dans leur eſtomac. Or ce qui leur manque en cela, ſe voit abonder en d'autres,

Ch. 13.

qui naiſſent avec deux têtes, tant cette même Nature eſt bizarre. Cependant cette multiplication de tête donne bien de la peine aux Theologiens, pour fixer des regles certaines de l'individuation de tels monſtres, pour uſer du terme de leur Ecole. Tant y a que nous liſons dans l'hiſtoire de Mariana, qu'un enfant né en Eſpagne l'an 1343. avec deux têtes, & quatre jambes, fût par ſuperſtition enterré vif, & que ſes pere & mere en fûrent mis en juſtice, *in parentes, quoniam iis volentibus factum erat, parricidii lege actum eſt*, ſon texte Eſpagnol, écrit de ſa même main auſſi bien que le Latin, & ſouvent l'un plus ample ou plus court que l'autre, portant que *fueron caſtigados como parricidas.*

Lib. 16. cap. 11.

Je pourrois parcourir les autres parties du corps humain, tant internes qu'externes, où vous ne remarqueriés pas moins de diverſité; mais ce ſeroit *actum agere*, en aiant déjà diſcouru en pluſieurs endroits. Et néanmoins parce que les yeux ſont la plus excellente de la tête dont nous venons de parler, je vous ajoûterai ici quelque choſe que je ne penſe pas avoir obſervé ailleurs. Vous connoiſſés aſſés l'excellence de la vuë, je ne vous en dirai rien que pour conſoler ceux qui l'ont perduë. En effet on peut ſoû-

tenir, qu'elle eſt quelquefois trés malfaiſante, ſoit qu'on la conſidére dans l'émiſſion de ſes raions, ou dans la reception des eſpeces. Au premier cas, il y a, dit-on, des perſonnes qui tuent de leurs ſeuls regards. *Thibii circa Pontum obtutu exitium adferunt.* C'eſt Plutarque qui le dit, & qui ajoûte, qu'il y a des meres qui ſont contraintes de cacher leurs enfans, parce qu'il arrive ſouvent, que leurs peres les faſcinent ou enſorcelent en les regardant. Govea dit de même dans ſon Inde Orientale, qu'entre les Mahometans ceux qu'ils nommens Caſatares, tuent de leur ſeule vuë. Et parmi nous il y a de vieilles ſorcieres qui ſont accuſées de quelque choſe ſemblable. Un Eutelidas fût même aſſés malheureux pour ſe faſciner lui-même. Cela ſe peut comprendre, ſi ce qu'écrit Gaſpar Francus dans ſon champ Elyſée ſe trouve véritable, qu'il y ait des hommes d'une vuë ſi vénimeuſe & ſi active, qu'elle fait fendre la porcelaine, les agathes, & aſſés d'autres pierres précieuſes. Pour ce qui ſe reçoit par les yeux de préjudiciable, je m'en rapporte à tant d'amans qui ſe plaignent ſi hautement du mal que leur ont fait les yeux de leurs maitreſſes,

Lib. 5. Symp. qu. 7.

Qu. 63.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.

Si Properce n'eût point envisagé sa Cynthie, il n'eût pas eu sujet de se plaindre par tant d'Elegies,

Cynthia prima suis miserum me cœpit ocellis
Contactum nullis ante cupidinibus.

Et l'amant divin ne dit-il pas selon ce sentiment? *Vulnerasti cor meum soror mea sponsa in uno oculorum tuorum.* Mais considérons l'avantage de ceux qui sont privés de ce sens de la vuë, qui ne manque guéres dans la doctrine de Platon, qu'au profit de la vuë spirituelle, *tum mentis oculi perspicaciùs videre incipiunt, cùm corporis oculi deflorescunt.* L'amour même des choses qui méritent d'être affectionnées croit, quand on en perd la vuë, *flagrantiora sunt amorum desideria, cùm oculorum solatia perdiderunt*, dit Nazarius dans son Panegyrique à Constantin. Ces Chinois ne sont donc pas à blamer si fort qu'on pourroit le penser, quand aussi bien que Democrite ils s'aveuglent, pour fermer, disent-ils, deux portes à l'amour qui tyrannise, & en ouvrir mille à la sagesse. Que perdent, à le bien prendre, ceux qui ne voient goutte? que le discernement de quelques couleurs, dont la plus gaie & la plus recréative est le verd, qu'ont pris aussi pour eux les descendans de Mahomet, par un choix qui a fait

Ambass. des Holl. c. 31.

dire, à cauſe que cette couleur eſt auſſi celle des foux, que fort à propos ils portoient la marque de la folie de leur faux Prophete. Certes Quintilien uſe d'un puiſſant reconfort pour les aveugles, quand il fait cette réflexion, que la nuit, les ténebres & l'obſcurité témoignent, que la Nature même eſt aveugle une grande partie du tems, *Ex parte ſui quodammodo cæca Natura eſt.* Un aveugle né de la ville de Poictiers m'a autrefois fait traiter aſſés amplement ce ſujet ; trouvés bon, que je couche encore ici ce qu'a écrit Anne Comnene dans le neuviéme livre de ſon Alexiade. Elle y rapporte, comme Nicephorus Diogenes de ſang Imperial, étudia, nonobſtant la perte de ſes yeux, avec ſuccés aux ſciences ; & particuliérement combien il devint habile dans la Géometrie, ſon maitre lui faiſant comprendre par les doigts, & avec des inſtrumens ſolides, toutes les figures, dont il lui faiſoit leçon. Cette admirable Princeſſe ajoûte cet éloge de lui, qu'il égala un Didymus aveugle dont l'on a tant parlé: *haud ſcio, an multùm hac in parte inferior illo Didymo, quem ferunt oculis captum, perſpicacia quadam inuſitata mentis, Muſicam & Geometriam ad perfectum didiciſſe.* Et pour mieux établir ce qu'elle rapportoit, elle ſe dit

Declam.6.

hardiment & en perſonne de ſon mérite & de ſa qualité, *auritam oculatamque teſtem, non inidoneam, ut in ipſo pulvere verſatam.* Je n'en dirai rien davantage que pour vous faire rire du mot d'un borgne, qu'on railloit d'abord ſur ſon defaut; il ſoûtint, qu'on faiſoit en cela comme les Corbeaux, qui donnent auſſi-tôt un coup de bec dans la vuë.

Or tout ce diſcours n'étant fait que pour montrer, que la Nature ne peut être trop admirée dans la varieté de ſes œuvres, il ſeroit aiſé de le rendre bien plus long, puiſque de la tête, dont nous venons de parler, jusqu'à l'extrémité des pieds l'on y voit comme elle ſe plait à la diverſité. Les Chinois, auſſi bien que leurs voiſins les Cochinchinois, ont deux ongles au petit oreil de leur pied, & peut-être, dit le Pere Trigault, avoient-ils autrefois ſix doigts à chaque pied. Ne laiſſons pas cette partie ſans obſerver, que contre l'opinion commune, que la jalouſie des Chinois avoit fait mettre la beauté du pied de leurs femmes, à être extraordinairement petit & étroit, afin qu'elles ſortiſſent moins de leurs logis: Le Pere Martinius nous apprend, que cela doit être rapporté à l'invention de la très belle & très méchante Reine Taquia, qui les avoit naturellement trop petits, & que

deca. 1. lib. 9.

les autres femmes voulurent flatter, rendant les leurs par artifice les plus petits qu'elles purent, & mettant en cela le point principal de la beauté. *Je joins au pied les ongles de la main, qu'on porte ſi grands en quelques païs, que Beato Odorico aſſûre en avoir vû du gros doigt qui couvroient toute la main. Auſſi liſons nous dans Diodore Sicilien, qu'Alexandre le Grand trouva dans l'Inde des peuples, qui depuis la naiſſance jusqu'à l'extréme vieilleſſe ne rognoient jamais leurs ongles. Et les plus grands ne ſont-ils pas encore reputés les plus beaux au Roiaume de Goere auprès de Malaca? quelques vaines perſonnes deſirant témoigner par là, qu'elles ne rendent ſervice à qui que ce ſoit. De vérité ils rognent à la Chine ceux de la main droite, laiſſant entiers & ſans y toucher ceux de la gauche. Tant y a qu'entre les marques qui firent reconnoitre le Duc de Bourgogne tué à la bataille donnée auprès de Nanci, l'on y couche ſes grands ongles, n'y aiant eu perſonne à ſa Cour qui les portât ſi grands que lui. Si eſt-ce qu'Ariſtote au chapitre ſixiéme du ſecond livre de la génération des animaux, aſſûre que l'homme eſt celui, qui, eu égard à ſa grandeur les a les plus petits, en attribuant la cauſe à ce qu'il abonde moins

Ramuſio.

lib. 17.

en excrémens terreſtres que tous les autres animaux. En recompenſe il a beaucoup de ces autres excrémens qui viennent d'humidité, étant le plus ſujet à ſouvent uriner, cracher, & moucher, de tous ceux avec qui il fait ici comme un troupeau paiſſant une même herbe ſur des pâtis communs. Les Perſes néanmoins, ſelon que nous apprenons de Xenophon dans ſon Inſtitution de Cyrus, improuvoient le cracher comme une choſe honteuſe, parce que l'exercice & la ſobrieté en devoient ſupprimer la cauſe. Pline veut qu'Antonia femme de Druſius n'ait jamais craché; ni le Poete conſulaire Pomponius jamais roté. Je ne puis m'empêcher de vous ajoûter ſur ce propos des excrémens, ce que j'ai lû depuis peu dans une Rélation de la Guinée, que les Negres de cette contrée ne piſſent pas de continuité comme nous, mais par ſecouſſes & à hurtons à la façon des Pourceaux. Ne me reprochés pas, que je me ſuis trop arrêté ſur ce qui dépend du corps, vû ce qui eſt prononcé au quatriéme chapitre du quatriéme livre des Politiques Péripatétiques, que l'ame eſt mieux une partie de l'animal que le corps, *anima magis pars eſt animalis quàm corpus.* Car demeurant d'accord de cette propoſition, l'on ne doit pas

laiſſer de conſidérer fort cette partie moins noble, & qui n'eſt que ſubordonnée, parce que ce n'eſt que par elle que la principale exerce toutes ſes fonctions, qui dépendent abſolument des organes corporels.

VINT-CINQUIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

De la Prudence.

SI la grace que vous m'avés faite jusqu'ici de m'écouter favorablement, me donne d'un côté beaucoup de hardieſſe à vous entretenir encore de ce que je croirai que vous pourrés entendre ſans degoût; j'ai bien du ſujet d'ailleurs d'apprehender, qu'en continuant de parler devant des perſonnes ſi éclairées, je ne tombe dans la disgrace du Péripatéticien Phormion, de qui Annibal ſe railla dans Epheſe. Ce fût pour s'être mis dans ſon Auditoire à diſcourir devant lui de la Guerre, ce qui porta ce grand Capitaine à dire, qu'il n'avoit jamais vû un plus ridicule vieillard. En effet quelque thême que je choiſiſſe, il m'eſt impoſſible de douter, que vous ne ſoiés plus inſtruits que moi de tout ce qui

s'en peut dire raiſonnablement, & par conſequent, que je ne coure la fortune de ce Philoſophe dont je viens de parler, qui n'avoit peut-être pas tant d'âge que moi. Cet âge me fait d'ailleurs ſouvenir de ce que Seneque a obſervé d'un Albutius dans la préface de ſon troiſiéme livre des Controverſes; qu'il ne declama jamais plus mal que ſur le declin de ſa vie, *ingenio ſuo illuſit, & longè deteriùs ſenex dixit.* Il eſt vrai, que je ſuis fort éloigné du ſoin ridicule, dont il étoit travaillé touchant ſa diction, *qui de dictione ſua timeret etiam cùm dixiſſet.* Vôtre indulgence à ce regard, & le peu de compte que j'ai toûjours fait des paroles, au prix des choſes qu'elles doivent expliquer, me donnent une aſſûrance là deſſus qui approche de l'intrépidité. Mais ce que Quintilien rapporte de Domitius Afer, un des plus renommés Orateurs de ſon ſiécle, me fournit une autre cauſe de craindre, qu'on ne me faſſe le reproche qu'il reçût, *malle eum deficere, quàm deſinere*, obligeant à rire ceux qui avoient pitié de le voir ſurvivre de la ſorte à ſa réputation. Certes le conſeil que donne Quintilien à ceux, dont la caducité peut préjudicier à ce qu'ils ont acquis de nom & de gloire, me ſemble fort judicieux; de

Inſtit. l. 12. c. ult.

faire comme les bons pilotes qui gagnent le port de bonne heure, pour préſerver du naufrage leur vaiſſeau, *antequam in has ætatis veniant inſidias, receptui canent, & in portum integra nave pervenient.* Ces conſidérations me pourroient reduire au ſilence, ſi après l'exemple d'Iſocrate, & d'aſſés d'autres célébres perſonnages, qui ont heureuſement continué leurs travaux, bien qu'ils fuſſent plus chargés d'années que je ne ſuis, je ne mettois ma principale ſatisfaction à vous complaire.

Or puisque je ſuis perſuadé de la plénitude de vos connoiſſances, & que je ne puis joindre ma petite lumiére à la vôtre, que comme l'on fait quelquefois celle d'une lampe à la clarté du jour; il vaut mieux choiſir pour vôtre entretien ce que je conſidére de plus éclatant & de plus à eſtimer en vous, qui ſera ſans doute la premiere de toutes les Vertus, la prudence ou la ſageſſe, puisqu'elles paſſent ordinairement pour Synonymes, bien qu'à parler exactement elles puiſſent être diſtinguées. Elles ne le ſont pas en vous, à qui elles tiennent dans leur union une inſéparable compagnie; & je tâcherai en les enviſageant telles que vous les poſſedés, à retirer de cet objet le même avantage, que recueil-

lent ceux qui ſont leurs promenades au Soleil, d'où ils acquiérent inſenſiblement plus de vigueur & de coloris qu'ils n'en avoient auparavant. Laiſſant donc toutes leurs définitions, & ce qui les fait dépendre ou de l'Entendement, ou de la Volonté, en aiant aſſés parlé dans la Morale du Prince; je vous repréſenterai, qu'on a eu raiſon de nommer de tems presque immemorial Ulyſſe le patron de la prudence humaine. Il eſt dépeint pour cela dans Philoſtrate comme un ſonge-creux perpetuel, avec des yeux errans qui conſidérent ce qui ſe paſſe de tous côtés. Et il fût ſurnommé *Outis* ſelon Photius, à cauſe de ſes grandes oreilles, qui le faiſoient écouter attentivement pour faire ſon profit de toutes choſes. Auſſi outre que Minerve qui diſtribuë cette Prudence étoit ſa guide ordinaire, il ne faut point douter que la Nymphe Leucothée qui le fit ſi bien nager, & ſi heureuſement ſurmonter toutes les vagues de la Mer, ne fût, dans la penſée d'Homere cette même Prudence. Pendant qu'il ſe ſoûtint ſur cette bande ou jaretiere qu'elle mit entre lui & les flots, il nê pût être ſubmergé; ce qui veut dire qu'autant de tems qu'un homme ſage ſe ſert de ſon jugement, & a pour guide la raiſon, il ſe

in Herois.

Cod. 190.

defend des plus violentes paſſions, qui ne ſauroient le faire perir. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet, qu'Epicure dans Diogenes Laërtius conſidérant qu'il n'y a point de Vertus qui ne dépendent de cette Prudence, la met au deſſus de toutes, & même de la Philoſophie, φιλοσοφίας τιμιώτερον ὑπάρχειν φρόνησις, *Philoſophiam prudentia antecellit*; ce qui convient merveilleuſement bien avec le vers ſententieux des Grecs, *Lib. 10.*

ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, τοῦν μὴ νοῦς παρῇ.

Quàm nihil eſt eruditio, niſi mens adſit.
Il faut prendre cette ſentence pour un Oracle, parce qu'en effet on voit des folies lettrées, qui font reconnoitre aiſément, que la Doctrine & la Prudence tiennent quelquefois leurs bureaux fort ſéparés.

C'eſt ce qui oblige Ariſtote à ſoûtenir, que Thales & Anaxagore avec ces autres hommes qui donnèrent les premiéres leçons de la Philoſophie, pour avoir été des plus ſavans, & reputés là deſſus des plus ſages, n'ont pas pour cela poſſedé grande prudence, non plus que depuis aſſés de perſonnes qui leur reſſemblent, parce que la ſcience, auſſi bien que la ſageſſe, regardent les choſes univerſelles, & s'appliquent περὶ τὰ καθόλου, au lieu que la Prudence s'addonne entiére- *l. 6. Ethic. ad Nic.*

ment περὶ τὰ καθ' ἕκαςα, n'obſervant que les choſes ſinguliéres ou particuliéres. Elles ont pourtant cela de commun, qu'elles ne s'acquiérent ni les unes ni les autres que par beaucoup de ſoin & de peine. Les Poëtes ont feint, pour nous le faire comprendre, que Jupiter même n'engendra Minerve qu'avec l'aide de Vulcain, c'eſt à dire par un grand travail, ce Dieu étant le plus laborieux de l'Olympe. Et le texte ſacré nous fait cette belle leçon, que la Sageſſe ou la Prudence ne logent pas avec les feinéans qui ne ſongent qu'aux plaiſirs de la vie, *Sapientia non invenitur in terra ſuaviter viventium.* Cependant les hommes de Fortune, pour les nommer comme l'on fait vulgairement, & qui par le moien de cette Déeſſe aveugle vivent le plus délicieuſement, croient être les plus prudens de la Terre, parce que le bonheur leur offuſque le jugement pour un tems. Il n'y a point pourtant de marque plus certaine qu'on eſt fort éloigné des Vertus dont nous parlons, que de croire les poſſeder. Nous liſons dans les fragmens de la doctrine de Pythagore, que ceux qui en faiſoient profeſſion, jugeoient d'elles ſur ce pied-là. *Prudentiæ vendicatio magnum eſt ruſticitatis & anguſti animi indicium*, μέγα σημεῖον ἀπειροκαλίας καὶ σμικρότητος.

κρότητος. Et Salomon nous a laiſſé ce pré- *cap. 3.* cepte parmi ſes Proverbes, *ne ſis ſapiens apud temetipſum.* Sans mentir, c'eſt l'inconvenient le plus à craindre, & qui porte le plus de préjudice à ceux qui s'étudient à l'acquiſition de la Prudence. A peine en a-t-on compris quelques petites regles, qu'on croit en ſavoir le plus fin, & que perſonne n'a pénétré plus avant dans tous ſes myſteres; de ſorte que chacun étant content de ce qu'il en poſſede, l'on n'a pas mal rencontré de dire, que jamais Dieu ne fit un partage plus égal entre les hommes, puiſqu'on n'en voit point, qui s'en plaignent. La penſée de Seneque là deſſus eſt, que beaucoup d'entre eux auroient pû l'acquerir, ſans cette malheureuſe préſomption d'en être déjà en poſſeſſion; *Puto multos ad ſapientiam potuiſſe pervenire, niſi putaſſent ſe perveniſſe.* O la grande imprudence, de s'eſtimer ſi prudent!

Mais d'où peut venir un mal ſi commun, & qu'on voit tant de faux ſages ou prudens, & ſi peu, qui le ſoient véritablement? Vous remarquerés aſſés de grands Eſprits, & qui paroiſſent dans une élevation qui n'a rien d'ordinaire; mais de bons & prudens, le nombre en a toûjours été ſi petit, qu'à peine dans le bon tems en a-t-on pû remarquer

ſept, encore s'eſt il trouvé des gens qui leur ont diſputé le titre de Sageſſe que d'autres leur donnoient. La Providence ſans doute l'a ainſi ordonné, voulant que comme il y a peu de Diamans, en comparaiſon de tant d'autres pierres que nous foulons aux pieds; le nombre des hommes ſages & aviſés fût auſſi petit, que celui des imprudens, pour ne pas dire des fous, eſt innombrable. *Stultorum infinitus eſt numerus;* & l'Italien conſidére plaiſamment ce Monde dans un de ſes proverbes, comme une grande cage qui enferme une infinité d'écervelés, *queſto mondo è una gabbia di matti.* Si j'étois Stoïcien, & que je n'admiſſe qu'à peine plus d'un Sage ſur la Terre, je vous dirois, que la raiſon & le bon ordre le veut ainſi, puiſque dans un Etat bien policé l'on ne ſouffre qu'un Roi pour une infinité de ſujets. Quoi qu'il en ſoit, les Tartares, qui ne reſtreignent pas la Sageſſe à ſi peu de perſonnes, que faiſoit Zenon, croient pourtant, qu'elle ne ſe trouve que parmi eux. Car Busbec nous apprend, que ſelon leur façon bizarre de concevoir les choſes & de s'en expliquer, de l'aveu même des Turcs, les autres nations ſe contentent de lire les livres, qui enſeignent à devenir ſage & prudent; mais que les Tartares ont

Ep. 4.

ſeuls dévoré ces mêmes livres, ce qui fait, qu'ils ont la Sageſſe incorporée, & que la prudence qu'ils tiennent renfermée dans leur poitrine ne les abandonne jamais. Les Chinois n'ont pas eu moins de vanité que les Tartares, auſſi ſont-ils venus de leur païs, quand ils ont oſé ſe vanter d'avoir deux yeux, & que les Européens étoient tous borgnes ou *monocules :* Et lors que ſe croiant les plus ſages du Monde, ils ont dit *ſapientibus ſeptem eſſe meatus in pectore*, pour ſe priſer d'avoir plus d'expédiens que perſonne, & d'être les plus propres à s'en prévaloir en toutes rencontres. Ne vous étonnés pas, qu'ils donnent à la poitrine cet avantage d'être le domicile de la Sageſſe ; le mot de phrénetique montre que de tout tems l'on y a auſſi placé la folie, & nous ne nous éloignons pas de cette penſée, quand nous diſons d'un maniaque, que les hypochondres lui ſont montés au cerveau, & que nous l'appellons hypochondriaque. J'avouë, que c'eſt une grande vanité à ces peuples d'avoir de telles fantaiſies, encore que Samarcand ait, ſelon quelques écrivains, produit d'auſſi excellens hommes qu'Athenes, & je ſuis ſi éloigné de donner à perſonne ce grand avantage de prudence qu'ils s'attribuent, que je ſerois plûtôt du

Martinius dec. 1. l. 3.

ſentiment de Polybe, lors qu'il ſoûtient au cinquiéme livre de ſon hiſtoire, que l'homme eſt le plus aiſé à tromper de tous les animaux, & par conſequent le moins ſage & le plus imprudent, puiſqu'il n'y a que lui ſeul qui ne tire presque jamais de profit de ſes fautes paſſées, ce qui n'arrive pas à ces autres animaux, que nous nommons déraiſonnables.

Poſons le cas néanmoins, qu'il y ait plus d'hommes ſages & prudens que la rigueur Philoſophique n'en admet, quel indice aurons-nous pour le bien reconnoitre, & pour n'y être pas trompés. Je ſai aſſés ce que porte le proverbe que les Arabes diſent venir du Calife Gali, qu'on connoit la prudence de l'homme par ce qu'il fait, de même que ſa ſcience par ce qu'il dit. Mais outre que les ſages & les fous ont des intervalles où ils ne ſont pas reconnoiſſables; les tems différens changent la nature des choſes, de ſorte que comme faire le ſage eſt quelquefois, à ce qu'on tient, une eſpece de folie; David, Ulyſſe, Brutus, & quelques autres ont fait voir, que cette même folie paſſe en tel lieu, & en telle occaſion, pour une grande ſageſſe, *desipere in loco ſapientia ſumma eſt.* Il y a bien plus, l'on ne ſauroit nier ce qu'a écrit Theo-

gnis, il y a si long-tems, qu'il n'y a point d'homme si confirmé dans la sagesse, qui n'ait quelques momens où elle semble l'abandonner,

Οὐδεὶ δ' ἀνθρώπων αὐτὸς ἅπαντα σοφός,
Nullus verò hominum ipse in omnibus sapiens est.

Ajoûtés à cela la dissimulation ordinaire de ceux qui vont *cum pera & baculo*, & comme ces Philosophes autrefois avec le long manteau & la longue barbe négligée, afin que le petit colet joint à cela, ou quelque autre équipage singulier, les fasse passer pour tout autres qu'ils ne sont, c'est à dire pour les plus sages du monde. Quel moien parmi tous ces déguisemens si étudiés de reconnoitre le sage véritable, ou l'homme prudent & avisé que nous cherchons. Ces gens masqués comme au Carnaval, & tels que nous venons de les représenter, sont comparés par Ciceron au quatriéme livre de ses Tusculanes, à des marais croupissans, & à des fumiers, qui ne sont point remués; encore que leur infection n'incommode pas pour un tems l'odorat, pour peu que vous y touchiés, vous vous appercevrés aussi-tôt de leurs mauvaises qualités, *commove, senties;* parce qu'après tout *malè olet omne cœnum,*

et si non semper. Faisons tant les austeres & les reformés que nous voudrons, si nos mœurs ne sont pures, & si elles ne répondent à ce que nous exposons artificieusement au public, on reconnoitra tôt ou tard nôtre artifice, & nous deviendrons aussi ridicules que le Renard enfariné dont parle la Fable.

En effet la méchanceté la plus fardée se remarque toûjours, parce que Dieu permet qu'elle soit aussi toûjours imprudente. Et que seroit-ce de la vie humaine, si le Ciel n'en avoit disposé de la sorte? Quelle Vertu pourroit se garentir de l'oppression des vicieux, s'ils avoient pû conjoindre la prudence avec leur malice? *perierat innocentia, si nequitiæ juncta esset prudentia.* Cependant les natures les plus dépravées, sont celles, qui emploient le plus de finesse en tout ce qu'elles entreprennent, & qui prétendent, que cette finesse doit passer pour une véritable prudence. Elles n'ont néanmoins qu'un masque trompeur de cette vertu, & l'on doit tenir pour constant, qu'il n'y a point de prudent homme, s'il n'est accompagné de prud'homie, selon que la composition de ce mot semble le requerir. Je sai bien, qu'on renvoie à la prudence du Serpent, le plus dangereux des animaux, & le

plus ennemi de la nature humaine. Mais ce n'eſt pas pour l'imiter en tout, & cela doit être pris ſeulement au ſens que lui donne l'Auteur de ce divin précepte. Salomon nous propoſe de même quatre des plus petits animaux de la Terre, la Fourmi, le Levraut, la Sauterelle, & l'Araignée, les préferant aux plus ſages hommes du Monde, *quatuor ſunt minima terræ, & ipſa ſunt ſapientiora ſapientibus.* Si eſt-ce qu'on ne trouveroit pas ſon compte à contempler généralement toute la ſageſſe ou prudence dont ils ſont pourvûs; & c'eſt ſans doute, qu'il faut limiter toute cette moralité, à ſe ſervir de tels exemples, aux choſes ſeules où ce ſage Hebreu veut que nous les conſidérions. Car à l'égard de la prudence des fous & des méchans, qui eſt la même & auſſi fauſſe l'une que l'autre, ſi tant eſt qu'on y puiſſe apporter quelque diſtinction; il avoit déja dit dans un Chapitre précedent, que c'étoit une fauſſe & trompeuſe prudence, *prudentia ſtultorum errans.* Et comment pourroit-il y avoir quelque convenance entre des choſes qui ſont ſi éloignées de ſituation, & qui ont ſi peu de rapport ſelon l'Eccleſiaſte, *cor ſapientis in dextera ejus, & cor ſtulti in ſiniſtra illius,* c'eſt à dire que le premier n'occupe ſes pen-

Prov. cap. 30.

cap. 14.

ſées qu'aux choſes bonnes, & le ſecond qu'aux mauvaiſes & reprouvées. Si eſt-ce qu'on paſſe quelquefois d'une de ces extrémités à l'autre, témoin ce Gallus Vibius qui tomba en démence, dit Seneque dans une de ſes controverſes, pour vouloir trop exercer ſon jugement. *Huic accidiſſe uni ſcio, ut in inſaniam non caſu incideret, ſed judicio perveniret. Nam dum inſanos imitatur, dum lenocinium ingenii furorem putat, quod ſimulabat ad verum redegit;* il devint réellement ce qu'il feignoit d'être.

controv. 9.

C'eſt peut-être pourquoi quelques-uns ont crû que d'appeller fou, ce n'étoit pas dire une grande injure. L'Imperatrice Irene ſe répentant d'avoir nommé μῶρον, ou fou, George Acropolite, un des Auteurs de l'Hiſtoire Byſantine, l'Empereur ſon mari l'aſſûra, que cela n'étoit rien, puiſque George n'avoit alors que vint-un an, d'autant que ce n'eſt pas une injure d'appeller fou un jeune homme. On traite de même ceux qui ſont d'une humeur trop auſtere & chagrine, telle que l'avoit ce Domitius dont parle Aulu-Gelle, *Domitio homini docto, celebrique in urbe Roma grammatico, cognomentum inſano factum eſt, quoniam erat natura intractabilior & moroſior.* Je n'alongerai ce

hiſt. p. 34.

difcours que pour ajoûter cette petite moralité, qu'encore qu'on mette entre les principales parties de la Prudence, de prévoir les évenemens futurs, fur ce fondement que les infortunes furprenantes & non préveuës font les plus affligeantes de toutes: *Mira adelante*, dit l'Efpagnol, *no caeras atras ;* & l'Italien, *chi non vede il fondo, non paffi l'acqua.* Plufieurs perfonnes néanmoins ont foûtenu, que les raifonnemens fur l'avenir n'étoient guéres fuivis d'heureux événemens, comme fi la Fortune fe plaifoit à controller & à fupplanter la raifon humaine : *Non multum oportet confilio credere, quia fuam habet Fortuna rationem.* Ciceron a obfervé là deffus, que de tems immémorial les plus grands hommes & les plus judicieux font peris par des événemens, qu'ils avoient affés prévus, mais dont ils s'étoient mocqués: *In omni rerum memoria illud fere ufuvenit, ut homines magni & prudentes per ea difcrimina perierint, quæ maximè contemferint.* Et c'eft ce qui a fait déclamer Seneque contre une trop grande prévoiance, qui anticipe les maux, & nous les fait reffentir par avance ; de forte que la plus eftimable chofe qu'euffent les hommes d'efprit, s'eft tournée à leur préjudice, & a rendu leur condition pire que celle

des bêtes brutes, qui ne ſont touchées des mauvaiſes rencontres que quand elles ſont préſentes. *Non ad præſentia aptamur, ſed cogitationes in longinqua præmittimus. Itaque providentia, maximum bonum cogitationis humanæ, in malum verſa eſt. Nos enim, ſecus ac feræ, & venturo torquemur & præterito.* Nôtre mémoire même, dont nous avons Raiſon de faire grand cas, nous eſt ſouvent deſavantageuſe; *Timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat. Nemo tantùm præſentibus miſer eſt.* Certes ce grand précepteur du genre humain n'a rien exaggeré en cela, qui ne mérite fort d'être conſidéré, du moins à la façon des Sceptiques.

Epiſt. 5.

VINT-SIXIÉME
HOMILIE
ACADEMIQUE.
De la Réligion.

LES premiers Philoſophes de la Gréce ſelon le tems, & peut-être encore ſelon le mérite, Thales, Pherecyde, Anaxagore, & ceux de cette premiére volée, s'attachèrent tellement à la contemplation des choſes d'enhaut, qu'ils mépriſèrent en quelque façon cel-

les d'ici bas. L'on s'eſt pour cela mocqué de quelqu'un d'entre eux, qui tomba dans une foſſe, pour avoir trop fixement arrêté ſa vuë au mouvement des Aſtres. Socrates fût le premier qui s'apperçût, qu'il y avoit de l'abus en cette ſorte de philoſopher, qui nous ſaiſoit négliger ce qui étoit le plus important, puisque l'homme comme animal terreſtre tenoit bien davantage, ce lui ſembloit, de la plus baſſe partie de l'Univers, qu'il ne fait de tout ce qu'on peut obſerver dans les corps ſupérieurs. Cela fût cauſe, qu'après avoir donné quelques années à l'étude de cette partie, qu'on nomme Phyſique, & de ce qui eſt au delà, que nous appellons aujourd'hui Métaphyſique, il ſe porta entiérement à la Morale qui nous eſt plus propre; d'où l'on prononça dèslors qu'il avoit fait deſcendre la Philoſophie du Ciel en terre. Je tombe d'accord, que le réglement de nos mœurs eſt de toutes les méditations ſérieuſes la plus utile, & celle qui purifiant nôtre volonté, rend cette partie de nôtre ame plus ſoûmiſe aux fins raiſonnables, où elle doit viſer pour y trouver ſa félicité. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant, que nous ne devions élever nôtre entendement, je ne dirai pas ſimplement au deſſus des nuës & des Etoiles, mais jusqu'à celui

qui a créé tout ce qui eſt par delà, avec le reſte de la Nature ſupérieure & inférieure. En effet ſi nous ne régardons que les corps celeſtes, nos connoiſſances, toutes élevées qu'elles ſoient, demeureront imparfaites, parce que nous ne cultiverons qu'une des deux parties qui nous compoſent, & que nôtre Intellect quelque éclairé qu'il ſoit, ne nous peut rendre heureux, ſi nôtre volonté ne ſe porte au bien par les regles que préſcrit la bonne Morale.

Or quoi qu'il ſoit vrai, que, phyſiquement parlant, la ſubordination des cauſes nous fait remonter jusqu'à la premiére; de même que par le mouvement des corps naturels nous ſommes conduits inſenſiblement & par une ſuite néceſſaire jusqu'à un premier Moteur Immobile, qui eſt Dieu, ſi faut-il avouër, que ces connoiſſances naturelles, bien que très bonnes & bien fondées, ſont ſujettes à tant de bévues, que les plus grands eſprits ſe ſont égarés & perdus dans de ſi profondes méditations; n'y aiant que les Vérités revelées qui nous puiſſent donner le repos de conſcience, d'où dépend nôtre bonheur temporel & ſpirituel. Nous ne ſaurions prouver celà par un plus illuſtre exemple que ſera celui du grand Averroës le plus ſavant des Arabes, & celui

qui a diſputé à tous les Grecs l'intelligence du Péripatétisme & des plus occultes penſées d'Ariſtote. Cet excellent Commentateur, c'eſt le ſurnom que lui a donné l'Ecole, avouë, qu'on peut reconnoitre par la ſeule lumiére naturelle un Dieu tout-puiſſant, puisqu'il a fait & créé toutes choſes; tout ſage, puisque ces mêmes choſes ſont ſi parfaites; & tout bon, les aiant renduës telles à nôtre avantage; ce qui a du rapport à la Trinité Chrétienne, du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit, *per potentiam attributam Patri, ſapientiam Filio, & amorem Spiritui ſancto.* Cependant parce qu'il ne pouvoit comprendre la diſtinction réelle ſelon le Symbole de Saint Athanaſe, de ces trois choſes, Puiſſance, Sageſſe, & Amour, qu'il croioit ne différer que rationnellement, pour uſer de ce terme Scholaſtique, le même Averroës conclut par cette invective pleine d'impieté contre le Chriſtianisme. *Eſt igitur unus Deus Potens, Sapiens, & Amans; quam Trinitatem cùm inſpexiſſent fatui Chriſtiani, poſuerunt Trinitatem rerum realiter differentium in Deo.* Vous voiés par cette injure déteſtable contre nôtre Réligion, que les eſprits de la plus haute claſſe, après s'être élevés au deſſus du commun, ſont ſujets, s'ils ne ſont aidés d'une

39. commento 12. Metaph.

grace particuliére du Ciel, à tomber miſérablement dans des abymes d'erreur;

Lucret. *Et graviter magni magno cecidere ibi caſu,*

ſelon les paroles d'un des plus conſidérables d'entre eux. Et vous pouvés remarquer dans le diſcours de ce Mahometan Arabe, ce que Saint Paul annonçoit aux Fideles de ſon tems, qu'il leur enſeignoit une doctrine qui paſſeroit pour folie auprès des Gentils & des mécroians, *Gentibus ſtultitiam.*

En effet nôtre humanité eſt ſi foible d'elle-même, qu'elle eſt ridicule à l'égard des choſes du Ciel qu'elle veut enviſager, ſi elle n'eſt éclairée de ſes graces. Le Soleil ne ſe voit point s'il ne nous illumine; nous oreilles n'entendent les ſons de l'air, que par le moien de celui du *tympanum* où l'on met pour cela l'organe de l'ouïe; & nos yeux quelque bons & brillans qu'ils fuſſent, ſeroient aveugles ſans la lumiére extérieure. Nous ne pouvons non plus prendre de nous-mêmes aucune connoiſſance certaine de la Divinité, ſi elle ne ſe manifeſte; & ſi Dieu ne ſe fait connoitre par ſa bonté extrême, nous ne le connoitrons jamais. Y a-t-il rien de plus pitoiable que tant de contes fabuleux que faiſoient ces Anciens des choſes du Ciel,

qui firent dire assés raisonnablement au Poëte Manile

. . . . fit totum fabula cœlum;

& à un Egyptien, qu'en son païs on trouvoit plûtôt un Dieu qu'un homme. A la vérité Isocrate nous apprend, que les Rois de ce païs, firent par politique adorer les plus vils animaux à leurs peuples; afin de les accoûtumer à une obeïssance ponctuelle & aveugle. Tant y a que les Payens non contens de déifier jusqu'aux choses inanimées & aux plus contemptibles, ils trouvoient dans le Ciel dequoi justifier toute sorte de crimes; *semina pæne omnium scelerum à Diis suis peccantium turba collegit*, comme le leur a fort bien reproché Julius Firmicus, qui prouve son dire sur l'exemple des incestes commis par le premier de tous les Dieux. *Incestum desiderantibus à Jove sumantur exempla: cum matre concubuit; sororem duxit uxorem; & ut integrum facinus impleret, incesti filiam quoque animo corruptoris aggressus est.* Je ne veux pas oublier l'observation d'Arnobe, que ce dépravé Jupiter ne dédaigna pas même de se transformer en une petite fourmi, *in quam vastitatis suæ lineamenta contraxit*, pour entretenir la fille de Clitoris en Thessalie, dont il eût le premier des Myrmidons. Il n'y a point de dereglement

in laudat. Busiri.

de errore prof. religio.

l. 4. adv. Gentes & l. 5.

moral, jusqu'aux pechés contre Nature, qui n'eût pour protecteur quelque Divinité. Ganymede justifioit ces derniers, & pour n'en faire pas un plus long dénombrement, Bacchus mettoit à couvert tous les yvrognes, avec le bon homme Silene,

Virg. ecl. 6. *Inflatum hesterno venas ut semper Jacho.*

Que peut-on moins faire là-dessus que de s'écrier avec cet autre Poëte, qui tout Epicurien qu'il étoit, ne pouvoit souffrir cette sorte d'impieté d'attribuer aux habitans du Ciel des actions si detestables?

Lucret. l. 5. *O genus infelix humanum, talia Divis*
Cùm tribuit facta!

Cependant la Terre porte encore des monstres d'hommes, dont les fausses Réligions semées en beaucoup de contrées, n'autorisent pas moins de tels crimes, que faisoit celle qui reconnoissoit ce Jupiter dont nous venons de représenter les belles complexions, pour le plus grand & plus saint de tous les habitans de l'Olympe. C'est ce que je ne veux pas exaggerer ici par le ménu; il me suffit de dire, qu'aussi bien que du tems de Ciceron nous pouvons prononcer, que tant l'Infidelité, que la Superstition, oppriment encore aujourd'hui la plûpart du genre humain, au grand préjudice de la vraie Réligion.

l. 2. de Divin.

Nam

Nam ut verè loquamur, ſuperſtitio fuſa per gentes opprèſſit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit. Et néanmoins cette ſuperſtition ſeule le rend abſolument maitreſſe de toutes les fonctions de nôtre ame: *ſuperſtitioſi*, dit Nonius Marcellus, *quòd præ cultura Deorum ſuperſedeant cætera, id eſt negligant.*

Mais comment reconnoitrons nous la vraie Réligion, ſi chacun ſe l'attribuë, & ſi par ſa propre definition tout le monde ſe fait accroire de la poſſeder. *Religio eſt*, dit l'Orateur Romain que je cite toûjours volontiers, *quæ ſuperioris cujusdam naturæ, quam divinam vocant, curam ceremoniamque affert.* Or ſi vous laiſſés faire à l'eſprit humain, il y en a peu qui ne conçoive cette Divinité différemment & à ſa mode. Delà ſont venus tant de divers cultes ſcandaleux les uns aux autres. Les Sauvages du Cap de Nord dans l'Amerique ne prient jamais Dieu, qu'ils appellent le Vieux du Ciel, mais ſeulement cette puiſſance Infernale qu'ils nomment Iroucan, qui eſt le Diable, le ſuppliant de ne leur pas nuire. Les Chinois conviennent avec eux, quand ils ſoûtiennent, qu'on n'a que faire de prier Dieu, qui eſt aſſés diſpoſé de lui-même à la beneficence, mais qu'il ſe faut addreſſer au

l. 2. de Invent.

Demon de la maiſon enfumée, nommant ainſi l'Enſer, afin qu'il ne nous faſſe point de mal. Ceux de Canada, dit l'Eſcarbot, ne s'imaginent point de plus digne action où Dieu ſe puiſſe occuper, que celle de fumer du tabac, à cauſe qu'ils en font leur plus agréable & plus important divertiſſement. La Morale des Stoïciens a fait autrefois déterminer à Seneque, que c'étoit aſſés reſpecter & aſſés bien ſervir les Dieux, que de les imiter dans leur bonté, *ſatis illos coluit quisquis imitatus eſt.* Il ne pouvoit croire, que les flambeaux qu'on allumoit devant eux leur puſſent plaire, vû que la fumée qui en ſort importune même les hommes. Mais voici un culte bien abregé & bien plus facile : Les Payens qui ſe trouvent encore aujourd'hui dans l'Inde Orientale, tiennent pour aſſûré, qu'il ne faut que mettre les pieds dans le Gange pour obtenir un pardon général de toutes ſes fautes, & que ceux qui meurent en cet état, vont droit au Ciel. En vérité l'humilité du Chriſtianisme, qui ſans ſe departir des reſpects ni des cerémonies qu'il ſait par des revélations immémoriales être duës à la Divinité, reconnoit, qu'on n'en ſauroit parler qu'improprement, cette humilité, dis-je, lui doit être bien plus agréable, que toutes les rêveries de nôtre humanité. Je

epiſt. 95.

m'explique ainſi après Arnobe, qui dans ſon troiſiéme livre contre les Gentils, n'a pas feint d'écrire, que nous ne pouvons rien dire de certain de la Nature Divine, ſinon que nous ſommes incapables d'en concevoir ni d'en former aucun diſcours qui la repréſente aſſés dignement: *Unus eſt hominis intellectus de Dei natura certiſſimus, ſi ſcias & ſentias, nihil de illo poſſe mortali oratione depromi.*

Ce n'eſt pas à dire pourtant, qu'il faille être auſſi indifférent ſur cela, que le devoit être Diogene, quand interrogé ſur ce qu'il croioit des choſes du Ciel, il répondit, qu'il n'étoit jamais monté jusques-là; & preſſé ſur ce qu'il penſoit des Dieux de ſon tems, il repartit encore, Je tiens pour certain, qu'il eſt fort expédient, qu'il y en ait, mais je n'en ſai pas davantage; à peu près comme l'a prononcé depuis hardiment le Poëte Latin,

Expedit eſſe Deos, & ut expedit eſſe putemus. *Ovid. l. 1. de Arte am.*

Thales Mileſien importuné de queſtions par le Roi Crœſus ſur cette matiére, demanda du tems pour y penſer, & enfin s'abſtint d'en rien dire. Iſocrate n'en fit point la petite bouche au Roi Nicocles, l'aſſûrant, que le mieux qu'on pouvoit faire à l'égard du culte Divin, c'étoit de ſuivre les Ordonnances de ceux qui l'avoient devancé: *In his quæ ad Deorum cul-*

tum pertinent, ita facito, quemadmodum est à majoribus præscriptum. Et Xenophon nous apprend, que l'Oracle de Delphes interrogé sur la meilleure façon de servir les Dieux, fit réponse, selon l'ancien usage du païs, *νόμω πόλεως, ex civitatis instituto ac more.* Nous ne serions pas excusables, si nous nous portions avec aussi peu de résolution & de détermination au service Divin, que ces Payens, qui n'étoient pas éclairés ni instruits comme nous, & qui ne savoient autre chose sinon que leur Jupiter étoit fils de Saturne, & que la Terre étoit la Mere de tous les Dieux; pour signifier, que de tout tems ce souverain Monarque du Ciel avoit été adoré ici bas, & ses collatéraux reconnus en toutes les parties du Monde. Mais quoi qu'une telle facilité ne soit pas toûjours à estimer, & que l'aveuglement de ces Gentils soit fort à rejetter, si n'est-il pas à détester comme l'impieté de certains athées, qui ont absolument nié l'existence d'une Divinité. Les Mézences & les Salmonées ont été de ce nombre, dont la memoire sera toûjours odieuse, aussi bien que celle de ce Rodomont Aiax Telamonien, qui dans Sophocle non content de dire à Minerve, qu'elle secourût, si bon lui sembloit, les autres Grecs, parce que pour lui il sauroit assés bien se défendre

in Mastigo.

ſans l'aide d'autrui ; & qui ſur les remontrances de ſon pere qui tâchoit de l'inſtruire là deſſus, lui repartit fiérement, que c'étoit une choſe ordinaire aux plus poltrons de vaincre avec l'aide des Dieux, mais qu'un homme véritablement vaillant le devoit faire ſans eux. Il y a des dégrés de Vice & de Vertu qui les diſtinguent, *& quibus virtutis aut vitii quaſi carmen efficitur*, pour uſer des termes de Quintilien. Les rendre tous égaux, c'eſt établir le plus inſolent de tous les paradoxes des Stoïciens. Et au ſujet dont nous traitons, il ſemble, qu'on peut ſoûtenir, qu'il y a des impietés bien plus abominables les unes que les autres. Ces renommés & achevés athées Theodore Cyrenaique, Evemere Meſſenien, & Diagore Melien, qui n'admettoient nulle puiſſance ſupérieure, étoient bien plus puniſſables que Protagore, qui doutoit s'il en devoit reconnoitre une, quoi que le doute de ce dernier fût très criminel. Car la poſition de Ciceron doit être rejettée, quand il met entre les opinions probables celle des Philoſophes qui ont douté qu'il y eût des Dieux, *eos qui Philoſophiæ dant operam non arbitrari Deos eſſe.* Et dans la bonne Réligion les Héſitans venus des Eutychiens, ont été condamnés comme de dangereux hérétiques. Or je vois tous les

l. 1. de Invent.

jours confondre les chofes inconfidérément au préjudice des limites qui doivent diftinguer tantôt les Vices, & tantôt les Vertus, qu'on ne doit jamais brouïller aveuglement & fans diftinction, *diftincti funt fines Myforum & Phrygum*, dit le vieux Proverbe. Origene & Tertullien ont eu des opinions erronées, & même des héréfies; mais on ne peut pas foûtenir raifonnablement pour cela qu'ils fuffent des Impies. Douter des Antipodes, comme l'ont fait plufieurs Peres de l'Eglife & l'Evêque Vigilius entre autres, c'eft combatre une Vérité à préfent reconnuë; il y a pourtant moins de faute en cela, qu'à défendre l'Eternité du monde, parce que cette opinion eft contraire à l'Ecriture Sainte, & par confequent hérétique. Certes on ne doit pas emploier indifféremment cette forte d'injure qui taxe, foit d'herefie, foit d'impieté; & il me fouvient, que quelqu'un qui s'en vit frappé fans raifon, répondit ingénieufement à fes adverfaires, qu'ils faifoient bien voir n'eftimer pas grande chofe le crime déteftable d'impieté, qu'ils emploioient fi mal & fur un fi petit fujet que celui dont il étoit queftion.

Que fi nous y prenons bien garde, nous trouverons que presque tous les defordres qui nous arrivent dans toutes ces queftions fi im-

portantes à nôtre ſalut, procedent d'une vaine recherche, que nous voulons faire de tout ce qui concerne la Théologie, comme s'il étoit permis d'en uſer de même qu'on fait aux choſes de pure Philoſophie. Cependant il y a bien à dire, que l'une doive être traitée comme l'autre. La Philoſophie emploie par tout la Raiſon, qui décide les doutes, qu'elle peut avoir. La Théologie ſe ſert principalement de la memoire des préceptes Divins, & des Révelations du Ciel; en diſant ſouvent à la Raiſon, *res tuas tibi habeto*, & en rebutant tout ce qu'elle peut lui repréſenter, s'il choque tant ſoit peu la Foi. Sara eſt la figure de cette raiſon humaine, qui ſe rit inutilement d'Abraham le Pere des Croians. Et Pomponace n'a pas mal comparé ce Promethée, qui voulut dérober le feu du Ciel, pour le communiquer témérairement aux hommes; aux Eſprits trop curieux, qui veulent pénétrer jusques dans les ſecrets conſeils de la Divinité. Celui-là fût relegué ſur le Caucaſe, où un Vautour lui ronge inceſſamment les entrailles: Et Dieu conſond ceux-ci dans leurs vaines recherches, où ils ſouffrent mille traverſes ſpirituelles & temporelles, telles que Pomponace, ce déterminé Péripatéticien, dit les avoir éprouvées du peuple & des Inquiſiteurs,

l.3. de Fato in fine c. 7.

au Tribunal desquels il avoit été déferé. En vérité s'il est presque toûjours perilleux de vouloir trop s'informer & trop savoir des secrets d'un Monarque; il est sans comparaison plus hazardeux de vouloir trop éplucher ce que Dieu a voulu reserver à sa connoissance. L'excessive curiosité au fait de la Réligion est une Sphinx, qui vous donne à deviner mille choses, toutes hors de la portée de l'esprit humain; & puis vous étes impitoiablement devoré par ce monstre, pour avoir trop déferé à ses sollicitations, comme il arrivoit dans la Fable à ceux qui se laissoient décevoir aux amorces séduisantes de la Sphinx des Poëtes.

Usons donc d'une retenuë & d'une modestie que le Ciel chérit sur toute autre Vertu, & qui sert de fondement à nôtre Réligion Chrétienne. Assés de personnes y ont démoli les Autels en les voulant embrasser trop étroitement & avec irréverence. Soions assûrés, que sans vouloir écheler le Ciel avant que d'y être appellés, nous trouverons par tout les marques de celui qui nous y attend, & qui seul est capable de nous y conduire. Quiconque cherche Dieu avec le respect qui lui est dû, le trouve par tout; & comme cet amoureux de la fille d'Inachus rencontroit des mar-

ques de celle, qu'il cherchoit, jusqu'aux vestiges du pied d'une vache; il n'y aura si chetive plante, ni si petit moucheron, qui ne lui apprenne la grandeur, la bonté, & la sagesse du Créateur de toutes choses. Si cet Auteur de nôtre Etre n'avoit de tout tems exaucé les prieres des humbles de cœur, j'ose dire après un Payen, qu'il y a long-tems qu'on ne l'adoreroit plus, *non in hunc furorem omnes profectò mortales consensissent, alloquendi surda numina, & inefficaces Deos, nisi nossent illorum beneficia.* Si cela s'est pû proférer de la pluralité des faux Dieux, combien doit-il être plus recevable du vrai & du seul Dieu, qui ne demande qu'un peu de disposition & d'abbaissement de nôtre part, pour nous combler de toute sorte de connoissances & de bénédictions. Peut-être que nôtre intérieur nous condamne de nous être trop éloignés de lui, par une fierté diamétralement opposée à l'humilité dont nous parlons. Quittons, si cela est, ce qui nous a pû séparer de lui; & ne faisons pas moins que ces Chiens, qui s'étant égarés de leur maitre, se mettent en quête, & n'ont point de cesse, qu'ils ne l'aient rencontré. Seroit-il bien possible, que l'homme, qui a malheureusement quité son Seigneur & son Dieu, n'en fit pas autant

pour le moins, & ne ſe mit pas en peine pour le retrouver?

VINT-SEPTIÉME HOMILIE ACADEMIQUE.

De la Philoſophie.

JE ne me repens pas de vous avoir entretenus des avantages qui ſont dûs à la Loi Chrétienne, & à la vraie Réligion, ſur la Philoſophie, & ſur la raiſon humaine; puiſque l'une venant immédiatement de Dieu, n'entre point en compétence avec le raiſonnement des hommes, ſujet à tant de diverſités & ſouvent à tant de baſſeſſes, que le Ciel n'a pas plus de ſupériorité à l'égard de la Terre, que la Loi Divine en mérite ſur nôtre Raiſon, dont nous reconnoiſſons aſſés l'infirmité, quand nous la nommons humaine. Mais cela n'empêche pas, qu'encore que la Doctrine de l'Evangile ait toute ſorte de prérogative, ſans avoir aucun beſoin de la ſcience ſéculiere pour ſa ſubſiſtence, puiſque nous avoüons, que la premiere contient en ſoi la ſageſſe d'enhaut; cela n'empêche pas dis-je, que nous ne devions faire cas de la ſeconde.

Car il faut tomber d'accord, que la Philoſophie, & même l'inférieure Philologie, ſe joignant à nôtre Théologie, quoi qu'elles ne rendent pas au fond plus forte la vérité Evangelique, elles ne lui ſont pas pourtant inutiles, ne fût-ce que pour la préſerver de toutes les ſupercheries des Sophiſtes, qui ſe mêlent de lui livrer quelquefois d'aſſés rudes aſſauts. Je vous prie de trouver bon, que je vous faſſe voir par le texte de Clement Alexandrin, pris du premier Livre de ſes Tapiſſeries, que c'eſt plus ſon opinion que la mienne que je vous rapporte. *Quamvis ipſa ſibi ſufficit, nec opis alienæ indiget doctrina Servatoris, cùm ſit potentia & ſapientia ipſius Dei, tamen Græcanica Philoſophia ſi acceſſit, non quidem validiorem facit veritatem, ſed Sophiſticos inſultus ab ea amolitur, & inſidias omnes avertens, ſepes & lorica eſt Dominicæ vineæ.* Car ceux qui croient, que les habiletés de la Logique, & les paroles choiſies de la Rhétorique, ne ſont bonnes que pour ſurprendre les eſprits par addreſſe, ou pour leur plaire en leur perſuadant tout ce que l'on veut; ceux-là, dis-je, ne ſavent pas le plus bel emploi de ces Facultés. Ils reſſemblent à des curieux de belles fleurs, qui ne s'en ſervent que pour le plaiſir, & pour contenter les yeux ſeulement: Au lieu qu'on doit imiter les ſa-

vans Médecins qui ſe prévalent de ces mêmes fleurs à l'avantage de la ſanté, & qui les y font contribuer, les rendant utiles à leur profeſſion. Si l'on ſait bien le vrai uſage de la Philoſophie, & de ce que nous appellons les belles Lettres, bien loin d'être préjudiciables à la Réligion, elles la conſoleront & lui feront ſervice en beaucoup de façons.

Ce n'eſt pas que je ne ſache bien, qu'une trop grande affectation de faire paroitre beaucoup d'érudition, & d'éloquence, peut être ſouvent condamnable. Et je me ſouviens toûjours de ce que nous apprend Nicephore de ce Saint Perſonnage Spiridion, qui s'éleva en plein Concile contre un Evêque, pource qu'il ne s'étoit pas voulu ſervir des propres termes de la Sainte Ecriture, afin de faire mieux paroitre l'éloquence, dont il faiſoit profeſſion: *Triphyllinus Episcopus orans in Synodo Sardicenſi à Spiridione reprehenſus, quòd nimia diffluens eloquentia, dedignatus eſſet uti ſimplici voce divinæ ſcripturæ.* L'on abuſe encore trop ſouvent en nos jours, & au préjudice de la pieté, d'une démangeaiſon de paroitre ou ſubtil, ou ſavant, dans des diſputes de nulle véritable édification, qui ſervent tantôt de ſcrupule pour les conſciences, tantôt de ſcandale pour le public. Le ſilence ſeroit bien plus à propos

l. 3. c. 33.

en de telles rencontres, & il vaudroit bien mieux ſuivre le conſeil que donne l'Empereur Conſtantin dans ſa Lettre au Patriarche d'Alexandrie, dont Euſebe nous a fait part en ces mots que je vous prie de noter: *Tales enim quæſtiones, quales nulla lex canonve Ecclèſiaſticus neceſſariò præſcribit, ſed inanis diſſoluti otii certatio proponit, licet ad acumen ingenii exercendum inſtituantur, tamen interiore mentis cogitatione continere debemus, & neque in publicos populi conventus temere efferre, neque vulgi auribus inconſultos concredere.* Mais ces exemples ne vont que contre ceux qui ont mal uſé, ſoit de leur érudition, ſoit de leur éloquence, qu'on ne ſauroit avec juſtice condamner abſolument en elles mêmes, & de leur chef, puiſque l'une & l'autre produiſent de très bons effets, quand elles ſont bien emploïées.

Ce ſeroit un abus de penſer, qu'il n'appartint qu'aux Théologiens de profeſſion, de traiter des choſes Saintes, & de parler de la Dévotion, quoi que ce ſoit principalement à eux, qu'on doit s'en rapporter. Le Chriſtianisme a été publié d'abord par des perſonnes, qui avoient peu de connoiſſance des Diſciplines. Depuis ce tems-là les Laïques, à l'exemple d'Origene, ſe ſont ſouvent mêlés d'inter-

préter les Saintes Ecritures fort utilement, comme Baronius l'a très bien obſervé. Et l'on ſait, que du tems de l'Empereur Theodoſe grand Orthodoxe, Nectarius fût élû Evêque de Conſtantinople dans un Synode Oecuménique, lors qu'il n'étoit encore que Catechumene, ſon Batême aiant été poſterieur à ſon élection. Il s'eſt trouvé des Théologiens au contraire, qui ont lourdement bronché dans leur profeſſion, & qu'on peut nommer après l'Hiſtorien Ducas *Tollógos*, plûtôt que *Theologos*. Tant y a que la pieté ne rejette perſonne, ſi l'on a pour elle tout le reſpect qu'elle mérite, & l'on peut dire, qu'elle admet à ſon ſervice toute ſorte de conditions. L'eſprit de Dieu, qui eſt le ſcrutateur des cœurs, inſpire qui bon lui ſemble, *Spiritus Dei ſpirat ubi vult ;* ce qui a fait prononcer hardiment à un Auteur du dernier Siécle, *fortaſſe latiùs ſe fundit Spiritus Chriſti, quàm nos interpretamur : Et multi ſunt in conſortio Sanctorum, qui non ſunt apud nos in catalogo.* L'on doit pourtant reſpecter & admettre là-deſſus, comme en toute autre choſe, les conſtitutions de l'Egliſe. Car pour peu qu'on penſeroit s'en diſpenſer, l'on tomberoit dans de grandes confuſions. Les femmes même ſur de mauvais exemples ſe voudroient mê-

tom. 2.

c. 22. θολὸς *ſignif. ſordes.*

ler de la Liturgie. L'on vit dans Rome une Melanie qui ſemoit les héréſies d'Origene, & une Marcella qui les refutoit, du tems de Saint Jerôme. Eſt-ce à dire pour cela qu'on doive ſouffrir, que celles de leur ſexe diſputent publiquement à leur fantaiſie ſur des maximes de Réligion? Certes une telle permiſſion ſeroit de très pernicieuſe conſequence. Saint Jerôme néanmoins n'a pas feint d'écrire avec une merveilleuſe licence, en parlant du Pontiſe Albinus converti à la Foi principalement par ſa propre fille, ſa petite fille, & quelques autres femmes; qu'il penſoit qu'une telle parenté, & de telles Catechiſtes, auroient été capables de rendre Catholique Jupiter même, & de le faire croire en JESUS-CHRIST: *Ego puto ipſum etiam Jovem, ſi habuiſſet talem cognationem, potuiſſe in Chriſtum credere.* Mais je penſe, que tout le Monde jugera aiſément, que c'eſt avec beaucoup de raiſon, qu'on ne permet qu'aux hommes d'approcher ſi près du Sanctuaire & de dogmatiſer. En effet l'on a obſervé, & Baronius dans le ſecond Tome de ſes Annales Eccleſiaſtiques fournit des exemples de cette obſervation, Qu'il n'y a point eu d'héréſie qui n'ait été ſoûtenuë & fomentée par quelque femme. Ne lit-on pas dans Saint Epiphane, que ces Sectateurs de

Baron. tom. 5.

epiſt. 7.

hær. 44. & 50.

Montanus qu'on appelloit Cataphrygiens, avoient des Prêtres & des Evêques du ſexe feminin? Les Rélations de l'Isle Formoſe que poſſedoient dans l'Orient les Hollandois, portent, que les Gentils qu'elle avoit pour habitans, laiſſoient le ſoin du culte divin, tel qu'il étoit parmi eux, à leurs femmes ſans s'en mêler aucunement. Selon d'autres Rélations les Druſes de Syrie, qui ſe diſent iſſus de nos prédeceſſeurs dont ſe composèrent les premieres Croiſades pour le recouvrement de la Terre Sainte; ces Druſes, dis-je, ont encore aujourd'hui cet uſage, que comme les hommes ſe confeſſent aux hommes, les femmes ſeules entendent leurs ſemblables en Confeſſion. Tant les choſes vont aiſément à l'excés, depuis qu'on a donné la moindre entrée à l'erreur; & tant il eſt beſoin de garder ponctuellement & religieuſement tout ce qui eſt une fois judicieuſement déterminé & ordonné dans la Réligion. Je ſai bien, que les Eſprits n'ont point de ſexe, & qu'il s'en eſt trouvé de femmes qui ont tellement pénetré dans les Sciences, qu'elles ont tenu des Ecoles publiques de Philoſophie avec très grande reputation. Mais ces mêmes Sciences, & cette Philoſophie nous enſeignent toutes, à ne violer jamais les Loix établies, ſur tout au fait de la Réligion.

L'a-

J'ajoûterai ici au ſujet de la Philoſophie, qui ſert ſi utilement en beaucoup d'occaſions la Réligion, dont nous parlons, que cette Philoſophie doit être néanmoins ſoigneuſement conſidérée & obſervée dans toutes ſes démarches ; parce qu'elle a ſouvent porté de grands préjudices à nos Autels, quand elle a été ſi miſérable que de ſe declarer leur ennemie, & que Dieu a permis qu'elle tombât dans un ſens aſſés reprouvé pour les entreprendre. En effet, comme du tems du Paganisme elle n'a point eu de plus grands ni de plus illuſtres Profeſſeurs, que ceux qui ſe ſont érigés en Chefs de parti, & qui ont été auteurs de toutes ces diverſes Sectes qui l'ont diviſée ; l'on peut dire auſſi, que tous ces renommés Heréſiarques, qu'on ſait avoir partagé le Chriſtianisme en tant de façons, ont été pour la plûpart des plus célébres Philoſophes de leur tems. Et de vérité l'on peut bien juger que les uns ni les autres n'auroient point eu de ſuite, s'ils n'avoient poſſedé quelque choſe qui les recommandât dans les Siécles où ils ont paru. Je ne veux point prouver cette propoſition en les examinant les uns aprés les autres. Il me ſuffit de vous remarquer, qu'ils ſe détruiſoient reciproquement par leurs dogmes non ſeulement différens, mais abſolument contraires. Manes

Patriarche des Manichéens ne reconnoiſſoit que la nature divine au fils de Dieu; Paulus Samoſatenus tout au rebours ne lui attribuoit que nôtre humanité. De ſemblables antitheſes pourroient être tirées à l'infini. Tant y a qu'ils ont été de puiſſans athletes contre la Vérité, & ſi adroits dans la controverſe, qu'on ſait, que le premier de tous les Antipapes nommé Novatianus, qui diſputa la Chaire de Saint Pierre à Cornelius, étoit très grand Philoſophe de la famille des Stoïciens, qui nommoient puerile la Logique de toutes les autres Sectes en comparaiſon de celle de leur Fondateur Zenon. Et non ſeulement ils ſe ſont rendus redoutables dans la diſpute Scholaſtique, Dieu a même ſouffert pour éprouver ſes Fideles, que des Herétiques fiſſent quelquefois des Miracles. Tels ont été ceux qu'on attribuë aux Novatiens, & tels ceux de ces Macedoniens appellés *Pnevmatomachi*, à cauſe qu'ils nioient, que le Saint Eſprit fût Dieu, ne le prenant que pour une créature différente des Anges ſeulement de quelques dégrés. Car l'Hiſtoire Eccleſiaſtique prend ſujet là-deſſus de poſer pour une bonne maxime, que les Miracles ſeuls n'autoriſent pas ſuffiſamment une nouvelle Doctrine. Comme un Auteur recent ſoutient ſur ce ſujet des Miracles, que jamais

Verula. de aug. ſcient.

Dieu n'a permis qu'il s'en fit pour convertir des Athées, parce que la seule lumiere naturelle est suffisante à leur faire reconnoitre une Divinité.

Cependant autant que Dieu peut avoir agréable, qu'en demeurant constans dans la créance Catholique, l'on refute ce qui lui est opposé; autant devons nous croire qu'il trouvera bon, que nous le fassions avec un esprit de charité, qui est toûjours humble & accommodant. Saint Paul a eu assés souvent de la condescendance à l'infirmité des Néophytes; & il ne fit pas difficulté de circoncire Timothée, encore qu'il sçût bien que la circoncision n'étoit plus nécessaire. Vous pouvés voir dans Baronius, *tom. 9.* comme avec cet esprit de douceur le Pape Zacharie declara bon un Batême, quoi que conferé par un ignorant de la langue Latine en ces termes, *Baptizo te in nomine Patria & Filia, & Spiritua sancta.* Certes il est difficile de concevoir, que le même Dieu qui défendoit dans l'Ancienne Loi de mal parler des Dieux étrangers, ou de dépoüiller leurs Temples, comme Josephe & Philon le témoignent, que ce même Dieu, dis-je, qui a prononcé de lui, *ego sum Deus & non mutor,* trouve bon qu'on dispute aujourd'hui dans la Loi de Grace avec tant d'animosité qu'il en paroit quelquefois dans

Jos. l. 4. ant. Jud. c. 8. & l. 2. contra Apio. Philo l. 3. de vita Mos.

nos différens. Ha! que je vois mal-volontiers dans les Rélations du Levant, que des Réligieux Mogoles se disent par humilité, un fardeau inutile de la terre, & le poison de l'air; au même tems que nous faisons paroitre tant de fierté & de présomption parmi des Chrétiens. Croions-nous que Dieu approuve l'excés d'un zéle indiscret, puisqu'il est impossible de le présupposer ainsi, sans lui attribuer les mêmes passions qui nous transportent. Je me servirai sur cela d'une pensée d'Arnobe, quand il parle ainsi aux Romains, Si les animaux que nous nommons déraisonnables savoient peindre, & qu'ils eussent représenté vôtre fondateur de Rome comme un Ane, son pieux successeur Numa Pompilius comme un Chien, & le sage Caton, ou l'éloquent Ciceron, comme des Pourceaux; n'est il pas vrai, que vos Prédecesseurs, & vous-mêmes vous en seriés offensés? Cependant le vrai Dieu a bien plus de sujet de s'irriter contre nous, si avec un zéle inconsidéré nous nous le figurons avec tous les transports des personnes les plus évaporées, & si en lui donnant nôtre ressemblance en tout, nous lui attribuons des emportemens que nous aurions honte d'imputer à un homme raisonnable. Abandonnons donc toutes ces violentes disputes, qui ne peuvent plaire à

lib. 3.

celui que nous prenons inconſidérément à garand. L'on a écrit, que la main ſecha ſur le champ à un Peintre de Conſtantinople, pour avoir repréſenté dans un tableau JESUS-CHRIST en Jupiter, n'y aiant eu que l'Evêque Gennadius qui le pût guérir par ſes prieres au vrai Dieu offenſé par une ſi outrageuſe & ſi libertine peinture. Certes la faute n'eſt pas moindre, ſi elle n'eſt encore plus grande, de le revêtir de nos plus condannables infirmités, comme il arrive à ceux, qui ſe perſuadent, que toutes nos émotions bilieuſes, pour ne pas dire nos furies, lui doivent être fort agréables.

Sigon. l. 14. Imp. Occid.

Le plus ſouverain remède, & la meilleure précaution dont on puiſſe uſer contre un ſi grand aveuglement, c'eſt de ne juger jamais témerairement des choſes du Ciel, où il faut avouër que de nous-mêmes nous ne voions goutte. Ces Gentils qui repréſentoient presque toûjours leurs Dieux, & leur Jupiter même, dans des nuës, d'où il ne lançoit guéres que de petits éclairs paſſagers; vouloient dire ſans doute, que ce qui ſe paſſe là haut & au deſſus de nous, n'eſt nullement de nôtre portée, parce que nous n'en pouvons avoir, humainement parlant, que de très legers ſoupçons. Ne faiſons pas difficulté d'apprendre de ces Anciens, quelques infidéles qu'ils fuſſent, à la

façon de Socrate, qui ſe glorifioit de s'inſtruire jusqu'avec les petits enfans, le moien, ſans cette réligieuſe retenuë aux choſes divines, de ne pas tomber dans d'étranges inconviens? Conſidérons les terribles achopemens où ont été ſujets les plus grands eſprits, quand ils ont voulu pénétrer de leur propre vuë dans ces tenebres où Dieu a voulu faire ſa rétraite, *poſuit tenebras latibulum ſuum.* En voici quelques petits échantillons. Tertullien ne peut ſouffrir qu'on diſe que le Ciel ait accordé ce grand Empire aux Romains, pour avoir été très devots envers lui, aſſûrant qu'au contraire ils ne l'avoient aggrandi qu'en le mépriſant, &, comme il parle, par toute ſorte d'irréligion. Saint Auguſtin dans ſon grand Oeuvre de la Cité de Dieu, ſoûtient au contraire, que leur vaſte domination a été la recompenſe temporelle dont le Tout-puiſſant a voulu reconnoitre leurs Vertus Morales. Theodoret qui a fait un Recueil d'une infinité d'erreurs & d'impietés qu'il appelle fables hérétiques, vous fera voir, que tous ces Chefs de parti dans la Réligion, ſe ſont égarés les uns à l'envi des autres, par la préſomtion, que chacun d'eux avoit d'y voir plus clair que ſes compagnons. Ces Sectateurs de Judas Iſcariot, qui ſe nommoient *Caini* parce qu'ils préferoient Cain à ſon frere Abel, avoient un Evan-

gile ſuppoſé de ce faux Apôtre, qu'ils ſoûtenoient avoir plus eu que tous les autres de connoiſſance des volontés de Dieu le Pere, n'aiant rien fait que cooperer à ſes Decrets en trahiſſant ſon fils. Les extravagances au fait du culte Divin, ont été de tout tems innombrables. Quelle étrange fantaiſie étoit-ce aux Eſſeniens parmi les Juifs, de faire profeſſion du Célibat, qui les fait appeller à Solin, *gentem æternam ſine connubiis*, ſur le ſeul fondement, que jamais femme n'avoit gardé la foi conjugale à ſon mari. Et quelle ſuperſtition étoit encore la leur, de n'oſer décharger leur ventre le jour du Sabath, comme Joſephe, qui les connoiſſoit bien, nous aſſûre, qu'ils en faiſoient conſcience? Enfin dans la Loi même Evangelique, hors ce qui eſt purement de Foi, tout presque y eſt problematique. Saint Jerôme, ce grand & ſavant Docteur de l'Egliſe, tient dans ſa Préface ſur Oſée, qu'aucune femme ne reſuſcitera dans ſon ſexe, mais que toutes ſeront changées en hommes: Tertullien avoit déjà eu la même fantaiſie: Et le Docteur Subtil Scotus qui eſt de la même opinion, excepte ſeulement la Vierge. Cependant vous ſavés bien que cette opinion n'eſt pas la plus reçuë parmi les Catholiques; quoi que Saint Jerôme ſoit tel, que pour le dire en un mot, vous pou-

Baron. tom. 4. vés voir dans Baronius qu'on l'a préferé à Saint Auguſtin en ces cinq chefs, *quòd ætate grandior, quòd Chriſtianus à puero, quòd linguarum peritus, quòd nulla hæreſi infamatus, & quòd nulla ſpuria ſobole auctus, quibus omnibus Auguſtinus Hieronymo minor.* Trouvés bon qu'en parlant de Baronius, je vous ajoûte ſans ſortir de mon ſujet, qu'outre les divers jugemens que cauſe l'obſcurité des choſes, l'interêt nous porte quelquefois à ſoutenir d'étranges opinions. N'y a-t-il pas dequoi s'étonner, que contre toutes les Hiſtoires d'Eſpagne, entre leſquelles je mets celle de Mariana comme très Catholique, qui attribuent l'invaſion de ce païs par les Saraſins, au violement de Cava fille du Comte Julien par le Roi Roderic; ce fameux Annaliſte attribuë un tel événement à ce que ſous le Roi précédent Uuitiſa, l'Eſpagne s'étoit mal miſe avec l'Egliſe Romaine. J'ai vû des perſonnes qui ne ſe pouvoient empêcher de dire là-deſſus,

--- *Exclamet Melicerta periiſſe*
Frontem de rebus.

Il eſt permis de favoriſer autant qu'il eſt poſſible le parti de la pieté. Mais ce ne doit jamais être, ſur tout dans un Ouvrage hiſtorique, au préjudice des vérités reconnuës de tout le monde.

Or nonobſtant qu'il ſoit très difficile de parler à propos, où toutes choſes ſont ſi confuſes; vous n'avés pas laiſſé de m'obliger à vous entretenir de diſcours qui pour n'être pas de ma profeſſion m'avoient invité d'abord à vous prier de m'en diſpenſer. En effet la crainte eſt juſte en matiére de Théologie & de propos du Ciel, d'apprehender de ſe méprendre. On ne peut ſans peril, n'étant pas Architecte, ni du mêtier requis, monter ſur le Pinacle, ni gravir ſur le toit des Temples. S'il m'étoit arrivé ici ou ailleurs d'avoir fait quelques faux pas, je ſoûmets tout ce que j'ai jamais prononcé ou écrit au jugement des Experts, & je me retracte franchement de tout ce qui pourroit être pris en mauvaiſe part, n'étant pas, Dieu merci, comme je l'ai toûjours proteſté, auſſi incorrigible que je ſuis fautif. Parmi beaucoup de manquemens qui ſont en moi, Dieu m'a fait la grace de m'éloigner de cette ridicule ambition de ſavoir ſans méconte; & je ſuis de l'avis de celui qui a écrit, *miſera eſt ambitioſa vita, quæ finem tantùm habet ſcire, aut ſciri.* Ainſi je me ſuis toûjours moqué du ſentiment impie d'Averroés, qui aimoit mieux, que ſon ame allât avec des Philoſophes qu'avec des Chrétiens qu'il accuſoit de baſſeſſe de raiſonnement. Ce qui a de la con-

formité au recit que fait nôtre Histoire de France, d'un Ratbode Duc des Frisons, qui dit par une autre sorte de vanité irréligieuse, à ceux qui lui parloient de se faire Chrétien, qu'il aimoit mieux être en l'autre Monde avec ses nobles Prédecesseurs, qu'avec de chetifs Pêcheurs, tels que nous avouons avoir été les Apôtres. O le grand aveuglement d'esprits destitués de la Grace! Pour moi je me ris d'une vaine enflure de Science, que je tiens pour la marque certaine d'une profonde ignorance. L'humilité Chrétienne est ma Province, comme un autre disoit autrefois après Ciceron, que la Solitude étoit la sienne, *Solitudo provincia mea.* Les lieux bas sont ordinairement les plus fertiles, *valles abundabunt frumento*, chante le Psalmiste. Et j'ai toûjours fait grand état de ce beau sentiment du Pape Grégoire, *qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat.* Faisons tant les suffisans que nous voudrons, pour peu d'ingenuité que nous aions, nous serons toûjours contraints de reconnoitre en bonne conscience, que celui qui a mis ces bornes à la Mer, en donne encore à nos esprits, qu'ils ne peuvent pas surmonter.

Psal. 64.



DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MEME.





DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MEME.

LES plus grands hommes de l'Antiquité ont crû si excellent le précepte de se connoitre soi-même, que ne croiant pas qu'il pût être une production de l'ame humaine, parce qu'il leur paroissoit tout divin, ils l'attribuèrent à Dieu. C'est de Ciceron que je tiens ce raisonnement, dont il s'explique en ces termes: *Hoc præceptum, quia majus erat quam ut ab homine videretur, idcirco assignatum est Deo.* Et c'est pour cela qu'on lisoit le célébre γνῶθι σεαυτὸν, connois toi-même, écrit en grosses lettres sur le portail du Temple de celui, que le Paganisme reconnoissoit pour le plus savant & le plus illuminé de tous les Dieux. Aussi lisons-nous, que Socrate, Pere commun de tous les Philosophes, sur tout à l'égard de la Morale, savoit si peu ce qu'il étoit, bien éloigné de la connoissance dont nous parlons, qu'il doutoit, si le Typhon, qu'admettoit la Réligion de son tems, étoit

l. 5. de fin.

Sextus Pyrrh. hyp. p. 186.

quelque chose, avec toutes ses diverses figures, de plus changeant, & de moins comprehensible que lui. Nôtre vraie Réligion n'a rien qui soit contraire à cette doctrine, puisqu'elle enseigne, que Dieu seul s'entend, se comprend, & se contemple incessamment, par une réflexion sur lui-même, dont l'homme n'est pas capable. Mais quoi que nous ne puissions l'imiter parfaitement en cela, il faut autant qu'il nous sera possible, & selon la portée de nôtre humanité, tâcher d'entrer en la connoissance de nous-mêmes par nous-mêmes, & cela avec d'autant plus de soin & d'ardeur, que si nôtre souverain bien consiste, comme nous le croions, en la contemplation divine, nous n'y saurions mieux arriver, que par ce moien. En effet, puisque Dieu ne se donne à connoitre que par ses œuvres, étant de son essence incompréhensible; & puisque l'homme est le chef-d'œuvre de toutes ses productions, rien ne nous peut approcher plus près de sa connoissance, & par consequent de nôtre bonheur, que l'étude de nous-mêmes, admirant dans la créature la bonté & la puissance du Créateur. Galien au premier chapitre de son dernier livre de l'Usage des Parties, pour montrer, que la Nature, dont Dieu est l'Auteur, fait des choses plus merveilleu-

ſes que l'Art n'en produit, parle d'un ouvrage en petit, où Phaeton ſe voioit dans un anneau porté ſur un chariot tiré par quatre chevaux, dont l'on diſtinguoit les ſeize jambes avec toutes leurs jointures. Nous avons vû en nos jours des puces enchainées ; & l'on pourroit rapporter beaucoup d'autres effets de l'Art très conſidérables. Mais Galien ſoutenoit avec raiſon, que la Nature ſurpaſſe en mille façons, & en grand & en pétit, tout ce que l'Art peut exécuter. L'invention récente des Microſcopes, ou de cette eſpece de lunettes, qui nous découvrent avec la figure le mouvement des Mites, & des Cirons, le prouve encore mieux, que Galien n'a pû ſe l'imaginer, bien que l'anatomie & la diſſection de l'œil, qui eſt une des moindres parties du corps humain, lui ait fait nommer cette même Nature démoniaque ou divine. Et certainement l'on peut dire, que le Ciel entier n'eſt pas ſi admirable que ce petit organe de la vuë ;

Plus in oculo eſt quod mireris, quam in cœlo.

Outre, que généralement parlant, & ſelon la doctrine de cet excellent Perſonnage, c'eſt faire tort à la Nature de la rendre imitatrice de l'Art qui lui eſt poſtérieur ; De ſorte, que par exemple, l'on doit, dit-il, comparer le

l.7. de usu. par. c. 13. & l. 8. c. 1. de larynge. bec de la flute à l'Epiglotte, & non pas l'Epiglotte à ce bec, pour conserver le droit, qui appartient à cette admirable ouvriere en tout ce qu'elle fait, mais principalement en la construction du corps, que nous animons.

Or quoique la contemplation de nôtre petit Monde, puisque les Philosophes ont voulu nommer ainsi le corps de l'homme, doive être comprise dans ce que nous enjoint le précepte de se connoitre soi même; si est-ce que ce corps étant la moindre des deux parties, qui font nôtre tout; & l'Ame étant sans comparaison la plus considérable, c'est sur elle que nous devons faire nos principales réflexions, si nous voulons recueillir le précieux fruit d'un si important précepte. Polyphéme, qui a toûjours donné l'idée d'un homme grossier & stupide, s'étant regardé dans le bassin d'une fontaine, ou sur le glacis d'une mer tranquille, se trouva si beau, qu'en parlant à Galatée, il s'égaloit au premier des Dieux,

Ovid. 13. Metam.

Certè ego me novi, liquidæque in imagine vidi
Nuper aquæ: placuitque mihi mea forma videnti.
Aspice sim quantus; non est hoc corpore major
Jupiter in cœlo.

O que cet impie a des gens qui lui ressemblent, & que la philautie, ou l'amour propre rend insupportables, ne s'étant considérés

que

que dans cette portion caduque de leur être! Et que je trouve ſenſée la réponſe d'une Dame, à celui qui lui faiſoit la proteſtation ordinaire de ſ'aimer plus que ſon ame; Vous pourriés m'obliger beaucoup plus, lui dit-elle, en m'aſſûrant de m'aimer autant que vous cheriſſés vôtre corps. Quelque avantage que trouvent ces Narciſſes dans leur taille bien proportionnée, & dans l'ajuſtement, je ne dirai pas de leurs propres cheveux, mais ſeulement dans celui de leur perruque friſée: *Dum de ſingulis capillis in conſilium itur, maluntque Rempublicam turbari, quam comam,* ils n'y trouveront jamais rien, où ils ne ſoient dévancés par pluſieurs animaux; & rien qui ſoit comparable à l'excellence, qui leur viendroit de la principale des deux parties, dont ils ſont compoſés, qui eſt l'eſprit, s'ils le contemploient & le cultivoient avec autant de ſoin que le corps.

Et ſans mentir, il y a dequoi s'étonner, que ſi peu de perſonnes veuillent rentrer en elles-mêmes:

Ut nemo in ſeſe tentet deſcendere, nemo, *Perſ. Sat. 4.*
pour y recueillir le plus doux & le plus ſolide contentement que l'eſprit humain puiſſe recevoir en ce Monde. Car, ſoit que nôtre Ame faſſe réflexion ſur les Vertus intellectuelles, telles que la ſcience, & la ſageſſe, qui

chaſſant l'ignorance autant qu'elles peuvent de nôtre entendement, l'éclairent de mille belles lumieres: ſoit qu'elle s'applique à conſidérer les Vertus de la volonté, qui ennemies du Vice, nous font acquerir des habitudes morales au bien, par la pratique de pluſieurs bonnes actions reïterées: Il eſt impoſſible, que dans une ſi utile & ſi agréable contemplation, nous ne nous ſentions remplir intérieurement d'une joie qui peut paſſer pour un avantgoût de celle des Bienheureux. Quelle ſatisfaction de prévoir & de diminuer, par le moien des premieres Vertus, tant de choſes fâcheuſes, & presque inévitables, qui nous arrivent dans le cours de la vie. Certes ce n'eſt pas ſans ſujet, qu'on la compare dans ſon flux continuel au cours des riviéres, qui roulent jour & nuit ſans diſcontinuation. Elle paſſe de même inſenſiblement cette vie, mais comme les eaux coulantes des rivieres ne conſervent pas toûjours leur pureté, ſujettes qu'elles ſont à mille accidens qui les troublent ; nôtre vie en a beaucoup plus, qui la traverſent, & qui ne ſouffrent pas, qu'elle ſoit toûjours également agréable. La Rélation du Pere Marini m'apprend, que les Tunquinois uſent de cette réflexion ſur l'entrée de l'homme au Monde, qu'il ſort du ventre de ſa mere la tête tournée en bas, pour al-

ler, disent-ils, surmonter s'il peut une infinité de malheurs, qui l'attendent dans cette valée de miséres. Ce n'est donc pas un petit avantage de prévoir sagement tant de disgraces, qui deviennent par ce moien beaucoup moindres, si l'on ne peut absolument les éviter, n'y aiant point de coups de fortune si fort à craindre, selon le mot de Laberius, que ceux qui surprennent n'étant pas attendus:

Gravius nocet quodcunque inexpertum accidit.

La Prudence, qui ne rend pas de moindres services à l'Entendement qu'à la Volonté, & qui passe dans l'Ecole pour autant Intellectuelle que Morale, montre son addresse, allant au devant des accidens, & détournant les plus fâcheux coups, dont nous sommes menacés. Elle nous apprend à detourner quelquefois la foudre, d'un coup de chapeau; & elle nous fait aller un peu à la bouline pendant des orages, qui autrement nous pourroient faire échouër & périr. A faute d'en user ainsi, le mot d'Antisthene ne nous laisseroit nulle esperance dans les calamités, que celle de la mort, qui les termine toutes; car il vouloit qu'on fit provision de cette prudence, dont nous parlons, pour nous conduire, ou d'une corde pour nous pendre, δεῖν κτᾶσθαι νοῦν, ἢ βρόχον. Pour moi, qui ne suis pas si rigoureux, je dirai seu-

Plut. de Stoic. repu.

lement qu'après la ſage prévoiance, dont je viens de parler, il faut faire paroitre & avoir en effet de la force d'ame, à ſouffrir généreuſement ce que nous n'avons pû éviter. Comme nos indigeſtions d'eſtomac montrent ordinairement la foibleſſe de cette partie, le peu de reſolution que nous avons quelquefois à ſupporter une diſgrace de la fortune, qui prend plaiſir aſſés ſouvent à nous maltraiter, témoigne la petiteſſe de l'eſprit, qui ſuccombe ſous elle, au lieu de lui réſiſter. Mais ne reſte-t-il pas une belle conſidération à faire là deſſus, que toute ſorte de prudence n'eſt pas à eſtimer, puiſqu'il y en a une que Dieu reprouve, la ſageſſe même de ce Monde, étant ſouvent une folie devant lui. De plus cette ſageſſe n'eſt-elle pas en quelques rencontres préjudiciable, & ſans parler des phrénetiques, ne peut-on pas interpreter ce mot d'elle, *Morbus eſt aliquis per ſapientiam mori*, ce que *l'autochirie* ou mort volontaire de quelques Philoſophes montre ſi évidemment. L'on ne ſauroit nier outre cela, qu'il n'y ait une ſage folie, nommée réligieuſement par pluſieurs, l'échelle de Paradis. Brutus fit le fou par ſageſſe. La Fête des Quirinales s'appelloit autrement la Férie des fous chés les Romains. Les Inſenſés Académiques de Peruſe font gloire de porter un ſi beau

Feſtus l. 17.

nom. Et les Mahometans, ſur la créance, dit Marmol, que ceux, qui ont perdu le jugement, l'ont perdu par des révelations, & que Dieu les garde pour lui, les tiennent pour Saints, & ne ſe contentant pas de les retirer chés eux, particuliérement à Tunis, ils font encore du bien à leurs parens.

l. 2. c. 3. & l. 6. c. 16.

Que ſi après avoir enviſagé de la ſorte les Vertus de l'entendement, nous paſſons à celles, qui ont leur ſiége dans la volonté, y conſidérant tant de paſſions, que la Raiſon rend vertueuſes quand elle les regle, comme elles ſe font vicieuſes, ſi elles deviennent deraiſonnables, combien de ſatisfactions d'eſprit inconcevables reſſentirons-nous? *Dum humaniſſima replebitur animus voluptate.* Il eſt certain que ces paſſions, que les Philoſophes Latins ont nommées des perturbations, ſervent ſouvent à l'Ame raiſonnable, comme les vents au Pilote, qui ne peut avancer ni ſe bien conduire ſur la Mer, ſans le ſecours des vents. Choſe étrange qu'un eſprit agité de paſſion puiſſe agir plus vertueuſement, que s'il étoit dans le calme & ſans émotion! ou que, pour parler avec Ciceron, *Sit aliquid quod conturbata mens melius poſſit facere, quam conſtans.* Cependant, pour nous ſervir de ce ſeul exemple, les Pé-

4. Tuſ.

ripatéticiens ont appellé la colere, une pierre affiloire, à l'égard de la plus noble Vaillance, *Iracundiam fortitudinis cotem*; & jusqu'à la fureur dont Ajax étoit si transporté, l'on a voulu qu'elle lui servit dans tous ses exploits heroïques : *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore.* Il est de même des autres passions ; leurs transports peuvent être utiles si la raison n'y est point offensée, & qu'elles n'agissent que par un bon motif. C'est la maxime de Saint Basile dans une de ses Homilies, où il use de cette comparaison, que nos plus violentes émotions n'ont rien qu'on ne puisse approuver, pourvû qu'elles respectent toûjours la raison ; de même, que les jeunes gens ne sortent point de leur devoir, lorsqu'ils sont à la vuë de quelque homme d'autorité. Les Passions sont quelquefois dans la Morale des séditieuses, que la seule raison peut appaiser, à quoi nous sommes obligés de les accoûtumer. Un clin d'œil, un *quos ego* de cette Souveraine, met le calme par tout :

Hom. de tra.

Virgil. 1. Æne.

Ac veluti magno in populo cum sæpe coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus ;
Jamque faces, & saxa volant, furor arma ministrat :
Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem

Conſpexere, ſilent, arrectisque auribus adſtant:
Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.

Les Pythagoriciens en defendant de manger du poiſſon Erythinus, à cauſe de ſa couleur rouge, qui nous l'a fait auſſi nommer Rouget, entendoient nous éloigner de tout ce qui peut exciter en nous des mouvemens exceſſifs ou trop paſſionnés; & leur précepte *elixum ne aſſes*, recevoit la même ſignification. Enfin, il n'y a point de paſſion, qui, comme indifférente en elle-même, ne puiſſe ſervir au Vice, auſſi bien qu'à la Vertu.

Humor alit ſegetem, ſegeti contrarius humor. *in Catal.*

Aſſés de choſes ſont de genre douteux de la ſorte, dont il faut uſer à peu près, comme les Chinois font de la couleur blanche, qu'ils emploient pour porter le deuil, & pour témoigner de l'affliction; bien qu'ils la tiennent d'ailleurs fort gaie, s'en parant aux occaſions de réjoüiſſance. C'eſt peut-être pour ſe ſouvenir d'uſer de modération en l'un & en l'autre tems, & pour s'empêcher d'être exceſſifs, ſoit dans leurs plaiſirs, ſoit dans leurs disgraces, & mécontentemens.

Mais puisque les Paſſions ne ſont que des inclinations indifférentes au bien ou au mal, la plus importante de nos réflexions intérieu-

res doit être ſur les habitudes, qui nous portent à la Vertu Morale, ſi elles ſont raiſonnables, ou au Vice ſi elles nous font agir contre ce que préſcrit la droite raiſon. La beauté de cette Vertu ne la fait pas ſeulement aimer avec les plus doux transports dont nôtre ame puiſſe être touchée ; elle imprime outre cela une extrème averſion du Vice, ſon ennemi mortel, & telle qu'on ne peut ſe diſpenſer de le haïr à toute outrance, quand on a ſuffiſamment reconnu ſa laideur. Et parce que les Philoſophes ont déterminé, que l'homme eſt de ſa nature plus voiſin des animaux, que nous appellons Brutes, que des intelligences, que nous nommons des Anges, qui n'ont rien de materiel ; on a donné le nom de péché aux actions vicieuſes, *peccatum a pecore*. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve des vicieux qui ſe plaiſent apparamment dans leurs deſordres, & qu'on croiroit trouver de la volupté dans l'ordure de leurs crimes, ou, comme en a parlé Seneque, *Non minus turpes dedecus ſuum, quam honeſtos egregia delectare*. Mais ſi l'on y prend garde, l'on s'appercevra aiſément qu'il n'y a que le commencement du Vice, qui puiſſe un peu flatter, ſa fin étant toûjours miſérable ; au lieu que la joie qui ſuit la Vertu, lui tient fi-

dele compagnie, & demeure éternellement. Après tout, c'eſt un axiome dans toute ſorte de Philoſophie, que comme l'Ame nous fait vivre, & nous donne l'Etre ſimplement; la Vertu eſt celle qui nous donne le Bien-être, & ſans laquelle cette vie ne ſeroit pas ſouhaitable.

Nous avons déjà parlé de la Prudence, à qui l'Ecole donne le premier rang entre les quatre Vertus Cardinales, la Juſtice qui la ſuit lui pourroit diſputer le pas, puiſqu'on lui accorde ordinairement cet avantage de contenir en ſoi toutes les autres Vertus;

Juſtitia in ſeſe virtutes continet omnes.

Elle les poſſede tellement, qu'il ne faut point douter que les choſes mêmes de la Réligion ne la regardent; auſſi ne s'en mêle-t-elle que pour la fortifier, & pour la rendre plus reſpectée dans un Etat où elle ſait accorder le temporel avec le ſpirituel. Quand les Romains s'aſſembloient pour rendre Juſtice dans leurs Temples, où ils donnoient leurs Arrêts appellés Senatusconſultes, ils montroient bien, qu'ils étoient Juges des choſes mêmes de la Réligion, quoi qu'ils euſſent leurs Pontifes. Auſſi étoit-ce une de leurs loix, rapportée par leur ſavant & grand

homme d'Etat Varron, en ces termes : *De rebus divinis, priusquam humanis, ad Senatum referendum esse*, qu'il faloit que le Senat commençât ses déliberations, par ce qui concernoit le Droit Divin, avant que d'entamer les affaires du Temporel. J'ajoûterai en conformité d'un tel sentiment, ce que j'ai lû d'un Jurisconsulte Arabe de très grand nom parmi ceux de son païs. On le pria d'écrire sur le fait de la Réligion qu'il professoit, comme il avoit déjà excellemment écrit sur beaucoup d'autres sujets. Sa réponse fût qu'il s'étoit acquité de ce qu'on lui demandoit dans son Traité du Droit Civil, voulant dire que ce Traité comprenoit ce qui est de plus important dans la Réligion. C'est ainsi que l'interpréte Abraham Echelite, qui cite en suite quelques vers Arabes, dont le sens assûre qu'un Jurisconsulte accompagné de pieté est plus craint par le Diable, que mille Réligieux. J'avouë que ces propos sont plus d'un Musulman, que d'un Chrétien. Mais aussi faut-il demeurer d'accord, que la Justice des Souverains a ses inspections légitimes sur les choses de la Réligion, où le Temporel est intéressé. L'excellent Traité sur l'autorité du Roi touchant l'âge nécessaire à la profession solemnelle des Réligieux, doit

in Semita Sap. c. 1.

convaincre les plus opiniâtres à reconnoitre cette vérité. Tant y a que la Justice a ses loix toutes fondées sur une raison & une lumiere, qui nous vient du Ciel: *Est enim lex nihil aliud, nisi recta, & a numine Deorum tracta ratio, imperans honesta, prohibens contraria.* Si vous ôtés le terme scandaleux de la pluralité des Dieux, le reste de cette définition ne sauroit être trop estimé. Mais il y a une autre loi *autographe* écrite dans nos cœurs, qui est la plus certaine & la plus équitable de toutes. *Quædam enim jura non scripta,* dit Quintilien, *sed scriptis omnibus certiora sunt.* Car il ne faut pas toûjours s'attacher trop à la lettre; une trop rigoureuse observation des termes de la loi devient quelquefois une injustice; & où Ciceron a dit, *summum jus, summa injuria*, Terence a prononcé *summa malitia*, & Columella *summa crux.* Il y a des loix en des païs, qui seroient jugées en d'autres, non seulement injustes, mais encore ridicules. Je mets en ce rang, & pour exemple celles du Roiaume de Lao, lorsqu'elles punissent les Larrons, en leur faisant couper sur le corps, selon la qualité du vol, une certaine portion de chair, avec cette clause, que si le Bourreau en coupe trop, n'étant pas une chose aisée de bien observer

Cic. Ph. lib. 11.

in decl.

en cette exécution le poids porté par le jugement, il eſt permis au Voleur de dérober après impunément pour autant que peut valoir ce qu'on lui a ôté de trop. *Ma torniamo a caſa.* Heureuſe rentrée en ſoi-même, lorsque dans le tribunal de la conſcience nous nous rendons *autonomes* & juges incorruptibles de nos actions, auſſi bien que de celles des autres, ſi nous les examinons toutes comme il faut.

C'eſt dans ce même endroit où nous contemplerons avec joie ce que cette *Fortitudo* des Latins (que nous pouvons nommer grandeur de courage, ou magnanimité, & qui occupe le troiſiéme lieu entre les Vertus Cardinales) ce que dis-je, elle exige de nous, quelque genre de vie que nous menions. Car ce n'eſt pas le métier ſeul des Armes, qui peut faire paroitre quelque grandeur d'Ame par le mépris des choſes perilleuſes. Il n'y a pas moins de générosité à ſouffrir mille mauvais traitemens de la Fortune, qu'aux plus hazardeuſes fonctions militaires; ni moins de courage à dédaigner *lacus Lucrinos*, où ſe trouve l'opulence, préférant une pauvreté honnête à des richeſſes qui aſſerviſſent, & s'eſtimant un *Monarque* dans la poſſeſſion d'un *ſeul coffre* de médiocre grandeur;

qu'à faire des actions de Valeur, qui après tout ne donnent de l'avantage que sur les plus foibles. En effet le Marin a eu sujet de dire dans son Adonis:

Che sprezzar i thresor' ne curar l'oro

Questo e secolo d'or, questo e thesoro.

Chose étrange, & qui néanmoins se vérifie tous les jours, que la plûpart de ceux qui se plaisent à posseder des biens immenses, sont d'ailleurs si malheureux, qu'ils n'exercent presque jamais, & toûjours à regret, le moindre acte de Libéralité; semblables à ces rivieres, telles que la Tamise & l'Ombre en Angleterre, qui ne débordent jamais quelque pluie qui tombe, & qui les rende plus abondantes. Disons le hardiment, qu'un esprit intrépide soit contre la Pauvreté, soit contre les plus rigoureux accidens de la vie, qui sont en si grand nombre, n'a pas moins de force d'esprit, ni de vraie Valeur, que ceux que l'on prise tant à cause de leurs exploits héroïques. C'est au sujet des premiers que Seneque s'écrie philosophiquement: *Ecce res magna habere imbecillitatem hominis securitatem Dei!* *ep. 53.*

Puisque la Temperance, derniere Vertu Cardinale, est celle qui modère les Voluptés,

d'où dépend la Santé du Corps & de l'Esprit, que l'Intemperance ruine également; n'aurons-nous pas un plaisir extrême rentrant en nous-mêmes, d'y observer comme cette Temperance, au lieu d'être absolument contraire à toutes nos voluptés, elle les augmente plûtôt, si nous lui permettons de les regler, d'en ôter les desordres, & d'empêcher, que nous ne soions homicides de nous-mêmes. Car l'Intemperant pratique sans y penser *l'autochirie* des Stoïciens, se donne une mort violente:

Ac patitur manibus vulnera facta suis.

Certes il en est d'autant plus besoin d'avoir cette précaution, que la jurisdiction de cette Vertu s'étendant sur les voluptés de l'Ame, aussi bien que sur celles du corps, ces derniéres ne regardent que le tems présent, au lieu que les autres se ressentent même, eu égard au tems futur, par de vaines esperances, qui nous font faire mille chateaux en Espagne, si nous ne les savons arrêter; & eu égard encore au tems passé, par des mémoires inutiles de choses qui ont été autrefois, dont l'agrément flatte & corromt misérablement nôtre imagination. Tant y a que la Temperance est si nécessaire pour toutes

les deux parties qui nous compoſent, qu'elle doit brider l'ambition effrénée, & le trop grand appetit de gloire, auſſi bien qu'une ardeur exceſſive de ſavoir, puiſque ſelon le mot de Tacite *literarum quoque intemperantia eſt*, & que Seneque a ſi bien montré dans une de ſes epitres, par l'exemple du Grammairien Didymus, que nos ſciences doivent être bornées : *Plus ſcire velle quam ſit ſatis, intemperantiæ genus eſt.* Mais il faut tenir pour conſtant, que tous les plaiſirs, ſoit de l'Ame, ſoit du corps, aboutiſſent à une fin dégoutante & douloureuſe, comme toutes les eaux douces changent de nature dans la ſalûre de quelque Mer, ſi la Temperance n'aſſaiſonne ces mêmes plaiſirs, & ne leur préſcrit le régime qu'ils doivent obſerver.

ep. 88.

Je n'exaggérai pas plus au long les avantages, qui peuvent revenir de la connoiſſance de ſoi-même ; la choſe du monde de la plus grande inſtruction. Ariſtote, qui étoit de cette opinion, l'autoriſe encore du ſentiment d'Héſiode, dont il cite ce vers au troiſiéme chapitre du premier de ſes Morales à Nicomachus, qui ſuppoſe la connoiſſance, dont nous parlons,

Optimus eſt ſeſe qui novit cuncta magiſtro.

Et certainement ſi nous attendons de la viſion de Dieu une plenitude de ſcience, nous ne ſaurions rentrer en nous-mêmes, & nous y conſidérer, ſans y reconnoitre, de quelque côté que nous nous tournions, ce merveilleux & adorable auteur de nôtre Etre, & de toute connoiſſance. Il n'y a ſi petite veine, ou artère, ſi peu conſidérable nerf, ou muſcle, qui ne nous donne un légitime ſujet de nous écrier après Job: *In carne mea video Salvatorem meum*, & d'admirer la bonté, la ſageſſe, & la puiſſance de nôtre Créateur. L'eſprit qui anime cette petite machine où il eſt enfermé, prendra auſſi de nouvelles lumieres en ſe réfléchiſſant ſur lui-même, & de nouvelles occaſions de bénir avec adoration ce grand architecte, qui lui donne le moien, en le contemplant de la ſorte, de prendre les plus belles leçons que nous puiſſions recevoir en ce Monde. Mais il faut reconnoitre ingenûment, qu'encore que nous aions appris dès nôtre plus tendre jeuneſſe le mot de Pibrac:

Ce que tu vois de l'homme n'eſt pas l'homme,

qui nous devroit obliger à le conſidérer attentivement d'autres yeux que de ceux du corps; le nombre eſt très petit de ceux qui

ſe

ſe concentrent en eux mêmes comme il faudroit, pour arriver à une ſi belle connoiſſance.

Et néanmoins quelque attention que nous y apportions, & quelque peine, que nous puiſſions prendre, pour profiter de cet entretien intérieur, ſelon l'inſcription du Temple de Delphes ; la condition de nôtre humanité ne ſouffre pas que nous devions nous en promettre davantage, que de ſavoir reconnoitre avec franchiſe & ingénuité les titres de nôtre ignorance. Ce n'eſt pas pourtant ſi peu de choſe, que cet aveu ſincere ne nous mette beaucoup au deſſus de tant de grands Docteurs, parmi leſquels il n'eſt pas permis d'ignorer ce que véritablement on ignore. Cela vient de ce que l'ignorance qui ſe ſait, qui ſe juge elle-même, & qui ſe condanne comme telle, n'eſt pas en quelque façon une entiére ignorance. Pour l'être, il faudroit que pleine de préſomption elle ſe crût toute qu'elle n'eſt, & en un mot, qu'elle s'ignorât ſoi-même: Or parce qu'entre toutes les philoſophies, il n'y a guéres que la Sceptique Chrétienne & circonciſe, comme l'ordonne Saint Gregoire de Nyſſe, qui nous donne de bonnes leçons là-deſſus ; ne faiſons pas difficulté de l'eſtimer,

nonobſtant l'animoſité de tant de ſuperbes ſavans, dont, ſi nous croions l'Apôtre, nous ne ſaurions trop nous défier. Car comme Demoſthene repréſentoit fort bien aux Atheniens dans ſa ſeconde Philippique, qu'il n'y avoit que la ſeule méfiance, ou cette importante ἀπιςία, qui les pût préſerver de la ſervitude où les vouloit reduire le Roi, ſi nous ne voulons dire, comme l'on parloit alors, le Tyran de Macédoine : Auſſi peut on ſoutenir qu'il n'y a que la ſeule défiance qu'on doit avoir de tous les argumens trompeurs des Dogmatiques, qui puiſſe conſerver la liberté de nôtre eſprit, & lui acquerir l'indépendance Sceptique dont nous parlons, où conſiſte, à le bien prendre, le bonheur de cette premiere vie. Je parle ainſi, parce que le plein éclairciſſement de tous nos doutes ſe doit faire, & la vraie ſcience s'acquerir dans une autre vie, dont celle-ci n'eſt que le préambule.

Mais nommons ſcience ou ignorance ce que l'on tâche ordinairement d'obtenir par beaucoup d'étude, & par des travaux d'eſprit inexprimables, ne devons nous pas faire pitié à ces Intelligences céleſtes qui voient nos peines pour ce regard ; & avec quelle facilité un defaut de mémoire, une petite léſion

du cerveau, ou quelque autre accident, qui nous jette dans une violente paſſion, nous peuvent faire perdre en un inſtant ce qui nous a coûté tant de veilles, & tant d'applications d'ame reïterées. Belle ſcience, excellente ignorance Sceptique, incomparable ſageſſe humaine, que vos bonnes graces ſont difficiles à obtenir ! & qu'elles ſont aiſées à perdre par ceux, qui en ſont en quelque poſſeſſion ! Je dis cela ſans parler des differentes notions, qui ſe préſentent journellement, & dont les dernieres effacent tout ce que les premieres nous avoient fait approuver. Denys d'Heraclée, un des plus renommés diſciples de Zénon, fût ſurnommé *Metathememus*, c'eſt à dire le transmué, ou le changé, & non pas le tranſpoſiteur comme Dalecham l'a mal tourné, parce qu'étant tombé dans une fort douloureuſe maladie des yeux, il quitta la Secte Stoïque, qui ſoutenoit que la douleur n'étoit pas un mal, & s'enrolla dans la famille des Cyrenaïques, qui faiſoit profeſſion d'une doctrine contraire. Mille cauſes différentes les unes des autres nous font tous les jours changer d'avis, auſſi bien qu'à ce Philoſophe d'Heraclée, & non ſeulement cela peut être dit de chaque particulier, les Etats même, & les plus grandes Communautés

ſont ſujettes à de pareilles diverſités d'opinions, qui ſuccedent les unes aux autres. Appian Alexandrin a fait cette obſervation, que le peuple Romain, qui ne pouvoit au commencement ſouffrir ſes Rois, reçût & conſacra depuis ſes Empereurs. Et nous avons vû, il n'y a guéres, une Nation s'ennuyer du gouvernement monarchique qu'elle vouloit mitiger ſous un autre nom, le reprendre depuis, & ſe repentir avec raiſon d'en avoir ainſi uſé. Tant il eſt vrai, que nous ne ſommes tous conſtans que dans nôtre inconſtance ; ce que nous confirmera mieux que toute autre choſe la connoiſſance de nous-mêmes autant de fois que nous ferons les retraites intérieures, & les réflexions ſpirituelles qui nous la peuvent donner.

Il faut croire, que Marc Antonin avoit bien remarqué le peu de certitude qui ſe trouve dans toutes nos connoiſſances acquiſes ; ce qui avoit placé ſon ame dans une tranquillité fort ſouhaitable ; quand il finit le premier livre de ſa vie par ce précepte important, de fuir cette ardeur violente, que beaucoup de perſonnes ont, de ſavoir, & de feuilleter des livres, ſi l'on veut mourir doucement, & ſans murmurer contre le Ciel, *ἵνα μὴ γογγύζων ἀποθάνῃς, ne murmurans moriare.* Car com-

ment la ſcience & le transport de l'étude nous peuvent-ils faire murmurer en ce dernier article de la vie, comme il dit, ſinon par le deſeſpoir qui peut prendre, d'avoir été fruſtré de la fin qu'on s'étoit propoſée, d'apprendre par inſtruction, & par le moien des livres, mille choſes avec certitude, au lieu de quoi, nous n'avons fait qu'acquerir des doutes invincibles, Dieu n'aiant pas voulu que l'eſprit humain les pût ſurmonter. Certès un déſir ſi immoderé ne peut manquer de produire cette affliction d'ame, que l'Eccleſiaſte donne pour compagne inſéparable de la ſcience humaine ; & ce qu'il ajoûte de nos études ordinaires ſe vérifie tous les jours: *Hanc occupationem peſſimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea.* Ce n'eſt pas à dire pour cela, qu'il faille demeurer dans une honteuſe ignorance ; celle de l'*acatalepſie* ou incompréhenſibilité Sceptique n'eſt pas de cette nature, & ne nous fera jamais renoncer à toute occupation literaire, pour en mettre les femmes ſeules en poſſeſſion. Jean Leon nous avoit déjà appris en ſon ſixiéme livre de l'Afrique, que les habitans de Teſſet en uſoient ainſi, & Marmol nous l'a confirmé depuis dans ſa Rélation. Ils aſſûrent tous deux, qu'il n'y a que le ſexe

l. 7. c. 5.

le plus infirme, qui prenne dans ce lieu-là quelque connoiſſance des lettres, qui liſe, qui écrive, & qui étudie même les choſes de la Réligion; les hommes aiant en partage le travail & l'exercice du trafic. Le reméde contre ce que peut produire l'étude de fâcheux, c'eſt de la regler en ſorte, qu'elle ne nous faſſe jamais entrer dans cette maudite tentation, de ſavoir autant que les Intelligences dépourvuës de toute matiere, *eritis ſicut Dii*; de nous contenter de l'étenduë, qu'a donnée à nôtre eſprit celui de qui nous le tenons, & qui a limité ſa sphére d'activité, qu'en vain nous tâcherions d'outre-paſſer; enfin de deſcendre le plus avant que nous pourrons dans nôtre interieur, pour parvenir s'il y a moien à la connoiſſance de nous-mêmes, ſeule capable de modérer toutes nos paſſions, qui nous éloignent de la félicité, dont nous pouvons jouïr en ce monde.



Imprimé à PFOERTEN,
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.



